EB 2 2 1966

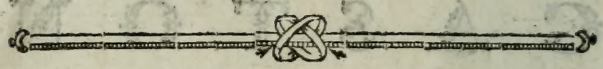
Universitas
BIBLIOTHECA

Coll. spéc.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1221
.R43
1770
Coll spec

GASTON
ET
BAÏARD,
TRAGÉDIE.



CETTE Pièce ſe trouve à BORDEAUX, chez les Freres LABOTIERRE.

A BEZANÇON, chez de Sᵗ. AGATHE.

A LYON, chez ROSSETTE.

A MARSEILLE, chez MOSSY.

A METZ, chez MARCHAL.

A RENNES, chez Jacques VATAR.

A NANTES, chez la Veuve VATAR, & Fils.

A ROUEN, chez Abraham LUCAS.

A CAEN, chez LE ROY.

A STRASBOURG, chez BAVER.

A LILLE, chez JACQUEZ.

[95.1]

GASTON
ET
BAÏARD,
TRAGÉDIE.

Par M. DE BELLOY,

Citoyen de Calais;

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Manibus dabo Lilia plenis....
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere. Virgile.

Le prix est de 36 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1770

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1921
.R43
1770
coll.
spec.

AVIS.

LES Notes Hiſtoriques qui accompagnent cette Tragédie, & qui contiennent tout ce qu'il y a eu de remarquable dans la vie de Gaſton de Foix & dans celle du Chevalier Baïard, vont offrir au Public une ſuite aſſez étendue d'objets intéreſſans; mais elles ont beaucoup augmenté les frais d'impreſſion. Il n'eſt pas poſſible au Libraire de donner cette Pièce au même prix que celles qui ne ſont ſuivies d'aucun autre Ouvrage. La Tragédie de Gabrielle de Vergy, *qui eſt actuellement ſous preſſe, n'aura point de Notes, & ſera miſe au prix ordinaire de 30 ſols. On imprimera*

ſéparément trois Mémoires Hiſtoriques très-importans. Le premier, ſur Euſtache de Saint-Pierre : le ſecond, ſur la Maiſon de Coucy : le troiſième, ſur la véritable aventure de la Dame de Faïel & de ſon Amant. Ces trois Mémoires ſont remplis de recherches curieuſes & de découvertes toutes nouvelles. Ils ſeront ſuivis de quelques autres Ouvrages de Littérature ; & le tout formera un Volume aſſez conſidérable.

On réimprimera auſſi dans le même format, in-8°, la Tragédie de Zelmire, *pour contenter les perſonnes qui deſirent faire un Recueil des Œuvres de l'Auteur. Les premières Editions de cette Pièce, qui étaient in-12, ſe*

trouvant épuiſées, une nouvelle devient néceſſaire; d'autant plus que l'Auteur, éclairé par les avis du Public, n'a ceſſé, malgré le ſuccès de cette Tragédie, de la perfectionner autant qu'il lui a été poſſible. Il y a changé plus de 300 Vers, depuis les Editions de 1762. Il a refait la moitié du quatrième Acte, & le déguiſement de Polidore eſt ſupprimé. La nouvelle Edition ſera conforme à la dernière repréſentation qui a été donnée de Zelmire *en 1767.*

On a ſuivi, en imprimant Gaſton & Baïard, *la méthode que M. de Voltaire a adoptée dans les derniers Tômes de ſon Edition de Genève. On a indiqué par des tirets — les*

pauſes, & ces changemens de ton ſubits & imprévus, qui ſont également néceſſaires pour bien repréſenter ou pour bien lire une Pièce de Théâtre. On n'a employé les points .... que pour leur véritable deſtination, qui a toujours été de marquer les ſens ſuſpendus, les phraſes qu'on n'achève pas.

PRÉFACE.

LA Nation aime qu'on lui retrace ses Grands-Hommes : & j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits, la rend moins difficile sur les talens du Peintre. L'accueil sans exemple dont elle a honoré le Siége de Calais, m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée. Mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir, du premier de mes plaisirs. Quel serait mon bonheur, si l'Amour de la Patrie, cette Passion sublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvait élever assez mon ame pour leur donner un Poëte digne de les célébrer !

Objet moral de cette Tragédie.

Après avoir tracé, dans les actions & les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen ; j'offre ici à nos jeunes Militaires leurs modèles particuliers, dans deux Héros que j'essaye de faire revivre sur la Scène, & qu'il serait bien glorieux de faire revivre dans nos Camps.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, étoit né Général, comme Homère était né Poëte. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carrière. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes, que de très-grands

Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeuneſſe, ſes vertus, ſes talens & ſes graces en avaient fait l'Idole de la Nation. On le ſurnomma l'*Achille Français*, parce qu'il était, comme le Héros Grec, *le plus beau & le plus brave Guerrier de l'Armée.* Quel modèle attachant qu'un jeune Prince dans ſa vingt-deuxième année, poſſédant toutes les qualités des vieux Capitaines; & à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute ſa vie, que l'excès de courage qui la lui a fait perdre!

Baïard, ſurnommé l'Hercule de la France, combattait ſous le jeune Gaſton; & quoique fameux par de longs ſervices, il ne dédaignait pas d'obéir à un Général, dont il comptait les talens plutôt que les années. Baïard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare & à Mézières, eſt un exemple capable d'impoſer à tant de Guerriers du ſecond rang, à qui l'obéiſſance paraît un fardeau honteux. Puiſſent la franchiſe, le déſintéreſſement, la bravoure incroyable, l'ame ſimple & ſublime du Chevalier *ſans peur & ſans reproche*, faire aimer nos anciennes mœurs, & en ramener quelques traces!

Réflexions ſur les Déſerteurs.

Afin que tous les ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéreſſans pour eux, j'y fais paraître un ſimple Soldat; qui n'eſt pas cependant un Perſonnage épiſodique, car il forme le nœud & le dénoûment de la Pièce. Je ſouhaite que nos braves Grenadiers reconnaiſſent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui

ne ſont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le Pays Étranger au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un ſeul, qui ne pleurât ſon erreur & ſa folie. Tous s'étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur Pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Eſſuyer en Allemagne les duretés aviliſſantes d'un ſervice incompatible avec la nobleſſe du Génie Français ; languir en Hollande dans la misère qu'une politique adroite y fait ſouffrir à nos Déſerteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle eſt la perſpective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légéreté Françaiſe devrait bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les Nations Étrangères ; qui, loin de profiter d'une inconſtance à laquelle elles doivent tant de Soldats, ſemblent être les premières à venger la France de l'infidélité de ſes Enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Pruſſiennes, de quelque Soldat Français que le déſeſpoir a réduit à ſe ſervir de ſes armes pour ſe donner la mort.

Je n'ai point placé mon Déſerteur dans cette affreuſe ſituation : je ne lui ai donné que le ſentiment qui les déſole tous, ce ſouvenir perſécuteur, ce regret continuel du lieu de ſa naiſſance ; ſupplice que l'on ne connaît qu'au moment où on l'endure. C'eſt lorſqu'on ne voit plus ſa Patrie, qu'on ſent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne ſent tout le prix de la ſanté, que dans l'inſtant où on l'a perduë.

Sujet Hiſtorique.

Quant au plan que j'ai ſuivi pour la conduite de mon Sujet, je rappellerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate : *Il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince, qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie :* & je dirai la même choſe de Baïard. J'ai fondu, en quelque ſorte, toute l'hiſtoire de ce Héros dans l'évènement de la Conſpiration de Breſſe ; qui eſt la ſeule époque de ſa vie, capable de ſoûtenir un intérêt Dramatique. On verra dans mes notes, le détail de tous les faits, que j'ai ſouvent dénaturés pour les plier aux règles du Théâtre.

Les exploits de Gaſton aïant tous été raſſemblés dans un court eſpace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me ſuis beaucoup ſervi d'un morceau d'hiſtoire excellent, ouvrage de la jeuneſſe de M. Gaillard ; qui nous a donné depuis, cette belle Vie de François I, également eſtimée des Savans, des Philoſophes & des Gens de goût. Le morceau détaché ſur Gaſton de Foix eſt très-court, mais plein de feu, d'énergie & de tableaux frappans. L'Auteur ſemble, par la rapidité de ſon ſtyle, exprimer celle des exploits de ſon Héros.

On me demandera peut être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois ? Je répondrai d'abord ; liſez la Pièce, & voyez s'ils ſe nuiſent l'un à l'autre, ſi l'intérêt eſt trop partagé, s'il eſt affaibli ; & alors vous me condamnerez. Je demanderai enſuite à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup

de Tragédies ? Si dans celle de Cinna, par exemple, Auguſte n'eſt pas autant le Héros de la Pièce que Cinna ? Si Corneille aïant intitulé ſa Pièce tantôt Cinna, tantôt Auguſte, aurait mal fait de l'intituler tout d'un coup Auguſte & Cinna ? D'ailleurs la critique qu'on pourra me faire ſur le titre, ne réuſſira guères aujourd'hui : nous nous ſommes accoutumés à imiter les Anciens, en ceſſant de nous aſſujettir à donner toujours à une Pièce, le nom d'un ſeul Perſonnage. *Atrée & Thieſte*, *Rhadamiſte & Zénobie*, *Octave & le jeune Pompée*, *les Frères Ennemis*, *les Scythes*, &c. Voilà aſſez d'autorités.

Le fond de l'intrigue de ma Tragédie, eſt la Conjuration de Breſſe, qui eut pour Chef le Comte Avogare, & dont l'objet était de perdre entièrement l'Armée Françaiſe. Breſſe, l'une des plus grandes Villes d'Italie, était ſur les derrières de cette Armée : Avogare fit ſoulever les Habitans, & introduiſit dans la Ville l'Armée Vénitienne, qui par ce moyen enfermait de toutes parts les Français, attaqués en tête par les Romains & les Eſpagnols. J'ai cru devoir ſuppoſer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort & plus vraiſemblable à nos yeux, que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahiſon. Un Italien que les Français protégeaient, avait inſulté le fils d'Avogare ; j'ai feint que ce fils avait été tué par les Français mêmes, & que ſa mort anéantiſſait ſa Maiſon. On ſait combien les Seigneurs Italiens ſont jaloux de leur nom ; on ſait d'ailleurs que, dans ce ſiècle, ils usèrent entr'eux, & plus encore envers la Nation Françaiſe,

d'un rafinement de perfidie & de cruauté, qui nous fait croire aujourd'hui même, que la vengeance eſt plus ingénieuſe & plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur Françaiſe était toujours trompée, & dédaignait ſouvent de punir. La force, qui ſe croit ſûre de vaincre, pardonne la ruſe à la faibleſſe.

J'ai donné au Comte Avogare un complice que j'ai intéreſſé à l'action, & non pas un de ces froids Confidens inconnus aux Grecs, & dont Paris commence à ſe laſſer. Les deux Traîtres contraſtent avec les deux Héros. On verra d'ailleurs, dans le cinquiéme Acte, que le ſecond Conſpirateur m'était abſolument néceſſaire. Je me ſuis permis de prêter à ces deux fourbes pluſieurs traits de noirceur & de ſcélérateſſe, que j'ai empruntés de quelques autres Conſpirations, & ſingulièrement l'horrible projet de la Conſpiration des Poudres : projet dont le ſuccès devait paraître d'autant plus infaillible en 1512, que c'était le moment de l'invention de la Mine, & que les Français ignoraient encore ce ſecret infernal.

Nouveautés dans le Sujet.

Quoique les ſujets de Conſpirations ſoient un peu uſés au Théâtre, j'eſpère qu'on trouvera celui-ci traité d'une manière aſſez nouvelle. Les deux Scènes du Comte Avogare avec ſa fille, ſont les ſeules dont le fond puiſſe avoir quelque reſſemblance avec des Scènes connues : mais je les crois abſolument neuves par les détails ; ſur-tout

celle du quatrième Acte, dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Pièce. D'un autre côté, comme l'objet des Conjurés était de détruire une Armée entière, leur plan exigeait des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théâtre ; & il favorisait les détails militaires que le sujet m'offrait d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devait être d'une forme nouvelle : car pour placer le spectateur dans le cours de l'action que j'allais lui développer, il était indispensable de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe, & un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenait en Italie. Mais pour que ce détail ne fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La Scène où le Duc d'Urbin entreprend de gagner Baïard, offre dans les propositions du Duc & dans les réponses du Chevalier, l'explication des intérêts des Princes & la peinture de leurs caractères. Je ne sçais si cet artifice paraîtra heureux.

Je préviendrai encore mes Lecteurs que mon cinquième Acte est entièrement dans le goût des Grecs. Le Vieillard que j'y fais paraître pour la première fois, mais qui a agi pendant toute la Pièce, ressemble beaucoup au Berger de l'Œdipe de Sophocle. De même, le Spectacle que j'ai osé hazarder en représentant, durant un Acte entier, Baïard étendu sur une espèce de lit, est imité de la Phèdre d'Euripide. Je n'aurais pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet, dans le tems où notre Théâtre était couvert de Specta-

teurs : mais aujourd'hui il nous eſt permis de donner à la repréſentation toute la vérité de la Tragédie antique : & puiſque l'on apporte Tancrède ſur un lit, pourquoi n'y verroit-on pas Bajard ? Au reſte, ſi des gens difficiles voulaient abſolument le voir ſur un fauteuil, on ſent bien qu'il ne faudrait pas un effort de génie pour les contenter.

Genre de cette Tragédie.

Le genre de cette Tragédie eſt le genre Héroïque, ſi divinement traité par Corneille, & dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples, qu'on ne le croit communément. Il eſt vrai que, chez les Anciens, l'Admiration eſt toujours ſi fortement excitée qu'elle va juſqu'aux larmes : elle eſt d'ailleurs toujours accompagnée & ſuivie des grands mouvemens de la Terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop ſouvent contenté d'inſpirer à l'ame une Admiration tranquile ; mais cela ne lui eſt jamais arrivé dans ſes bonnes Piéces : il y a toujours porté ce ſentiment juſqu'à l'enthouſiaſme ; & il a ſu, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes ſublimes, les plus délicieuſes que l'Homme puiſſe répandre. Je n'excuſerai pas ſi facilement ce grand Poëte, d'avoir mêlé à l'Admiration une Terreur trop faible ; de n'avoir point placé ſes Héros, Nicomède, par exemple, & Sertorius, dans un péril aſſez imminent, aſſez préſent aux yeux du Spectateur, pour produire cet intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant

de beautés merveilleuſes, dont les Grecs auraient été jaloux, qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque faibleſſe.*

Pour moi, qui ſuis loin d'avoir ſes droits & ſes reſſources, j'ai ſenti combien il m'était néceſſaire d'employer le grand reſſort de la Terreur pour ſoutenir l'intérêt, & je l'ai portée auſſi loin qu'il m'a été poſſible, dans mes trois derniers Actes. La Scène où les deux Traîtres attendent l'événement du Duel, pour fondre ſur le vainqueur & l'aſſaſſiner : celle où Euphémie voit ſon Père prêt à immoler ſon Amant, & enſuite l'Amant prêt à immoler le Père : enfin la Scène du cinquième Acte, où l'on attend le ſignal de la mort de Gaſton pour égorger, aux yeux du Spectateur, Baïard déja bleſſé & ſans défenſe, me paraiſſent des momens de Terreur, tels que les Athéniens les deſiraient, & tels que les Français les deſirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me ſemble que la Terreur eſt le ſeul ſentiment théâtral qui ſe ſoutienne à côté de l'Admiration. La Pitié eſt trop douce & trop faible : elle ne pénetre dans l'ame que par degrés & avec quelques préparations : or ces préparations ſont néceſſairement froides à côté d'un ſentiment auſſi chaud que l'Admiration qui pleure: au lieu que la Terreur peut frapper ſubitement un coup imprévu, qui ne manque jamais ſon effet quand il eſt violent. Voilà pourquoi mon ſujet pouvant ſe prêter également à la Pitié où à la Terreur, j'ai préféré la dernière après les Scènes d'Héroïſme.

Détails Militaires.

A l'égard des détails militaires, j'avais à peindre un siége, un assaut, une bataille, l'invention de la Mine, sur-tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, & qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste & brillant pour la Poësie. Je sais que beaucoup de gens condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de détail : je sais qu'ils appellent Epique tout ce qui n'est que Poëtique, & même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour exprimer noblement une chose dont le nom propre serait désagréable. Mais quand on lit Alzire, Œdipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, &c ; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son Electre, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare lui-même ne l'a peinte dans ses Odes ; quand on trouve dans les Argiennes & les Phéniciennes d'Euripide, des descriptions de campemens, de batailles & de siéges, égales aux descriptions d'Homère ; quand on observe que la Tragédie des Sept-Chefs devant Thèbes, est le plus fidèle monument par lequel nous connaissions la manière dont les anciens Grecs assiégeaient des places : on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cùm talibus viris insanire ;* & on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

Réflexions sur le style Tragique.

J'espère que Gabrielle de Vergy, qui sera im-

primée immédiatement après Gaſton & Baïard, prouvera par la différence du plan & du ſtyle, que je tâche de traiter & d'écrire mes Pièces ſelon la différence des ſujets. Une Tragédie dont l'intrigue eſt purement amoureuſe, veut un autre ton qu'une Tragédie du genre Héroïque. Le ſtyle de Zaïre eût été trop faible pour Brutus, & celui d'Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer Epiques, & auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de généroſité.

Si les deſcriptions qu'exige le ſujet de Gaſton & Baïard, ne nuiſent pas aux Scènes de paſſion & de ſentiment; ſi même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir ſe reſſembler; ſi, par exemple, le récit du combat de Baïard exprime par ſa rapidité la fougue impétueuſe d'un Soldat; ſi le récit de la victoire de Gaſton peint avec plus de gravité la conduite plus tranquile d'un Général; ſi enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre verſification dramatique; les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie; car pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir ſur les anciens exemples, notre ſtyle Tragique n'aura bientôt plus qu'une couleur: il perdra ſurtout l'harmonie, qui ne peut ſe ſoutenir ſans la variété. Un Auteur Tragique qui, ſachant Racine par cœur, en relirait tous les jours quelques pages, l'étudierait, le méditerait, décom-

poserait ses vers, chercherait à pénétrer, à approfondir tous les secrets de ce grand Poëte ; serait étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile Français, à la prodigieuse diversité de ses tours, à la multitude de ses heureuses figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections, & qui sont les principales sources de l'énergie, de la grace & de la richesse de la Langue. L'ignorance, sous le nom de finesse & de délicatesse, répand chaque jour les chicannes les plus absurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de Critiques ; il faudrait avoir sans cesse à la main les Tropes de du Marsais, pour apprendre à ces Docteurs ce que c'est qu'une Sinecdoque, une Métonymie : *grands mots, que Pradon croit des termes de Chymie :* il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître Pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raison & se taire ?

Avantages des Sujets Français.

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au Public & aux Auteurs les Sujets tirés de notre Histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me disant qu'il ne pouvait être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord si les Sujets Athéniens n'avaient plû qu'à Athènes. Mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Histoire, tenant à celle des Nations voisines, les intéressait plus que toutes les Fables de la Grèce. Les Etrangers ont

daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons & en exemples propres à toute l'Europe moderne. Et en effet, il n'y a guères d'États aujourd'hui, à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre & Baïard ne fussent plus nécessaires, que des Oreſtes & des Philoctètes.

J'avais, dans la Préface du Siége de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand Art Dramatique, à se saisir du riche fonds de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n'a mis sur la Scène un Sujet vraiment Français. Et j'en conclus que les discours qui m'avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes Confrères, & les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, & en même tems les encourager à suivre mes exhortations, qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince Étranger a daigné m'écrire dans le tems du Siége de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouïr des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connaissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer; mais parce qu'elle peut exciter des Génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes; & sur-tout parce qu'elle rend à la Nation Française un hommage, qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous, en dépit de nos détracteurs.

» Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre

» Siége de Calais en Etranger, & en homme peu
» accoutumé à admirer depuis quelque tems,
» parce qu'on ne fait presque plus rien d'admi-
» rable. Mrs.... ont été témoins de l'effet qu'a
» produit sur moi l'effort d'une belle ame & de
» talens bien supérieurs. *Il s'est fait sentir dans*
» *les pays même où l'on ne sent rien.* Vous êtes
» le Poëte de votre Nation & de l'Honneur.
» Je veux qu'on lise de vos beaux vers avant
» d'aller au combat : *Si j'avais l'honneur d'y me-*
» *ner des Français*, je vous demanderais des
» Hymnes. Vous souvenez-vous de cette corde
» qu'on touchait en pareille occasion, chez les
» Grecs, & de ce que produisait le mode Ly-
» dien & le mode Phrygien ? La Poësie n'a-t-elle
» pas autant de pouvoir sur l'ame que la Musi-
» que ? *Continuez, Monsieur, à faire valoir les*
» *beaux traits de votre Nation magnanime ; les*
» *autres s'en ressentiront :* je suis las de faire des
» Héros à coups de bâton. Vous me parlez de
» Baïard ; donnez-nous au plus vîte ce bon Che-
» valier ; je serai le vôtre dans tous les tems.

Il me paraît difficile, après cette lettre & après les traductions du Siége de Calais, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Histoire de France sont indifférentes aux Etrangers. Ainsi j'ose me flatter que nos jeunes Poëtes rendront désormais plus de justice aux Héros de leur Patrie. Quant à la Nation en géneral, ces seuls mots *si j'avais l'honneur de mener des Français au combat*, sont un témoignage précieux & éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche depuis quelque tems à trom-

per la Nation ſur cet article ; on s'efforce de la dégrader, de la diſcréditer à ſes propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorſque je vois qu'en nous annonçant une décadence univerſelle, on va nous y conduire ; puiſqu'on nous enlève l'eſtime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne ſoyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont beſoin de perſuader que leur corruption eſt générale : ce ſont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, & qui veulent

Groſſir, pour ſe ſauver, le nombre des coupables.
Racine.

PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Viceroi de Milan.

ROVÈRE, DUC D'URBIN, Neveu du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Breſſan.

EUPHÉMIE, Fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAÏARD (1).

D'ALÈGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers & de Soldats Français & Italiens.

La Scène eſt dans la Citadelle de Breſſe.

(1) On a cru devoir écrire *Baïard*, comme il ſe prononce; & non pas *Bayard*, qu'il faudrait prononcer comme *payant* & *effrayant*. L'écriture eſt l'image de la parole, & les Noms propres doivent être aſſujettis à une orthographe conforme à la prononciation. Autrefois on écrivait *Loys*, *Louys*; & l'on écrit enfin *Louïs*.

GASTON

GASTON
ET BAÏARD,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Gallerie de l'Arſenal de la Citadelle de Breſſe. On y voit des Drapeaux, des Arquebuſes, des piles de Boulets, & tout l'appareil de la Guerre.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAÏARD, *ſuite de Français.*

(*Baïard donne, en entrant, ſon Bouclier & ſa Lance à ſon Ecuyer*).

AVOGARE.

DU Camp Vénitien les foudres impuiſſans
Vont en vain ſeconder les efforts des Breſſans;

Nous bravons désormais une Ville rebelle ;
Vous êtes avec nous, les dangers sont pour elle ;
Votre seule présence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un Fort où commande Baïard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte,
L'allégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui suis né Bressan, mais dont le cœur Français
A votre Prince, à vous, s'est donné pour jamais,
De mes Concitoyens & de mes premiers Maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les Traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma Fille & moi !
Un Héros a donc pû, pour nous prouver sa foi,
Avec un Escadron percer toute une Armée !
En dois-je être surpris après sa renommée ?
Baïard a-t-il jamais compté ses ennemis ?
Baïard a-t-il jamais négligé ses amis ?

BAÏARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Baïard :
Mais, sans votre constance, il arrivait trop tard.
Français, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois Camps unis,
Défendu des remparts si faiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,

Enchaînant de Durfort la vaillance & le zèle,
Ravit à vos besoins & sa tête & son bras,
Que je puisse m'offrir pour père à ses Soldats.
J'ai visité ce Fort. On cache aux Cœurs timides
Un péril, qu'on avoue aux Ames intrépides;
Si Gaston, dans cinq jours, ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince est triomphant, Bologne est délivrée;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée:
N'espérons qu'en nous-même, & sachons tout braver;
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des Chefs Assiégeans, que sa vertu renomme,
Urbin, Neveu chéri du Pontife de Rome,
Exige un entretien, dont je me sens confus;
Il vient m'offrir la Honte, & doute d'un refus!
Prêtons à la Valeur l'appui de la Prudence;
Près du Palais des Ducs, la Place est sans défense;
De la Mollesse altière abbatez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris:
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées:
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts;
Différons notre perte, & vengeons-la d'avance;
De nos derniers soupirs rendons compte à la France;

Tout Guerrier, qui retient de nombreux Ennemis,
Mourant un jour plus tard peut sauver son Pays.
(*Il fait signe à la suite de se retirer.*)

SCENE II.

AVOGARE, BAÏARD.

BAÏARD.

AVOGARE, quel sort menace notre Armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos Français trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis
De Venise & de Rome ont reçu les cohortes!
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAÏARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un Traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte;
Pour Euphémie & vous je connaîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allais hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds, où mon devoir, où mon penchant me
livre;

Ces nœuds, par qui l'Etat m'ordonne de revivre.
Depuis que votre Fille a captivé mon cœur,
Le ſien eſt la Conquête où prétend ma valeur :
De tous nos Chevaliers telle eſt la Loi chérie.
Quand Charle, ce grand Roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en ſe montrant,
De l'Honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ ;
» De la Beauté, dit-il, va mériter l'hommage ;
» L'Amour, dans un grand Cœur, ſait doubler le » Courage.
J'ai ſuivi ſes leçons, j'ai ſervi la Beauté.
Mais nul Objet encore en moi n'avait porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce déſordre qui plaît, ce plaiſir qui tourmente,
Ces tranſports qu'on ne ſent dans ſon cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut deſtiné.
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeuneſſe,
Euphémie, à mes ſens, inſpira cette ivreſſe !
Et j'ai, dans ce moment, à trembler pour ſes jours !
Ah ! mon bras eſt du moins armé pour ſon ſecours ;
Et ſi je meurs pour elle en ſervant ma Patrie,
Le bonheur de ma mort me paye aſſez ma vie.

AVOGARE.

Baïard, dans nos malheurs, j'entrevois quelque eſpoir.
Et quand le Duc d'Urbin s'empreſſe pour vous voir,

Ce n'eſt pas annoncer un projet ordinaire :
On connaît à quel point Rome vous conſidère.
Quels que ſoient ſes deſſeins, je vous l'ai dit,
Seigneur,
C'eſt à vous, pour jamais, que s'eſt voué mon cœur ;
Avogare vous aime, avant d'aimer la France ;
Ma fortune, ma vie eſt en votre puiſſance,
Soyez maître : ordonnez de ma Fille & de moi....
Mais que nous veut d'Alègre ?

SCENE III.

AVOGARE, BAÏARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Baïard.*

AMI, ſur votre foi,
Le Duc vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAÏARD, *à Avogare qui ſe retire.*

Vous nous laiſſez ?

AVOGARE.

Je fuis ſa plainte & ſon reproche.

SCENE IV.

LE DUC D'URBIN, BAÏARD.

(*Ils s'aſſéyent après les premiers mots.*)

URBIN.

CHEVALIER, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus !
Le Pontife Romain, l'auguſte République
Devant qui s'eſt briſé l'orgueil Aſiatique,
Le Roi qui tient l'Eſpagne & Naples ſous ſes Loix,
Enfin l'heureux Céſar dont l'Empire a fait choix ;
Jules, Maximilien, Ferdinand & Veniſe
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremiſe.
Après ces Noms fameux, ſans en être éclipſé,
Le grand nom de Baïard a droit d'être placé ;
Un Guerrier, qui ſoutient ou renverſe les Thrônes,
Dans ſes humbles foyers traite avec les Couronnes ;
Et ma fierté ſe plaît à voir les Souverains
Rechercher mon égal, qui ſeul fait leurs deſtins.
Quand la Gloire uniſſait & Louïs & Rovère,
Les armes & mon cœur vous avaient fait mon Frère :
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous.

De payer vos talens d'autres Rois ſont jaloux.
Vous preſſentez déja quel intérêt m'appelle ;
Ce n'eſt pas de traiter pour cette Citadelle,
Où vous-même, apportant des ſecours ſuperflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos Confédérés la ſage Politique,
Levant enfin ſon voile, à tous les yeux s'explique ;
L'Europe l'applaudit : ils veulent, pour jamais,
De l'Italie entière exiler les Français,
Les contenir enfin dans les juſtes limites
Qu'à leurs Etats nombreux les Alpes ont preſcrites :
De quatre Souverains les Guerriers vont s'unir :
Et— pour leur Chef ſuprême, on voudrait vous choiſir.
Le Duc d'Urbin s'honore aux champs de la Victoire
D'être un premier Soldat utile à votre gloire :
Jule, à vous acquérir, montre le plus d'ardeur ;
Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna ſauver ſes jours que vous vendait un Traître.

BAÏARD.

Eh bien ! pour s'acquitter, Jule m'invite à l'être !

URBIN.

Vous ne le ſerez point : & l'on peut, ſans effroi,
Pour ſervir Rome & Jule, abandonner un Roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France

Qu'un Grand-Homme appartient à qui le récompense.
Bien plus. Le Souverain que nous servons par choix,
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits :
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance,
Croit souvent se manquer par la reconnaissance.

BAÏARD.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens, mieux que lui, je connais donc la Loi.
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être ;
» Sers, pour me bien servir, ta Patrie & son Maî-
» tre ;
» Sur la terre, à ton Roi, j'ai remis mon pouvoir,
» Vivre & mourir pour lui c'est ton premier devoir.
En rappelant nos cœurs à cette Loi suprême,
Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;
Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du Ciel,
C'est l'Homme alors qui parle, & l'Homme criminel.
Envain d'un rang sacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des Saints Autels embrâse l'Univers ;
Lui, dont le front, blanchi par quatre-vingts hyvers,

Etale, dans un Camp, le mélange bizarre
De l'Airain des Guerriers au Lin de la Tiare;
Qui, dans Mirande, enfin vint lui-même aſſiéger,
Dépouiller l'Orphelin qu'il devait protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur ſiniſtre
Rejette ſur l'Autel l'opprobre du Miniſtre :
Dépend-il en effet des vices d'un Mortel
De dégrader le Nom, les droits de l'Eternel ?
Sont-ils moins ſaints pour nous quand Jule les profane ?
Le Crime avilit-il la Loi qui le condamne ?
Je ſépare deux Noms qu'on veut aſſocier,
Je révère un Pontife & combats un Guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?
Il ne ſéduirait pas un cœur fait pour ſe vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi,
Eſt-ce avec un Soldat qu'il garderait ſa foi ?
Pour Veniſe, il eſt vrai, j'eſtime ſon courage;
Surpriſe par la foudre, elle a bravé l'orage;
Au Sénat des Romains jaloux de reſſembler,
Son Sénat vit ſa perte & ſut n'en point trembler;
Entre ſes Ennemis, ſa politique habile
Sema, par l'intérêt, une diſcorde utile;
De ce Jule, autrefois ſon ardent Oppreſſeur,
Veniſe maintenant ſe fait un Défenſeur,
Et fait, contre Louïs, armer pour ſa querelle,

Tous les Rois, qui d'abord armaient Louïs contre elle.
Mais l'Europe verra le Monarque Français
Trahi par ſes égaux, & non par ſes Sujets.
Vous connaiſſez ce Roi ſi digne de ſon Thrône :
Qu'il a de droits ſur nous, ſans ceux de ſa Couronne !
L'amour, juſqu'au tranſport, naît à ſon doux aſpect ;
Jamais, juſqu'à la crainte, on ne ſent le reſpect :
Cœur intrépide & tendre, Ame ſimple & ſublime,
Bienfaiteur de la Terre & Guerrier magnanime,
Il défend les Etats qu'il tient de ſes Aïeux,
Mais il eſt né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu ſoupçonner ce généreux ſyſtême ;
On doute des vertus qu'on n'aurait pas ſoi-même ;
On croit que Louïs veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un Roi règle toujours ſes droits ſur ſon pouvoir ;
Un Monarque, un Français, refuſer la Victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui ſous d'autres Rois voulez me voir ſervir,
Vous choiſiriez le mien, ſi vous pouviez choiſir.

URBIN.

J'admire votre Maître & ſes vertus auguſtes :
Ses froideurs envers vous n'en ſont pas moins injuſtes.
Pour tant d'autres Guerriers s'ouvrant de toute part,

Sa main ſemble toujours s'écarter de Baïard.
Et quel eſt, dites-moi, le prix de vos ſervices?

BAÏARD.

Eux-mêmes. Je ſais voir, en dédaignant leurs vices,
Des Guerriers Courtiſans diſputer les faveurs,
Mendier les tréſors, même avant les honneurs;
Et toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur Souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louïs donne enfin à l'Importunité
Ce que la Vertu ſimple avait mieux mérité;
Pour garder à l'Etat ſes appuis néceſſaires,
Des cœurs intéreſſés les Rois ſont tributaires;
Il faut qu'en les plaignant, leurs plus dignes Sujets
Laiſſent au plus avide emporter les bienfaits;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on diſe avec juſtice,
» Louïs doit à Baïard le prix d'un long ſervice;
Que ſi la France & vous, en ſecret, murmuriez
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais, que dis-je? à mon choix, Louïs me récompenſe;
Dès qu'il voit un Laurier, il l'offre à ma vaillance;
Dès que, pour la Patrie, il craint quelque hazard,
Le poſte du péril eſt celui de Baïard;
Il me met le premier ſous l'aîle de la Gloire,
Il veut tenir de moi ſa première victoire:

Son jeune Succeſſeur, ce généreux Valois,
Qui ſoupire en ſecret au bruit de nos exploits,
Dans les Armes déjà m'a choiſi pour ſon Père;
Il veut, qu'arbitre un jour de ſa vertu guerrière,
Un Sujet donne aux Rois le Sceau de la Valeur.—
Où ſont les Dignités qui valent cet Honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en allarmes
Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louïs vous ravit-il ces moiſſons de Lauriers?
Pourquoi nommer Gaſton le Chef de vos Guerriers?
A combattre ſous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougiſſez-vous pas?

BAÏARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frère du Roi d'Eſpagne, & Neveu de mon Roi,
Nemours n'eſt-il pas né pour commander ſur moi?

URBIN.

Mais ſa jeuneſſe extrême....

BAÏARD.

Eh! que fait ſa jeuneſſe,
Lorſque de l'âge mûr je lui vois la ſageſſe?
Profond dans ſes deſſeins, qu'il trace avec froideur,
C'eſt pour les accomplir qu'il garde ſon ardeur,

Il fait défendre un Camp & forcer des murailles.
Comme un jeune Soldat desirant les Batailles,
Comme un vieux Général il fait les éviter;
Je me plais à le suivre, & même à l'imiter;
J'admire sa prudence & j'aime son courage,
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Baïard peut commander, & Baïard veut servir!
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir.

BAÏARD, *qui s'est levé en même tems.*

Non. Je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi?

BAÏARD.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cèdait à vos discours,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Baïard; & je te parle en Homme,
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome:
J'allais, si par mes soins il t'avait corrompu,
Applaudir son bonheur & pleurer ta vertu.

BAÏARD, *l'embrassant.*

Va, le Frère chéri, que m'ont donné les Armes,
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, & tu m'en vois frémir.

Eſt-ce en jeune inſenſé qu'ici tu dois périr ?
En comptant ſur Nemours, ta ſageſſe eſt trompée.
D'épais & longs frimats la Terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus & gardés,
Oppoſent à ſa marche une ſûre barrière :
Eh ! comment penſez-vous que ſon Armée entière,
Ce peſant appareil de cent foudres d'airain,
Ces Soldats combattus par le froid & la faim,
Pourſuivis, tourmentés d'éternelles allarmes,
Faibles, & ſuccombant ſous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, juſqu'à vous accourir ?
Le libre Voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi...

BAÏARD.

Comment ! Baïard ſe rendre !

URBIN.

Les débris de ce Fort ne peuvent ſe défendre ;
Vois le Bronze, tombant de ſon appui briſé,
Attendre encore envain le Salpêtre épuiſé :
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces foſſés tout remplis de vos Tours écroulées....

BAÏARD, *qui pendant les derniers vers a témoigné quelque impatience, & s'eſt avancé vers une porte de la Gallerie.*

Amis, approchez-vous.

URBIN.

Et pourquoi ces Soldats ?

BAÏARD, *s'appuyant sur un d'eux.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices :
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,
Que sur un pont formé d'Ennemis expirans.
Mais.... l'Ami de Gaston ! L'intrépide Altémore !

SCENE V.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE, BAÏARD, D'ALÈGRE, *Suite.*

ALTÉMORE, *à Baïard.*

SEIGNEUR, Nemours arrive.

BAÏARD.

Ah ! Ciel ! — J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement !*

Nemours !

BAÏARD.

Et son Armée ?

ALTÉMORE.

ALTÉMORE.

Est au pied de ces Tours.

BAÏARD.

(*Après s'être regardés lui & le Duc avec une surprise mêlée d'admiration.*)

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la Terre:
Allons apprendre encor les secrets de la Guerre,
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui? —
Eh bien! doit-on rougir de commander sous lui?
Vers votre Camp, Seigneur, votre retraite est libre;
Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre:
Sur ses bords quelque jour nous pourons nous revoir,
Je me rends vers mon Chef, & cours le recevoir.

SCENE VI.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé si tout le monde eſt ſorti.*

NEmours veut des Breſſans attaquer les murailles,
Seigneur : ne tentez point le deſtin des batailles.
Que, par un feint Traité dans la Ville introduit,
Ce Prince avec les ſiens expire cette nuit :
Vous verrez mon projet dans les mains de Peſcaire;
Seul, des Foudres nouveaux il connaît le myſtère :
Ferdinand l'a chargé de ſervir mes deſſeins;
Et Chef des Eſpagnols réunis aux Romains....

URBIN.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Veniſe,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer des Traîtres qu'il mépriſe :
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais, en Héros, combattre des Héros :
Vos infâmes ſecours flétriraient ma victoire;
Je triomphe ſans honte, ou ſuccombe avec gloire.
Adieu.

SCENE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

NE craignez rien de ſa fauſſe vertu,
Seigneur : il n'eſt pas maître, & ſon Camp m'eſt vendu.
Du retour de Gaſton l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, ſert mieux notre eſpérance ;
Les Français, empreſſés d'accourir vers ces murs,
Viennent ſe réunir dans des piéges plus ſûrs ;
J'aime à voir, par leurs ſoins, notre attente remplie ;
Nous allons, d'un ſeul coup, délivrer l'Italie.

AVOGARE.

Quel jour ſerein vient luire à mes yeux affligés !
Mon Epouſe & mon Fils, vous ſerez donc vengés !
Vous fûtes des Français les premières victimes.
Pour préparer mes coups, hélas ! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquile fureur,
Par cent détours obſcurs, ſe traîne avec lenteur ;
Qu'elle ſe lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec aſſurance.

Mes Tyrans à ma foi ſemblent s'abandonner,
Leur crédule candeur ne ſait rien ſoupçonner :
Affectant ſur mon Fils une douleur commune,
J'accuſai de ſa mort la Guerre & la Fortune ;
Je ſus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il conſolait ce cœur ulcéré pour jamais :
Baïard croit à ſa main ma Fille réſervée :
Ils ſont loin de penſer que, par moi ſoulevée,
Breſſe ait reçu de moi des armes, des ſoldats,
Par ces longs ſoûterrains qu'ils ne connaiſſent pas :
Et, cette nuit encor, ma Garde conjurée
De ce Fort, aux Breſſans, allait ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous ſeul entrepris,
Votre Fille d'abord fut la cauſe & le prix ;
Vous m'offriez ſa main, je vous voyais en Père,
J'oſais tout pour venger votre Fils & ſa Mère.
Né dans Naple, & banni par ſon Uſurpateur,
Je le vois, dans ces lieux, me rendre ſa faveur :
Ferdinand, pour priver Nemours de la Couronne
Que Naple lui deſtine & que Louïs lui donne,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux
A tromper l'amitié de ce jeune Héros ;
Il me rend en ſecret le Duché d'Altémore ;
Du nom de Viceroi ſa main me flatte encore :
Mais par un ſoin plus cher je me ſens enflammé ;

Nemours eſt mon rival & mon rival aimé.

AVOGARE.

Va, je le ſoupçonnais, lorſque ma loi ſévère
A ta naiſſante ardeur preſcrivit le myſtère :
De ta contrainte, Ami, voi les heureux effets,
Euphémie & Gaſton te livrent leurs ſecrets :
Ils ignorent ma haine & notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du ſilence.

ALTÉMORE.

Nemours à ſon Amante avait donné ſa foi
De ne rien déclarer, ſans l'aveu de ſon Roi.
Il vient de l'obtenir, & mes juſtes allarmes.....

AVOGARE.

Pour combattre leurs feux j'ai de puiſſantes armes.
Quand Baïard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne Amant il croyait obtenir ;
Lui, dont le bras vengeur diſputant Euphémie,
Du fier Sotomaïore a terminé la vie....

ALTÉMORE, *très-vivement.*

Ciel ! je vais, l'un par l'autre, immoler mes rivaux :
France, en les diviſant, on perd tous tes Héros ;
Par leurs jaloux débats nous donnant la Victoire,
L'Amour, pour les aigrir, eſt plus fort que la Gloire:
De la même Beauté quand leurs cœurs ſont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux Amis.

AVOGARE.

Ah ! ſi l'Amour entre eux n'arme point la Vengeance,
Il va, des grands objets, diſtraire leur prudence;
Et détourner leurs ſoins, par un déſordre heureux,
Loin des piéges mortels raſſemblés autour d'eux.
Viens règler les reſſorts de notre Art infaillible:
Mais concertons ſi bien leur jeu ſûr & terrible
Que l'un, en ſe rompant, par un effort ſecret,
De l'autre tout-à-coup précipite l'effet:
Que ce dédale, offrant des détours innombrables,
Par-tout entrecoupés, par-tout impénétrables,
Soit plein de fils trompeurs, dont le ſombre embarras
Egare ſans retour ou conduiſe au trépas....

ALTÉMORE.

Je veux, pour que Nemours en démêle les trames,
Que ſon Camp, tout en feu, l'éclaire de ſes flâmes:
Un abîme infernal, à ſes pieds, va s'ouvrir;
Ce n'eſt qu'en y tombant, qu'il le peut découvrir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

MON pere!...

AVOGARE, *en fureur.*

Non. Ma haine en eſt plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos ſecrets gardés par Euphémie....

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puiſqu'ils ſont dans ta main:
Je vois que tu ſais tout, & je nierais envain.—
Quel perfide à tes yeux dévoila ce myſtère?

EUPHÉMIE.

Un Mortel vertueux dont le nom ſe doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connaître, il mourra par mes coups.
(*Plus tranquilement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton Époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore !

EUPHÉMIE.

Eh ! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore ?
Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir ;
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentais émue :
Au bruit de ses périls on me voyait pâlir ;
Ses exploits, en secret, semblaient m'enorgueillir :
Mon cœur, vers ces climats, appelait sa vaillance ;
J'osais lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus ;
Et mes vœux, chaque jour, se voyaient prévenus.
Les lauriers d'Agnadel venaient d'orner sa tête,
Lorsque, par un assault, Bresse fut sa conquête :
Vous vîtes sa valeur, sa grace, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris & satisfaits :
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon Frère,
Victime, en cet assault, d'un zèle téméraire !
Mais avec quel respect, ses dons consolateurs
Versaient autour de nous l'oubli de nos malheurs !
Vous en fûtes touché. Baïard, en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance ;

Je n'eus point de raiſon pour rejeter ſa foi,
Tant que Nemours m'aima ſans l'aveu de ſon Roi.
Hélas ! à s'enflammer la Paſſion plus lente,
Dans une ame ſévère en eſt plus violente ;
Baïard ne cède point. — Ciel ! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de diſcorde entre Nemours & lui ?
Mais un plus grand danger m'allarme pour mon Père :
On va, de vos complots, pénétrer le myſtère :
Et qui ſait ſi Louïs, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté ſuprême,
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :
Il n'eſt point de pardon, que ne puiſſe obtenir
L'Amour mêlant ſes pleurs à ceux du Repentir.

AVOGARE.

Qui, moi ? Sacrifier à ton indigne flamme
Le plaiſir de venger & mon Fils & ma Femme ?
N'as-tu pas vu ton Frère, en ce même Palais,
Expirer à tes pieds ſous les coups des Français ?
Là, mes bras ont preſſé les reſtes effroyables
De ſon corps déchiré par leurs lances coupables :
Sa main ſerra ma main pour la dernière fois :
Les accens étouffés de ſa plaintive voix
Ne purent que nommer la Vengeance & ſon Père :
Je la jurai ſur lui, ſur ſa mourante Mère :
Sa Mère, en s'immolant près d'un Fils malheureux,

Invitait ma douleur à les ſuivre tous deux ;
Ta barbare tendreſſe arrêta ma furie.
Va, c'eſt pour me venger que j'ai ſouffert la vie.
Va, tu ſais que mon cœur, pour haïr les Français,
N'avait pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits ;
Pour fruit de leur dédains recueillant notre haine,
Tous les abhorre ici : leur Nation hautaine
Nous croit nés pour ſervir ſous vingt Tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ſes fers.
En vengeant ma Maiſon, j'affranchis ma Patrie :
Le Ciel pour les Français n'a point fait l'Italie :
De quel droit venaient-ils du fond de leurs Etats,
Porter dans mes foyers le deuil & le trépas ?
Du moins, que leurs malheurs conſolant ma miſère,
Ce jour ſoit le dernier pour leur Armée entière ;
Que, dans toute la France, on voye avec effroi
Des Pères déſolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des Aïeux de Louïs Milan fut l'héritage ;
La naiſſance nous place au rang de ſes Sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de Français.
A votre Souverain ceſſez d'être infidèle ;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.

Ah ! remplacez le Fils que vous avez perdu,
Par un Fils plus illuſtre & plus grand en vertu ;
Qui, portant avec moi votre ſang ſur le Thrône,
Fait rejaillir ſur vous l'éclat de ſa Couronne :
Nemours met à vos pieds un Sceptre glorieux,
Où n'oſait s'élever votre œuil ambitieux ;
Et vous, prêt à frapper ſon cœur qui vous révère,
Vous aimez mieux vous voir ſon Bourreau que ſon Père !

AVOGARE.

Crois-tu que ma raiſon embraſſe imprudemment
Ce Fantôme de gloire offert à ton Amant ?
Que dans Naples jamais il garde la Couronne
D'un Peuple, qui la briſe auſſi-tôt qu'il la donne ?
Nemours eſt-il plus grand, plus puiſſant, plus heureux
Que Charle & que Louïs, qu'on en priva tous deux ?
S'il ſe voit, à ſon tour, chaſſé de l'Italie ;
Il faudra donc le ſuivre ; &, loin de ma Patrie,
Traîner de mes vieux ans le reſte infortuné,
D'un Prince ſans Etats Courtiſan dédaigné ?
Je ſuis libre en ces lieux ſous la loi de Veniſe,
Et Chef d'une Province à mon pouvoir ſoumiſe :
Les titres, les honneurs, ſur ma tête amaſſés,
Sur celle de mon Fils étaient encor placés.

(*Avec tranſport.*)

Mon Fils était ma gloire & ma ſeule eſpérance ;
Son nom déjà fameux doublait mon exiſtence ;
Dans ſa tombe, avec lui, tout eſt fini pour moi ;
C'eſt un ſang étranger qui doit naître de toi ;
Sur la Terre, à jamais, mon Nom meurt & s'efface,
Les Fils de ton Epoux ne ſont rien dans ma Race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon Sexe eſt ici chez les Grands !
Ils nous comptent à peine au rang de leurs Enfans :
Un Fils, flattant leur Nom d'une grandeur future,
Eſt aimé par l'Orgueil plus que par la Nature.
Mon père, quoi jamais l'excès de mon amour,
N'amènera votre ame au plus faible retour ?
Ah ! j'ai droit de me plaindre, & je demande grace.

(*Elle ſe met à genoux.*)

Réparons de tous deux la commune diſgrace ;
Votre cœur iſolé n'a rien autour de ſoi ;
Que le beſoin d'aimer le tourne enfin vers moi :
Souvent à ſe venger mettant ſa ſeule étude,
De ce noir ſentiment on fait une habitude ;
Laiſſez-vous entraîner par un plus doux penchant ;
La Nature, à vos pieds, jette un cri ſi touchant !
Hélas ! ne changez point, pour la tendre Euphémie,
En un ſupplice affreux le bienfait de la vie ;
A l'Auteur de mes jours, en ſauvant ſa vertu,

Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE.

Leve-toi. Ta prière & me laſſe & m'offenſe.
Je n'ai, dans l'Univers, de bien que ma vengeance;
(*Avec fureur.*)
Je donnerais pour elle & mon ſang & le tien;
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien;
Eſclave du Tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un Français, non, tu n'es plus ma Fille.

EUPHÉMIE.

Seigneur....

AVOGARE.

Mais quelqu'un vient. C'eſt l'Ami de Nemours.
Perfide, livre lui mes ſecrets & mes jours,
Mais tremble.

EUPHÉMIE.

Malheureuſe!

(*Tandis qu'elle reſte dans l'accablement, Avogare ſort en faiſant à Altémore un ſigne d'intelligence.*)

SCENE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon Père,
Il a, de votre exil, ſoulagé la miſère :
Il va ſe perdre ; hélas ! ſoyez ſon protecteur ;
C'eſt moi qui, de Nemours, fis votre bienfaiteur ;
Entre vos deux Amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte ſurpriſe.*
Quel diſcours ?

EUPHÉMIE.
Prévenez leur commune diſgrace....
Je vois Gaſton, Baïard, de leurs Chefs entourés ;
Seigneur, éloignons-nous.

SCENE III.

NEMOURS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, BAÏARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇAIS.

NEMOURS, *courant à Euphémie. Il tient à la main un plan roulé.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerrière,
Aux Filles des Héros n'eſt jamais étrangère :
Un ſeul de vos regards, enflammant vos Vengeurs,
Peut, au-deſſus d'eux-même, élever leurs grands cœurs.
Quand c'eſt pour la Beauté qu'ils courent à la gloire,
Les Français font voler le Char de la Victoire.
Mais que vois-je? vos yeux ſemblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire eſt un jour de douleurs.
Mon Père, ſes dangers.... les vôtres... ma Patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

BAÏARD.

La terreur! quand Nemours traverſant tant d'Etats,

Vengeur de deux Cités, Vainqueur dans trois combats ;
Domte, en ſi peu de jours, par un talent ſuprême,
Et tout l'Art des Humains & la Nature même !
Grace à leur nouveau Chef, qui finit leur malheur,
La gloire des Français égale leur valeur :
Ils craignaient pour Milan, Jule tremble pour Rome :
(*En montrant Nemours.*)
Et c'eſt la même Armée, on n'y changea qu'un Homme.

NEMOURS.

Cet Homme, à ſon bonheur, doit bien plus qu'à ſon Art :
Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Baïard ?

BAÏARD.

Moi ? vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche ſavante eſt un coup de lumière,
Qui montre un Art nouveau que vous ſeul poſſédiez ;
Je meſurais l'obſtacle, & vous le ſurmontiez.

NEMOURS, *à Euphémie.*

Baïard m'aime ; il le doit : c'eſt aimer ſon ouvrage.
(*A ſa ſuite.*)
Qu'il nous corrige tous de l'abus du courage.
Jeune, on veut ſe flatter qu'il ſuffit pour l'Honneur
Des prodiges brillans d'une ardente Valeur ;
Mais dans les cœurs Français, en naiſſant, apportée,

Pour

Pour un mérite en nous peut-elle être comptée?
Rougiſſons de permettre à des Peuples vaincus,
De nous vaincre à leur tour, ſans avoir nos vertus:
Des talens du Guerrier l'étude approfondie
Doit guider le Courage & même le Génie;
Des Dunois, des Gueſclins, pénétrons les ſecrets:—
Admirons-nous toujours ſans imiter jamais?

(*A Baïard.*)

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles;
J'ai banni de mon Camp ce vain Luxe des Villes,
Qui, retardant toujours la courſe des Héros,
Ammoliſſait des bras formés pour les travaux;
A ces mâles Guerriers peu jaloux de leurs charmes,
Le Luxe que j'ordonne eſt l'éclat de leurs armes.

(*Aux Chevaliers.*)

Amis, pour peu d'inſtans, ſuſpendons les aſſaults;
Réparons nos Soldats pour des exploits nouveaux.
Dans quatre heures, je veux aſſaillir cette Armée,
Qui, derrière ſes Tours lâchement renfermée,
Devrait, en déployant ſes bataillons nombreux,
Preſſer ma faible troupe & l'écraſer entre eux:
Je doutais de leur honte, & leur crainte l'avouë.
Le ſeul nom de Baïard leur rapèle Fornouë,
Ces lieux, où renverſant tant de Peuples unis,
Chaque Soldat Français comptait ſix Ennemis:
Que Breſſe voye encor cette grande journée;
Et reportant les Lys dans Rome conſternée,

Allons, ſur Ferdinand, recouvrer nos Etats;
L'Honneur qu'il a perdu ne ſe recouvre pas.
(*Avec une joie douce.*)
Chevaliers, je réclame une autre Loi chérie :
On plaît à la Beauté quand on ſert la Patrie ;
Héros Amans, voyons qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.
(*Vivement, en montrant Euphémie.*)
Voilà le digne Objet de ma flâme fidèle,
D'une ardeur, que Louïs permet que je révèle :
Dès long-tems mon hommage a ſu plaire à ſes yeux....

BAÏARD, *à part.*

Ciel !

NEMOURS.

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Breſſe encor ſanglante,
A ſa main vertueuſe une main triomphante ;
Et dans Naples bien-tôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner ſon Epoux.

BAÏARD.

Son Epoux ! Vous, Seigneur ?

NEMOURS.

D'où naît votre ſurpriſe ?

BAÏARD.

Vous connaiſſez Baïard, & quelle eſt ſa franchiſe ;
Prince, j'aime Euphémie, & l'aime avec fureur.

NEMOURS, *avec douleur.*

Qui ! vous ? — me l'enlever ? — C'eſt m'arracher le cœur.

BAÏARD, *avec paſſion, mais ſans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter, me doit ôter la vie.

NEMOURS.

Baïard !

EUPHÉMIE, *à Nemours.*

Eh ! modérez....

BAÏARD, *avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie !
Vous me cachiez vos feux ! — Et j'en ſuis plus jaloux.
Mais reſpectez ici les droits que j'ai ſur vous :
La foi de votre Père à ma foi vous engage,
Et je ſais conſerver le prix de mon courage.

NEMOURS, *vivement.*

(*En montrant Euphémie.*)

Mes titres ſont égaux, mon courage, & ſon choix.
(*Plus tranquilement.*)
Nemours, comme Baïard, ſait conſerver ſes droits.

BAÏARD.

Eh bien ! Seigneur, il faut.... Mais mon devoir m'impoſe ;
Votre Nom, votre Rang....

NEMOURS.

Mon Rang ? Je le dépoſe ;

Et l'Amour & l'Honneur vous rendent mon égal.

BAÏARD.

Si vous saviez le sort de mon premier Rival....

NEMOURS.

Comment ? Que dites-vous ?

BAÏARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore ;
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore ;
Armé par l'Amour seul, j'immolai ce Guerrier.

NEMOURS.

Les exemples, Baïard, ne peuvent m'effrayer. —
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit suffire.
(*Aux Chevaliers.*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire ;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assault.
(*Les Chevaliers ne se retirent pas, ils paraissent agités, & parlent bas entr'eux. Nemours continue en prenant Baïard par la main.*)
Je vous connais un cœur & trop juste & trop haut,
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats, & soit plus mal servie.
Je vous charge, Baïard, d'observer de plus près
Mon Ordre de bataille, & mes desseins secrets :
(*Il lui remet le Plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence,
Ouvrez sur mes projets l'œuil de l'Expérience :
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat,

Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAÏARD, *ému.*

Seigneur....

NEMOURS.

Allez, Baïard.

(*Baïard sort ; les Chevaliers le suivent.*)

SCENE IV.

NEMOURS, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS, qu'allez-vous faire ?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un Ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main ?
Et c'est moi, juste Ciel ! moi, qui perdrais encore
Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore !

NEMOURS.

Calmez ce tendre effroi. Baïard peut se domter ;
Je lui laisse le tems de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Baïard me satisfasse,
C'est l'unique moyen d'expier sa menace :
Si j'avais pu me vaincre, une telle fierté
M'en aurait, pour jamais, ravi la liberté.

Mais un premier tranſport peut égarer ſa flâme ;
Garde-t-on, près de vous, l'empire de ſon ame ?
Moi-même, malgré moi, de colère animé....
Il eſt plus excuſable, il n'était point aimé.

SCÈNE V.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE.

AH ! Prince, pardonnez ma fatale imprudence ;
Il eſt vrai, de Baïard, j'ai flatté l'eſpérance.
Croyais-je que Nemours deſcendrait juſqu'à nous?..
Baïard menace en vain, Euphémie eſt à vous.

NEMOURS.

Comte, j'ai renfermé la flâme la plus pure,
Tant qu'un refus du Roi pouvait vous faire injure.
C'eſt pour vous l'épargner, qu'en preſſant ce lien,
Même avant votre aveu, j'ai recherché le ſien.
Ne craignez point Baïard, je défendrai mon Père ;
Puiſſent mes tendres ſoins & mon reſpect ſincère
Rendre, après tant de pleurs, un Fils à votre amour !

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin eſſuyés en ce jour.
O mon Fils, recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embraſſe.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embraſſe à mes yeux, quand je ſais qu'il l'abhorre !
(*A Nemours.*)
Non, cher Prince ; ceſſez de m'offrir votre main :
Ah ! mon père ſait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,
Un deſtin plus cruel aujourd'hui nous ſépare :
Toujours par un malheur un autre eſt amené,
Et l'Infortune encor cherche l'Infortuné.

AVOGARE, *bas à Euphémie.*

Oſes-tu bien ?...

NEMOURS, *à Euphémie.*

Quoi donc ?

EUPHÉMIE, *avec embarras, & regardant quelquefois ſon Père.*

De nos Breſſans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur eſt prêt à les punir —
Ma Famille eſt dans Breſſe, & le ſang peut m'unir
A des cœurs criminels, — proſcrits avec juſtice ;
Mais — dont vous me verriez partager le ſupplice.

NEMOURS, *à Avogare.*

Mon Père ! Et vous auſſi, craignez-vous que mon cœur,
Sur ce qui vous eſt cher, n'étende ſa rigueur ? —
(*A Euphémie.*)
Le Neveu de Louïs, armé par ſa Vengeance,
N'eſt-il pas en ſecret chargé de ſa Clémence ?
Ah ! qui verſa des pleurs tremble d'en voir couler ;
Et plus on a ſouffert, mieux on ſait conſoler.
Louis, dans les reflus d'une Cour orageuſe,
Vit le Sort opprimer ſon ame courageuſe ;
Il pleura près du Thrône où l'appelait ſon Sang ;
Il parvint aux Vertus, comme au ſuprême rang,
Par une route, hélas ! aux Rois trop peu commune,
Par cet heureux ſentier de l'utile Infortune ;
Son cœur, qui la connut, eſt plus tendre à ſa voix ;
Le meilleur des Humains eſt le plus grand des Rois ;
Et moi, dont ſes revers ont aſſiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la Bienfaiſance.

EUPHÉMIE.

Quoi ? vous pardonneriez à l'aveu du forfait....

SCENE VI.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *à Nemours.*

PRINCE, Baïard, pour vous, m'a remis ce Billet.

NEMOURS, *le prend & lit.*

» Lorsque l'on fit outrage, & qu'il faut qu'on ré-
» pare,
» On doit, sans différer, satisfaire un grand Cœur;
» Prince, je puis mourir dans l'assault qu'on prépare,
» Et ne veux point mourir comptable envers l'Hon-
» neur;
» Que mon Chef lui-même choisisse
» Les armes, les témoins & les juges du Camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire & de justice;
» Je me crois son Ami, même en le provoquant.

AVOGARE.

Reconnait-on Baïard à ce nouvel outrage?

NEMOURS.

Je reconnais l'Amour, la seule erreur du Sage.
(*A Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'instant, & que pour ce combat...

EUPHÉMIE, *impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat

(*Regardant ſon père.*)
Le plus preſſant péril doit entraîner mon ame :
(*A Nemours.*)
J'éclairerai Baïard ſur les droits qu'il réclame ;
Il verra qu'en voulant tyranniſer mon choix,
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix ;
Que, s'il ſe perd lui-même, il trahit ſa Patrie ;
Que, s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie ;
Dans le fond de ſon cœur, je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui ;
J'oſerai me ſervir de ce pouvoir ſuprême,
Que l'Objet qu'on adore a contre l'Amour même :
Et, ſi tant de devoirs ſont bravés ſans égard,
Le Vainqueur de Nemours.... ou celui de Baïard,
N'emportera, pour prix de ſa gloire cruelle,
Que la publique horreur & ma haine éternelle.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

NEMOURS, AVOGARE, ALTÉMORE.

NEMOURS.

TOus ſes efforts ſont vains. Après ce grand éclat,
C'eſt moi qui maintenant vais preſſer ce combat.

Baïard, je différais un malheur néceſſaire ;
Mais tu veux le hâter, il faut te ſatisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*

Seigneur, un tel billet dût reſter dans vos mains :
La Prudence...

ALTÉMORE, *avec une fauſſe naïveté.*

Baïard me cachait ſes deſſeins ;
Et d'ailleurs, pour lui ſeul je permets qu'on frémiſſe ;
Nemours a pour appui ſon bras & la juſtice :
Le Ciel, au champ d'honneur combat pour la vertu :
(*D'un air myſtérieux.*)
Et le cœur de Baïard à ce Ciel eſt connu.

NEMOURS.

Comment ?

ALTÉMORE.

Baïard ici ſe vendait à Rovère ;
Vous punirez un Traître autant qu'un téméraire.

NEMOURS.

Baïard, un Traître ? lui ? — vous l'oſez ſoupçonner ? —
Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.

Cependant....

NEMOURS.

Croyez-moi, l'oubli de cette injure,
Eſt de mon amitié la marque la plus ſûre. —
Mais quoi ? je combattrais ce Héros vertueux !
(*Se parlant à lui même.*)
Je ſens trop qu'en ſecret l'Eſpoir préſomptueux

Me dit, qu'heureux Vainqueur d'un Mortel invincible,
Nemours ne verrait plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe & l'Univers entier,
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier. —
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie.
J'entends gémir plus haut l'Amitié, la Patrie;
(*A Avogare.*)
Hélas! j'aime Baïard: & ce fer destructeur,
Au travers de ses flancs, va rechercher son cœur!
Ce cœur, de l'Honneur pur asyle vénérable,
De toutes les Vertus trésor inépuisable.
O Guerrier Citoyen qui fis tout pour ton Roi,
Jusqu'à t'abbaisser même à le servir sous moi;
Va, mourant par tes coups, je t'aimerais encore.
(*Avec colère.*)
Honneur, cruel Honneur, je te sers & t'abhorre:
Et vous, Lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir.
(*A Altémore.*)
Vous, allez à Baïard reporter ma réponse.
(*Il le retient.*)
Mais il est un obstacle, Amis, & tout l'annonce.
Si l'Armée apprenait ce dangereux hazard,
Tous les cœurs entre nous formeraient un rempart.
Seuls Maîtres du secret, gardez de le répandre.

(*A Altémore.*)

Que Baïard, dans une heure, ici vienne se rendre;
L'Epée est ma seule arme & plaît à sa valeur,
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur :
Eloignons tout Français : Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi ?

NEMOURS.

Ce choix vous honore.

(*Il fait signe à Altémore de partir & celui-ci obéit.*)

AVOGARE, *prenant la main de Nemours.*

Mon Fils !

NEMOURS.

Ciel ! — Euphémie ! — Ah ! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuierez ses pleurs.
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'Etat triomphe en pleurant sur ma tombe.
O Baïard, si je meurs, j'acquitterai Louïs ;
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouïs,
Rendre encor mon Vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, *seul.*

COMME mes Ennemis viennent servir mes vœux !
Mais... O nouveau bonheur ! — Ils sont perdus tous deux.
Seuls témoins d'un combat que leur Armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore :
Nous pouvons, saisissant le Vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du Vaincu.
Allons, & qu'aussitôt les portes soient livrées :
Appelons, dans ce Fort, nos Cohortes sacrées ;
France, tous tes soldats surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre & sans Chef, être par-tout frappés :
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite.
Va, l'Italie en toi vit toujours son Fléau,
Mais toujours des Gaulois elle fut le Tombeau.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(*Ils entrent par deux côtés opposés.*)

ALTÉMORE.

LEs efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Baïard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du Pont, il va s'en rendre maître,
Au signal convenu nous le verrons paraître.

ALTÉMORE.

L'heure approche : & bientôt l'un de ces deux Guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais dis-moi : Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,

Qu'on oſe aſſaſſiner le Frère de ſa Femme?
T'a-t'il pu commander....

ALTÉMORE.

Il eſt de ces forfaits;
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais:
Sûr du vœu de ſon Maître, un Courtiſan habile,
En lui ſauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaſton dans Naple eſt dominant;
Qui perd ce Prince, aſſûre un Thrône à Ferdinand;
L'inutile Vertu peut languir ſans ſalaire,
Mais un pareil ſervice eſt le grand Art de plaire.
Ah! de nos fiers Tyrans j'admire la fureur;
De leur chûte, à nos mains, ils dérobent l'honneur,
Votre Fille, comme eux, ſert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore;
Expiant, malgré ſoi, ſes indignes amours,
C'eſt elle qui m'immole & Baïard & Nemours!
Vengez nous de vous-même, O conquérans avares,
Qui dépouillez nos Champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens Uſurpateurs jaloux,
Nous raviſſez encor les cœurs qui ſont à nous.

AVOGARE.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décèle ta flâme,
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame;
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux,

Cacher

Cacher ſes Paſſions n'eſt pas un art pour nous.
Songe ſur-tout, Ami, qu'au gré des conjonctures;
Il faut hâter, ſuſpendre, ou changer nos meſures,
Unir ou ſéparer nos différens projets:
Le tems, l'occaſion, les doit trouver tout prêts.
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux Rivaux le Camp ne ſe ſoulève....

ALTÉMORE, *apercevant Baïard.*

Non, Seigneur: banniſſez cet injuſte ſoupçon,
Baïard vient. C'en eſt fait, je vais chercher Gaſton.

SCENE II.

AVOGARE, BAÏARD.

BAÏARD, *avec tranquilité.*

C'Est donc ici le Champ de ma gloire nouvelle;
Je ne cueillis jamais une Palme plus belle;
J'aime à vous voir mon Juge.

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me ferait fuir ces lieux, s'il doutait du Vainqueur;
Baïard va triompher quand Baïard va combattre.
C'eſt un jeune imprudent que vous allez abbattre:
Je le plains. Mais, Seigneur, j'aurais bien plus gémi
De la néceſſité de trahir mon Ami.
Je vous l'ai dit tantôt; ſans ce fatal remède,

Il faut, en rougiſſant, que mon Amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du Roi,
Qu'Euphémie & Nemours font valoir contre moi.
Leur Amour mutuel, armé de la Puiſſance,
Menace de braver ma vaine réſiſtance.
Non, que mon cœur ſéduit s'enivre, avec ardeur,
De l'éclat paſſager d'une fauſſe grandeur;
Ah! je verrai bientôt, ſi Gaſton perd ſon guide,
De ſon bonheur ſi promt la chûte plus rapide.

BAÏARD, *d'un air ſombre & paſſionné.*

Elle adore Nemours & l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendait mon Rival odieux.
Quoi! même en m'outrageant, elle en a plus de charmes!
Par quels ardens tranſports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout eſſayé pour vaincre mon amour!
Si l'Honneur à mes vœux permettait un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'Ingrate, & ſa beauté changeait mon ame entière.
(*Avec indignation.*)
Amour, ah! ſous quel joug m'as-tu donc aſſervi!
L'Homme, par ton délire, à ſoi-même eſt ravi;
Tu lui fais une autre ame & transformes ſon être:
Baïard même, Baïard de ſon cœur n'eſt pas maître.
Mais j'appe rçoisGaſton.

AVOGARE, *à part.*

C'eſt leur dernier moment.

SCENE III.

NEMOURS, BAÏARD, ALTÉMORE, AVOGARE.

NEMOURS.

BAÏARD, si la Raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre :
Nous devons à l'Honneur ou ma vie ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi ;
Songez à le servir & pour vous & pour moi,
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.
Mais hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?
Recevez mes regrets & mon adieu fatal ;
Embrassez un Ami....

(*Il l'embrasse, & ensuite il met l'épée à la main.*)

Combattez un Rival.

BAÏARD.

Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage :
J'ai voulu m'en laver dans le Champ du courage ;
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours ;
Je sais comment Baïard doit combattre Nemours.

(*A très-haute voix.*)
Entrez, braves Guerriers, fiers soutiens de la France.
(*Une foule de Chevaliers entrent.*)

NEMOURS.

Ciel !

AVOGARE, *à part.*

O revers !

BAÏARD, *vivement.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Brissac, mon digne Emule ; & toi, cher Coligny ;
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devait vous surprendre ;
(*A Euphémie qui entre par un autre côté.*)
Vous sur-tout, digne Objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore ainsi que mon retour, —
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez — de Baïard l'abbaissement auguste ;
(*Il la pose aux pieds de Nemours.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble & juste,
Que l'Honneur véritable impose à la Valeur,
Et comment un Héros se punit d'une erreur.

NEMOURS.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes !
Le plus grand des Guerriers, Baïard me rend les armes !

(*Il ramasse l'épée de Baïard, & lui donne la sienne.**)
Je garde ton Epée ; & la mienne est à toi :
Tremblez plus que jamais, Ennemis de mon Roi,
Du glaive de Baïard ma valeur est armée,
Ce Sceptre de l'Honneur va guider mon Armée.
Vous, Français, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel Rival, digne d'un tel Ami.
(*A Altémore.*)
Remettez dans ses mains ce que je vous confie,
L'écrit qu'il recevrait s'il m'eût ôté la vie :
(*Baïard prend le paquet.*)
Vois que j'avais l'orgueil de vivre dans ton cœur :
Connais quelle dépouille eût orné mon Vainqueur ;
Le Roi, si dans nos Camps je perdais la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière ;
Et Baïard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenait Comte & Duc de Foix & de Nemours ;
En te donnant mon Nom j'en étendais la gloire,
Et j'aurais confondu ta vie & ma mémoire.
Madame, à votre main j'avais même attenté ;
Revivant dans Baïard, m'auriez-vous rejeté ?
Votre Cœur magnanime eût imité les nôtres,
Un Prodige d'honneur en fait inspirer d'autres :—
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la Gloire & son sublime essor

* Qu'il a remise dans le fourreau pendant que Baïard lui parlait.

N'entraînent point mon ame exaltée, aggrandie,
Au ſacrifice entier.... Non, ma chère Euphémie
Non, ce triomphe horrible eſt au-deſſus de moi.

BAÏARD.

Il m'appartient, Seigneur : un ſeul mot fait ma Loi,
On vous aime : ſongez à ma faute, à mon âge,
Ce triomphe peut ſeul réparer mon outrage :
Oui, Madame, je cède au choix de votre cœur ;
(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)
Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur ;
De ma faible raiſon j'avais perdu l'uſage,
Il faut bien que vos yeux excuſent leur ouvrage ;
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir ;
Ils ont fait, à Baïard, oublier ſon devoir :
(*Vivement.*)
Mais, par un promt retour, mon Juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré ce devoir inflexible :
Je l'ai vu, j'ai rougi : le ſacrifice eſt fait ;
J'ai provoqué Gaſton pour en preſſer l'effet :
Je tremblais que l'Honneur, dans l'aſſault qui s'aproche,
A mon dernier moment fît ſon premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos ſoins pour me fléchir,
M'ont preſque retenu quand j'allais m'affranchir ;
Votre aſpect m'a fait rendre un combat plus pénible,

Je voyais mieux ma perte, elle était plus sensible ;
(*Avec force.*)
Mais à de vrais Guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les Passions ne coûtent des Vertus :
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre ;
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.
Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur — mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage,
Que la Beauté se plaît à permettre au Courage ;
Cet encens noble & pur, que tous nos Chevaliers
Brulent sur ses Autels au milieu des Lauriers ;
Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines,
Vous le ferez, Madame : Oui, vos loix souveraines,
Toujours, après Louïs, disposeront de moi : —
(*En prenant la main de Gaston.*)
Et c'est à votre Epoux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE.

Dans mon ravissement, à peine je respire.
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !
Ah ! s'il était un prix pour le plus vertueux,
Quel Mortel oserait choisir entre vous deux ?
L'un, daignant oublier qu'il touche à la Couronne,
Vient combattre en Soldat sur les marches du Thrône :
L'autre, sublime en tout, de l'erreur d'un moment,
Fait de sa gloire encor l'éternel monument.

(*A Nemours.*)

Cher Prince, qu'il eſt doux pour ce cœur qui vous aime,
D'être offert à Gaſton des mains de Baïard même!

(*A Baïard.*)

Et Vous, à qui cent fois l'Europe, avec raiſon,
De l'Alcide Français avait donné le Nom,
Vous ſurpaſſez des Grecs le Héros magnanime,
Vous vainqueur de l'Amour, dont il fut la Victime.

(*A Avogare.*)

Mais mon Père. — Veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE, *à ſa Fille.* (*Bas.*)

Ton bonheur eſt le mien. — Tout eſt changé.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Nemours.*

SEIGNEUR,
Nos Canons, dirigés par votre heureuſe adreſſe,
Ont fait crouler le Mur & les Canons de Breſſe;
L'Ennemi, dans la plaine, eſt contraint de ſortir,
A tenter la Bataille il paraît s'enhardir;
J'ai vu ſe déployer les Drapeaux de Rovère,
Et marcher vers ce Fort les Lances de Peſcaire.

NEMOURS, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher!

Vole; & que tout mon Camp se dispose à marcher.
(*D'Alègre sort.*)

BAÏARD, *très-vivement.*

Nous allons vaincre; Amis, croyez-en ma promesse;
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse;
Miracles du Génie & Chef-d'œuvres de l'Art,
Les projets de Nemours gouvernent le Hazard.

NEMOURS, *de même.*

Ah! ton cœur & ton bras promettent plus encore:
(*A Euphémie.*)
Osez voir triompher l'Amant qui vous adore;
(*A Avogare.*)
Restez ici près d'elle, & montez sur la Tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le Neveu de Louïs va me nommer son Père,
Et je veux mériter une gloire si chère.

NEMOURS, *toujours avec chaleur.*

Daignez donc la conduire, & vous suivrez nos pas.
(*Prenant Baïard par la main.*)
Viens: de notre querelle instruisons nos Soldats;
Que, pleins de ta grande ame, ils marchent aux allarmes.
(*Aux Chevaliers.*)
O Français, soutenez la gloire de vos armes:
Qui pourrait aujourd'hui résister à vos coups?
Vos deux Chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(*Ils sortent tous à l'exception d'Avogare & d'Euphémie.*)

SCENE V.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son père prêt à sortir.*

MON père ! expliquez-vous. Quel dessein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? je cours laver mon crime ;
J'admire, je chéris ces sublimes Mortels.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthousiasme.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels ;
Mes yeux sont dessillés, cet exemple m'accable ;
O de leur Héroïsme ascendant incroyable !
Tout deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs,
Dont s'arme la Vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai senti, malgré moi, son invincible flâme,
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans :
Je me suis vû si vil près d'Ennemis si grands,
Que détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie.

(*En l'embraſſant.*)
Adieu : pardonne-moi ma honte & ta douleur ;
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

SCENE VI.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *prenant la main d'Avogare.*

SEIGNEUR, c'eſt vers le Pont qu'il faut ſoudain vous rendre ;
Peſcaire menaçait, dit-on, de le ſurprendre ;
Déja Baïard y vole, on voit fuir vos ſoldats....

AVOGARE.

Je cours les raſſurer & ſeconder ſon bras.

EUPHÉMIE.

Mon père !

AVOGARE.

Adieu.

(*Il fait quelques pas, tandis qu'elle va s'aſſeoir : & quand il eſt un peu éloigné, il dit à Altémore :*)

Ma Fille ici n'eſt plus à craindre ;
Pour tromper ſes vertus, ma bouche a ſu les feindre :

Combats près de Nemours, & ſonge à le frapper ;
Je réponds de Baïard, il ne peut m'échapper.
(*Ils ſortent par deux côtés différens.*)

SCENE VII.

EUPHÉMIE, *ſeule & aſſiſe.*

Ciel ! mon cœur goûte enfin une volupté pure,
L'Honneur y met en paix l'Amour & la Nature :
Après tant de tourmens mon Père m'eſt rendu.
Cher Amant, ſes remords ſont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour, dérobant ce myſtère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon Père ;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment ceſſé de le chérir.
Allons voir le Combat.
(*Elle ſe lève & s'arrête avec ſaiſiſſement.*)
Je me ſens conſternée. —
Pourquoi ? Nemours va vaincre & c'eſt ſa deſtinée. —
Ah ! ſouvent aux Vainqueurs le Sort cache un écueil,
Dans leur Char de Triomphe il place leur cercueil.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, *seule, & dans le plus grand désordre.*

FUYONS. Mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.
Des fureurs des Mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisselait de tant de Corps épars,
Ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :
Les fers étincelans, & les feux plus terribles,
Reproduisant la Mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant partout mon Père & mon Amant.—
(*Elle s'assied.*)
Mon Père ! qu'il m'est cher, hélas ! en ce moment !
Dieu juste, à la Vertu quand ta voix le rappèle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ? —

(*Avec un peu de joie.*)

Mais Nemours!... Sur la brèche, en Vainqueur, il montait :
Sur des monceaux de Morts la Gloire l'attendait.—
(*Se reprenant.*)
La Gloire! & c'eſt donc là que l'Homme l'a placée?
O délire infernal! barbarie inſenſée....
(*Elle ſe relève.*)
Quoi! j'entends juſqu'ici les cris des Combattans,
Percer le bruit lointain de cent Bronzes grondans; —
J'entends ſe rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir, ſous ces murs, quelques voix lamentables!
Un cri plus douloureux me glace de terreur; —
Se peut-il!... je ſuccombe... Ah! je vois le Vainqueur.
(*Elle retombe ſur le fauteuil.*)

SCENE II.

EUPHÉMIE, URBIN, GARDES.

URBIN.

VOus voyez un Captif, qui rougit peu de l'être;
La chaîne de Baïard va m'honorer peut-être.
Il marchait vers la Ville, à côté de Nemours;
Quand tous les Eſpagnols, par le Pont du Secours,

Ont tenté de ce Fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de ſon Chef, Baïard d'un pas rapide,
Court à ce Pont fatal, le voit ſans défenſeurs,
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols vainqueurs;
Fait revoir cet exploit, prodige de l'Hiſtoire,
Qu'on diſait fabuleux, mais qu'il nous force à croire :
Après un long combat les ſiens l'ont ſecouru;
Ils allaient triompher, quand j'y ſuis accouru;
De ce choc déciſif je ſentais l'importance :
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent réſiſter;
Leur courage impuiſſant ne ſert qu'à l'irriter.
Redoublant des Français l'indomtable furie,
Dans ſon dernier Soldat Baïard ſe multiplie :
Je vois autour de moi mes Eſcadrons percés,
Leurs étendards ravis & leurs Chefs diſperſés;
Reſté ſeul à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment! gémiſſez de l'apprendre;
On venait de bleſſer ce Guerrier généreux;
Il avait, ſans frayeur, ſenti ce coup affreux.
Mais il tombe; & l'on trouve, au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans ſa bleſſure;
On craint, en lui portant un ſecours meurtrier,
D'arracher à la fois ſa vie avec l'acier;
On dit plus; que le coup part de la main d'un Traître. —

J'en ai vus près de lui, que vous devez connaître.

EUPHÉMIE.

Non. Je n'en connais plus. Mais que devient Nemours ?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui réſiſtent toujours ;
L'Alviane eſt un Chef digne de ſa vaillance,
Il eſt juſte qu'entre eux la Victoire balance.
On apporte Baïard.

SCENE III.

URBIN, EUPHÉMIE, BAÏARD, GARDES.

BAÏARD.

(*Le corps entouré d'une écharpe, porté ſur des étendards & des piques.*)

L'Effort de la douleur,
Pénétrant dans mon ſein, en détache mon cœur :
Dieu, je ſens défaillir ma force anéantie.
(*Après un peu de ſilence.*)
Mon ame était à toi, mon ſang à ma Patrie :
Mes cinq derniers Aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaiſſent

Reconnaiſſent leur Fils mourant ſur des Drapeaux.

EUPHÉMIE.

Baïard, voyez les pleurs de la plus tendre Amie;
Quels regrets pour Gaſton!

BAÏARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'eſt vous, belle Euphémie.
Eh bien! ai-je eu raiſon d'expier mon erreur? —
Je ſuis chéri de vous, & quitte envers l'Honneur.
Sans crainte & ſans reproche à mon heure ſuprême,
Je ſens mon ame fuir contente d'elle-même. —
Vous direz à mon Roi, que j'ai béni mon ſort
De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort.
(*La regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un Mortel ait pu céder vos charmes?

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, AVOGARE.

AVOGARE.

BAÏARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAÏARD.

Un Traître m'a frappé; ne pleure pas ſur moi,
Pleure ce Malheureux qui viole ſa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle eſt ſemée;
On dit que ce revers a fait fuir notre Armée,
Que l'Ennemi vainqueur...

BAÏARD, *ſe relevant un peu.*

Nemours eſt-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAÏARD.

Et l'on dit l'Ennemi triomphant!
(*Aux Français qui l'environnent.*)
On vous trompe, Avogare. — Allons, qu'on me remporte;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'aſſault. Près de votre étendard,
Placez au premier rang les reſtes de Baïard;
Ce front pâle & ſanglant, ce bras faible & ſans armes,
Aux Ennemis, bientôt renverront les allarmes;
(*Pendant qu'on l'emporte.*)
Ils ne m'ont pas encor entrevu ſans frémir;
Marchez, ils trembleront à mon dernier ſoupir.
Mort, je puis vous guider au fond de leurs aſyles,
Du Gueſclin au cercueil ſoumit encor des Villes.
(*Avogare le ſuit.*)

EUPHÉMIE.

J'entends crier Victoire & Nemours & Louïs.
(*Avogare & les Français s'arrêtent.*)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE.

CE grand jour met le comble à la gloire des Lys,
L'Alviane eſt aux fers & Nemours eſt dans Breſſe,

URBIN.

Ciel !

D'ALÈGRE.

Parmi tous ſes ſoins le premier qui le preſſe,
Chevalier vertueux, c'eſt le ſoin de vos jours;
Nous venons y veiller. J'ai hâté les ſecours
Que l'Art va vous offrir ſous un heureux auſpice;
Conduiſons-le, Soldats, dans ce lieu plus propice.
(*Il montre une Chambre voiſine.*)

BAÏARD.

Attends. — Avec ce fer mon ame peut ſortir :
(*Avec plus de force.*)
Cher Nemours ! Ah ! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouïe,
Et jouïr du beau jour que te doit ma Patrie.
(*A d'Alègre.*)
Conte-moi ſes exploits. — Son ſang n'a point coulé ?

La Foudre, autour de lui, vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assault terrible,
Le Français, sous sa main, semble un Courtier flexible,
Qu'il fait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'Honneur:
» Français, vengeons Baïard, s'il est vrai qu'il succombe;
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe?
Ces mots, & la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œuil était même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse, vainement, le Romain se rallie:
En vain le Citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les Vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, ce que jamais on ne pourra comprendre,
Trente mille Guerriers ardens à se défendre,
Aidés de la Nature & des secours de l'Art,
Par dix mille Français forcés dans un rempart;
Et notre Armée en ordre, au fort de la tempête,
Comme un Camp dessiné pour les jeux d'une Fête.

BAÏARD, *Avec tranquilité.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuſe, & lui laiſſe Nemours.
(*On emporte Baïard. D'Alègre & Urbin le ſuivent.*)

AVOGARE, *à part, & regardant Baïard.*

Va, pour ce fier Vainqueur tu peux trembler encore;
Tu les laiſſes en bute aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE.

Mon père, aux Aſſaſſins, Nemours abandonné,
Comme Baïard ſans doute en eſt environné:
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides,
Ignorant vos remords, & de ſon ſang avides,
Dans ſon triomphe auſſi n'attentent ſur ſes jours.
Si vous veilliez ſur lui....

AVOGARE.

C'eſt mon devoir, j'y cours.
(*A part.*)
Mais je vois Altémore! — & c'en eſt fait ſans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! ſon trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCENE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

AVOGARE, *à Altémore.*

EH bien ?

EUPHÉMIE.

D'où naît, Seigneur, votre ſombre embarras ?
Que fait Gaſton ?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche ſur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui préſenter les Palmes de la Gloire,
C'eſt aux mains de l'Amour à parer la Victoire.

SCENE VII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

QUoi ! j'ai frappé Baïard, & Nemours eſt Vainqueur !

ALTÉMORE.

Il l'eſt pour un moment : ne craignez rien, Seigneur.
D'illuſtres Chevaliers une Elite aguerrie,
Connaiſſant qu'en ſecret on menaçait ſa vie,
L'entourait, le couvrait de leurs ſuperbes rangs ;
Le Glaive ne pouvait approcher de ſes flancs.
Mais ſa victoire enfin précipite ſa perte,
Sous ſes Lauriers trompeurs ſa tombe eſt entr'ouverte.

AVOGARE, *vivement & avec joie.*

Oui, le voilà dans Breſſe, où nos piéges tendus
Par Urbin déſormais ne ſont pas retenus :
En chaſſant notre Armée, on ne l'a point détruite ;
Le terrible Peſcaire en a ſeul la conduite ;
Nemours, perdant Baïard, a perdu plus que nous,
Et nos premiers projets vont être remplis tous.
Des ſecrets ſoûterrains Peſcaire toujours maître,
Dans Breſſe, cette nuit, va ſoudain reparaître ;
A tout événement j'ai ſçu l'en prévenir ;
Les Habitans armés viendront le ſoutenir.
Nous n'aurons qu'à frapper. Las d'un aſſault pénible,
Le Français va tomber dans un ſommeil paiſible ;
L'Imprudence le ſuit ſitôt qu'il eſt Vainqueur,
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſon bonheur.

ALTÉMORE, *auſſi vivement.*

Bien plus. Votre Palais dominant ſur la Ville,

Nemours, par mes avis, en a fait ſon aſyle;
Il doit y raſſembler le Conſeil des Guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'était ſous ce Palais, je vous l'ai fait connaître,
Que Peſcaire enfermait le dépôt du Salpêtre;
Je fais ce nouvel Art ignoré des Français,
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les eſſais:
La Poudre, de la Terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les peſantes murailles;
Et lance, avec fracas, les éclats diſperſés
Des fondemens unis aux combles renverſés.

AVOGARE, *impétueuſement.*

Allons. Qu'au même inſtant, où ce nouveau tonnerre
Des Chefs des Ennemis aura purgé la Terre,
Peſcaire & les Breſſans, fondant de toutes parts,
Egorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
Cours à ce grand objet que ton œuil doit conduire;
Moi je garde ce Fort. Et ſi Baïard reſpire,
Nemours enſeveli dans ton gouffre infernal,
Pour immoler Baïard deviendra mon ſignal:
Maître une fois du Fort, je te joins dans la Ville.
Je veux, en ſurpaſſant les meurtres de Sicile,
Inſolens Etrangers, qu'un moment vous ait vus,
De l'Italie entière à jamais diſparus.

ALTÉMORE, *apercevant Euphémie.*

Votre Fille revient: retenez l'Infidèle;

Nemours n'a plus qu'une heure à ſe voir aimé d'elle.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *s'aprochant tout près de ſon père:*

(*D'un air ſombre, avec ſaiſiſſement & les larmes aux yeux.*)

BARBARE, qu'ai je appris? j'en friſſonne d'horreur.
Quoi? vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi? vous m'avez réduite au malheur néceſſaire,
De ne compter jamais ſur la foi de mon Père? —
Quelle vertu brillait dans ſon faux repentir!
Peut-on ſi bien la peindre, & ne pas la ſentir?

AVOGARE.

Quels tranſports inſenſés!

EUPHÉMIE.

O jour de ma ruine!
Mon Père, au même inſtant, m'embraſſe & m'aſſaſſine.

AVOGARE.

Téméraire, oſes-tu ?...

EUPHÉMIE.

Ces mains, teintes de ſang,
Du généreux Baïard n'ont pas percé le flanc ?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer & briſer votre lance perfide :
Son eſtime pour moi m'a ſu tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;
Il te donne un ſoupçon...

EUPHÉMIE.

Soupçonne-t-on ſon Père ?
(*Lui montrant un papier.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Peſcaire :
Du meurtre de Baïard vous oſez vous vanter ;
Du meurtre de Gaſton vous oſez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Peſcaire a pu trahir des ſecrets redoutables...

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non. Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables ;
Exercé dès l'enfance aux talens de ſon Roi,
Quand on l'aide à tromper on eſt ſûr de ſa foi.
Mais le ſage Breſſan, dont l'adreſſe & le zèle

M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
Vient de surprendre encor ce Billet odieux,
Que, par un promt message, il m'envoie en ces lieux :
Et, malgré ses vieux ans, la Vertu qui l'anime,
Sait être infatigable autant que votre Crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant, tous mes ressorts sont prêts.
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois.... que tu risques ta vie.

EUPHÉMIE.

(*Avec le plus grand emportement de la rage & de la douleur.*)

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naissance est ma honte & fait mon désespoir,
Le malheur de ma vie est de vous la devoir. —
Que dis-je? Ah! pardonnez.
(*Elle l'embrasse.*)
Cher ennemi que j'aime,
Vous me devrez aussi vos jours — malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous.
Oui, cruel. — Oui, mon Père. Ah! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure;

Mes yeux donnent encor des pleurs à la Nature.
Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous, sans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mon secret dans ton ame attendrie. —
Demain tu diras tout, mais attends que je fuie.

EUPHÉMIE.

Demain ! Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont, cette nuit encor, l'effet est assuré :
Ce Billet me l'annonce. — Allons, le Ciel m'inspire ;
C'est Nemours, en secret, que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi ?...

EUPHÉMIE.

Le crime & l'aveu, sont pour moi deux malheurs.
Mais, en sauvant Nemours, j'enchaîne ses rigueurs ;
Il me doit votre grace, elle est ma récompense.

(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle.*

Comment ! tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

EUPHÉMIE, *très-rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connaître le sien ;
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable,
Il me respectera dans mon Père coupable :
Je réponds de vos jours.

AVOGARE, *la retenant.*

Mais de ma liberté ?
Du moins, avant la nuit n'étant point arrêté....

EUPHÉMIE.

La Liberté pour vous eſt l'uſage du Crime :
De vos noires fureurs vous feriez la victime :
Je dois, à des yeux ſûrs confiant vos deſtins,
Vous ſauver des forfaits & des dangers certains.
(*Elle veut encore ſortir.*)

AVOGARE, *furieux.*

Les dangers ſont pour toi, Fille impie & barbare :
Redoute les tranſports où mon ame s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti, celui du déſeſpoir.
Les jours de ton Amant vont être en mon pouvoir ;
C'eſt l'Auteur de mes maux, de la mort de ta Mère,
Le Chef des Meurtriers qui m'ont ravi ton Frère ;
Lui, qui peut-être même a déchiré ſon flanc ;
Et, je ſaurai mourir tout couvert de ſon ſang.
Telle eſt cette vengeance aveugle dans ſa rage,
Vertu de nos climats, Paſſion de mon âge,
Par-tout je vais te ſuivre, & m'attacher à toi ;
Et ſi tu vois Nemours, ce ſera devant moi.
Tremble : par un regard, un geſte, un mot perfide,
Tu hâtes ſon trépas & deviens parricide ;
Duſſé-je être à l'inſtant puni par ſes Soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ſes bras.

EUPHÉMIE.

Où ſuis-je ? Que réſoudre ? Ah ! quel état horrible !

AVOGARE.

Nemours vient. Je crains peu cette Garde terrible...
(*Voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.*)
Arrête, Malheureuſe ; & reſte à mes côtés ;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;
Renferme ta douleur, frémis qu'on ne la voie.

SCENE IX.

NEMOURS, AVOGARE, EUPHÉMIE, SUITE DE FRANÇAIS, *dont plusieurs portent des Drapeaux.*

NEMOURS, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle & Nemours.*)

RASSUREZ-vous, Madame, & partagez ma joie;
(*A Avogare.*)
Que le Traître à présent doit être confondu !
Du salut de Baïard on nous a répondu ;
On a tiré le fer & calmé sa souffrance ;
Sa plaie, aux yeux de l'Art, n'offre que l'espérance.
Quel bonheur pour l'Etat ; pour nous, jeunes Guerriers !
Notre Empire perdait l'Honneur des Chevaliers,
Le Cœur dont la vertu nous inspire & nous guide :
Dans ton ame, ô Baïard, la Nation réside.
Lautrec, allez au Roi présenter ces Drapeaux,
Présages de la Paix où tendent ses travaux :
(*A Euphémie.*)
Qu'au Peuple de Paris mon triomphe va plaire !
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère ;

Quel prix leur tendre amour ajoûte à nos Lauriers !
Les cœurs des Citoyens ſont bien dûs aux Guerriers.
(*Lautrec ſort avec les drapeaux ; les autres Français reſtent.*)
Et Vous, nouveaux Baïards, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des Ennemis & de votre courage,
Commandez-vous toujours en ſachant obéïr :
Grace à ce feu prudent qui ſait ſe contenir,
Jamais ſi peu de ſang n'a payé tant de gloire ;
C'eſt par-là que Nemours eſtime ſa Victoire,
Que du cœur de Louïs il accomplit les Loix.
Français, qui prodiguez votre ſang pour vos Rois,
Vous méritez un Roi qui ſache en être avare.
Allez, je vais vous ſuivre au Palais d'Avogare....

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur !

NEMOURS.

Cette nuit, nous y veillerons tous :
Que le Soldat repoſe, il ſouffre plus que Nous :
Epargnez l'Habitant ; faible inſtrument du crime,
On l'en rend trop ſouvent la première victime.
(*Toute la ſuite ſe retire.*)

SCENE X.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE, *à part.*

IL reste !

NEMOURS, *aprochant d'Avogare.*

La Fortune est promte en ses retours ;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours :
Seigneur, votre Palais, au milieu de la Ville,
Pour l'œuil du Général devient un centre utile ;
Excusez, comme un Fils, si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec malignité.*

Ah ! mon cœur se plaisait à vous le destiner.
Mais partons.

NEMOURS, *le retenant.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire tous deux d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous !

NEMOURS.

Au nom d'un Vieillard dans Bresse retenu,

A l'inſtant un Soldat à mes pieds eſt venu.
» L'Aſſaſſin de Baïard menace votre vie »
M'a-t-il dit, » ce ſecret eſt connu d'Euphémie ».
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer ſur ces lâches forfaits,
Quel bonheur que mes jours ſoient un de vos bienfaits ! —

(*à Avogare, en lui prenant la main qu'il portait à ſon poignard.*)

(*A Euphémie.*)

Elle ne répond point ! — Nommez donc le Coupable !
Peut-être de ma mort vous ſeriez reſponſable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté ſon Père & Nemours.*

Si je me place entre eux, je n'expoſe que moi.
(*A Nemours en voulant aller à lui.*)
Seigneur...

(*Avogare la retient par le bras.*)

NEMOURS.

Vous l'arrêtez ! Ses yeux ſont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE, *à qui Nemours tend la main.*

J'oſe à vos pieds....

AVOGARE, *tandis qu'elle paſſe devant lui, tire ſon poignard.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *s'en apercevant.*

Mon Père !

(*Elle l'arrête en l'embraſſant avec violence.*)

NEMOURS, *mettant la main ſur ſon épée.*

O perfidie !

AVOGARE.

L'Ingrate me retient, elle en ſera punie.

(*Il veut la tuer.*)

NEMOURS, *lui arrachant le poignard.*

Non, barbare ; & toi-même à l'inſtant....

(*Il veut auſſi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *ſe retournant & couvrant ſon père de ſon corps.*

Ah ! Nemours,

Tu me rends parricide, — & j'ai ſauvé tes jours.

NEMOURS.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.

Holà, Gardes, à moi.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

NEMOURS.

Il immolait sa Fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare !

NEMOURS.

Son bras
Comblait aussi sur moi tous ses assassinats.
(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare.*

Qui, vous ? quel changement ! quelle aveugle furie !...

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie,
(*d'un œuil d'intelligence.*)
Je frappais son Tyran : — & voulais prévenir
L'Enfant dénaturé qui vient de me trahir.

NEMOURS.

Va, tu lui dois la vie : & tu n'as pour défenſe,
Que ſes pleurs, ſes vertus, hélas ! & ſa naiſſance.
(*A Altémore.*)
Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur ;
J'en ſuis honteux pour lui. — Ciel ! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puiſſe comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laiſſer ſurprendre.
(*A Altémore & aux Soldats.*)
Vous, que dans ſon Palais on conduiſe ſes pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

NEMOURS, *bas à Euphémie.*

Il ne périra pas.
(*Haut.*)
Mais devant tous nos Chefs je veux qu'il me réponde,
Et de tant d'attentats percer la nuit profonde.

ALTÉMORE, *à Avogare, en s'aprochant de lui pour l'emmener.*

Puiſqu'il vient au Palais, allons hâter ſa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène ſon Père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez ſoin de ſon ſort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux — vous ſerez obéïe.

(*Il ſort.*)

EUPHÉMIE, *à Nemours avec vivacité.*

L'Amour te l'a livré, l'Amour te le confie..

NEMOURS.

Je le ſuis au Palais. Va, compte ſur mon cœur;
L'attrait de ta vertu s'accroît par ton malheur;
Je lui dois plus d'amour & de reſpect peut-être,
Lorſqu'au ſein des forfaits le Deſtin la fit naître.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une Chambre attenant la Gallerie où se sont passés les quatre premiers Actes. C'est dans cette Chambre que l'on a mis Baïard. Il est à demi couché sur un lit militaire, comme celui sur lequel on apporte Tancrède. Les armes de Baïard sont auprès de son lit.

SCENE PREMIERE.

URBIN, BAÏARD.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

EN nous voyant ainsi, qui penserait, Seigneur,
Qu'Urbin fût le Captif & Baïard le Vainqueur!—
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes.

BAÏARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux Ennemi ! Tels ſont les vrais Guerriers,
Rivaux au Champ de Mars, Amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promiſe.

BAÏARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remiſe.—
(*Urbin paraît très-étonné.*)
A vos Soldats bleſſés je deſirais l'offrir,
Chargez-vous de ce ſoin que je ne puis remplir :
Jule a cauſé leurs maux, je veux qu'il les ſoulage,
Et de ſon Or ſacré j'anoblirai l'uſage.
Mais parlons d'Avogare & de ſes noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en ſavoir les ſecrets :
Quand il oſa ſur vous combler ſon infamie,
Je confiai ce Monſtre aux vertus d'Euphémie ;
J'ai cru ſervir enſemble & vous & mon Pays,
D'arrêter ſes projets, ſans les avoir trahis.
Je voudrais, & ne puis vous nommer ſes Complices :
Vous ne les craignez plus, qu'importent leurs ſupplices ?

SCENE II.

NEMOURS, BAÏARD, URBIN.

NEMOURS, *à Baïard.*

J'Allais quitter ce Fort : mais un objet preſſant
M'oblige à vous voir ſeul ; ſi le Duc y conſent.

URBIN.

Prince, je me retire.

(*Il ſort.*)

NEMOURS, *vivement.*

On trompe encor la France ;
De Traîtres entouré, Baïard eſt ſans défenſe ;
Il faut bien que Nemours connaiſſe la terreur.

BAÏARD, *ſe relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous, c'eſt-là tout mon malheur.
Quels ſont donc nos périls ?

NEMOURS.

Vous allez les entendre ;
Un fidèle Breſſan vient pour me les apprendre,
Et d'un ſage conſeil je cherche les ſecours.

(*Il va vers la porte.*)

BAÏARD.

Qui ſait mieux en donner en recherche toujours.

NEMOURS.

Viens, aproche.

SCENE III.

NEMOURS, BAÏARD, UN VIEILLARD.

NEMOURS, *à Baïard.*

EUphémie, aux Malheureux propice,
Tendit à ce Vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets :
Il a, d'un noble prix, su payer ses bienfaits ;
Et sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
Il vint lui révéler les crimes de son Père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses Fils,
D'un double assassinat les généreux avis.

(*Nemours s'assied.*)

BAÏARD, *au Vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable.

(*Se jetant aux pieds de Nemours.*)

Ah ! j'ai besoin de grace en venant vous sauver.

NEMOURS.

De grace !

LE VIEILLARD.

Mes ſanglots m'empêchent d'achever.

NEMOURS.

Tu ſerais criminel ? & ſur quelle aſſûrance
Pourrai-je à tes diſcours donner ma confiance ?
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte & mes regrets ;
Je ne ſuis qu'un Breſſan, je fus jadis Français. —
Citoyen de Paris, mais d'obſcure naiſſance,
J'allai chercher la Gloire au ſortir de l'enfance ;
Mon bras s'eſt ſignalé, lorſqu'aux murs de Beauvais,
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :
Mais un ſervice ingrat ſous un Roi trop auſtère,
Tourna vers l'Etranger ma jeuneſſe légère ;
De climats en climats j'errai pendant dix ans ;
Et depuis trente hyvers fixé chez les Breſſans,
Ainſi que tout Français privé de ſa Patrie,
Je l'appèle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAÏARD.

Eh ! que n'y rentrais-tu, ramené par l'Honneur ?

LE VIELLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle & je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache ;

La peur du châtiment & l'hymen qui m'attache,
Ont retenu mes pas revolant vers les Lys :
J'ai du moins à mon Roi pu rendre mes deux fils ;
Combattant ſous vos loix, & dignes de vous plaire,
Ils conſolent ſouvent la honte de leur Père :
Quand on entend vos Noms, quand on voit vos ſuccès,
Seigneurs, qu'on eſt honteux de n'être plus Français !
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais.... je viens vous ſauver ; eh ! quel Guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?
Ah ! ce ſervice heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir juſqu'au cœur de mon Roi.

NEMOURS.

Qu'as-tu donc découvert ?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la Foudre au ſein de la Victoire.
Dans tout le ſang Français brulant de ſe plonger,
De meurtres, cette nuit, Breſſe va regorger :
Oui, près du Mont ſacré, des routes ſouterraines
Vont ramener Peſcaire & les Lances Romaines ;
Tandis que, vers le Fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un Canal antique aux fiers Vénitiens :

Dans leurs Temples déjà, ſans bruit & ſans allarmes,
Les Breſſans déſarmés ont repris d'autres armes :
On parle d'un rempart qui doit être abîmé,
Par ce Volcan nouveau ſous la Terre enfermé ;
L'Eſpagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre inviſible,
Mais je ſais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit, avec art, expoſer le premier,
Et vous ouvrant ſoudain cette tombe enflammée,
Enlever aux Français l'Ame de leur Armée :
(C'eſt ainſi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai friſſonné d'effroi, de rage & de douleur ;
J'ai voulu vous ſouſtraire à ces piéges du Crime ;
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,
Qu'un Transfuge, accablé par les ans & les maux,
Toujours Guerrier dans l'ame, adore les Héros.

NEMOURS.

D'où ſais-tu ces ſecrets, par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD.

Une ſeule reſſource était en ma puiſſance.
J'ai vendu l'humble toît par ma Femme habité,
Réduit de ſa vieilleſſe & de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie,

Pour gagner un Soldat de la Garde ennemie!

NEMOURS, *attendri.*

Ah! Dieu!

BAÏARD.

Que de grandeur!

NEMOURS.

Et nous, Mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!—
Achève. Saurais-tu quel autre qu'Avogare,
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, Prince. L'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé;
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime:
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savais j'ai dû vous avertir;
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie;
Je vois tous mes dangers & compte peu ma vie:
Quand un Soldat Français au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il en peut revenir?

BAÏARD, *avec transport.*

Français, reprends ton nom.

NEMOURS, *embrassant le Vieillard.*

Oui, tu l'es... Le tems presse.

(*A Baïard.*)
Daignez, ſi je m'emporte, arrêter ma jeuneſſe;
Je vais donner mon ordre. — Entrez tous.

(*Pluſieurs Officiers & Soldats entrent.*)

Vous, Evreux,
Vous, d'Alègre, ſuivez ce Vieillard courageux;
Il va vous indiquer deux ſecrettes iſſuës,
Dont il faut à l'inſtant ſaiſir les avenuës:
Si l'on en veut ſortir, que vingt bouches d'airain
Lancent ſoudain la Mort dans chaque ſouterrain.
Vers l'autre extrémité, Cruſſol & Vendeneſſe,
Guidez nos Eſcadrons qui campent hors de Breſſe;
Et que les Ennemis par vous ne ſoient chargés
Que lorſque ſous la Voûte ils ſeront engagés:
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.
(*A deux autres Chevaliers.*)
Et Vous, pour contenir le Citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux diſpoſés prudemment,
On menace leurs toîts d'un vaſte embrâſement:
Le Palais d'Avogare eſt encore l'aſyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile;
J'y vole, pour donner des ſecours promts & ſûrs,
Si de quelque rempart la Mine ouvrait les murs.
(*A Baïard.*)
Approuvez-vous ce plan?

BAÏARD, *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudiſſent;

Moi seul, j'en dois gémir, d'autres bras l'accompliſſent.

LE VIEILLARD, *vivement.*

J'inſtruirai ſeulement vos Guerriers valeureux,
Prince : & je vais veiller ſur ce gouffre de feux.
(*Comme une idée nouvelle qui lui vient ſur le champ.*)
J'eſpère.... en découvrir le foyer redoutable.
Si le Ciel y plaçait ma peine inévitable,
Puiſſé-je, pour mourir avec moins de remord,
Aïant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!

NEMOURS, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte ſur le prix de ce ſervice inſigne,
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *ſe retournant.*

Prince, j'en ſuis indigne;
Réſervez pour mes fils un ſi généreux ſoin;
Demain, de vos bontés je n'aurai plus beſoin.
(*Il ſort avec les ſix Chevaliers & quelques Soldats.*)

NEMOURS.

Adieu, Baïard.

BAÏARD.

Soldats, qu'on me porte à ſa ſuite.

NEMOURS.

Non, reſtez. C'eſt la loi que je leur ai preſcrite:
Qu'Euphémie avec vous ſoit gardée en ce Fort:
Ah! de deux cœurs ſi chers quand j'aſſure le ſort,

Je

Je ne hazarde plus la moitié de moi-même;
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(*Il sort, laissant un Chevalier & quelques Gardes.*)

SCENE IV.

BAÏARD, UN CHEVALIER, GARDES.

BAÏARD.

IL est donc un triomphe, il est donc un danger,
Que même, en le voyant, je ne puis partager!
(*Au Chevalier.*)
Ecoute, ô mon Élève, espoir de la Patrie;
D'Estaing, cœur tout de flâme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton Aïeul, le Bouclier des Rois;
Ne quitte point Gaston, sois par-tout son Egide;
Je réponds des Français tant qu'il sera leur Guide.
(*Le Chevalier sort.*)
Ciel! quel tissu d'horreurs! Par qui le détruis-tu?
Ce Transfuge me rend jaloux de sa Vertu:
Que devenait sans lui la France triomphante?
Ainsi, grand Dieu, ta loi terrible & consolante

Par-tout montre aux premiers, aux derniers des Humains,
L'immuable rapport de leurs communs Deſtins :
Telle eſt leur mutuelle & juſte dépendance.
Le plus obſcur Soldat s'exile de la France,
Il vit ailleurs obſcur ; & tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière, aux mains de ce Soldat !

SCENE V.

BAÏARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTÉMORE, *aux Gardes de Baïard.*

NEMOURS vous mande, Amis ; Baïard eſt ſous ma garde,
La défenſe du Fort déſormais me regarde.
(*Il leur fait ſigne de ſortir. Ils s'en vont.*)

BAÏARD.

Quoi ! vous quittez Nemours !

ALTÉMORE, *à Baïard.*

C'eſt lui qui l'a voulu. —
(*A ſa Suite.*)
Attendons le ſignal, ou tout ſerait perdu.

(*A Baïard.*)

Nemours tremble pour vous ; l'orage se déclare ;
Lorsque, dans son Palais, j'ai conduit Avogare,
A ma Garde enlevé par ce Peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit :
Et peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend, par ses Amis, quelque embûche secrette.

BAÏARD.

Ses Amis, comme lui, se pourront découvrir ;
Le Crime, à force d'art, parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec malignité.*

J'en doute. Mais du moins par cette expérience
Tous vos Chefs connaîtront enfin la défiance :
L'impétueux Français ignore les détours,
Son ame est dans ses yeux, & passe en ses discours ;
Soit fierté, soit faiblesse, il ne peut se contraindre ;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l'Homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur ;
De ses traits, à son ame, il fait un masque utile :
Et la Haîne en cet Art est toujours plus habile ;
Elle offre, en souriant, le front de l'Amitié ;
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié.
(*A part.*)
Que j'aime à contempler ma dernière victime !
Le signal tarde bien !

BAÏARD.

Si je meurs par un crime,

Je suis sûr que du moins, d'assassins entouré,
Dans le fond de leur cœur je serai révéré.

ALTÉMORE, *à part.*

Il dit vrai. — Mais n'importe ? — Ah ! que vient-on m'apprendre ?

(Il se retire un peu en arrière.)

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *à Baïard.*

NEMOURS n'est point ici ?

BAÏARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre Palais même.

EUPHÉMIE.

Ah ! Ciel ! il est perdu ;
C'est-là, Seigneur, c'est-là que le piége est tendu,
Que la foudre.... Ah ! courons.

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible !
C'est toi dont la fureur....

(*On entend le bruit affreux que produit l'explosion du Palais d'Avogare.*)

Dieu ! quel fracas terrible !

(*Elle s'appuie sur une colonne.*)

La Terre s'est émuë & ces murs ont tremblé.

BAÏARD.

Tout mon corps tressaillit dans mon lit ébranlé.

EUPHÉMIE.

Nemours est mort, je meurs.

(*Elle tombe au pied de la colonne.*)

ALTÉMORE.

L'Italie est vengée :
Enfin, du joug Français, la voilà dégagée.
(*A Baïard.*)
Vois l'Ami d'Avogare.

BAÏARD.

Ah ! lâche, oses-tu bien...

ALTÉMORE, *à sa suite.*

Il est tems d'achever son triomphe & le mien :
Meurs, superbe Baïard, sans gloire & sans défense
(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAÏARD.

(*Qui a pris sa lance près de son lit, la tient en arrêt sur Altémore.*)
Viens, Traître, je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance ?

Crois-tu seul contre tous? ... Amis, secondez-moi.

(*Les Soldats s'avancent sur Baïard, qui se débat avec sa lance.*)

BAÏARD.

Tremblez, voilà Nemours.

(*Altémore & ses Soldats tournent la tête & aperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti, reste immobile & laisse tomber sa lance.*)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, NEMOURS, CHEVALIERS FRANÇAIS, URBIN.

NEMOURS, *écartant les Italiens à coups d'épée, dit à Altémore.*

C'Est la foudre pour toi.

(*Il embrasse Baïard.*)

O mon ami!

BAÏARD.

Cher Prince, eh! qui l'aurait pu croire?

NEMOURS, *montrant Altémore & Urbin.*

Voilà de l'Italie & l'Opprobre, & la Gloire;
Urbin vient te défendre.

BAÏARD, *tendant la main au Duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

NEMOURS.

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.

(*On entraîne Altémore.*)

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!

(*Il court à Elle.*)

BAÏARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

NEMOURS, *lui prenant la main.*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, & levant les yeux au Ciel.*

Il n'eſt plus.

(*Elle les rebaiſſe & aperçoit Nemours.*)

Ah! Prince, vous vivez!

NEMOURS, *la relevant.*

Oui, ce digne Vieillard.... Il nous a tous ſauvés.

EUPHÉMIE, *avec tranſport.*

Qu'il m'eſt cher!

NEMOURS.

J'arrivais dans ce Palais terrible,
Où mon ordre aſſemblait notre Elite invincible;
Quand je le vois entrer frémiſſant, éperdu,
Suivi de l'Eſpagnol à ſes bienfaits vendu,
Et qui ſe promettant un plus riche ſalaire,
Avait du nouveau foudre épié le myſtère:

» Fuyez, s'écriaient-ils, fuyez, ne tardez pas,
» Vous n'avez qu'un moment, le gouffre eſt ſous
» vos pas :
» Courez ſauver Baïard, il en eſt tems encore,
» Ce Héros va tomber ſous les coups d'Altémore.
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du Fort à peine approchions-nous,
Qu'avec un bruit affreux, une nuë enflammée,
Un noir torrent de feu, de ſouffre & de fumée,
Roule au loin, dans les airs, à nos regards ſurpris,
D'un vaſte Monument les immenſes débris.
Heureux, qu'en échappant à ce piége effroyable,
(*En embraſſant Baïard.*)
J'arrache encor mon Père au ſort plus déplorable
De voir des Aſſaſſins, vil rebut des Bourreaux,
Souiller la dernière heure & le ſang d'un Héros.

URBIN, *à Baïard.*

Pardonne, j'ai trop tard ſuivi mon digne Maître;
Baïard, pour ſauver Jule, avait livré le Traître :
Beaux jours du Nom Romain, qu'êtes-vous deve-
nus ?
La France déſormais a nos Fabricius.

NEMOURS, *à ſa Suite.*

Allons, marchons, Amis; revolons vers Peſcaire,
Voudrais-je qu'à ma chaîne il eût pu ſe ſouſtraire ?
Sous ces murs embrâſés me croyant englouti,
De ſon repaire obſcur peut-être il eſt ſorti.

(*Il veut partir.*

BAÏARD.

Arrêtez....

SCENE VIII. ET DERNIERE.

NEMOURS, URBIN, EUPHÉMIE, BAÏARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Nemours.*

LA victoire eſt complette & ſoudaine;
Tous vos ordres ſuivis ont mis dans notre chaîne
Les Guerriers de Veniſe & les Soldats Romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux ſouterrains.

NEMOURS.

Mais Peſcaire?....

D'ALÈGRE.

Seigneur, ſon adroite prudence,
Pour des lieux plus ouverts réſervait ſa préſence:
De la Porte Fauſtine il aſſaillait les Tours,
Qu'au bruit de ſon tonnerre il croyait ſans ſecours;
Mais au lieu de l'effroi, trouvant partout l'audace,
Et des Vénitiens aprenant la diſgrace,
Il va cacher au loin ſa honte & ſes débris.

NEMOURS.

Eh! que fait ce Vieillard? qu'il vienne avec ſes fils,
Que mes bienfaits....

D'ALÉGRE.

Plaignez ſon infortune extrême :
Inſtruit qu'en ſon Palais Avogare lui-même,
Pour allumer ſa foudre, avait ſu ſe cacher;
Loin de ſuivre vos pas, il l'a couru chercher;
Il voulait, ou punir, ou déſarmer ſa rage;
Mais ſoit que du Breſſan le perfide courage,
De périr avec vous, fit ſon plaiſir affreux;
Soit qu'il ait mal connu, mal meſuré ſes feux;
L'un & l'autre à la fois, loin du Palais en poudre,
Ont vu leurs Corps épars emportés par la foudre.

EUPHÉMIE.

O mon père!

BAÏARD.

O Soldat, qu'honore un beau trépas,
J'ai bien vu que ton cœur ne ſe pardonnait pas!
Tes fils ſeront les miens.

EUPHÉMIE.

Le déſeſpoir m'accable;
De la mort de mon Père, hélas! je ſuis coupable.

NEMOURS, *vivement.*

Lui ſeul fut criminel, lui ſeul il s'eſt perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! reſpectez les pleurs qu'il coûte à ma Vertu;

La Nature m'imprime un ſacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel Père.

NEMOURS.

Je reſpecte à la fois & reſſens vos douleurs;
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs;
Je veux, pour le former, que Baïard me ramène
Plus digne encor de vous, & Vainqueur de Ravenne.
(*A Baïard.*)
Je vais t'attendre, Ami, ſous ce fameux rempart;
Gaſton regretterait de vaincre ſans Baïard.

BAÏARD, *lui prenant la main.*

Va; mais modère au moins ton ardent caractère:
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire;
Songe qu'en peu de jours tu ſus vivre long-tems;
Ta carrière d'honneurs eſt remplie à vingt ans;
Toi ſeul peux ſoutenir le fardeau de ta gloire,
Mais crains de t'oublier au ſein de la Victoire.

FIN.

NOTES HISTORIQUES.

J'ai souvent fait usage, dans ces Notes, de l'Histoire de la Ligue de Cambray, par l'Abbé du Bos; Ouvrage autant estimé pour l'exactitude impartiale qui y regne dans le récit des faits, que pour la saine critique qui dirige les jugemens de l'Auteur. Cet Ouvrage est d'ailleurs composé d'après les Historiens contemporains, tels que le Guichardin, Bembo, Paul Jove, &c. Mais j'ai principalement puisé dans la Vie du Chevalier Baïard; qui est un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature Française. « On y retrouve, dit M. Gaillard dans son Histoire de » François-premier, le bon sens & l'énergie naïve de » Philippe de Comines. C'est un de ces livres qui font » regretter le vieux langage & les vieilles mœurs. Le style » de l'Auteur est parfaitement assorti aux actions qu'il » rapporte, sur-tout aux mœurs qu'il décrit; on peut dire » que c'est vraiment la langue de ces mœurs-là, simple, » naïve, franche, hardie, chevalerefque comme elles. » L'Auteur peint les événemens avec tant de vivacité que » le lecteur en est presque témoin : il varie ses tableaux » avec intelligence, & les trace avec force.... Le vieux » langage donne à cette bonhomie antique & vénérable, » fille de la Nature, un agrément & un intérêt que toute » l'élégance de la Langue actuelle a bien de la peine à » leur conserver : elle pourait peindre plus fièrement » l'élévation de l'ame de Baïard, mais elle en exprimerait » moins fidèlement la simplicité ».

L'Histoire de Baïard fut composée & publiée, trois ans après sa mort, par son Sécrétaire, qui ne prit d'autre nom sur le titre que le nom de *Loyal Serviteur*. Ce livre était *comme perdu*, lorsqu'en 1619 Théodore Godefroi *le remit en lumière* & le dédia à Louis XIII. C'est cette réimpression qui en a fourni des exemplaires à toutes nos Bibliothéques. On en fit encore à Grenoble, en 1651, une édition nouvelle, qui est rare à Paris, & qui est plus complette que

la précédente. Elle fut dirigée par les soins de M. d'Expilly, Conseiller d'Etat, Président au Parlement de Grenoble, qui étant au centre de la famille de Baïard, avait fait *une exacte recherche des titres de cette Maison : J'ai lu*, dit-il, *ce qu'en a écrit Aimar de Rival, Conseiller au Parlement de Grenoble, contemporain du Chevalier.* On voit, par le caractère des personnes, & par le tems où elles ont écrit, combien elles sont dignes de foi. J'exposerai, dans la suite de ces Notes, ce que l'edition de Grenoble a de particulier; & je distinguerai ces articles, en y ajoûtant le nom de M. d'Expilly.

Mais sur-tout je donnerai une lettre très-curieuse, écrite par Baïard, trois jours après la bataille de Ravenne; & j'y joindrai l'ordre de l'Armée de France à cette fameuse journée. Ces deux pièces, conservées dans les Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, sont très-précieuses pour l'Histoire de Louïs XII. La lettre est bien importante pour ma Tragédie : Elle prouve la tendre amitié qui unissait Gaston & Baïard. Il est singulier que, malgré la disproportion d'âge, malgré la distance que le rang mettait entre un simple Gentil-homme, & un Prince que Louïs XII traitait comme son fils, Gaston soit de tous les Généraux sous lesquels Baïard a servi, celui qui a le plus chéri le *bon Chevalier* & qui en a été le plus aimé. Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire de tous deux.

Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Baïard.

Le premier de ces vers contient, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie. La Religion, la Patrie, l'Honneur, l'Amitié & l'Amour. Nous trouvons fort étrange qu'on ait allié ainsi l'Amour avec la Religion; & notre façon d'aimer rendrait cet assemblage bien plus bizarre. Observez que la Patrie & l'Honneur l'emportaient sur l'Amitié & sur l'Amour : car la fraternité d'armes entre deux Chevaliers de différentes Nations, était suspendue lorsque les deux Peuples étaient en guerre. A plus forte raison un Français, Amant d'une Etrangère, n'aurait-il pas été dispensé de combattre contre le Souverain de sa

Dame, ſi le Roi de France eût déclaré la guerre à ce Souverain. *Voyez les Mémoires ſur la Chevalerie, par M. de Sainte Palaye.*

Au reſte, je mets la Religion au nombre des motifs qui animent Baïard en ce moment, parce qu'elle était un des grands objets de la guerre élevée entre Louis XII & Jules II. Le Roi qui voulait que le Pape fût dépoſé, avait réuſſi à former contre lui une ligue de Cardinaux, & à faire aſſembler le Concile de Piſe. Le Pape avait formé contre le Roi une ligue de Princes redoutables & ambitieux : elle s'appelait *la Ligue Sainte.*

Baïard était dans l'Armée de Gaſton. Si je feins qu'il était à Milan, où il y avait une forte garniſon de Français ; on voit facilement que j'avais beſoin, pour l'intrigue de ma Pièce, que mes deux Héros ne ſe fuſſent pas vus depuis quelque tems.

Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.

Cette petite rivière paſſe à Breſſe : on l'apelle *le Garzo* ou *la Garza ;* mais les Italiens prononçant le *z* comme *dz ;* j'ai dû écrire de manière à conſerver leur prononciation en Français. J'ai parlé ailleurs de la porte *Fauſtine*, qui eſt en effet une porte de Breſſe.

Mais le brave Durfort

On l'apelait communément le Cadet de Duras : il eſt fort ſouvent cité dans la Vie du Chevalier Baïard, comme un des plus braves Officiers de ſon tems. Ce n'était pas lui qui commandait dans le Château de Breſſe, c'était le Capitaine Hérigoye. Du Lude avoit été Gouverneur de la Ville, lors de la rébellion. Il fut ſurpris malgré ſa vigilance : tandis qu'il défendait les remparts, les Vénitiens entrèrent par un égoût & par un ancien canal que le Comte Avogare leur fit ouvrir. Du Lude ſe retira dans le Château avec la Comteſſe de Gambare, mère du jeune homme qui avait inſulté le fils d'Avogare. Elle était Françaiſe. Celui-ci s'acharna juſques ſur les maiſons de ſes ennemis, & les fit démolir de fond en comble.

De la Beauté, dit-il, *va mériter l'hommage.*

Voici les propres mots de Charles VIII à Baïard, lorſque le jeune Chevalier partit, la première fois, pour l'Armée : *Vous allez en un Pays où il y a de belles Dames, faites tant que vous acquériez leur grace.* L'Amour était toujours le prix de l'Honneur : c'était un marché où l'un & l'autre devaient beaucoup gagner. Baïard avait aimé très-tendrement dans ſa jeuneſſe une Demoiſelle de la Cour de Savoie : elle fut obligée d'épouſer un Seigneur du pays, nommé le Seigneur de Fluxas. L'abſence & le mariage n'éteignirent point cette paſſion honnête, qui ſe changea facilement en une tendre eſtime, & n'empêcha point par conſéquent le Chevalier de ſe conſoler par d'autres amours. » Il eut » une fille naturelle d'une belle Demoiſelle de la Maiſon » de Trecque, à Cantu, entre Milan & Côme. Il fit » ſoigneuſement nourrir & élever cette fille, qui s'ap- » pelait Jeanne, & l'aima autant que ſi elle eût été légi- » time. Un an après la mort du père, elle fut mariée à » François de Boſozel, *Sieur de Chaſtelar*, par ſes trois » oncles, (les trois freres de Baïard, dont l'un était » Evêque de Glandèves) avec auſſi ample & groſſe dot que » ſi elle eût été légitime. Elle ne fut jamais qualifiée na- » turelle, ains purement fille du Chevalier Baïard. Et » depuis, dans tous les contrats paſſés avec ſes oncles, » ils l'appelaient leur niéce, & l'ont toujours grande- » ment honorée. Elle a ſi bien vécu qu'on l'eſtima digne » fille d'un ſi digne père. De François de Boſozel & de » Jeanne Terrail ſont ſortis de braves Gentils-Hommes, » dont il y a deux vivans à préſent (en 1651) ; tous deux » ſages & vaillans, qui ſe ſont ſignalés par les armes » en de belles charges ; pleins d'honneur & de vertu, qui » ne démentent point le ſang dont ils ſont. (M. d'Expilly.)

Un ſieur *de Chaſtelar*, petit-fils de la fille de Baïard, fut célèbre par ſon courage & ſa belle figure. Il oſa aimer Marie Stuart, & eut une fin très-tragique.

L'amour de Baïard pour Euphémie n'eſt point hiſtorique ; le perſonnage de la Fille d'Avogare eſt de mon invention.

Chevalier, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus !

Cette Scène eſt fondée ſur un fait très-vrai. Le Pape hazarda pluſieurs tentatives pour attirer Baïard à ſon ſervice, & lui offrit le commandement général de ſes troupes. Baïard répondit : *J'ai un Seigneur au Ciel & un en terre : & autre ne ſervirai en ce monde.* Le Pape, dit l'Hiſtorien, reconnut à cette réponſe la morale immuable des Français.

J'ai fait parler Baïard dans cette Scène, comme on parlait alors, & comme on parlerait encore aujourd'hui dans des circonſtances pareilles. On a toujours diſtingué la Religion d'avec ſes Miniſtres. On a toujours vu dans le Pape deux perſonnes très-différentes, le Pontife & le Prince. Un Pape-Soldat, comme Jules II, offrait une diſtinction encore plus marquée. Il dégradait trop ſon caractère, pour que ce caractère pût impoſer, même dans un ſiécle d'ignorance. Les Vénitiens le traitèrent avec une liberté bien hardie : Marc Lorédan, fils du Doge, propoſa en plein Sénat de demander du ſecours à l'Empereur Turc, *contre ce bourreau du Genre-humain qui s'en diſait le père.* Baïard fut un de ceux qui reſpectèrent le moins la perſonne de Jules II : pendant le ſiége de la Mirandole, il diſpoſa une embuſcade pour l'enlever. Une neige abondante ſauva le Pape : encore s'il eût été un peu plus brave, & qu'il eût fui quelques minutes plus tard, il était pris.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, fit auſſi à Baïard les offres les plus ſéduiſantes pour parvenir à ſe l'attacher. Il y avait plus à gagner avec ce Prince qu'avec le Pape : mais Baïard ne ſavait compter que ſes devoirs.

Les Armes & mon cœur vous avaient fait mon frère.

Le Duc d'Urbin avait été élevé à la Cour de Louïs XII. Il fut toujours porté pour les Français ; il déſaprouva aſſez hautement la conduite du Pape, ſon oncle, quand celui-ci trompa la France avec tant d'indignité. Le Cardinal de Pavie eut la hardieſſe d'accuſer fauſſement le Duc d'Urbin d'une

d'une intelligence avec Louïs XII. Le Duc en fut si irrité, qu'il tua le Cardinal de sa propre main. En supposant que le Duc d'Urbin était Frère-d'Armes de Baïard, j'ai donné une raison de plus à son inclination pour ce Héros; & cette fiction n'a rien que de très-conforme aux mœurs du tems.

Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

Ce fait est un des plus intéressans & des mieux décrits dans la Vie du Chevalier Baïard. Le Duc de Ferrare avait demandé une Garnison Française dans sa Capitale, pour s'y défendre contre le Pape, qui voulait l'assiéger, après la prise de la Mirandole. Baïard commandait cette Garnison. Le Pape envoya un Emissaire secret, nommé Gerlo, pour tâcher d'amener le Duc à un traité particulier, proposant pour première condition, *qu'on lui livrât les Français dont il ne voulait pas qu'il échapât un seul.* Le Duc, après avoir long-tems conversé avec l'Emissaire, & voyant que c'était un de ces scélérats qui appartiennent au plus offrant, lui fit sentir le peu de confiance qu'inspiraient les promesses du Pape; insista sur l'extrême ingratitude de Jules II envers tous ceux qui l'avaient servi; ingratitude, dit-il, à laquelle vous, Gerlo, vous êtes exposé plus que tout autre; il est bien dangereux d'avoir les secrets d'un tel Maître. Le Duc ajoûta que le Pape était fort vieux, que son successeur pouvait n'être pas ennemi de la France, qu'ainsi la condition de Gerlo n'était pas sûre, & que sa petite fortune courait de grands risques. Insensiblement le Duc se hazarda de lui offrir un sort brillant & solide, s'il voulait s'attacher à lui. Cette ame vénale fut tentée à la première offre, & rendue à la seconde. Le Duc parvint jusqu'à déterminer le traître à empoisonner le Pape: & fier de ce succès, il courut tout conter à Baïard. Il commença par lui révéler le projet de Jules II contre les Français, & finit par ces mots: *Mais j'ai gagné son homme, qui m'a promis que le Pape ne serait pas en vie dans huit jours.* *Comment*, dit Baïard, en plaisantant avec une candeur ingénue, qui n'apercevait pas seulement l'idée du crime qu'on lui déclarait; *Comment sait-on que le Pape ne vivra*

pas dans huit jours? cet homme qui le dit, a donc parlé à Dieu? Le Duc, mépriſant peut-être intérieurement cette ſublime naïveté, n'héſita point à avouer le projet du poiſon : *Ah! Monſeigneur*, s'écria Baïard, *je ne croirai jamais qu'un ſi gentil Prince, comme vous êtes, conſente à cette infâme trahiſon : & ſi je le croyais, je vous jure ſur mon ame que, devant qu'il fût nuit, j'avertirais le Pape. Lui?* reprit le Duc; *il en a bien voulu faire autant de vous & de moi : vous ſavez que nous avons fait pendre ſept ou huit de ſes eſpions envoyés dans Ferrare, pour me faire tuer par mes ſujets.* Baïard répond fermement qu'il n'eſt pas fait pour ſuivre l'exemple des trahiſons. Alors *le Duc hauſſant les épaules & crachant contre terre, dit ces paroles : Baïard, je voudrais que cela ſeul pût tuer tous mes ennemis :* Mais puiſque vous ne le trouvez pas bon, la choſe n'ira pas plus loin. Croyez que vous & moi nous nous en repentirons. Non, je ne me repentirai jamais d'avoir empêché un crime, lui dit Baïard : *Mais, Monſeigneur, baillez-moi le galand qui veut faire ce beau chef-d'œuvre; & s'il n'eſt pendu dans une heure, que je le ſois à ſa place.* Le Duc répondit qu'il avait promis à Gerlo ſûreté de ſa perſonne, & qu'il l'allait renvoyer, ce qui fut fait malgré Baïard. Gerlo fut pendu quelque tems après, à Breſſe, pour une autre perfidie.

Ai-je tort de reprocher à nos Ecrivains leur indifférence pour les beaux traits de notre Hiſtoire? Quel Poëte, quel Orateur a fait valoir l'action que je viens de rapporter? Et tous les Auteurs Latins ne ceſſent de louer leur Fabricius, dont la vertu fut moins généreuſe que celle de Baïard. Car enfin le Médecin qui offrait d'empoiſonner Pyrrhus, n'avait pas été envoyé par ce Monarque pour concerter une trahiſon contre le Dictateur Romain. Fabricius n'avait donc pas à ſe défendre, comme Baïard, de ce deſir de vengeance ſi naturel, ſi ſéducteur; qui nous paraît la juſtice même, quand il ne s'agit que d'uſer de repréſailles, & de tourner ſur notre ennemi le propre trait qu'il nous avait préparé. On ſent aſſez les raiſons qui ne m'ont pas permis de mettre cet événement en action. Des crimes projetés par un Pape & contre un Pape, ſe racontent dans une Hiſtoire, mais ne ſe montrent pas ſur le Théâtre Français.

Étale dans un Camp le mêlange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare.

On trouva scandaleux & ridicule que Jules II assistât *le pot en tête & la pique à la main* au siége de la Mirandole. Quelques personnes ne seront pas fâchées de savoir les particularités suivantes, relativement à la Tiare.

La Tiare est un bonnet assez élevé, couvert d'une toile d'argent, sur laquelle il y a trois Couronnes brodées en or. Boniface VIII, ce Pape qui fit tant d'entreprises sur la puissance Royale, est le premier qui ait porté les trois Couronnes. Avant lui il n'y en avait que deux sur la Tiare, & c'était bien assez. Jules II fit faire une Tiare d'or massif, du poids de dix livres, & il la couvrit encore de pierres précieuses : il la portait, dit-on, dans les grandes Cérémonies. Paul III, Clément V & Urbain VIII voulurent chacun enrichir l'Eglise Romaine d'une superbe Tiare ; & l'on juge bien qu'ils se disputèrent en magnificence, & pour le poids de l'or, & pour le grand nombre des pierreries. Les Souverains Pontifes ne portent jamais aucune de ces quatre Tiares. Elles sont gardées au Château-Saint-Ange, dans une chambre fermée de trois serrures différentes, dont les clefs sont remises à trois Prélats. On expose ces Tiares sur le grand Autel de Saint Pierre pour les quatre principales Fêtes de l'année ; & il faut alors que les trois Prélats s'assemblent pour l'ouverture de la chambre, & qu'on en dresse un acte devant Notaires.

Quant à Maximilien, que pourais-je en attendre ?
Il ne séduirait pas un cœur fait pour se vendre.

Ce Prince était avare & manquait toujours d'argent. On disait de lui par dérision, *Maximilien petite-chevance*. Il avait pourtant un moyen de finance assez singulier : quand le besoin d'argent le pressait trop, il signait un traité d'alliance, & se faisait payer fort cher sa signature.

Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi.

Ferdinand, Roi d'Arragon, de son chef ; Roi de Castille, du chef de sa femme ; Conquérant du Royaume de Grenade ; fut le premier Roi d'Espagne. Sa mauvaise foi l'a rendu plus célébre, que sa puissance. Un jour quelqu'un lui disait, Louïs XII prétend que vous l'avez trompé trois fois. Trois fois, reprit Ferdinand ? je l'ai bien trompé dix.

Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage.

La République de Venise soutint, avec une fermeté digne des anciens Romains, les premiers efforts de quatre Puissances formidables conjurées contre elle, & ses premières défaites qui étaient inévitables. Louïs XII avait commis la plus grande faute en s'alliant avec le Pape, l'Empereur & le Roi d'Espagne, ses ennemis de tous les tems, contre les Vénitiens ses amis nécessaires. La Ligue de Cambrai est regardée comme un monstre en politique. Elle prouva, disent Monsieur le Président Hénault & l'Abbé du Bos, cette vérité plus d'une fois reconnue, que les grandes Puissances s'affaiblissent en s'unissant. Mais ce qui parut bien plus bizarre encore que cette Ligue, ce fut de voir Louïs XII seul, sans être aidé de ses Alliés, battre les Armées de la République, la forcer à abandonner tous ses Etats de Terre-ferme ; & ensuite Venise reprendre toutes ces Provinces, par le secours de ce même Pape, de ce même Empereur & de ce même Roi d'Espagne, qui venaient de se liguer contre elle avec Louïs XII. Le Pape, après avoir excommunié les Vénitiens & appelé l'Armée Française, excommunia cette Armée & bénit les Vénitiens. Cet abus indécent de la Puissance Spirituelle coûta cher à la Cour de Rome dans ce malheureux siécle. Quand on la vit jouër ainsi avec ses armes sacrées, on cessa de les craindre. Ses forces résidaient dans le respect des Peuples : & lorsqu'elle leur faisait perdre elle-même ce respect, pouvait-elle ne pas voir qu'elle travaillait à sa propre ruine ?

Un Monarque, un Français refuſer la Victoire ?
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.

Louïs XII, dit l'Abbé du Bos, perdit ſes avantages ſur le Pape, pour l'avoir trop ménagé : *Les partis mitoyens ont été ſouvent le terme de la proſpérité des Etats.*

Son jeune Succeſſeur, ce généreux Valois
Qui ſoupire en ſecret au bruit de nos exploits.

Les Hiſtoriens diſent que François I, alors Duc de Valois, retenu à la Cour de Louïs XII, dont il était l'héritier préſomptif, enviait noblement la gloire dont Gaſton ſe couvrait en Italie. On ſait que François devenu Roi, voulut, après la bataille de Marignan, être fait Chevalier de la main de Baïard : il n'eſt guères poſſible à un Monarque d'accorder un plus grand honneur à un Sujet. Baïard, pendant toute ſa vie, n'aïant jamais demandé de graces, ne reçut jamais que celles qui ne ſe demandent pas ; ces honneurs qu'un grand mérite arrache dans le premier moment d'un juſte enthouſiaſme, & avant que l'Envie ait eu le tems de réfléchir. Quand on accorda à ce Grand-Homme des places, des dignités militaires ; c'eſt parce que ces places avaient beſoin de lui : & d'ailleurs elles vinrent ſi tard qu'elles ne pouvaient plus le flatter.

Pour des richeſſes, on ne lui en offrit point : il ſçut en acquérir avec ſon épée. Dans ſon ſiécle, le Guerrier n'avait beſoin que d'elle pour faire fortune. Baïard était né pauvre ; il fit beaucoup de priſonniers, & il vécut riche. Le grand nombre de rançons qu'on lui paya, & que ſa généroſité taxa toujours noblement, les priſes conſidérables qu'il fit ſur les ennemis, lui procurèrent une ſorte d'opulence. Son Hiſtoire parle ſouvent des grandes dépenſes qu'il faiſait à l'Armée ; non pas pour des objets de luxe, un tel homme mépriſait tout ce qui énerve l'ame & le corps ; mais pour des objets utiles ; pour conſumer ſa fortune par cet uſage honorable, qui eſt une manière indirecte de la répandre ſur la pauvreté noble

qui ne pourait recevoir autrement. Tout était pour Baïard une occaſion de libéralité. Des Officiers avaient-ils eſſuyé quelques pertes dans une action ? il ſe croyait redevable envers eux de ce qu'il avait gagné ſur l'ennemi. Dès ſa plus tendre jeuneſſe *jamais nul de ſes Compagnons n'était démonté, qu'il ne le remontât ; s'il avait un écu, chacun y partageait.*

Un jour, ſon Général lui donnne 300 marcs de vaiſſelle d'argent, que les rebelles de Tortonne offraient pour ſe racheter du pillage. Baïard n'oſe refuſer ; mais il cherche un prétexte pour être généreux, & ſa belle ame l'a bientôt trouvé. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que ce qui vient de ſi méchantes gens entre jamais dans ma maiſon ; cela me porterait malheur :* & il n'avait pas achevé ces mots, que la vaiſſelle était diſtribuée aux Soldats. Cependant, dit l'Hiſtorien, Baïard alors âgé de vingt-quatre ans n'avait pas dix écus dans ſa bourſe.

Une autrefois, en faiſant la petite guerre, il prend 15000 ducats qui appartenaient à ce fourbe illuſtre, appellé le grand-Général. Un jeune Officier, qui s'était trouvé à cette capture ſous les ordres de Baïard, s'écria, en voyant compter tant d'or devant lui : Ah ! ſi j'avais la moitié de cela, je ſerais heureux le reſte de ma vie. *Prenez*, lui dit Baïard. Le jeune homme crut que c'était une plaiſanterie, d'autant plus que Baïard avait ſujet de ſe plaindre de lui : Mais quelles furent ſa ſurpriſe, ſa joie & ſa confuſion, quand il vit que le Chevalier parlait ſérieuſement ! il prit la moitié des 15000 ducats, & Baïard donna l'autre moitié aux Soldats de ſa Compagnie.

Dans un moment qu'il avait conſacré au beſoin des voluptés, il trouve chez lui une jeune fille qu'on lui avait amenée ; & par laquelle il s'attendait à être reçu avec l'enjouement du plaiſir. Il la voit en larmes : il la queſtionne : il apprend qu'elle eſt fille d'un pauvre Gentil-homme mort à l'Armée : & que ſa mère, réduite à l'indigence, vient de vendre pour la première fois l'honneur de cette malheureuſe enfant. Sur le champ Baïard la prend ſous le bras, la mène chez une de ſes parentes, Dame de la plus grande diſtinction dans Grenoble : il envoie chercher la mère, lui remontre ſon infamie, ſoulage ſon indigence, paye une dot à la fille, & la marie.

Il eſt difficile aux plus zélés partiſans de l'Intérêt per-

ſonnel, de n'être pas attendris, je dirai plus, de ne pas ſe mépriſer, en liſant de pareils traits de déſintéreſſement.

Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

Ces deux vers contiennent les propres mots que Baïard répondit dans Mézieres, quand on lui propoſa de ſe rendre. (*Voyez les Mémoires de du Bellay-Langey.*) Ce ſiége de Mézieres eſt preſque le ſeul événement important de la vie de Baïard, dont je n'ai pu parler dans ma Tragédie. Comment placer ſous Louïs XII, un fait ſi célèbre du régne de François Premier? Baïard, avec une poignée de monde, & de mauvais remparts, ſe défendit dans Mézieres contre deux Armées formidables, & les força à lever le ſiége. Les Habitans ſe montrèrent dignes de l'avoir pour Gouverneur. Ils l'égalèrent en courage & en patience. Ils ſe firent de nouveaux remparts, auxquels il travailla aſſidument, comme le dernier d'entre eux. Baïard, qui était né gai!, ſe ſervit d'une ruſe aſſez plaiſante pour jeter la méſintelligence entre les deux Généraux ennemis. Mais cette ruſe n'eût-pas ſuffi pour ſauver Mézières, ſi la valeur & la vraie ſcience Militaire n'euſſent déconcerté toutes les opérations des Aſſiégeans. Cette belle défenſe, & la Bataille de la Baſtide, prouvent que Baïard n'avait pas ſeulement l'intrépidité d'un Soldat, mais qu'il poſſédait les talens d'un Général; & qu'il était, comme le dit ſon Hiſtorien, *un vrai regiſtre de Batailles.* Il prenait un ſoin particulier pour être bien ſervi en eſpions.

On célèbre encore tous les ans à Mézieres, avec la plus grande pompe, le fameux jour de la délivrance de la Ville. La principale Cérémonie de la Fête eſt l'Eloge du Chevalier Baïard, qu'on prononce & qu'on entend toujours avec de nouveaux tranſports, en répandant ces douces larmes d'admiration & de tendreſſe, que la vie du plus vaillant des Guerriers & du meilleur des Citoyens fait couler avec délices du fond de tous les cœurs. Une Ville qu'il honora par ſes belles actions, & qui s'honore en les ſecondant, a toujours droit de s'en glorifier. Ce monument de reconnaiſſance, renouvellé ſans ceſſe par

les Citoyens de Mézieres, atteſte qu'un Libérateur ſi cher ne vit pas ſeulement dans leur mémoire : on porte dans ſon cœur les Vertus qu'on aime avec tant d'ivreſſe.

Il me rend, en ſecret, le Duché d'Altémore.

Altémore eſt une Principauté du Royaume de Naples. Elle avait appartenu à la femme de ce brave de Ligny-Luxembourg, ſous qui Baïard avait fait ſes premières armes. Le perſonnage, qui porte dans ma Tragédie le nom d'Altémore, eſt de mon invention ; du moins pour ce qui concerne le rang & les titres que je lui donne : car pour ſon infâme ſcélérateſſe, je l'ai puiſée dans l'Hiſtoire du tems.

Du fier Sotomaïore a terminé la vie.

Ce ne fut point l'Amour qui arma Baïard contre Sotomaïore, ce fut l'Honneur ſeul. L'Eſpagnol avait été pris par le Chevalier Français, & abuſant de la liberté honête qu'on lui avait laiſſée ſur ſa parole, il avait trouvé moyen de s'échaper & avait été repris. Quelque tems après, aïant payé ſa rançon, il retourna à l'Armée Eſpagnole. On lui reprocha la baſſeſſe de ſa fuite, procédé indigne d'un Chevalier. Sotomaïore oſa, pour ſe juſtifier, accuſer Baïard de l'avoir traité durement & d'une manière peu convenable pour un Gentil-Homme. Baïard, qui était la courtoiſie même, fut indigné de ce menſonge, dont on eut ſoin de l'informer. Il envoya un démenti net, & par conſéquent un cartel en forme à Sotomaïore. Celui-ci était brave, & ne refuſa point le combat. Le ſort fut juſte ; & Baïard vainqueur pleura ſon ennemi. Si j'avais 100000 écus, diſait-il, je les donnerais pour l'avoir vaincu ſans l'avoir tué. Au reſte ce combat ſe fit à pied & avec l'épée, comme je l'ai dit dans le ſecond Acte.

Frère du Roi d'Eſpagne & Neveu de mon Roi,
Nemours n'eſt-il pas né pour commander ſur moi ?

Gaſton, fils d'une ſœur de Louïs XII, avait lui-même une ſœur nommée Germaine de Foix, & qui avait été mariée à Ferdinand, Roi d'Eſpagne, veuf d'Iſabelle de Caſtille. Gaſton était traité en tout comme un Prince du Sang : on ne lui donnait d'autre nom à l'Armée que celui de *Monſieur*. Il eſt certain que Louïs XII voulait lui céder le Royaume de Naples, & lui faire épouſer Renée de France, ſa ſeconde fille, qui fut depuis Ducheſſe de Ferrare. C'était peut-être le ſeul moyen de conſerver ce Royaume aux Français, que de donner aux Napolitains un Souverain particulier : leur inconſtance envers des Rois étrangers & éloignés d'eux, rendait preſque néceſſaire cette politique, qui depuis a été adoptée avec ſuccès.

Comme un jeune Soldat deſirant les batailles,
Comme un vieux Général il ſait les éviter.

Gaſton avait fait ſes premières armes à la priſe de Gênes & à la bataille d'Agnadel, où il s'était montré en Héros qu'on reconnaît dès l'enfance. Depuis, ayant pris le commandement de l'Armée, il venait de faire dans le Milanès, contre les Suiſſes, une Campagne digne de Fabius le Temporiſeur : & c'eſt de-là qu'il part pour conquérir auſſi rapidement qu'Alexandre. J'avais tâché de peindre, dans les vers qu'on va lire, cette Campagne ſi ſingulière pour un Général de vingt-deux ans. Mais j'ai craint que ce morceau ne fît longueur & ne multipliât trop les deſcriptions. Quand on ne ſait pas perdre de vers, il faut renoncer à faire des Tragédies. Je ne donne ceux-ci qu'afin de m'éviter la peine de remettre en proſe ce qu'il eſt eſſentiel d'apprendre à mes Lecteurs pour leur faire bien connaître tous les talens de Gaſton de Foix. (c'eſt Baïard qui parle.)

Je me plais à le ſuivre, & même à l'imiter :
Par ſa valeur bouillante il s'eſt fait notre Achille,

Il eſt notre Neſtor par ſa valeur tranquille.
Vous venez de le voir, quand les Helvétiens,
D'une antique amitié rompant tous les liens,
Sous un Prélat fougueux * ſortis de leurs montagnes,
Du Milanès, pour vous, inondaient les Campagnes.
Plus faible par le nombre & plus fort par ſon Art,
Nemours n'a laiſſé rien au pouvoir du Hazard :
Il élève autour d'eux une digue aſſurée,
Contient de ce torrent la courſe reſſerrée ;
Des bois, des défilés ménage les détours,
Aux beſoins conſumans interdit les ſecours ;
Réduit ce Peuple avide à l'extrême indigence,
Trompe, enchaîne, fatigue, énerve ſa vaillance ;
Enfin dans ſes rochers le renvoye éperdu
Rougir d'être défait ſans avoir combattu.
Ah ! qui ſait mieux unir la prudence au courage ?
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Peut-être ce morceau devenait-il néceſſaire pour mieux fonder la Scène du duel ; en faiſant voir que c'était le caractère de Gaſton de ſavoir ſe commander, malgré l'excès de ſa vivacité.

D'épais & longs frimats la Terre détrempée.

J'ai tâché de décrire avec exactitude les difficultés qui s'oppoſaient à la marche de Gaſton : & bien loin de les exagérer, je les ai peut-être affaiblies. Sans la vérité conſtante de cet événement preſque incroyable, je n'aurais pas oſé hazarder le coup de Théâtre frappant que produit la nouvelle de l'arrivée de Gaſton. L'étonnement extrême qu'elle doit cauſer, eſt l'impreſſion même qu'elle fit dans le château de Breſſe, lorſqu'on apperçut au bout de huit jours de

* Le Cardinal de Sion.

marche, les Drapeaux de cette Armée, que l'on savait être occupée à quarante lieues de-là contre des forces redoutables, & sur-tout arrêtée par les neiges & les glaces, par trois rivières débordées qu'il fallait passer en présence de deux Camps nombreux. Mais de telles difficultés, insurmontables pour les Généraux vulgaires, irritaient Gaston & ne l'arrêtaient pas. Malheur à qui voit trop les obstacles, & à qui ne les voit pas assez.

Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir.....

Cet amour d'Euphémie, né avant qu'elle eût vu Gaston, & sur le seul bruit de sa gloire, ressemblerait à l'amour de M. de l'Empirée, si la Renommée n'annonçait pas les graces d'un jeune Prince en même tems qu'elle publie ses exploits. Il est très-naturel qu'une jeune fille s'attache en secret, & desire de plaire à un Héros de vingt ans, qui a la réputation d'être aussi beau que courageux. L'Histoire de la Chevalerie nous offre plus d'un exemple de passions semblables. J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de peindre les mœurs du tems, dans les plus petites circonstances, même dans celles qui étaient indifférentes à ma Pièce.

Vengeur de deux Cités, Vainqueur dans trois combats.

La délivrance de Bologne par Gaston de Foix était encore une espèce de miracle, par la rapidité avec laquelle il avait volé du fond du Milanès au secours de cette Ville. A son arrivée, les Confédérés, quoique plus forts que lui, prirent la fuite & laissèrent battre leur arrière-garde. De-là Gaston revolant à Bresse, détruisit presque entièrement les deux corps d'Armée qui lui disputèrent le passage du Mincio. Tous ses exploits, & la reprise de Bresse, furent l'ouvrage de quinze jours, du 4 Février au 19. Le Lecteur reconnaîtra dans ce vers ; *& c'est la même Armée, on n'y changea qu'un homme*, un mot de Louis XIV au sujet du Duc de Vendôme, Vainqueur à Villa-viciosa : & dans ces autres ; *Allons sur Ferdinand recouvrer nos Etats, l'Honneur qu'il a perdu ne se recouvre pas*, un mot de Louis XII sur Ferdinand même.

Le ſeul nom de Baïard leur rapèle Fornouë...
Chaque Soldat Français comptait ſix ennemis.

Baïard, âgé de 19 ans, avait pris un Etendard à la Bataille de Fornouë, & avait eu deux chevaux tués ſous lui. Charles VIII lui fit préſent de 500 écus pour le dédomager & le récompenſer. Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur le nombre des Troupes qui compoſaient les Armées Françaiſe & Italienne à cette fameuſe journée, ni ſur la perte des deux partis. Les uns donnent à Charles VIII ſept à huit mille hommes, & aux Italiens 30000 : ils font monter la perte de ceux-ci à 4000 hommes, & celle des Français à 200. D'autres, & notamment l'Hiſtorien de Baïard, qui eſt plus croyable, parce qu'il était contemporain, donnent au Roi de France 10000 hommes, dont il perdit 700 ; & aux Alliés 60000, dont il reſta 10000 ſur le champ de bataille.

Héros Amans, voyons qui de nous en ce jour
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.

Ces expreſſions, vraiment Chevalereſques, ſont celles à-peu-près dont Gaſton même ſe ſervit avant la Bataille de Ravenne : *Voyons ce que vous ferez aujourd'hui pour l'amour de ma Mye.*

Qui dépouillez nos Champs pour vos climats barbares...
Nous raviſſez encor les cœurs qui ſont à nous.

Les Italiens appelaient du nom commun de Barbares tous les Etrangers qui ſe diſputaient l'Italie. Le projet de Jules II & de quelques autres Papes, fut de détruire ces Barbares les uns par les autres. On voit que je n'ai pas diſſimulé les défauts du Militaire Français. J'ai avoué ſon inconſtance, ſon peu de diſcipline, ſa négligence après une Victoire, & la hauteur peu politique avec laquelle il ſe comporta envers les Italiens. Ces Peuples jaloux préférèrent les Allemands qui, dans leur ivreſſe, accablaient les Hommes de mauvais

traitemens, aux Français qui, dans leur gaité, traitaient trop bien les femmes.

Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
. . . . . *& toi, cher Coligny.*

Ce ne ſont point ici des noms entaſſés au haſard ; tous les Seigneurs que j'ai nommés dans la Pièce ſont choiſis parmi ceux qui ſe ſignalèrent le plus dans cette Guerre, & dont les Hiſtoriens font les mentions les plus honorables. Chabannes, depuis Maréchal de France, était le fameux La Paliſſe, qui commanda l'Armée après la mort de Gaſton, & qui fut lâchement maſſacré après la Bataille de Pavie. Vendeneſſe, ſon frère, avait pris lui-même à Agnadel le Général l'Alviane : il était fort aimé de Baïard ; il fut tué à ſes côtés, deux minutes avant lui. Philibert de Clermont-Tonnerre avait été un des Compagnons de Baïard au célèbre Combat de la Baſtide. Stuart d'Aubigny, auſſi Maréchal de France, avait pluſieurs fois commandé nos Armées dans le Royaume de Naples, tantôt contre, tantôt avec le Grand Gonſalve. Coligny, Seigneur de Châtillon, & Oncle du fameux Amiral, fut bleſſé à mort au Siége de Ravenne, la veille de la Bataille. D'Alègre commandait le Corps de réſerve à l'Aſſault de Breſſe & l'Arriere-Garde à la Bataille de Ravenne : il fut tué à cette derniere journée avec ſon Fils. Luxembourg était le Fils du Comte de Ligny, premier Maître de Baïard. Cruſſol eſt également nommé parmi les braves d'Agnadel & de Ravenne. Lautrec, Couſin-Germain de Gaſton, fut couvert de bleſſures à côté de ce Héros expirant : & quand on lit les malheurs qui le pourſuivirent pendant les quinze années qu'il ſurvécut à ſon Couſin ; quand on voit les Armées qu'il commandait, périr malgré ſes talens & ſon zèle, par l'effet des intrigues de la Cour ; quand lui-même meurt de regret de ne pouvoir ſauver ſes Soldats, dont il ſe ſent le Père ; qui ne préférerait à cette vie odieuſe la mort prématurée de l'heureux Gaſton de Foix ? Car enfin un Homme qui n'a point éprouvé d'infortune avant ſa mort, peut-il être appelé malheureux ? Ce nom n'eſt dû qu'au Mortel qui traîne ſa vie en cherchant ſans ceſſe le bonheur qui le fuit.

Briſſac, mon digne Emule.

On dira que je fais parler Baïard en 1512, comme il parlerait aujourd'hui : j'en conviens. Mais il y a long-tems que les Briſſacs ſont les dignes émules de Baïard. Le fameux Timoléon de Coſſé, dont le Camp fut l'Ecole de tout le Militaire Français, pendant le Règne de Henry II, avait cette fermeté héroïque, cette droiture franche, cette bonté affable & généreuſe, ſur-tout cet amour ſans borne pour la Patrie & pour le Souverain, cet enthouſiaſme de l'Honneur Français, qui ont caractériſé l'ancien Baïard, & que nous retrouvons dans le Baïard de notre Siecle.

Je ne puis me refuſer de rappeler ici ce trait admirable dont Rome & Athènes auraient été ſi orgueilleuſes. Un Miniſtre, Tyran de la Nation & du Roi, oſa, pour payer les Officiers de l'Armée de Piémont & les Marchands du Pays, qui avaient approviſionné cette Armée, oſa concevoir, haſarder l'inſolente cruauté de faire planter des Potences devant le Palais de Fontainebleau, & de faire afficher qu'elles étaient deſtinées pour ceux qui viendraient préſenter des comptes ou ſolliciter des graces à la Cour. Le Maréchal de Briſſac, entouré de ſes Officiers ſans pain, & de ſes Marchands ruinés, dit aux premiers ; mes amis, venez à Briſſac, tant que j'y aurai du pain pour moi, il y en aura pour vous : & aux autres ; j'allais marier ma fille, ſa dot eſt toute prête, c'eſt un à-compte que je vais vous donner pour le Roi. Qu'une telle action était une riche dot pour ſes Enfans ! S'il y avait eu alors un Prince du Sang, Maître de ſa main, & dont l'Ame eût été digne de celle de Briſſac, il aurait épouſé à l'inſtant la jeune Coſſé. Et les Grands Ecrivains de la France oublieront de pareilles Vertus ! Et l'on ne nous parlera jamais que des Cincinnatus & des Ariſtides!

Au reſte notre *Chevalier ſans peur & ſans reproche* n'eſt pas négligé aujourd'hui comme Baïard le fut par Louis XII & par le Cardinal d'Amboiſe. Le modèle des Guerriers ſe voit a leur tête ; & le Sceptre de l'Honneur a été mis dans les mains qui devaient le porter.

Contemplez de Baïard l'abbaiſſement auguſte.

Cette Scène de Duel & les autres Scènes qui l'amènent, forment un Epiſode, que je crois intéreſſant. Je n'en ai rien dit dans ma Préface, ne voulant point ôter à mes Lecteurs le plaiſir d'une ſurpriſe qui pouvait m'être avantageuſe. J'ai réſervé à m'expliquer dans cette note, qui ſera plus dramatique qu'hiſtorique.

Le fond de l'événement eſt cependant tiré de l'Hiſtoire. Baïard n'eut jamais de différends avec Gaſton : mais il en eut un très-vif avec l'Amiral Bonnivet, qui était auſſi ſon Général ; & qui l'avait expoſé dans le mauvais poſte de Rebec, où il ne l'avait pas ſoutenu, malgré les promeſſes les plus poſitives. L'Auteur de la Vie de Baïard dit, en propres termes, que le Chevalier, quelques jours avant ſa mort, *eut des paroles fâcheuſes avec l'Amiral ; & que s'il eût vêcu plus longuement, tous deux auraient peut-être paſſé plus avant.* Pour moi, je crois que Baïard, ce rigide Obſervateur de la Diſcipline Militaire, n'aurait pas commencé, à l'âge de 48 ans, à la violer au point d'appeler ſon Général en duel, pour une opération imprudente dont il l'avait chargé. Je m'en repoſe ſur la belle Ame du Chevalier ſans Reproche : elle aurait trouvé mieux que moi un moyen noble d'effacer ce que cette querelle pouvait avoir eu de *fâcheux* pour ſon Général & pour lui.

Le parti que je lui ai fait prendre dans ma Piéce, m'a été ſuggéré par un Roman célèbre, rempli de traits ſublimes, & dont on a déja eſſayé de mettre quelques ſituations ſur notre Théâtre. Mais Corneille nous aïant enſeigné dans les Horaces, dans Sertorius, &c. que la beauté des Scènes d'Héroïſme conſiſte dans la grandeur égale de deux Perſonnages, il m'a fallu créer l'autre moitié de la Scène du Roman ; car l'Auteur qui n'avait pas les mêmes obligations qu'un Poëte Tragique, n'avait fait briller qu'un de ſes Acteurs. Je crois donc que la magnanimité de Gaſton auſſi grande que celle de ſon Rival ; la précaution héroïque qu'il prend de faire Baïard ſon Héritier, ſi Baïard le tue : que la préſence des deux Traîtres & leur effroyable projet de maſſacrer le Vainqueur ſur le Corps du Vaincu ; que cette foule de Chevaliers, qui accourent ſoudain à la voix de Baïard pour être témoins

de la réparation qu'il fait à ſon Général ; enfin que la préſence d'Euphémie à ce ſpectacle ſi ſatisfaiſant pour elle ; ajoûtent à ce moment un intérêt, un appareil Théâtral que mon Modèle ne déſaprouvera point.

La Scène où la querelle naît & s'échauffe entre les deux Héros était d'un genre tout neuf, mais elle était très-délicate à manier. Je me ſuis cru obligé de conſulter quelques-uns des Juges Suprêmes du point d'Honneur, afin de m'aſſurer ſi l'inſulte était aſſez marquée pour produire la néceſſité d'une réparation, & ſi elle n'était pas aſſez grave pour exiger le Combat à l'inſtant même entre deux Guerriers de cet Ordre. Ma Scène leur a paru remplir ce double objet, & peindre avec quelque vérité les malheureuſes mœurs de notre Europe Moderne, qui nous expoſent à voir tous les jours deux Amis entrer dans une Aſſemblée en s'embraſſant, prêts à donner leur ſang l'un pour l'autre ; & un quart d'heure après, ſur une parole imprudente, courir s'entr'égorger.

Comme ces deux Scènes *du défi & du duel* ont fait quelque bruit dans le Monde, la Critique s'eſt déja éveillée & m'a voulu porter des *bottes ſecrettes* qu'il eſt eſſentiel de parer. Baïard, a-t-on dit, eſt plus âgé que Gaſton, il devrait donc être moins emporté. Il eſt vrai que, s'ils avaient tous les deux une égale raiſon de s'emporter, le plus jeune devrait être le plus prompt : mais Nemours eſt aimé, il n'a point de motif de colère : au lieu que Baïard, apprenant tout-à-coup qu'il a un Rival heureux, ſe croit trompé & a droit d'être jaloux. Baïard n'avait que 36 ans en 1512, & à cet âge la jalouſie peut encore égarer un moment. D'ailleurs dans une querelle ſubite entre deux Amans Rivaux, également fiers & généreux, mais inégaux par le Rang, l'Inférieur met ſa gloire à braver & le Supérieur à ſe contenir.

On a dit encore qu'il eût été plus beau que Gaſton fût l'Offenſeur, & qu'il fît à ſon Inférieur la même réparation que celui-ci lui fait. Je penſe au contraire que cela eût été choquant. En effet, nous louons le Grand Condé d'avoir oublié ſa naiſſance juſqu'à accepter un Duel avec un ſimple Officier qu'il avait inſulté involontairement. On ſait que l'Officier, content de cet honneur inſigne, mit ſon Epée aux pieds du Prince. Mais figurez-vous le Prince mettant ſon Epée aux pieds de l'Officier, & vous ſerez révolté. *Eſt modus in rebus.* Une ſatisfaction ſuffiſante honore celui

qui

qui la fait; une réparation outrée, l'avilit. La position de Gaston de Foix, fils de la Sœur du Roi, désigné lui-même pour être Roi de Naples, & actuellement Général de Baïard, est la même à quelques égards que celle du Prince de Condé : mais elle est encore plus délicate, par une raison. Baïard était depuis dix ans le Chevalier le plus fameux & le plus terrible dans les Combats singuliers; Gaston, tout jeune encore, & lui faisant réparation, pouvait être soupçonné de le craindre; & Baïard ne pouvait jamais être soupçonné de craindre Gaston. Il y a plus. Comme il fallait nécessairement que Baïard, pour répondre à la générosité de son Rival, sur-tout si elle eût été excessive, eût fini par lui céder sa Maîtresse; on n'eût pas manqué de dire que Gaston, en s'humiliant devant lui, avait eu en vue d'obtenir le prix de cet abbaissement, & avait lâchement immolé sa Gloire à son Amour. Ces raisons me paraissent sans replique.

Enfin, suivant un autre plan qu'on m'a proposé, si j'eusse représenté Baïard offensé, aïant droit de demander réparation, & cependant mettant son Epée aux pieds de Nemours, & lui cèdant encore Euphémie; Nemours eût été accablé de confusion, anéanti par la Gloire de son Rival, hors d'état de lui répondre que par un sot repentir, & dès-lors dégradé aux yeux du Spectateur. C'est précisément ce qu'auraient fort désiré ceux qui me donnaient ce beau conseil.

Il me semble que j'ai ménagé au contraire l'Honneur de mes deux Héros, de façon qu'il est difficile de décider lequel est le plus généreux. D'un côté l'action de Nemours est au-dessus de celle du Prince de Condé; parce que Nemours est l'Offensé, Condé était l'Offenseur. De l'autre, Baïard est bien plus grand que l'Officier, parce qu'il répare, parce qu'il met le plus éclatant appareil à sa réparation; & parce qu'il sacrifie son Amour. J'avoue que je me trouve heureux, & très-heureux, d'avoir conçu d'abord mes deux Scènes telles qu'elles sont, sans avoir seulement eu la moindre idée de toutes ces autres tournures qui auraient pu m'égarer; & dans lesquelles je ne vois que des illusions enfantées par la fureur de critiquer, mais qui disparaissent après un instant d'examen. Tant il est vrai que »la Critique est aisée & l'Art est difficile «.

Cet encens noble & pur.....
Il eut droit d'être offert aux plus illuſtres Reines.

La Reine de Caſtille, Femme de Henry de Tranſtamare, appelait du Gueſclin ſon Chevalier.

Court à ce Pont fatal, le voit ſans Défenſeurs,
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols Vainqueurs.

Baïard renouvela deux fois en ſa vie cette action preſque incroyable d'Horatius Coclès. Au Pont du Garillan, dans le Royaume de Naples, il arrêta ſeul deux cents Eſpagnols: on le ſecourut à tems, & ils furent chaſſés. Après la funeſte journée des Eperons, il ſauva les débris de l'Armée Françaiſe, en ſe ſacrifiant lui-même, & en retenant pendant près d'une heure, avec quinze Gendarmes, à l'entrée d'un Pont, la plus grande partie de l'Armée victorieuſe. Mais un Corps d'Anglais, aïant paſſé la Riviere ſur des batteaux, vint l'enveloper par derriere: & Baïard, par un tour aſſez plaiſant, fut pris ſans être priſonnier. En effet il perce tout ce qui l'entoure, & remarquant au-delà du Pont un Officier Anglais qui, croyant l'action finie, & excédé de fatigue, était aſſis au pied d'un Arbre, il court à lui la lance en arrêt, & lui crie: Rends-toi, Homme d'Armes, ou tu es mort. L'Anglais effrayé ſe rend: & moi, lui dit Baïard, je me rends auſſi à vous. Depuis, l'Officier Anglais oſa demander la rançon de Baïard à qui il devait la vie. L'Empereur & le Roi d'Angleterre rejetèrent cette prétention ignoble.

Tout le fer d'une lance encor dans ſa bleſſure.

Baïard, à l'aſſault de Breſſe, voulut ſe charger de la pointe de l'attaque. Au moment qu'il venait d'emporter le retranchement, » il reçut, dans le haut de la cuiſſe, un » coup de pique qui entra ſi avant, que le bout ſe rompit; » le fer & un tronçon du bois reſtèrent dans la plaie. Il dit » au Seigneur de Molart, ſon parent, qui combattait

» auprès de lui : *Compagnon, faites marcher vos gens, je* » *suis mort.* Nemours apprend ce malheur, & s'écrie en » versant quelques larmes ; *Eh ! mes amis, vengeons le* » *plus accompli Chevalier qui fut au monde.* La Ville fut bientôt forcée, & quelques Archers y portèrent Baïard *sur une porte qu'ils dépendirent.* On n'avait pas alors dans nos Armées ces soins prévoyans & inconcevables, que l'Humanité fait prodiguer aujourd'hui, au milieu des champs de carnage où elle est si horriblement outragée. Baïard fut long-tems sans être secouru, dans la maison où on le porta. La Dame à qui cette maison appartenait, se jeta à genoux, le suppliant de sauver sa vie, ses biens & l'honneur de ses filles. Le Chevalier lui jura que sa présence serait une Sauve-garde assurée. Cette femme alla elle-même, avec deux Soldats, chercher le Chirurgien qui ôta le fer de la plaie, & décida que la blessure n'était pas mortelle. Cet événement était théâtral & tout-à-fait dans le genre de la Tragédie Grecque. Je prie cependant d'observer que Baïard ne reste sur la Scène que six minutes au plus ; & que, selon l'Histoire, il garda le fer dans sa plaie pendant plus d'une heure ; ce qui se voit tous les jours à la Guerre.

Mes cinq derniers Aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaissent leur Fils mourant sur des Drapeaux.

Baïard sortait de la famille des Terrails, ancienne Maison du Dauphiné, établie à Grignan, & qu'on croit originaire d'Allemagne. Les ancêtres de Baïard étaient déja illustres sous les Princes particuliers qui gouvernaient le Dauphiné, avant que cette Province fût donnée à la France. Aubert Terrail, cinquieme aïeul du Chevalier, fut tué dans une bataille à côté du Dauphin Humbert. Philippe, quatrieme aïeul, étant passé sous la domination Française avec la Province, fut tué à la bataille de Poitiers. Jean son fils, à celle de Verneuil ; Pierre I, son petit-fils, à celle d'Azincourt ; Pierre II, aïeul de Baïard, à Montlhery. Enfin Aimond, son père, reçut quatre blessures à la bataille de Guinegaste, & resta tellement estropié qu'il fut obligé de quitter le Service.

Le Chevalier Baïard eut trois frères. George, qui lui succéda ; & deux autres qui étaient dans l'Eglise. George n'eut que des filles : & il ne resta plus de mâles de la famille, que ceux d'une branche sortie de Pierre I, mort à Azincourt. Cette branche s'est perpétuée jusqu'en 1622, sous le nom de Terrail, Seigneurs de Bernin. (M. d'Expilly.) C'est de cette branche que descendent, par les femmes, M. le Comte d'Estaing, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & M. le Marquis du Terrail, qui est fils d'une d'Estaing. J'ai eu cette alliance en vue, quand j'ai dit au cinquieme acte : *D'Estaing, cœur tout de flâme, à qui le sang me lie :* & les vers qui suivent sont relatifs à l'événement glorieux qui a mérité aux d'Estaings l'honneur de porter les armes du Roi. On sait qu'un de leurs ancêtres sauva la vie à Philippe-Auguste renversé de son cheval au fort de la mêlée, sur le champ de bataille de Bovines. *Voyez Daniel.*

Un traître m'a frappé, ne pleure pas sur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

C'est le fameux mot de Baïard mourant, au Connétable de Bourbon. » Monseigneur, il ne faut pas avoir » pitié de moi, qui meurs en homme de bien : mais j'ai » pitié de vous, qui êtes armé contre votre Prince, votre » Patrie & votre serment ». M. de Voltaire a fait usage de ce mot dans sa belle Tragédie d'Adélaïde du Guesclin.

Je te plains plus que moi, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait & le Sang dont tu sors.
. . . . . Plaignez-le plus que moi,
Plaignez-le, il vous offense, il a trahi son Roi.

Je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de rendre à Baïard des paroles qui lui appartiennent. Elles produisent dans ma Pièce une situation moins vive ; mais qui a une délicatesse particulière, en ce que Baïard parlant au coupable même, croit lui parler d'un autre. C'est gagner un peu, en perdant beaucoup.

Trente mille Guerriers, ardens à se défendre....
Par dix mille Français forcés dans un Rempart.

Quoique j'aie mis des Espagnols & des Romains dans Bresse, je n'ai pas augmenté le nombre des Combattans qui défendaient la Ville : il se montait à plus de 22000 hommes, sans compter les Habitans qui étaient tous armés Les Femmes mêmes jetaient par les fenêtres des pierres, de l'eau bouillante, &c. Nemours n'avait pas douze mille hommes en tout; & il en avait laissé douze cents sous les ordres de d'Alègre, vers la Porte de Saint Jean, la seule que les Ennemis n'eussent pas murée, & par laquelle ils pouvaient faire une sortie. Ces douze cents hommes ne montèrent point à l'Assault; ils écrasèrent les Fuyards. La disproportion était si grande pour le nombre, entre les Assaillans & les Défenseurs de Bresse, que ceux-ci se croyant sûrs de leur triomphe, délibérèrent s'ils inhumeraient les Français en Terre-Sainte: (car on regardait comme excomuniés des gens qui faisaient la Guerre au Pape.) C'était bien-là l'histoire de l'Ours & des Chasseurs.

Et notre Armée en ordre au fort de la Tempête,
Comme un Camp dessiné pour les jeux d'une fête.

Les Historiens parlent tous avec enthousiasme, de la précision & de la facilité avec laquelle Gaston faisait faire à son Armée les plus grandes évolutions, & tous ces mouvemens rapides qui gouvernent la Fortune. Après avoir forcé les Retranchemens & les Remparts de Bresse, il arrêta ses Troupes au-delà d'un Pont, & les remit si promptement & si bien en ordre qu'on aurait cru qu'elles n'avaient pas encore vu l'Ennemi. Il recueillit à l'instant le fruit de sa sagesse. Car il trouva sur la grande Place de la Ville, la Gendarmerie Vénitienne toute fraîche & dans la plus belle ordonnance. Que seraient devenus les Vainqueurs, si leur Général leur eût permis l'abus de la Victoire, & s'il ne les eût pas accoutumés à être toujours prêts à combattre, même en for-

tant du Combat. Qu'il eſt ſurprenant que le ſeul Général de ce ſiècle qui ait porté la Diſcipline & la Manœuvre Militaire à ce point de perfection, ait été un jeune homme de 20 à 22 ans ! Quelle tête & quel génie ! Auſſi diſait-t-on de lui, qu'il était l'Ame de ſon Armée, & » qu'il la faiſait mouvoir auſſi aiſément qu'il remuait ſon propre Corps. Au milieu de la mêlée il prenait ſon parti auſſi tranquilement que » dans ſa Tente. Le Soldat montrait, dès qu'il le voyait, » une confiance qu'il n'avait pas ſous les autres Chefs «. On haſardait tout avec lui, parce qu'on l'adorait, & parce qu'on croyait preſque ne rien haſarder. En effet à cet Aſſault de Breſſe, qui coûta une Armée entiere aux Aſſiégés, il ne perdit pas deux cents hommes.

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours,
Je vois la France heureuſe & lui laiſſe Nemours.

Ce mot eſt d'Epaminondas : & j'ai pu le prêter à Baïard : on a aſſez prêté aux Anciens les belles paroles de nos Grands Hommes.

Je fais ce nouvel Art ignoré des Français.

Le premier eſſai de la Mine fut fait en 1487, par les Génois, au Siége de Sérézanella : l'eſſai n'aïant pas réuſſi, on regarda cet Art comme une chimère. Navarre, Soldat de fortune, & par conſéquent Homme de génie, vit que ce n'était pas la faute de l'Art, mais celle de l'Ouvrier. Il perfectionna la nouvelle invention, & en 1503 il renverſa les remparts des Châteaux de Naples. Mais il n'était pas encore bien ſûr de ſes principes : car en 1512, peu de jours avant l'Aſſault de Breſſe, il fit ſauter une muraille de Bologne ſi perpendiculairement, qu'elle retomba à la même place. Les Bolonais regardèrent cet événement comme un miracle fait en leur faveur & contre le Pape : ce qui fournit d'aſſez bonnes plaiſanteries à nos Hiſtoriens. J'ai donné la connaiſſance de cette Science récente, à Altémore plutôt qu'à Avogare, parce que les jeunes gens ſont toujours plus amou-

reux des nouvelles inventions que les Vieillards. Mais j'ai cru que l'incertitude d'un Art naissant, & le défaut d'expérience qui rendait encore les mépriſes fréquentes, pouvaient me ſervir un peu pour le dénoûment de ma Pièce.

Non, Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables.

Ce Général Eſpagnol, très-habile dans l'Art Militaire, fut toute ſa vie intriguant & factieux: élevé à la Cour de Ferdinand, il lui était difficile d'avoir l'ame honnête. Il fut pris par Gaſton de Foix à la Bataille de Ravenne: dans la ſuite il contribua preſque autant que le Connétable de Bourbon à la Victoire de Pavie: mais il voulut ſe rendre Maître de la perſonne de François I, pour compoſer avec Charles-Quint & lui faire la loi. Il finit par tromper ſes ſemblables: il livra indignement Moron, Chancelier du Milanès, & tous les autres Conjurés avec leſquels il avait formé le plan de chaſſer Charles-Quint de l'Italie, & de s'aſſurer le Royaume de Naples pour prix de ſa trahiſon. Le complot aïant été découvert, Peſcaire feignit de ne s'y être prêté que pour mieux en connaître les reſſorts, & les dévoiler enſuite à l'Empereur. Cette tournure ne perſuada pas Charles-Quint, & Peſcaire mourut peu de tems après d'une façon aſſez ſuſpecte.

Epargnez l'Habitant; faible inſtrument du crime,

On l'en rend trop ſouvent la première Victime.

Gaſton était auſſi clément, auſſi humain que brave. Il voulut épargner aux Breſſans la ruine de leur Ville; il leur propoſa de ſe rendre à des conditions honnêtes, quelque criminelle que fût leur rébellion: ils lui répondirent par des plaiſanteries Italiennes ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa belle figure. Nemours fut forcé de donner l'Aſſault; & après avoir emporté les remparts, il fallut combattre encore de rue en rue: alors il n'y eut plus de moyen capable d'arrêter la fureur des Troupes; & Gaſton aurait été déſobéi pour la pre-

miere fois, s'il avait voulu empêcher le pillage. L'Hiſtorien de Baïard atteſte que *Nemours ne voulut ni boire ni manger qu'il n'eût rappelé tous les Capitaines & rétabli l'ordre.* Malgré tous ſes ſoins, ce fut une boucherie : il y eut huit mille Soldats Vénitiens & plus de douze mille Habitans de tués. La rage des Français était légitime ; car les Breſſans, lors de leur rébellion, avaient impitoyablement égorgé tous les Français établis dans leur Ville, ſans vouloir faire grace à un ſeul.

Le Comte Avogare prit la fuite & fut arrêté par la Cavalerie de d'Alègre. Je ne ſais pour quelle raiſon l'Auteur des Vies des Hommes Illuſtres a voulu rendre intéreſſans ce Traître Avogare & ſon fils, en les repréſentant tous deux ſur le même Echaffaud s'embraſſant à l'heure de la mort. Cette image ſemble jeter ſur le caractère de Gaſton une teinte de cruauté, qui lui eſt abſolument étrangere, & que mon devoir m'oblige d'effacer entiérement. Diſcutons le fait avec exactitude.

L'Hiſtorien de Baïard ne dit point que le fils d'Avogare ſoit mort dans les ſupplices : il ne parle que du Père & de deux autres Breſſans qu'il nomme. L'Abbé du Bos dit que » Gaſton, qui ſavait punir & récompenſer, fit trancher la » tête ſur le champ au Comte Avogare, & que quelques » jours après ſes deux Fils furent exécutés avec les autres » Chefs de la révolte «. J'ignore d'où il emprunte ce récit, qui eſt fort différent du premier. Car immoler le Fils aux yeux du Père, eût été une barbarie digne de Louïs XI, & non pas de Gaſton de Foix. Mais les punir tous deux ſéparément, quand ils étaient tous deux ſi coupables, c'était un acte de juſtice devenu néceſſaire ; & je le prouve.

Si Avogare fût né Vénitien, il aurait eu une ſorte d'excuſe dans le deſir d'être utile à ſes premiers Maîtres : quoique ce ne ſoit jamais par des trahiſons que l'on doive ſervir ſa Patrie ; ou au moins quand on les haſarde, on s'expoſe au ſalaire qu'elles reçoivent dans tout Pays. Mais Avogare était né Breſſan, & par conſéquent Sujet de Louïs XII, puiſque Breſſe avait toujours fait partie du Milanès. Si Louïs XII avait pendant quelque tems cédé cette Ville aux Vénitiens : certainement quand il était rentré dans ſes droits, ſes anciens Sujets étaient inexcuſables de le trahir pour des Maîtres qu'ils n'avaient ſervis que dix ans & ſous la domination deſquels ils n'étaient pas nés. Il faut obſerver en-

core que ce n'était pas la premiere trahiſon qu'on eût tramée dans Breſſe. Baïard, qui n'était pas cruel, avait été obligé, quelques mois auparavant, d'y faire couper la tête à un Comte Martiningue, Chef d'une autre conſpiration. Les Français étaient las de toujours pardonner, & d'être toujours les victimes de leur clémence. Il y a de la barbarie à épargner ces Bourreaux de l'Humanité, qui par leurs intrigues prolongent des Guerres, excitent des ſoulevemens, des maſſacres, & font périr une multitude d'Hommes vertueux. Avogare & ſes complices venaient, par leur conjuration, de cauſer la perte de vingt-deux mille Italiens leurs Compatriotes; ils avaient fait aſſaſſiner en pleine paix un grand nombre de Français; ils avaient voulu perdre notre Armée entiere; Baïard était expirant par une ſuite de leur révolte; & Nemours leur aurait fait grace! Et on regrettera trois Têtes perfides qui s'embarraſſaient ſi peu d'en faire tomber des milliers; ces Lâches qui n'avaient pas ſu mourir noblement au milieu de leurs innombrables Victimes! Eſt-ce à la vue d'une Ville ruiſſelante de ſang & regorgeant de cadavres, que Nemours aurait pardonné à ceux dont ce ſpectacle était l'horrible ouvrage?

Mais doublez la rançon qui dut m'être remiſe;
A vos Soldats bleſſés je la voulais offrir.

C'eſt ici une imitation aſſez faible de la généroſité que Baïard exerça envers la Dame chez laquelle il avait été porté après ſa bleſſure. Cette heureuſe mère, penſant lui devoir un témoignage de ſa reconnaiſſance & même une ſorte de rançon pour le ſalut de ſes filles & la conſervation de ſes biens, lui apporta, lorſqu'il allait partir, un petit coffre rempli de 2500 ducats. Baïard ſourit: elle crut qu'il s'indignait de la modicité de la ſomme: mais bientôt détrompée, & voyant ſes refus qu'elle ne pouvait vaincre, elle s'en offenſa. Le bon Chevalier ne voulant pas l'affliger tout-à-fait, la pria de faire venir ſes filles: & après s'être excuſé devant elles de ce qu'il n'avait pas à leur offrir des préſens aſſez honorables, il leur dit: » mais en voila un que » votre Mère vient de me faire accepter; daignez partager

» entre vous deux, ces 2000 ducats; afin qu'il soit dit que » Baïard a aidé à vous marier ». A l'égard des cinq cents ducats restans, il pria la Mère de les distribuer pour lui aux plus malheureux des Habitans qui avaient été pillés.

J'ai beaucoup regretté que cette situation intéressante ne fût point Tragique : il a fallu en changer l'objet pour l'adapter à mon plan : encore ne pouvait-elle convenir qu'à un moment tranquile, tel qu'est ordinairement l'ouverture d'un Acte. Heureusement celle du cinquième Acte de ma Pièce exigeait un petit établissement de Scène, auquel ce hors-d'œuvre pouvait convenir : mais dès-lors il m'était indispensable d'être très-court.

Et tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière aux mains de ce Soldat.

Le personnage de ce Déserteur offre un nouvel exemple de l'influence que les Petits ont sur la destinée des Grands. Quoique son aventure ne soit pas exactement vraie, elle peut être regardée comme historique dans un sens : car on sait que presque toutes les conjurations ont été découvertes par des Subalternes. Dans les tems de révolutions, dans les guerres ordinaires, & même dans le cours de la vie commune, c'est souvent des derniers des hommes que dépend le sort des Princes & des Rois. Le Soldat Thrace, dans Zelmire, & le Maire de Calais ont déjà rappelé deux fois cette utile vérité : je crois qu'on ne peut trop la répéter aux Grands. Hélas ! ils ont autour d'eux tant de gens intéressés à la leur faire oublier, qu'ils doivent savoir quelque gré à ceux qui se chargent du soin nécessaire & courageux de les en entretenir quelquefois. L'Art du Poëte Tragique consiste alors à ne pas répéter son sermon de la même manière, mais à changer de texte, de moyens & d'images.

Voilà de l'Italie & l'opprobre, & la gloire.

J'ai eu soin de rendre aux Italiens la justice qui leur est duë, en ne rejetant pas sur leur Nation la honte de quel-

ques Scélérats. Euphémie & le Duc d'Urbin ſont des perſonnages vertueux qui honorent leur Pays. Si le Duc d'Urbin n'a pas d'abord toute la franchiſe de nos Chevaliers, il les égale enfin en magnanimité, & il eſt le premier à ſe reprocher de les avoir égalés trop tard. Je n'ai parlé qu'avec les plus grands & les plus juſtes éloges, des Vénitiens & en particulier du célèbre l'Alviane. Il n'était point à Breſſe : il était encore priſonnier depuis la bataille d'Agnadel. Le Provéditeur Gritti commandait l'Armée qui ſurprit & défendit Breſſe : il fut pris dans une Maiſon, où il eſſaya vainement de rendre un reſte de combat. Quant aux Vénitiens en général, nos Hiſtoriens Français, & notamment celui de Baïard, rendent à leur courage & à la nobleſſe de leurs procédés, pendant toute cette guerre, un hommage que je me ſuis fait un devoir & un plaiſir de renouveler. Il eſt triſte que la gloire de cette République ſerve à augmenter le déshonneur de Jules II. & de Ferdinand.

Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire.

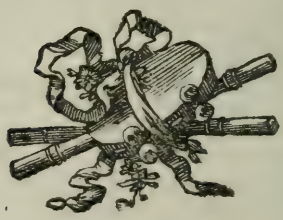
C'eſt la traduction littérale de ce fameux vers : *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.* On varie aſſez ſur les circonſtances de la mort de Gaſton de Foix. Voici les détails les plus vraiſemblables : l'Hiſtorien de Baïard, qui me les fournit, devait les avoir entendu raconter plus d'une fois à ſon Maître.

La Victoire de Ravenne étant décidée, Baïard pria Gaſton de le charger de la pourſuite & de reſter ſur le champ de bataille. Gaſton y reſta quelque tems. Mais un Corps de Piquiers Eſpagnols avait percé au commencement de l'action un Corps d'Archers Français, & n'oſant plus retourner en arrière où tout était couvert de nos troupes victorieuſes, il prit le chemin de la Ville pour s'y réfugier. Gaſton n'étant pas fort loin de la Chauſſée, voit ce mouvement, s'avance pour reconnaître, & crie à quelques Archers qui venaient le rejoindre, *qu'eſt-ce que c'eſt ?* Ils répondent : *ce ſont les Eſpagnols qui nous ont défaits.* Nemours, croyant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était, part comme l'éclair, ne penſe pas qu'il s'eſt éloigné du gros de ſa Cavalerie, &

qu'il n'a autour de lui que quinze hommes d'armes ; il fond sur les deux bataillons Espagnols, y pénètre malgré la forêt de Piques qu'on lui oppose : mais bientôt son cheval est tué ; Nemours tombe ; il se relève, & se défend long-tems en désespéré, n'aïant d'autre arme que son épée. En vain Lautrec s'écrie : ne le tuez pas ; c'est notre Vice-Roi, le frère de votre Reine : les Espagnols furieux le percent de mille coups ; il reçut, au visage seul, quatorze blessures.

Baïard revenant de la poursuite, rencontra les mêmes bataillons ; il leur fit rendre leurs Enseignes & les laissa aller, parce qu'il n'avait alors avec lui que 40 hommes d'armes. Il ignorait le malheur de Gaston : peut-être s'il l'eût su, la douleur & la colère l'auraient-elles égaré, & se serait-il perdu à son tour en voulant venger son Général & son Ami.

Baïard, dans la Lettre qu'on va lire, ne dit point qu'il eût prié Gaston, au moment de la victoire, de ne plus s'exposer. Mais dans l'excès de l'affliction, Baïard peut n'avoir pas tout dit : son amitié & sa modestie se refusaient peut-être d'accuser Gaston, & d'écrire ces mots douloureux & vains ; s'il m'avoit cru, je ne le pleurerais pas.



LETTRE
DU CHEVALIER BAÏARD

A Laurent Aleman son Oncle, sur la Bataille de Ravenne.

MONSIEUR, si très-humblement que faire puis, à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jà avez pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre Armée vint loger auprès de cette Ville de Ravenne : nos ennemis y furent aussitôt que nous, afin de donner cœur à ladite Ville ; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couraient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre Camp, Monsieur de Nemours se délibéra de donner bataille ; & Dimanche dernier passa une petite rivière, qui était entre nosdits Ennemis & nous. Si les vinsmes rencontrer ; ils marchaient en très-bel ordre & étaient plus de 1700 hommes d'armes, les plus gorgias (les plus fiers) & triomphans qu'on vit jamais ; & bien 14000 hommes de pied, aussi gentils galans qu'on saurait dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affolait, ruër sur notre bataille, en laquelle était Monsieur de Nemours en personne, sa Compagnie, celle de Monsieur de Lorraine, de M. d'Ars, & autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lesdits Ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde qui était de 1000 hommes d'armes & nous, il y avait de grands fossés, & aussi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits 1000 hommes d'armes des Ennemis, ou envi-

ron. *En cet endroit Monſieur de Nemours rompit ſa lance ; & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & demie braſſée davantage.* Si furent leſdits 1000 hommes d'armes défaits & mis en fuite, & ainſi que leur donnions la chaſſe, vinſmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou ſix cents hommes d'armes qui s'y étaient parqués ; & au-devant d'eux avaient mis des Charettes à deux rouës, ſur leſquelles il y avait un grand fer à deux ailes, de la longueur de deux ou trois braſſées (1) ; & étaient nos gens de pied combattus main à main. Leurſdits gens de pied avaient tant d'arquebutes que, quand ce vint à l'aborder, ils tuerent quaſi tous nos Capitaines de Gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent ſi bien ſecourus des Gens-d'Armes, qu'après bien combattre, noſdits Ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & ſept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués & la plupart de leurs Capitaines, avec ſept ou huit mille hommes de pied. Et ne ſait-on point qu'il ſe ſoit ſauvé aucun Capitaine que le Vice-Roi : car nous avons priſonniers le Seigneur Fabrice Colonne, le Cardinal de Médicis Légat du Pape, Petro Navarre, le Marquis de Peſquierre, le Marquis de Padule, le fils du Prince de Melfe, Don Jean de Cardonne, le fils du Marquis de Bélonde, & d'autres dont je ne ſais les noms ; ceux qui ſe ſauvèrent furent chaſſés huit ou dix milles, & s'en vont par les montagnes écartées ; & encore dit-on que les Vilains (Payſans) les ont mis en pièces.

Monſieur, ſi le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres Gentilshommes l'ont bien perduë : car ainſi que nous donnions la chaſſe, Monſieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui ſe ralliaient ; ſi voulut donner dedans : mais le Gentil Prince ſe trouva ſi mal accompagné qu'il y fut tué ; dont de toutes les déplaiſances & *deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a démené & qu'on démène encore en notre Camp : car il ſemble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je,*

(1) Cela reſſemble aſſez aux Chariots armés de faulx tranchantes, dont les Anciens faiſaient uſage. La Lettre de Baïard juſtifie les Hiſtoriens qui ont raporté cette circonſtance de la Bataille de Ravenne.

Monſieur, que c'eſt le plus grand dommage que de Prince qui mourut de cent ans a: & s'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choſes que oncques Prince ne fit. Et peuvent bien dire les Soldats qu'ils ont perdu leur père: Et de moi, Monſieur, je ne ſaurais vivre qu'en mélancholie: car j'ai tant perdu que je ne le vous ſaurais écrire.

En d'autres lieux furent tués Monſieur d'Alègre & ſon Fils, Monſieur du Molard, ſix Capitaines Allemans & le Capitaine Jacob, leur Colonel; le Capitaine Maugiron; le Baron de Grand-Mont, & plus de deux cents Gentilshommes de nom & tous d'eſtime: ſans plus de deux mille hommes de pied des nôtres: & vous aſſûre que de cent ans le Royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le Corps de feu Monſieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a ſu aviſer: car on porte devant lui dix-huit ou vingt Enſeignes les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan, juſqu'à ce que le Roi ait mandé s'il veut qu'il ſoit porté en France, ou non.

Monſieur, notre armée s'en va temporiſant par cette Romagne prenant toutes les Villes pour le Concile. (de Piſe.) Ils ne ſe font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés, comme a été cette Ville de Ravenne, en laquelle n'eſt rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le Roi n'ait mandé ce qu'il veut que ſon armée faſſe.

Monſieur, touchant le frère du Poſte, dont vous m'avez écrit; incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puiſque ceci eſt dépêché, je crois qu'aurons abſtinence de guerres: toutefois les Suiſſes font quelque bruit toujours, mais quand ils ſauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choſes ſeront un peu appaiſées, je vous irai voir. Priant Dieu, Monſieur, qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au Camp de Ravenne, ce 14 jour d'Avril, Votre humble ſerviteur.

BAÏARD.

L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROI

le 11 Avril, jour de Paſques, l'an 1512.

Rolle de l'Avant-garde.

PREMIEREMENT, le Duc de Ferrare, qui ménera ladite Avant-garde.	100 Lances.
Monſieur de Lautrec.	50 Lances.
Monſieur le Grand-Maître.	50 Lances.
Monſieur de Bourbon.	50 Lances.
Monſieur d'Imbercourt.	40 Lances.
Monſieur de Boiſy.	50 Lances.
Monſieur le Sénéchal de Rouergue.	60 Lances.
Monſieur le Grand-Ecuyer.	50 Lances.
Le Comte de Muſol.	40 Lances.
Monſieur de Fontanilles.	40 Lances.
Monſieur du Pleſſis.	100 Lances.
Monſieur de Bedan.	100 Lances.
Monſieur de Mazières, Bâtard de Rieux.	20 Lances.
Somme	750 Lances.

Plus, Jean Bernardin Carach.	500 Allemans.
Le Bâtard de la Balme.	100 Allemans.
Plus, les 300 Chevaux-Légers du Duc de Ferrare.	300 Chevaux-Légers.
Somme	900 Chevaux.

Gens de Pied.

Monſieur du Moular.	2000 hommes.
Le Capitaine Jacob.	2000 hommes.
Somme	4000 hommes.

De

De l'autre part.	4000	hommes.
Le Bâtard de Clèves.	1000	hommes.
Le Capitaine Philippe.	1000	hommes.
Le frère du Capitaine Jacob.	1000	hommes.
Le Baron de Gaveral.	1000	hommes.
Somme	8000	hommes.

Bataille.

Toute la Bande de l'Artillerie que Monsieur le Grand-Sénéchal conduira avec les Gentils-Hommes de l'Hôtel du Roi.	200	Lances.
Monsieur de Crussol.	200	Archers.
La Compagnie de Monsieur (de Gaston de Foix.)	100	Lances.
Monsieur de Lorraine, Baïard conduisant la Compagnie.	80	Lances.
Monsieur d'Aubigny.	50	Lances.
Monsieur de Duras.	50	Lances.
Monsieur l'Amiral.	50	Lances.
Monsieur de Tende.	50	Lances.
Somme	580	Lances.

Gens de Pied.

Le Cadet de Duras.	1000	hommes.
Le Capitaine Odet (de Foix, parent de Gaston.)	1000	hommes.
Monsieur de Mont-miral.	1000	hommes.

Et s'en iront joindre à l'Avant-garde si l'affaire y est, ou à l'Arrière-garde.

L'Arrière-garde.

L'arrière-garde conduira Monsieur d'Alègre avec sa Compagnie.	50	Lances.
Le Marquis de Mont-Ferrat.	50	Lances.
Le Sénéchal d'Armagnac.	20	Lances.
Somme	120	Lances.

De l'autre part.	120 Lances.
Monſieur de Prie.	50 Lances.
Monſieur d'Eſtanſon ou le Chevalier Blanc.	60 Lances.
Monſieur de Buſſy.	20 Lances.
Somme	250 Lances.

Gens de Pied.

Le Sieur Frédéric.	1000 hommes.
Le Comte Maleſtoc.	500 hommes.
Le Comte Pariſot.	500 hommes.
Le Marquis de Maleſpine.	300 hommes.
Le Marquis Bernardo.	500 hommes.
Longueval.	300 hommes.
Antoine Bellot.	300 hommes.
Jean Jacques de Caſtille.	500 hommes.
Verdançon.	500 hommes.
Somme	4400 hommes.

Monſieur ſera avec 40 Hommes d'Armes, & trois ou quatre Capitaines, tels qu'il lui plaira aviſer, pour l'accompagner, & ira où ſera l'affaire pour y donner ordre.

Somme de Lances.	1580.
Albanois & Chevaux-Légers	900.
Gens de Pied.	15400.

Ces deux Pièces ſont enregiſtrées en la Chambre des Comptes de Grenoble, au Livre 3 des *Généralia*, fol 364, en la deuxième Cotte.

ANECDOTES

Sur la Sépulture de Baïard, & sur la Statuë de Gaston de Foix.

I.

» BAÏARD, (c'est M. d'Expilly qui parle) fut enterré au-
» devant du grand Autel des Minimes de la Plaine, à un
» quart de lieuë de Grenoble, où néanmoins ne lui fut
» dressé ni tombeau, ni monument, ni marque aucune
» qui pût faire connaître que ce lieu renferme un si pré-
» cieux dépôt. Le Roi Henri IV, qui avait toujours à la
» bouche & dans le cœur les mérites de Baïard, & les pro-
» posait souvent pour exemple à sa Noblesse, étant à Gre-
» noble, l'an 1600, se résolut de lui faire ériger un Tom-
» beau digne du renom d'un tel Chevalier & de Sa Ma-
» jesté. Mais la Guerre survenuë en Savoye, le mariage
» du Roi, & tant d'autres événemens arrivés depuis, ont
» empêché l'effet de ce Royal dessein..... Les trois États de
» Dauphiné, étant assemblés à Grenoble en 1619, firent
» un fonds de 1000 livres », (qui vaudraient plus de
2000 l. d'aujourd'hui) » pour lui dresser un monument ;
» mais les deniers aïant été divertis, on n'a rien fait ».

II.

On vient de lire dans la Lettre de Baïard que Gaston de Foix, après sa mort, fut porté à Milan. On l'enterra dans la grande Eglise à côté du Maître-Autel : & dans le premier moment on se borna à élever sur sa tombe un Trophée des Drapeaux pris à Ravenne. Quelque tems après, les Confédérés s'emparèrent de Milan. Mathieu Skeiner, Cardinal de Sion, *le Boute-feu de la Sainte Ligue*, lui qui joua dans toutes ces Guerres le véritable rôle de l'Alecto de Virgile ; ce Prêtre sanguinaire eut la lâcheté de faire exhumer

le Héros de la France, ſous prétexte de l'abſurde excommunication lancée contre les Ennemis du Pape. Les Français, & beaucoup d'Italiens, ſouhaitaient alors à Jules II & au Cardinal Skeiner, autant de droiture, de juſtice, d'honneur & de bonté qu'en avait eu le Prince dont ils oſaient ainſi damner l'Ame & outrager les Cendres. Mais lorſque les Français rentrèrent dans Milan, ils firent ériger à Gaſton un ſuperbe Mauſolée en marbre, dans l'Egliſe des Religieuſes de Sainte-Marthe, où ſon Corps avait été tranſporté. On repréſenta ce Prince, ſuivant l'uſage du Siècle, étendu ſur la Tombe, dans la ſituation d'un Homme qui dort profondément. En 1685, la vétuſté de l'Egliſe obligea de la reconſtruire : le Tombeau étant fort endommagé, on jugea néceſſaire de l'abattre. Mais les Religieuſes conſervèrent la figure du Héros. Elles firent pratiquer dans le mur de la nouvelle Egliſe, mais en-dehors, & du côté qui donne dans la Cour du Couvent, une Niche aſſez ornée, où cette Statue fut placée debout avec une Inſcription qui contient le petit détail qu'on vient de lire (1). J'ai actuellement entre les mains le deſſin de la Figure & la copie de l'Inſcription. La Phyſionomie de Gaſton de Foix eſt douce & belle : mais je n'y vois pas l'air terrible & martial que l'Abbé du Bos donne à cette Statue, & que ne peut guère avoir un jeune Homme dans le calme du ſommeil & avec les yeux fermés. Ces particularités, & ſur-tout l'Inſcription, prouvent que les Religieuſes n'ont pas démoli le Tombeau par mépris, ou par ignorance, comme l'Abbé du Bos l'annonce. Il aura été mal inſtruit par quelque Voyageur léger dans ſes obſervations : & quand je relève cette erreur d'un Hiſtorien qui en commet ſi peu, je crois plutôt lui rendre hommage que le critiquer.

(1) *Simulacrum Gaſtonis Foxii, Gallicarum Copiarum Ductoris, qui in Ravennæ prælio cecidit, anno 1512. Cum in Æde Marthæ reſtituendâ ejus tumulus dirutus ſit, hujus ce Cœnobii Virgines, ad tanti Ducis immortalitatem, hoc in loco collocandum curavêre : anno 1685.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Gaston & Baïard*, Tragédie ; & je n'y ai rien trouvé qui ne dût en faire desirer l'impression. A Paris ce 10 Novembre 1769.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôté de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé le Sieur DE BELLOY, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *Gaston & Baïard*, *Gabrielle de Vergy*, *Tragédies*, *avec des Mémoires Historiques*, *& quelques autres Ouvrages de Littérature*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine

de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages, & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers, Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treiziéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de Notre Régne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 905. Fol. 67. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 14 Décembre 1769.

BRIASSON, *Syndic.*

ERRATA.

PAGE 102, vers 4. *ta vertu*, liſez, *tes vertus.*
Ibid. vers 5. *je lui dois*, liſez, *je leur dois.*
Ibid. vers 6. *le Deſtin la fit naître*, liſez, *les fit naître.*
Page 144. ligne 11. *à l'inſtant même entre deux Guerriers ;* liſez, *à l'inſtant même, entre deux Guerriers.*

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1770.

GABRIELLE DE VERGY,

PAR M. DE BELLOY.

CETTE Tragédie, ainſi que celle de Gaſton & Baïard, ſe trouve à BORDEAUX, chez les Freres LABOTIERRE.

A BEZANÇON, chez de St. AGATHE.
A LYON, chez ROSSETTE.
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A METZ, chez MARCHAL.
A RENNES, chez Jacques VATAR.
A NANTES, chez la Veuve VATAR, & Fils.
A ROUEN, chez Abraham LUCAS.
A CAEN, chez LE ROY.
A STRASBOURG, chez BAVER.
A LILLE, chez JACQUEZ.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE;

Par M. DE BELLOY,

CITOYEN DE CALAIS.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?
Virgile.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ERRATA.

Page 108, Vers 11. cette abîme : *lisez*, cet abîme.

PQ
1221
.R43
1770

A MONSIEUR DE COUCY.

MONSIEUR,

Je m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis longtems ſur la cendre de vos Aïeux, croyant leur poſtérité entiérement éteinte. Eh ! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne Colonne de la Monarchie, cette fameuſe Maiſon de Coucy, dont l'Héroïſme

héréditaire eſt atteſté par des Siècles de gloire ? Qu'il m'eſt doux de conſoler la Patrie, en lui montrant un tréſor qu'elle poſſède & qu'elle croit avoir perdu ! Combien je me trouve heureux de m'être obſtiné à faire des recherches dans les monumens qui nous reſtent de Raoul de Coucy ! Je voulais ſeulement y recueillir quelques fidèles témoignages des exploits & des vertus de ce Héros intéreſſant ; & mes recherches m'ont conduit par degrés juſqu'aux ruines d'où ſortent ſes reſpectables Rejetons. Je me hâte de faire part à la Nation de cette précieuſe découverte. La plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit, eſt, ſans doute, de pouvoir annoncer la Vertu oubliée.

La Vertu oubliée ! Quand elle porte votre Nom ! J'avoue, Monſieur, que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos Ancêtres ſe fût affaiblie dans leurs deſcendans, elle aurait mérité d'être méconnue : les Noms perdent leurs droits dès que les Ames dégénèrent. Mais qui pourra concevoir que, depuis deux cents ans, votre ſang illuſtre,

toujours verſé pour la Patrie, ait coulé avec honneur & ſans éclat? Lorſque je vous vois un Oncle, qui finit ſes jours dans le ſimple rang de Brigadier des Armées du Roi, après ſoixante & deux ans du ſervice le plus diſtingué; un Père, qui expire dans ce grade inférieur, en comptant quarante-cinq années de combats, & ne pouvant compter les bleſſures dont il était couvert: lorſque vous-même, Monſieur, je vous vois donner à votre Prince trente ans de votre vie; &, réduit enfin à vous rendre aux beſoins d'une famille nombreuſe, vous conſoler de ce repos néceſſaire en expoſant l'enfance de l'Aîné de vos Fils à toutes les rigueurs des Campagnes de la dernière Guerre; j'oſe dire hautement, & la France entière va s'écrier avec moi: voilà des Coucys dignes de leur Nom, mais qui ne ſont point à leur place. Quel exemple accablant de cette fatalité qui rend preſque toujours le Mérite dépendant de la Fortune!

C'eſt aux Maiſons Souveraines auſquelles vous avez la gloire d'être Allié; c'eſt

aux Familles puiſſantes qui ont l'honneur d'appartenir à la Vôtre, de faire ceſſer un oubli qui leur eſt injurieux, & de vous rendre un éclat qui doit rejaillir ſur elles. Si ma Tragédie était l'époque de cette heureuſe révolution, ce ſerait un grand événement produit, ainſi que tant d'autres, par une très-petite cauſe. Peut-être aurai-je lieu de me repentir, comme Poëte, d'avoir oſé peindre Raoul de Coucy; mais il eſt impoſſible que je ne m'applaudiſſe pas, comme Citoyen, d'avoir rendu, le premier, un hommage public aux Héritiers de ſon Nom & de ſon courage (1).

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DE BELLOY.

(1) Le Mémoire ſur la Maiſon de Coucy, que j'ai annoncé à la tête de la Tragédie de Gaſton & Baïard, expoſera les détails de cette filiation. Il paraîtra, ainſi que les autres Mémoires Hiſtoriques, vers la fin de Février.

PRÉFACE.

OBSERVATIONS HISTORIQUES.

L'Événement qui fait le sujet de cette Tragédie est-il vrai, est-il fabuleux? C'est, sans doute, la première question que feront la plûpart de mes Lecteurs. Mais ce problême exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une Préface; je me propose de le résoudre dans un Mémoire particulier, où je me flatte que le Public trouvera des détails curieux & intéressans. Qu'il me suffise de dire ici, qu'en traçant le plan de ma Tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des Historiens: *Famam sequere.*

Mon sujet était généralement connu par une tradition ancienne, & plus encore par cette Romance délicate & pathétique, restée dans la bouche de tout le monde; fruit précieux des loisirs d'une main respectable qui s'honore en protégeant les Arts, & qui les honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heureux de ce petit Poëme, ces deux vers frappans dont j'ai tiré quelques situations de ma Tragédie: Romance de M. L. D. D. L. V.

Il voit le cœur, il en jouït:
Il lit la Lettre, il en frémit.

Roman de Mademoiselle de Lussan.

Le Roman de Mademoiselle de Lussan, intitulé les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste, a été très-célèbre, & est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les Romans d'aujourd'hui ; mais le fond de l'Ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, & sur-tout une vérité, une force dans les caractères, telles que vous croyez toujours avoir les Personnages devant les yeux : vous vous figurez à vous-même les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy & de son père, du Comte de Rhétel, & de la Dame de Rosoi : vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare : & peut-être est-ce le premier dans tout Auteur qui raconte : c'est le grand talent d'Homère, & celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La célébrité de ce Roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma Fable : je ne pouvais que perdre, en donnant à ma Tragédie une vérité historique plus exacte : j'ai conservé le nom & la qualité des Héros, le lieu de la scène & les principaux événemens.

Noms conservés.

Quant aux noms, celui de *Gabrielle* était trop connu, trop agréable à l'oreille, pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de *Faïel*, tel qu'il doit être : la Seigneurie de Faïel existe encore à la Porte de Saint-Quentin ; & j'ignore pourquoi Mademoiselle de Lussan a substitué à ce nom véritable, celui de *Fagel*, qui, aïant moins de voyelles, est moins doux & moins sonore.

À l'égard du lieu de la scène, on verra que je ne pouvais guères me dispenser de choisir aussi la Bourgogne ; car pour lier & pour rendre vraisemblables les événemens de la Pièce, il fallait les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devait prendre pour revenir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes Personnages dans le Château d'Autrey, qui appartenait à la Maison de Vergy, & dont une des branches de cette Maison tirait son nom distinctif. Lieu de la Scène.

Par rapport aux événemens, tous ceux qui m'ont paru incompatibles avec les régles ou les bienséances Théâtrales ont été retranchés. Mais lorsque j'ai ajoûté des faits nouveaux, je les ai puisés dans l'Histoire du tems. Racine avait ce scrupule, quand il changeait quelque chose à la Fable : on peut voir dans la Préface de son Iphigénie, comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hazardé le personnage d'Ériphile. Nous devons, sans doute, avoir encore plus de délicatesse, quand il s'agit d'un fait tiré de notre Histoire moderne. Événemens Historiques.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme Sœur de la Duchesse de Bourgogne, parce que dans le même tems à-peu-près il y eut une Alix de Vergy, femme du Duc Eudes III. La puissance de la Maison de Vergy était si grande en ce siécle, que Hugues, père d'Alix, fit la guerre au Duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, & ensuite avec ses seules troupes. Le Duc fut même obligé, selon Du Chesne, de se liguer contre ce Vassal redoutable, avec d'au-

tres Seigneurs de la Maiſon de Vergy. Ces circonſtances pouvant donner plus de conſidération à mes Acteurs, j'ai dû en profiter.

De même l'amitié dont Philippe-Auguſte honorait Raoul de Coucy, & dont ce Seigneur était ſi digne; le goût des Arts qui commençait à régner dans ce ſiécle, & que les célèbres Chanſons de Châtelain de Coucy nous atteſtent encore; étaient autant d'avantages qu'un Poëte ne pouvait négliger ſans s'expoſer à ſe voir accuſé de maladreſſe.

Pour faire paraître Raoul, il a été néceſſaire de ſuppoſer qu'il avait ſurvécu au bruit de ſa mort & à ſa Lettre fatale. Ainſi cette Lettre devient le premier fil de l'Intrigue, & le fondement des ſoupçons & des fureurs de Faïel. Mais la manière dont j'ai feint que Raoul avait été ſauvé d'une mort prochaine, raſſemble encore pluſieurs traits empruntés de l'Hiſtoire. Saladin attaqua réellement, pendant la nuit, le Camp des Chrétiens, ſur la fin du ſiége d'Acre, (autrement appelée Ptolémaïs). Pluſieurs fois, dans d'autres occaſions, les Sarraſins ſe revêtirent des armes & habits des Français priſonniers, pour pénétrer plus ſûrement dans nos Tentes, & même dans les Villes que nous avions conquiſes. Joinville raconte que les Bédouins, excités par le prix d'un beſan d'or que le Sultan mettait à la tête d'un Chevalier, entraient furtivement dans le Camp Français, & manquaient rarement de mériter la récompenſe promiſe. Dans toutes les Batailles, ils avaient ſoin de couper les têtes des morts un peu diſtingués: elles étaient enſuite

plantées avec faste, au bout des piques, sur les retranchemens ou sur les remparts des Infidèles. L'Abbé Vély peint, d'après le même Joinville, la désolation de nos Chevaliers, qui étaient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens & à leurs amis, & *qui ne pouvaient plus en reconnaître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le Roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers Musulmans, & que les Français témoignèrent plus d'humanité. On sçait que Saladin avait dû en inspirer par ses exemples.

On sçait aussi que, dans ces tems où l'ignorance était profonde en Europe, nos Princes prirent quelquefois leurs Médecins en Asie, & chez les Infidèles mêmes. Par conséquent il n'y a rien que de très-vraisemblable à supposer, qu'un Chevalier fut guéri chez les Arabes d'une blessure que les Français avaient jugé mortelle. Je crois que les Lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m'étais prescrite, de fondre toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la Tragédie.

OBSERVATIONS DRAMATIQUES.

Les Dissertations qu'on lit à la tête de Brutus & de Sémiramis, serviront d'excuse & d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet était certainement plus difficile & plus dangereux à mettre au Théâtre, que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir

ſes Lecteurs, par des Obſervations un peu étendues.

Le titre ſeul de Gabrielle de Vergy annonce une Tragédie du genre le plus terrible : on ſe croit même menacé d'être conduit juſqu'à l'horreur. Heureuſement, depuis quelques années, le Public s'eſt accoutumé à des ſituations fortes, que Racine & Corneille n'avaient pas déployées ſur la Scène Françaiſe. Si vous exceptez le cinquième Acte de Rodogune, & la Tragédie entière d'Athalie ; vous ne trouverez guères dans les chef-d'œuvres des deux Pères de notre Théâtre, ces violens coups de terreur, ni ces Spectacles pompeux & pathétiques qui ſemblaient conſtituer la Tragédie des Grecs. Le vrai Génie eſt créateur : Corneille & Racine ſe ſont fait chacun un genre nouveau, en s'attachant à deux branches de l'Art, peu cultivées par Sophocle & Euripide. Corneille, qu'emportait l'impulſion rapide de ſon ame véhémente & ſublime, nous a tracé les grands tableaux de l'Héroïſme & des triomphes de la Vertu : deſſinant, avec une fierté vigoureuſe, ces premiers traits de caractère, toujours permanens & qui diſtinguent les Hommes, plutôt que l'expreſſion changeante de nos paſſions, par leſquelles nous nous reſſemblons tous Racine, qui ſuivait le penchant de ſon ame douce & tendre, nous a développé les faibleſſes du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des paſſions humaines : il ſemblait que la richeſſe de ſon coloris enchanteur avait beſoin de ſe répandre dans les détails infinis des nuances vives & délicates de l'Amour, le plus varié

Genre de Corneille & de Racine.

de tous les ſentimens de la Nature.

Crébillon eſt le premier qui ait tranſporté ſur la Sçène Françaiſe cette terreur ſombre & majeſtueuſe, l'ame de l'ancienne Tragédie. Electre, Atrée & le ſublime Rhadamiſte, nous ont frappés de ce ſaiſiſſement profond qui pénétre le cœur de toute part, & qui arrête le ſang dans nos veines. Sans parler de la Coupe d'Atrée, le ſeul ſecond acte de cette Tragédie excita un frisſonnement continuel, inconnu juſqu'alors à nos Spectateurs. Genre des Grecs. De Crébillon.

M. de Voltaire, réuniſſant les trois genres de ſes prédéceſſeurs, tour-à-tour & ſouvent à la fois héroïque, tendre & terrible, a encore enrichi notre Scène des coups de Théâtre frappans & des Spectacles magnifiques des Athéniens. Par-là il eſt parvenu à donner à l'ame des ſecouſſes plus violentes & plus multipliées. C'eſt lui, ſans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomène dans le vrai goût de l'antique. Œdipe, Mérope & Sémiramis en ſont des garants immortels. De M. de Voltaire.

Il eſt vrai que ces deux derniers Poëtes ont été traités de Novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre; mais aujourd'hui le Public, accoutumé à toutes les variétés de l'Art, reçoit avec un égal empreſſement toute Tragédie qui a droit à ſon ſuffrage, de quelque genre qu'elle ſoit. Si pluſieurs perſonnes préférent les Drames dans le goût de Corneille & de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon & de M. de Voltaire. Chaque Spectateur, ſelon la

différence de son caractère, ressent plus ou moins de plaisir en voyant une bonne Pièce nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, & qui n'en veulent point souffrir d'autres. Aïons pitié d'eux ; il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

Convenons cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but, en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du Théâtre d'Athènes, en poussant trop loin l'imitation du Théâtre de Londres. Un des grands défauts de la plûpart des Tragédies Anglaises, celui qui caractérise le plus le génie de cette Nation, opposé à celui des Athéniens ; c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, & conduisant trop rarement aux larmes. Lisez Hamlet, Macbeth, Richard III ; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'Œdipe de Sophocle, les Bacchantes, Hercule furieux ; vous voyez des Spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la Scène un événement horrible.

Genre Anglais.

Œdipe incestueux & parricide vient sur le Théâtre avec les yeux arrachés & degouttans de sang. Agavé offre à Cadmus son père, une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un Monstre qu'elle a vaincu : bientôt elle reconnaît la tête de son propre fils. Hercule s'éveille au

Celui des Grecs, quelquefois plus horrible.

milieu de ſes enfans égorgés, nageans dans le ſang & parmi les débris : & tout-à-coup il apprend que c'eſt lui-même qui, dans ſon délire, a maſſacré ſa famille entière. Certainement il n'y a rien de ſi affreux ſur le Théâtre Anglais. Mais liſez le déſeſpoir d'Agavé & de Cadmus, celui d'Hercule, ſur-tout les douloureuſes plaintes d'Œdipe, lorſqu'il embraſſe ces êtres infortunés, qui ſont à la fois ſes fils & ſes frères ; l'horreur ſe change en attendriſſement, & le cœur ſe ſoulage par un torrent de larmes.

Mais toujours attendriſſant.

Si quelque Poëte Grec a laiſſé ſes Spectateurs dans la ſituation d'une *horreur ſèche*, il a été condamné par ſes Contemporains. Dans l'Electre de Sophocle, Oreſte immole volontairement Clytemneſtre, qu'il ſçait être ſa mère. Loin de ſentir aucuns remords de ſon parricide, il garde aſſez de ſang-froid pour préſenter le cadavre à Egiſthe, en lui diſant que c'eſt le corps d'Oreſte : le Tyran lève le voile qui couvre ce corps enſanglanté, & reconnaît ſa femme. Cette abomination révolta ; & elle inſpira à Euripide la hardieſſe de traiter le même ſujet, en l'adouciſſant. Il conſerva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connaiſſance & une mûre réflexion : mais il donna à Oreſte & à ſa ſœur des remords touchans, qui arrachèrent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela, Ariſtote loue beaucoup le Poëte Aſtydamas d'avoir changé un peu la Fable, afin de ne point porter l'horreur auſſi loin que Sophocle & Euripide, & d'avoir fait tuer Eriphile par ſon fils Alcméon, dans le moment où ce Prince

ignore qu'Eriphile eſt ſa mère. Le déſeſpoir d'Alcméon en devenait bien plus attendriſſant. C'eſt avec des ménagemens à-peu-près ſemblables que nos Poëtes Français ont traité les ſujets d'Oreſte, de Sémiramis & de Mahomet; ils ont par conſéquent mieux ſuivi le goût des Athéniens, que Sophocle & Euripide même.

Il n'eſt pas difficile de trouver dans le cœur humain les raiſons de cette règle Dramatique, ſur laquelle j'inſiſte en ce moment. Quand je vais voir une Tragédie, c'eſt certainement un plaiſir que je veux me procurer. Or, ſi vous ne me rempliſſez l'ame que d'idées noires, barbares & monſtrueuſes qui la révoltent, l'humilient & la mettent au ſupplice; ſi vous me renvoyez avec une oppreſſion, un étouffement qui me rendent malade; appellerez-vous cela un plaiſir? Frappez, percez mon cœur; oſez le déchirer, l'écraſer par les coups les plus terribles; mais conſolez-moi par ce tendre ſentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la Nature ait ſagement ménagées à l'Homme. Je vous pardonnerai de m'avoir oppreſſé, ſi vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me ſoulagent. Je ne veux ſouffrir l'horreur, qui eſt un tourment, que lorſqu'elle me conduit à l'attendriſſement, qui eſt un plaiſir. En un mot, les larmes ſont le baume ſalutaire qui doit couler ſur les bleſſures que l'Auteur Tragique fait à l'ame du Spectateur.

Néceſſité de joindre la pitié à l'horreur.

Je ne prétends pas faire prononcer un Arrêt de réprobation contre le grand nombre de Tragédies Anglaiſes, & contre le petit nombre de

nos Tragédies, dans lesquelles cette règle dramatique n'a point été observée : je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables ; qu'on aimerait mieux en sortir attendri qu'indigné ; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'Art ; & qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

Sujet de Gabrielle.

Je n'aurais jamais entrepris de mettre sur la Scène le sujet de Gabrielle de Vergy, si je n'eusse pas cru qu'il était possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir. Mais j'entrevis d'abord que je pouvais adoucir l'atrocité de la catastrophe, & que le reste du sujet fournissait des situations fortes & touchantes, capables de plaire à tous les Spectateurs de tous les Pays. En effet, on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le Théâtre la Dame de Faïel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante je n'avais pas besoin du précepte d'Horace : *Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreus :* il suffisait de consulter la délicatesse Française. D'un autre côté, il aurait été presque aussi désagréable de faire paraître la Dame de Faïel après son horrible repas ; le Spectateur l'aurait cru toujours prête à rejeter ce mets abominable. Se borner à un récit, était une faible ressource dans un sujet dont les premiers Actes, pleins de passions forcenées, devaient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquième Acte froid.

Seul moyen de l'adoucir.

Il n'y avait donc qu'un parti à prendre : c'était d'imiter l'Auteur d'Atrée & du Triumvirat ; en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hazardé

dans la première de ces Pièces, par les adouciſſemens qu'il a mis dans la ſeconde. La Coupe d'Atrée ſoulève le cœur, lorſqu'elle échappe des mains de Thyeſte; parce que *les Spectateurs ſont ſuppoſés voir* ruiſſeler le ſang que Thyeſte portait à ſa bouche. Mais, dans le Triumvirat, *l'Actrice ſeule étant ſuppoſée voir* la tête de Cicéron, qui eſt ſous un voile, ce moment n'excite aucune ſenſation funeſte à la Pièce: c'eſt même la Scène qui a réuſſi avec le plus d'éclat ſur le Théâtre de Paris. Ainſi faire apporter à Gabrielle le cœur ſanglant de Raoul, dans un vaſe où elle ſeule pourrait le voir, me ſembla l'unique façon de riſquer ſur notre Théâtre cette action atroce, ſans qu'elle devînt trop épouvantable. Car certainement les Spectateurs Français n'auraient jamais ſouffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards, quelque bien qu'il pût être imité; & je ne conçois pas comment les Grecs ont pu ſoutenir la vue de cette tête de Penthée, que ſa mère tient par les cheveux & porte fièrement en triomphe.

Exemples d'Atrée & du Triumvirat.

Ce n'eſt pas tout. J'avais remarqué, en voyant jouer Atrée, que les larmes venaient aux yeux de tout le monde, lorſque Thyeſte aïant preſque ſur les lévres la coupe dans laquelle il ne ſait pas encore qu'on lui offre le ſang de ſon fils, s'arrête involontairement, & dit avec cette tendre inquiétude que la Nature lui inſpire. *Cependant... je ne vois point mon fils!* Mais j'avais remarqué que le ſang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire & déteſtable *craignez moins que jamais d'en être ſéparé*, renfon-

çaient les larmes & transportaient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un Maître aussi respectable que Crébillon : mais si j'avais encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon Art ; l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseraient-elles pas à lui dire : vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; & c'est vous qui nous en empêchez, en nous remplissant d'un sentiment plus fort, d'une indignation qui va jusqu'à la fureur, & qui repousse la pitié à la quelle vous nous aviez disposés. Comment faire autrement ? Je n'en sçais rien : c'est, je crois, un défaut de votre sujet : mais enfin c'est un défaut.

Différences du sujet de Gabrielle.

Cette observation, que j'avais faite dès ma première jeunesse, m'est revenue à propos, quand j'ai songé à traiter le sujet de Gabrielle de Vergy. J'ai vû qu'il me serait très-facile d'éloigner Faïel au moment où sa femme découvrirait le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouïr de sa vengeance ; il doit être prêt à présenter lui-même le cœur sanglant : mais à la vue de sa femme, l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'Histoire ; & c'est une contradiction qui caractérise l'amour, que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime, & de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scène, avec ce vase redoutable, le Spectateur étant dans la confidence & sachant ce que le vase contient, il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la

table; on ſera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible : mais ce ſera de l'effroi, ſans horreur, ſans indignation. Le ſeul inſtant où elle découvrira le vaſe paraîtra horrible; mais ce premier coup paſſé, me ſuis-je dit à moi-même, on pourra ſe livrer à tous les ſentimens moins affreux & plus touchans, qui doivent déchirer l'ame d'une amante déſolée : & Faïel ne nous indignant point par ſa préſence, on jouïra d'une ſituation profondément douloureuſe, de cette ſolitude du déſeſpoir, dont l'accablement eſt ſi pathétique.

J'ai fait plus : j'ai eu ſoin que ce vaſe, dont le Spectateur ne peut voir que le dehors, ne reſtât point trop long-tems ſous les yeux même de Gabrielle : & quand elle adreſſe quelques paroles entrecoupées, quelques regrets tendres à ce cœur déplorable, l'éloignement de l'objet rend ſes plaintes plus douces & plus pénétrantes. Enfin, je lui ai donné un délire, que je crois bien naturel après un coup ſi violent & ſi capable de bouleverſer tous ſes ſens : j'ai eſpéré que cet égarement pourait produire une ſituation déchirante, lorſque Faïel arriverait en proie aux plus cruels remords, & convaincu de l'innocence de ſa femme; car elle s'imagine voir entrer ſon père, dont on lui annonce le retour; elle dit à ſon mari tout ce qu'elle dirait à ſon père, ſur ſes malheurs & ſur ſon innocence : chaque mot doit donc percer le cœur du malheureux Faïel, & cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les reſſources que j'ai cru devoir mettre en uſage pour adoucir cette affreuſe cataſtrophe; perſuadé que je

perdrais infailliblement du côté de l'horreur tout ce qne je gagnerais du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette Pièce, depuis cinq ans qu'elle est faite : & à force d'observer les impressions différentes que produisait le cinquiéme Acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j'ai remarqué que les larmes commençaient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur, qu'elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étaient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvaient retenir leurs pleurs à la dernière Scène, lorsque la victime expirante se jette involontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jeter dans ceux de son père. Si mes Lecteurs éprouvaient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurais approché du but où j'aspirais, en me proposant de réunir le pathétique du Théâtre de Paris à la terreur du Théâtre de Londres.

Je crois cependant que l'effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la Scène que dans le Cabinet : je pense que, contre l'ordinaire des Tragédies fortement terribles, celle-ci paraîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi ? Parce que les Lecteurs croiront voir le cœur, & que les Spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l'imagination : mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle tra-

Il est plus terrible à lire qu'à voir.

vaille & elle voit au de-là de ce qu'on veut lui montrer.

Réflexions sur les premiers Actes.

Malgré toutes ces précautions, mon cinquiéme Acte restait encore si terrible qu'il était prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers Actes. C'est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur; en tâchant qu'après une Scène où l'on aurait frissonné, il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jeter au travers de tout ce sombre, plusieurs situations agréables, qui, sans cesser d'intéresser l'ame, pûssent la consoler en l'élevant au-dessus d'elle-même, & en lui montrant toute la dignité de la vertu à côté de l'infamie du crime : à peu près comme on nous fait voir, dans Castor & Pollux, le Ciel un moment avant l'Enfer. Il y a deux Scènes de ce genre dans le quatrieme Acte; elles sont assez neuves, & elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'Ouvrage. L'une est la Scène d'Héroïsme, dans laquelle les deux Amans s'excitent avec une sorte d'ivresse à triompher de la passion la plus véhémente. L'autre est celle où Faïel, prêt de se venger par un lâche assassinat, entrevoit une vengeance plus noble, & la saisit avec transport : c'est une ame Française à qui il suffit de nommer l'Honneur, pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

Simplicité du Sujet.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver dans mon sujet toute la simplicité qu'exige une Tragédie consacrée à développer les tendresses

dreſſes & les fureurs de l'Amour. Cette paſſion, ſi féconde en mouvemens ſi contraſtés, ſe ſuffit à elle-même dans un Drame. On trouvera ici peu d'Acteurs & peu d'événemens. Andromaque, Zaïre, Bérénice, Ariane, n'ont pas de grand nombre de perſonnages qui étaient néceſſaires dans Athalie, Iphigénie & Sémiramis, ni les incidens multipliés que nous offrent Mérope, Rodogune & Héraclius. J'ai cru n'avoir beſoin que de mes trois perſonnages amoureux, de Faïel, de ſa Femme & de Coucy. Mais Coucy ne pouvait paraître, tout au plus, que dans deux Actes; ſans quoi ſon imprudence aurait indigné contre lui. Il fallait donc faire trois Actes avec le Mari & la Femme, & quelques Confidens; cela n'était pas facile, mais cette ſingularité m'a piqué. On jugera ſi elle laiſſe du vuide dans la Pièce, & ſi elle la refroidit. Parlons maintenant des caractères de ces trois Perſonnages.

Ce qui devait adoucir mon ſujet dans ſon entier, & en retrancher tout ce qu'il pouvait avoir de révoltant, c'était la manière de traiter le caractère de Faïel. Ce perſonnage était de la plus grande difficulté à préſenter ſur notre Théâtre ſous des couleurs fortes, & cependant agréables. S'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes Lecteurs, c'eſt peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon Ouvrage. Il y a beaucoup d'Amans & de Maris jaloux ſur la Scène Françaiſe; il fallait donc d'abord marquer celui-ci par des traits diſtinctifs. J'ai appuyé avec ſoin ſur les détails que la différence des ſujets n'avait pas permis à nos Maîtres Caractère de Faïel.

d'approfondir. Faïel n'aïant aucun intérêt de politique ou d'ambition, rien ne se mêle à sa passion dominante ; c'est le pur caractère de la jalousie, & j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment, qui n'ose se montrer, accoutume l'ame qu'il possède : j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au-devant du crime, qui va toujours cherchant son propre malheur ; à qui l'indice le plus douteux paraît une preuve évidente ; qui combine & arrange un long tissu de piéges tendus autour de lui, & dont le premier fil n'existe pas ; qui, croyant tout ce qu'il craint, trouve l'infamie dans l'honnêteté, l'artifice & la fourberie dans la franchise & la candeur. J'ai donné encore à Faïel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur ; & qui, rejetant la lumière qu'on lui présente, semble desirer de n'être pas désabusée : enfin cette phrénésie cruelle, qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes ; & qui fait que le jaloux se complaît à rafiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisait à se tourmenter lui-même par la recherche de ses infortunes.

Ma plus grande attention a été de rejeter loin de moi tout ce qui pouvait attirer sur ce caractère la haîne ou le mépris. Un mari bassement jaloux, enfermant & maltraitant sa femme ; un Florentin de Bocace, armé de clefs,

Il devait tre intéressant.

de verroux & de poignards, eſt un caractère ridicule, réſervé à la Comédie. D'ailleurs nos grands Poëtes Dramatiques n'ont preſque jamais rendu odieux les perſonnages que l'amour ſeul rend criminels. Hermione, Roxane, Phèdre, Rhadamiſte, Vendôme, ſont très-intéreſſans & devaient l'être. On en trouve encore la raiſon dans le cœur humain. Les crimes de l'amour ont toujours pour excuſe le délire où cette paſſion aveugle précipite les hommes : ceux qu'elle enivre & qu'elle tourmente, ſur-tout quand ils ne ſont pas aimés, ſont ſi malheureux & ſi dignes de compaſſion, qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils n'intéreſſent pas. Mais j'avais, pour attendrir ſur le ſort de Faïel, des motifs plus puiſſans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractère de ce genre. 1°. Si mon cinquiéme Acte paraît trop atroce avec Faïel intéreſſant, qu'aurait-il été avec Faïel abhorré depuis le commencement de la Pièce ? 2°. Obligé de faire trois Actes avec le mari & la femme ſeuls ; ces trois Actes auraient-ils été ſupportables, ſi l'on avait eu ſans ceſſe un monſtre devant les yeux ? 3°. Si Faïel perſécute ſa femme & mérite d'être déteſté, Gabrielle eſt moins malheureuſe, puiſqu'elle n'a pas de reproches à ſe faire en le haïſſant : au lieu que, forcée à convenir qu'il ſerait digne d'être aimé, la fatale paſſion dont elle eſt dévorée lui coûte plus de remords & la rend plus à plaindre. Les ames délicates ſentiront le prix de cette réflexion, & les Connaiſſeurs ſavent que le cœur de mon Héroïne devait être le ſiége de l'intérêt de ma

Tragédie. 4°. Enfin le but moral de cet Ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal-assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh ! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée, qu'en faisant voir les malheurs & les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses ?

Il peut l'être.

Au reste, quand j'ai voulu que Faïel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvait l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées & des autres scélérats de cette espèce ; car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses : au lieu que l'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de Coucy ne vient pas de Faïel ; c'est Coucy lui-même qui la lui a suggérée par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs, j'ai donné aux soupçons de Faïel des motifs assez apparens, pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper : & lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne ; puisque le duel était alors le jugement du Ciel. Cette fausse conviction l'égare & autorise en quelque sorte sa vengeance. Or nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, & à qui nous disons en nous-mêmes : malheureux, tu ne commettrais pas cette barbarie, si tu sça-

vais ce que je ſçais ; quel déſeſpoir affreux tu te prépares.

Caractère de Gabrielle.

Le caractere de Gabrielle paraîtra, je crois, aſſez nouveau ſur la Scène. C'eſt toujours une entrepriſe délicate que d'y préſenter une Femme mariée, aïant un Amant. Je n'ai donné à Gabrielle ni la vertu tranquile de Mariamne, ni la paſſion douce & concentrée de Zénobie ; mais la paſſion la plus ardente, combattue par une vertu égale, & ſurmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la Dame de Faïel eſt plus héroïne dans ma Tragédie que dans l'Hiſtoire, j'obſerverai que les ſiécles de la Chevalerie nous offrent pluſieurs femmes, telles que celle que j'ai eſſayé de peindre : ſon caractère eſt donc vrai, & dans la nature. Qu'on ſe rappelle les amours du Chevalier Baïard & de la Dame de Fluxas ; c'eſt le tableau de la paſſion pure & violente de Raoul & de Gabrielle.

Mort de Gabrielle.

J'ai ſuivi l'Hiſtoire en faiſant mourir Gabrielle de ſaiſiſſement & d'horreur. Ce n'eſt pas la premiere femme à qui l'aſpect, ou la nouvelle d'un événement effroyable, ait donné la mort ſur le champ. Tout le monde connaît ce vers énergique d'une Héroïne de Corneille : *Non, je ne pleure point, Madame; mais je meurs.* J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraiſemblable, en repréſentant Gabrielle, dès le premier Acte, comme épuiſée par une maladie de langueur, qui l'avait déja conduite une fois aux portes du tombeau.

Je ne penſe pas que l'intérêt répandu ſur Faïel

Caractère de Coucy.

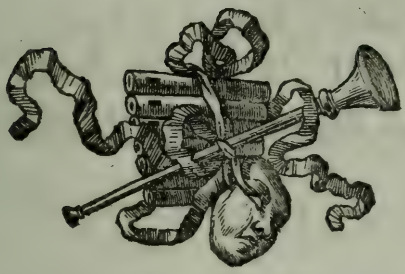
puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux Amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, & c'est le grand secret pour intéresser : si Gabrielle plaît, on chérira ce qu'elle adore. J'ose dire de plus, que jamais Amant ne s'est présenté sur la scène dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui. On lui a enlevé une Maîtresse qu'il idolâtre, & dont il a été adoré dès l'enfance. Il vient dans le Palais même d'un furieux qui le cherche par-tout pour l'immoler. Enfin c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, & dont on s'attendait à voir le cœur inanimé, offert comme le dernier gage d'une fidélité sans exemple. Cette position singulière me paraît bien attachante.

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avais formé, de rendre mes trois Personnages intéressans : mais les Auteurs de Polieucte, de Phèdre, de Rhadamiste, de Bajazet, d'Adélaïde, & même du Comte d'Essex, ont prouvé que ce n'était pas une entreprise insensée & impratiquable.

Conclusion.

Je ne sçais si le Public approuvera toutes les observations contenues dans ce Discours : mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon Art. C'est-là que la Nature les a placés : c'est-là qu'elle offre à tous Auteurs Tragiques une

Mine féconde & inépuiſable, dont on ſe contente aujourd'hui de remuer la ſuperficie, mais dont nos grands Maîtres fouillaient profondément les veines les plus cachées.



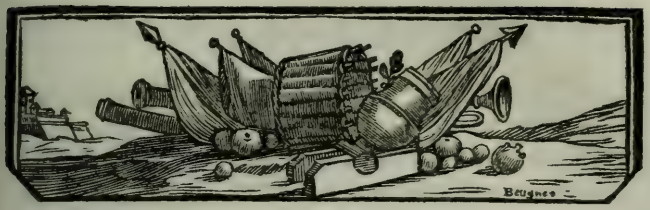
PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAÏEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, Ecuyer de Coucy.
ALBÉRIC, Ecuyer de Faïel.
ISAURE, Amie de Gabrielle.

La Scène eſt en Bourgogne dans le Château d'Autrey.

Les quatre premiers Actes ſe paſſent dans une Gallerie qui communique aux appartemens de Faïel & de Gabrielle.

[No. 2]



GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAÏEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *après avoir observé de loin Faïel, qui paraît très-agité.*

FAÏEL tremble & gémit ! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAÏEL, *en s'asséïant.*

Je mandais Albéric, j'allai tout révéler ;
Le voilà devant moi, — je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant.*

Seigneur, vos yeux, chargés de finiſtres nuages,
D'un ſombre déſeſpoir m'annoncent les orages :
Au fond de votre cœur vos ſoupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus :
Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous conſume,
Fermenter dès long-tems la brûlante amertume :
Ce malheur, dans Autrey conſternant tous les cœurs,
Change ce lieu paiſible en un ſéjour de pleurs :
Votre Epouſe mourante a vu, par la triſteſſe,
Se faner ſur ſon front les fleurs de la jeuneſſe.
Quels revers inconnus ſement ici l'effroi ?
Ce ſecret renfermé doit offenſer ma foi ;
Il eût volé jadis au-devant de mon zèle.
Albéric n'eſt-il plus cet Ecuyer fidèle,
Entre tous vos Vaſſaux choiſi par l'Amitié,
A vos deſtins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'Honneur ſuivant votre vaillance....

FAÏEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie, aux rives de la France,
Philippe eſt arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs, que je brûle, — & crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du Roi vous montre une infortune ?
Honorant ſa Couronne & le ſang des Capets,
Ce Roi, l'amour du Monde, & le Dieu des Français,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguſte,
Pour vous ſeul aujourd'hui deviendrait-il injuſte ?
Pour vous, qui, ſecondant ſes rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle impoſâtes ſes loix ?

Déjà le premier don de ſa reconnaiſſance,
Des fruits de la Victoire accrut votre puiſſance :
Sa politique ſage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppoſe à ſon fier Ennemi.
Quand le Duc de Bourgogne, opprimant ſa famille,
Armait contre Vergy, qui lui donna ſa fille ;
Quand ce Père offenſé, vous prenant pour vengeur,
De la Ducheſſe encor vint vous offrir la ſœur :
Le Roi, favoriſant cet illuſtre hyménée,
Par un ordre ſecret en preſſa la journée.
Contre les Muſulmans prêt à porter ſes pas,
Il voulut à vous ſeul confier ces climats :
Autrey fut, par ſes ſoins, la dot de votre Epouſe :
Par vous, bornant du Duc l'ambition jalouſe,
Il voit, avec plaiſir, tant d'intérêts nouveaux
Diviſer, pour toujours, deux célébres Rivaux.
Il ſoutiendra vos droits ſur ce riche héritage,
Et de votre grandeur, ſa parole eſt le gage ;
Ce qu'il promet, Seigneur, eſt un arrêt des Cieux :
Jamais il n'a tiſſu ces Traités captieux,
Où l'Art, dans les détours d'une trame trompeuſe,
Délie, en l'engageant, ſa promeſſe douteuſe :
Ce vil talent des Cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des Rois.

FAÏEL.

Le Roi n'eſt pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un Ennemi qu'il ramène à ſa ſuite,
Un Rival déteſté, de qui l'art ſuborneur
M'a ravi, ſans retour, ma gloire & mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment ! & quel Rival pour vous ſi redoutable.....

FAÏEL.

Triſte & honteux ſecret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'allarmer! —
Mais tu briſes mon cœur qui veut te renfermer.
(*Il ſe leve*).
Il s'ouvre enfin, ce cœur violent & ſenſible;
D'un chagrin concentré l'éclat ſera terrible.

ALBÉRIC.

Parlez. Vous trahiſſez les droits de votre ami,
S'il ne ſait à l'inſtant quel eſt votre ennemi.

FAÏEL.

Eh bien! connais l'Objet de ma fureur jalouſe,
Connais le ſéducteur de ma perfide Epouſe,
Celui qui cauſe ſeul mes tourmens & ſes pleurs,
Celui — de qui le ſang va payer mes malheurs:
C'eſt Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul?..

FAÏEL.

Ce que tu viens d'entendre,
Ce ſecret qu'en ton ſein le mien a pu répandre,
Qu'il y reſte caché: ſi jamais il en ſort,
S'il t'échappe un ſeul mot, c'eſt l'arrêt de ta mort.
(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir? quelle terreur te glace?

ALBÉRIC, *tranquilement.*

Je frémis du ſoupçon, & non de la menace.
Je frémis de vous voir outrager à la fois
Moi, Coucy, votre Epouſe, — & vous plus que nous trois.

FAÏEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
Prouve moi, s'il se peut, qu'ils sont faux & coupables.
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir,
A la douceur d'aimer, le tourment de haïr:
Toi que ma bouche accuse, & que mon ame adore,
Que j'admire & flétris, que j'offense & j'implore;
Plein des feux dévorans qui m'embrâsent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton Epoux: vérité trop funeste! —
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh! quoi? votre tendresse....

FAÏEL.

Est mon crime à ses yeux:
Mes soins sont importuns, mes respects odieux:
Ma présence l'irrite ou la remplit d'allarmes;
Ses yeux, à mes transports, répondent par des larmes:
Au jour de notre hymen, sa haîne commença,
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
Malheureux! je croyais, dans ce moment terrible,
Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposait à l'Hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur:
Mais j'apperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
Des regrets de l'Amour le brûlant caractère.
S'enivrer de ses pleurs, était son seul plaisir,
Elle aimait ses tourmens, cherchait à les aigrir;
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle implorait la Mort qui m'ôtait tous ses vœux;
Elle craignait la Mort qui rompait d'autres nœuds.

Aux portes du trépas je la voyais charmée,
D'être libre à la fin d'aimer & d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'Epoux, se rendait à l'Amant.

ALBÉRIC.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur: & vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAÏEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'Infidelle:
J'aime, cher Albéric, & je souffre comme elle;
Va, les yeux que l'Amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnaissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'Ingrate allait perdre la vie;
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa, près d'elle, ici porter ses pas:
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyaient pas;
Il scella, dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous sçavoir?...

FAÏEL.

D'Armance l'a surpris:
Mais le Traître était loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice,
Ne rend pas de ses feux votre Epouse complice:
Elle ignora peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace, & l'éclat d'un téméraire amour.

Mais depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auraient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence ?

FAÏEL.

Non. C'eſt l'unique frein qui peut me retenir :
C'eſt le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je ? Au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuſer des vertus que le ſoupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le Ciel importuné
L'a rendue aux beſoins d'un Peuple infortuné ;
De ſes ſoins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public ſa gloire & ſon étude :
Son ame, adouciſſant & nos loix & nos mœurs,
Redouble ſes bienfaits pour venger ſes malheurs.
Hélas ! les ſons touchans de ſa voix affaiblie
Pénètrent plus avant dans mon ame attendrie ;
La langueur de ſes yeux déſarme leur fierté,
L'empreinte des douleurs ajoûte à ſa beauté.
Graces, Talens, Vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoiſonne.
Mais du doute mortel dont je ſuis déchiré,
Il faut qu'en peu de jours mon cœur ſoit délivré :
D'Armance eſt dans Dijon, & va bien-tôt m'apprendre
Si ce Rival funeſte à la Cour ſe doit rendre.
Là, mon triſte devoir m'appelle près du Roi,
Mon Epouſe, à ſes pieds, doit paraître avec moi ;
Là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont ſçait s'envelopper une flâme infidelle :
Et Coucy....

ALBÉRIC.

Que je crains votre bras & le ſien !
Rivaux en gloire....

FAÏEL, *avec fureur.*

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être, avant tout, la mort de la Perfide. —
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur:
Mon destin dépendra d'un moment de fureur:
Je pourrais immoler, & venger mes victimes;
Devenir criminel, & punir tous mes crimes;
Vainement la Vertu voudrait les ralentir,
Je ne la connaîtrais qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez.....

FAÏEL.

Tout est dit: & si j'instruis ton zèle,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle:
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.
Voilà l'unique soin que Faïel te demande:
Un Ami t'en conjure, un Maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerais, il faudrait obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAÏEL.

Va voir si la Comtesse au Palais revenue.....

ALBÉRIC, *regardant vers la porte.*

La voici.

SCENE

SCENE II.

GABRIELLE, FAÏEL, ISAURE, ALBÉRIC.

GABRIELLE, *à Isaure.*

SOUTIENS-MOI.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte ! O Ciel !

FAÏEL, *à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur ?
Ah ! mes yeux, dans les siens, retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie ?
(*A Gabrielle qui s'est approchée.*)
Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins ?
Nos Sujets comptent-ils des Malheureux de moins ?
C'est pour vous que, sur eux, une Loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne :
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflâme....

GABRIELLE.

Faïel, la bienfaisance est un besoin de l'Ame :
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts :
Malheureux, elle charme & suspend nos misères,
On ressent moins ses maux en consolant ses Frères.

FAÏEL.

Eh! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des Destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes;
Puissance, Dignités, Gloire, Trésors, Plaisirs,
Tout prévient votre espoir, rien n'attend vos desirs.
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent.
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un Epoux qui vous aime.
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même;
L'Univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi, ni pour vous. —
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, & semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain desir, hélas!...

FAÏEL.

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grace, est reclamé par moi:
Mais vos tristes froideurs....

GABRIELLE.

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? & quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon Epoux.

Vous avez vu la Mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faulx menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se r'ouvrir;
Il prend, lâche sa proie, & la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée;
Ah! Seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur,
D'affliger un Ami dont il veut le bonheur!
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le Ciel va bien-tôt séparer l'un & l'autre?
Bien-tôt, Faïel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la Terre rendus, y seront consumés:
Souffrez avec courage un malheur nécessaire,
Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi! —
Et je meurs sans regret ainsi que sans effroi.

FAÏEL.

Sans regret! — Votre cœur m'en aurait dû, sans doute.
(*Avec amertume.*)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte? —
(*Gabrielle étonnée le regarde: il se reprend vivement.*)
Un Père.... à votre amour n'en peut-il arracher? —
Mais il forma nos nœuds, il ne vous est plus cher.
A vos yeux cependant il va bientôt paraître:
Vergy, dans nos climats, revient avec son Maître:
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.

Par leur ordre, à l'inſtant, on vient de me preſcrire,
De les ſuivre à Paris, — & de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, Seigneur?

FAÏEL.

Oui, Madame: il faut que ce grand jour
Vous rende aux ſoins brillans, aux pompes de la Cour:
Je vais tout préparer. Ma franchiſe rigide,
Demande, près des Rois, votre douceur pour guide.
L'éclat peut diſſiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paiſibles lieux.
S'il vous manque un printems pour compter quatre luſtres,
Vos vertus, à la Cour, n'en ſont pas moins illuſtres:
Ses ſuperbes Beautés, que vous ſeule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipſés:
Et dans le ſein des Arts, que vous ſavez connaître,
Votre eſprit occupé va reprendre ſon être.

GABRIELLE.

Ah! Seigneur, je frémis: où me conduiſez-vous? —
Si vous m'aimez encor.... je tombe à vos genous;
Laiſſez-moi, par pitié, dans ce lieu ſolitaire.

FAÏEL.

Suivez l'ordre abſolu d'un Monarque & d'un Père.
Moi, plus Amant qu'Epoux, vous ſavez ſi ma voix
Uſa du droit cruel de vous dicter des loix.
Faïel, s'il eût jamais voulu parler en Maître,
Eût commandé l'amour: — mais l'amour ne peut l'être.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

ISAURE, je succombe : hélas ! c'en est donc fait !
Ils avaient, à mon cœur, gardé ce dernier trait.
» Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un Père !
Leurs ordres, en tout tems, ont causé ma misère.
Quoi ! mon Père & mon Roi sont mes premiers bourreaux !
Mon ame les adore, & leur doit tous ses maux !
Ah ! Cruels, poursuivez : traînez votre victime,
De l'Autel à la Tombe, & du Malheur au Crime.
Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis & l'abîme où je cours ?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare ?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels ;
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma Mère approuvait l'espoir & la constance ;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes loix,
Surprend l'autorité du plus juste des Rois ;
Et déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite, en secret, le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'Hymen j'allumai le flambeau ;
Je ne vis point d'Autel, je ne vis qu'un Tombeau.
Interdite, & voulant douter de ma misère,
Mes timides regards se levaient sur mon Père ;

L'inhumain ! A Faïel il préſenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il diſait être à moi.
Sa hauteur s'aſſurait que ma ſimple jeuneſſe,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma faibleſſe,
Devant vingt Chevaliers, n'oſerait démentir
Un Père, à qui ſon ſang ne ſavait qu'obéir.
Hélas ! j'écoutai trop la voix de la Nature ;
Et mon Père était ſourd à ce tendre murmure.

ISAURE.

Il eſt trop vrai. Toujours ſa Stoïque froideur,
Des Paſſions, en lui, ſut étouffer l'ardeur.
Sur elles conſervant un empire ſuprême,
Il les juge en autrui, comme il les ſent lui-même :
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des ſens enivrés Tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame aſſervie,
Font du premier ſoupir le deſtin de la vie.
Il crut que, reſpectant & béniſſant ſon choix,
L'Amour devoit s'éteindre & renaître à ſa voix.
De ſon âge glacé, froide & cruelle idole,
La Politique, hélas ! par ſes mains vous immole.

GABRIELLE.

Bien plus. — Mon cher Coucy, ſon horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, — & me force à te voir !
Ah ! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon Epoux ce cœur, dont il eſt digne,
Le Ciel m'en eſt témoin, j'ai tout fait, tout tenté ;
Mes forces ont toujours trahi ma volonté.
Et j'irais de Raoul braver encore la vuë,
Ses regards tout remplis du poiſon qui me tuë ;
Son affreux déſeſpoir, dont la tendre langueur

Viendrait me rappeler tous ſes droits ſur mon cœur;
Son génie éclatant, ſon courage ſublime;
Et ſon fidéle amour, dont l'idée eſt un crime! —
Raoul, ſi je te vois, pourrai-je un ſeul moment
Oublier, près de toi, les traits de mon Amant?
Oublier ce Héros, dont l'aimable ſageſſe
De ſon ſiècle groſſier ſut polir la rudeſſe;
Dont l'eſprit, déja mûr dès ſa jeune ſaiſon,
Mêle aux fleurs des Talens les fruits de la Raiſon?

(*A Iſaure.*)

L'inſtinct de la Vertu, ſa pente naturelle,
Rapprocha, ſans deſſein, nos deux cœurs dignes d'elle;
Quand ce rapport charmant eut ſu les raſſembler,
Il s'excitaient encore à ſe mieux reſſembler.
Sa grande ame éclairait, affermiſſait la mienne;
Et pour les Malheureux j'attendriſſais la ſienne.
Ah! tout va m'arracher de coupables regrets. —
Non, je te jure, ô Ciel! de ne le voir jamais:
Roi, Père, Epoux; Tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCENE IV.

FAÏEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

FAÏEL, *à ſes gardes.*

QU'ON l'arrête à l'inſtant & qu'on le traîne ici.

(Les Gardes ſe retirent ; il n'en reſte que deux dans l'enfoncement.)

GABRIELLE.

Eh ! qui donc arrêter ?

FAÏEL.

L'Ecuyer de Coucy,
Monlac. En ce Palais il cherche à s'introduire.
Quel deſſein l'y conduit ? quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras, ſes ſoins myſtérieux....
Vous fremiſſez ! — c'eſt vous qu'il cherchait en ces lieux.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ta flâme infidelle
Amena dans Autrey l'Amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.

Que dites-vous ?

FAÏEL.

Mes yeux à la fin ſont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

BANNISSEZ vos soupçons, Seigneur. Dans cette Ville,
Monlac, pour peu d'instans, demandait un asyle.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas,
On connaît ses desseins, il ne les cèle pas:
Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE.

Qu'entends-je?

FAÏEL, *avec joie.*

Quoi! Raoul? .... Il n'est plus?

GABRIELLE.

Je me meurs.

(*Elle tombe dans les bras d'Isaure*).

FAÏEL.

Albéric; vois ma honte écrite en ses douleurs:
Elle l'aime! — Parjure! — Ah! la Mort l'a saisie.
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie.
(*Isaure & les deux Gardes emportent Gabrielle évanouie.*)

SCENE VI.

FAÏEL, ALBÉRIC.

FAÏEL.

(Il veut ſuivre ſa femme ; mais tout-à-coup il s'arrête, & revient vers Albéric avec un éclat de joie.)

MON Rival a donc vu terminer ſon deſtin ! —
Mais il était aimé ! — je pourrai l'être enfin ;
O mon ame, reçois ce rayon d'eſpérance. —
(Il veut encore ſortir, & revient avec réflexion.)
Quel nuage importun me rend ma défiance !
(à Albéric.)
O ſoupçons ! O terreur ! — Les lettres de Vergy,
Parmi nos Guerriers morts ne nomment pas Coucy :
Vivrait-il ? & Monlac par ſa fourbe inſolente.....
Oui, mon preſſentiment m'éclaire & m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis : & ce bruit répandu
N'eſt qu'un piége nouveau qui m'eſt ici tendu.
Malheureuſe, fremis ; — ſi tes perfides charmes....
Nous périrons tous deux, je le ſens à mes larmes :
Je ſens que mon amour, qui ſe change en fureur,
Peut faire de ces lieux un Théâtre d'horreur :
(A Albéric.)
Viens, perçons ce myſtère. — Ah ! voyons l'Infidelle :
Je jure ſon trépas, & je tremble pour elle.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

TON ſecours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penſes remplir les devoirs d'une Amie!
Mon cœur, déja glacé, goûtait quelque repos :
Avec le ſentiment, tu réveilles mes maux.
O doux ſommeil de l'ame! O langueur inſenſible!
Si la mort te reſſemble, eſt-elle ſi terrible?
Iſaure, il ne vit plus ce Héros adoré;
Gloire, Vertu, la Tombe a donc tout dévoré!
O perte dès long-tems par l'amour preſſentie!
Le Ciel même en ſecret m'en avait avertie :
Ecoute ce prodige. Il te ſouvient du tems
Où, pour ravir Solime au joug des Muſulmans,
L'Europe frémiſſante arma ſes plus grands Princes :
Philippe & Richard même avaient, dans nos Provinces,
De Londre & de Paris raſſemblé les Héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.

Ils partaient pour voguer aux champs de l'Idumée,
Quand ma vie en ces lieux paraiſſait conſumée :
La Mort couvrait mes yeux de ſon voile peſant.
Aux yeux de l'Ame encor Raoul étoit préſent :
Je crus le voir ici : non, tel que la Victoire
Me l'a vingt fois offert, embelli par la Gloire ;
Mais tremblant, abbattu, pâle, défiguré,
Levant de loin ſur moi ſon œuil déſeſpéré ;
S'élançant tout-à-coup ſur cette main glacée,
Que ſes lèvres de feu ſemblaient tenir preſſée ;
Et parmi des ſoupirs, des larmes, des ſanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
C'eſt le dernier adieu. Cent fois, ma chere Iſaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore ;
Je vois pâlir ſon front & palpiter ſon ſein ;
Je ſens juſqu'à ſes pleurs qui coulent ſur ma main :
Sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient ſans ceſſe affliger ton Amante :
Mon cœur m'a dit l'inſtant qui terminait ton ſort,
Il a ſenti ton cœur ſous le fer de la Mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah ! ce n'eſt point un ſonge,
Où l'erreur de vos ſens aujourd'hui vous replonge ;
Vous avez vu l'Amant ſi digne de vos pleurs ;
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs :
Pour ce dernier adieu, ſon déſeſpoir horrible
Vint hazarder ſes jours dans ce Palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint !

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,

A votre main, Madame, il mourait attaché :
Votre Epoux, ſurprenant ſa funeſte imprudence,
Eût peut-être en ſon ſang aſſouvi ſa vengeance.
Faïel ſait tout, ſans doute, & ſes fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas....

GABRIELLE, *très-tendrement.*

Dernier prodige, hélas ! d'une ardeur ſi chérie !
C'eſt ſa préſence encor qui m'a rendu la vie. —
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante, & tu meurs avant moi !

ISAURE.

Mais Faïel....

GABRIELLE.

As-tu vu ſa joie impitoyable ?
Au bruit de cette mort, ſon triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir, à travers ſes fureurs,
D'avoir pu découvrir la ſource de mes pleurs !
(*Très-vivement.*)
Infortuné Raoul ! Ah ! douleur qui me tue !
Sans ceſſe de ta mort jouiſſant à ma vue,
Je verrai mon Tyran, mon cruel raviſſeur,
Me reprocher mes maux, dont lui ſeul eſt l'Auteur. —
Quoi ! j'outrage Faïel ! Mais m'a-t-il opprimée ?
Quel eſt ſon crime, enfin, que de m'avoir aimée ?
Eſt-ce à moi, qui le hais, d'accuſer mon Epoux ?
Quand le Ciel me punit, quand ſon juſte courroux
Vient m'enlever l'Objet de ma flâme infidelle,
Ah ! ſçachons nous dompter, mourons moins criminelle.
Mais on entre. Monlac s'avance ici vers moi !
Imprudent, oſes-tu ?....

SCENE II.

GABRIELLE, ISAURE, MONLAC.

MONLAC.

DISSIPEZ votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paraître :
Faïel s'eſt aſſuré du trépas de mon Maître.
J'ignore quels ſoupçons, agitant ſes eſprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits :
Mais par de longs détours, ſa tranquile colère,
Vient de m'interroger avec un front ſévere :
La ſimple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que ſon départ promptement ſe diſpoſe,
Il permet qu'à vos yeux, ici, je les expoſe.
Madame, il ne ſait point que c'eſt le triſte emploi
Dont Raoul expirant s'eſt remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux; — mais le puis-je ſans crime
Oui, pleurons un Héros que mon malheur opprime.
Ornement de ſon ſiècle, hélas! il a vécu,
Trop peu pour le bonheur, aſſez pour la vertu.
Oſe me l'avouër, ſa mort eſt mon ouvrage,
Son déſeſpoir ſans doute égara ſon courage;
Il aura prodigué des jours ſi précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie,
Sa valeur n'était plus qu'une aveugle furie,
Qui cherchait les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignait la victoire & courait au trépas.
Mais la Gloire, en tout tems par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardait une mort que les cœurs des Français
Vont tous à sa mémoire envier à jamais.
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la brèche élancé,
De nombreux Ennemis par-tout se vit pressé:
Raoul accompagnait sa superbe imprudence:
Dans les rangs enfoncés, tous deux brisent leur lance:
Soudain un Musulman, plus terrible & plus fort,
Porte au Roi désarmé l'inévitable mort:
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son Maître;
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire & son Roi.

GABRIELLE, *avec force.*

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre; & tout me justifie. —
(*Avec tendresse*).
N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la Nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du Roi qui recueillait les siens,

J'entendais ſes regards qui vous nommaient aux miens.
Que Raoul était grand, pleuré par un tel Maître !
Le Roi, qui le pleurait, était plus grand peut-être.
A travers mes douleurs, quel ſpectacle pour moi !
L'Amitié ſur le Trône & dans le cœur d'un Roi ! —
Enfin nous reſtons ſeuls : plein du ſoin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors ſur ſa bouche.
Quels regrets ! quels tranſports ! quels étranges adieux !
Je crois le voir, Madame, il eſt devant mes yeux.
» Donnons lui, diſait-il, au-delà de ma vie,
» D'un amour ſans exemple une marque inouïe.
Il ſe ſoulève à peine, il trace lentement
De ce fidèle amour le dernier monument :
Et lorſque des ſermens le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il ſait inviolable :
» Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur : —
» Tu frémis ! s'il t'eſt cher, eſt-ce un objet d'horreur ?
» Quitte un vain préjugé ; que le cœur de ton Maître,
» A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
» Une Amante, un Ami l'occupaient tour-à-tour :
» Je charge l'Amitié de le rendre à l'Amour :
» Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce ſervice.
» Si tu crains de Faïel la jalouſe injuſtice,
» Au généreux Rhétel tu peux te confier :
» Sur-tout, que ce billet ſoit offert le premier.
(*Il tire le billet.*)

GABRIELLE

Qu'il me fait bien ſentir l'horreur de lui ſurvivre !

MONLAC, *lui préſentant le billet.*

C'eſt l'écrit....

GABRIELLE *le prend en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le ſuivre.

(*Elle*

(Elle lit :)

Je meurs. Mon ame vit à jamais pour t'aimer :
J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
Ce cœur que, pour toi seule, elle dut animer.
La moitié de ton cœur, ma chere Gabrielle,
Au tombeau, loin de toi, ne veut pas s'enfermer :
Elle va te rejoindre... hélas ! quel triste hommage !
Qu'il va t'épouvanter ! ... Non ; c'est Raoul, c'est moi,
C'est ce fidèle Amant qui compta sur ta foi.
Adieu. Mon ame fuit, emportant ton image ;
Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi.

Ah ! — ton ame long-tems n'attendra point la mienne ;
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne ;
La Mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds.—
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE.

Non ; arrête. Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image. —
C'en est fait. Il le faut : expirons de terreur.

(Elle se tourne vers Monlac.)

MONLAC.

Ah ! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le Ciel, (dirai-je, hélas ! ou propice ou sévere ?)
Interdit à mes mains ce fatal ministère.

GABRIELLE.

Dieu ! quel espoir me luit ?

MONLAC.

Apprenez des malheurs

Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'était peu que Raoul mourût pour la Patrie,
Le Sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu ?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis :
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux & les armes,
Remplir le Camp Français de débris & d'allarmes.
Saladin, trop instruit du grand Art des Guerriers,
Venait à ses vainqueurs dérober leurs lauriers :
De nos Chrétiens captifs, son adroite imposture
Avait, aux Musulmans, fait revêtir l'armure :
La Mort volait, sans bruit, sur notre Camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense :
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains ;
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnaître
Les restes déchirés de mon malheureux Maître.
Dans des monceaux de morts mutilés & meurtris,
Chacun cherchait en vain ses frères ou ses fils :
Les Monstres, au Sultan fier de telles conquêtes,
De nos Chefs égorgés allaient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrace, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie :
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour

À peine ai-je du Roi devancé le retour :
Et j'arrivais de Gêne aux rives de la Saone,
Quand sa Flotte rentrait dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du Sort ?
Il veut multiplier ton trépas & ma mort.
Monlac, daigne épargner ma misère profonde :
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde ?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands :
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnaissance.

MONLAC.

Eh ! qu'ai-je à desirer ? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi ;
Je vous donne la mort, je la porte à son Père ;
Et la trouver moi-même, est le bien que j'espère.
Adieu, Madame.

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

ISAURE... Amie...

(*la repoussant.*)

Eloigne-toi.

ISAURE.

Permettez que mes soins....

GABRIELLE.

Non, dis-je. Laiſſe-moi.
L'Amitié même, hélas! me devient importune;
Mon cœur veut être ſeul avec ſon infortune.

SCENE IV.

GABRIELLE, *ſeule.*

DANS ſes chagrins profonds qu'il s'abîme à loiſir.
Jouïr de ma douleur eſt mon dernier plaiſir.
Elle a quelque douceur, puiſqu'elle eſt légitime;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime;
Rien ne pourra troubler, par de lâches deſirs,
Mes regrets innocens & mes juſtes ſoupirs.
Dieu, permets-tu ſa mort pour épurer ma flâme?
Et n'a-t-il, qu'à ce prix, pu vivre dans mon ame?
Cher Raoul, en mourant, tu m'envoyais ton cœur!
J'en ai frémi. — Je ſens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler & t'entendre,
J'épancherais mon ame avec ce cœur ſi tendre:
Bientôt elle pourrait, libre de tout lien,
En ſortant de mon cœur, s'arrêter ſur le tien.
Le Ciel me prive encor de ce plaiſir funeſte,
Et de toi déſormais c'eſt-là tout ce qui reſte.

(*En regardant le billet.*)

Reliſons ce billet, ce garant de ta foi:
Que ce gage ſacré me tienne lieu de toi;
J'y recueille ton ame: à ton heure dernière,
L'Amour, ſur cet écrit, la porta toute entière.

(*Elle ſe remet à lire.*)

SCENE V.

FAÏEL, GABRIELLE.

FAÏEL, *repouſſant Iſaure.*

TU m'arrêtes en vain, fors : — que puis-je penſer ?

GABRIELLE, *s'interrompant de lire.*

Ah ! retenons mes pleurs, ils vont tout effacer.

FAÏEL, *approchant.*

Que lit-elle ?

GABRIELLE, *l'appercevant.*

Grand Dieu !

FAÏEL, *ſe jetant ſur la lettre & la lui arrachant.*

Donnez, donnez, Parjure :
Il eſt tems d'éclairer ta honte & mon injure.
(*Il y donne un coup-d'œil.*)
C'eſt le ſeing de Coucy ! c'eſt ton arrêt fatal.
Tu me fais annoncer la mort de mon Rival ;
Il reſpire, il t'écrit ! l'ardeur qui vous anime,
Par des détours ſi bas, concerte encor le crime !
Tremble, tu vas périr.

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquilité.*

Liſez, — & rougiſſez.

FAÏEL, *déconcerté.*

Comment ! quel calme ! ... Eh quoi ! mes tranſports inſenſés....
Puiſſé-je avoir bientôt à me punir moi-même !

(*Il lit le billet rapidement.*)

C'eſt l'adieu de Raoul à ſon heure ſuprême.
Ce gage de ſa mort....

GABRIELLE, *voyant ſa joie.*

Eſt bien doux à vos yeux.

FAÏEL.

Un Amant adoré.... fait ſeul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimais, Seigneur : & j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint pour vous deux cet aveu trop ſincère.
Allié de mon Roi, fils des braves Coucys,
Digne en tout de ma main & du ſang des Vergys,
Ce Héros me fut cher dès l'âge le plus tendre,
Mon cœur à tous ſes droits fut contraint de ſe rendre :
Si ma Mère eût vécu, Vergy, dans ſon courroux,
Ne m'aurait fait jamais accepter d'autre Époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'Autel appelée,
A de vains intérêts en eſclave immolée,
Du pouvoir paternel je ſubis la rigueur;
Il fallut, par ſerment, renoncer au bonheur :
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étais condamnée :
Il paya de ſes jours ſes vœux ſacrifiés ;

(*Montrant la lettre qu'il tient.*)

Voilà ce qui m'en reſte, — & vous me l'enviez !
J'ai combattu, deux ans, cette invincible flâme,
Ce ſentiment, la vie & l'ame de mon ame :
Sans vous, la Vertu même approuvait ſes tranſports,
J'ai connu, par vous ſeul, la honte des remords.
Oſez me reprocher un penchant légitime,

Qui devint mon ſupplice, & ne fut point mon crime :
Je devais vous garder, & vous gardais ma foi :
Mais l'inſtinct de mon cœur dépendait-il de moi ?
Je dis plus. Au milieu des tourmens que j'endure,
Me ſuis-je, devant vous, permis un ſeul murmure ?
Ah ! c'eſt mon Père encor qu'ici j'oſe accuſer :
De ma main, ſans mon cœur, il voulut diſpoſer ;
C'eſt lui qui perd enfin, par ſa rigueur extrême,
Raoul, ſa fille, vous, & peut-être lui-même.
Son refus, pour vous ſeul, eût été douloureux ;
Mais, m'uniſſant à vous, il fit trois malheureux.
Dieu ! par ſes ſeuls regrets daigne punir mon Père ;
Des Enfans immolés, que je ſois la dernière !

FAÏEL.

Qu'ai-je fait ? je m'abhorre, & tombe à vos genoux.

(*Elle le retient.*)

Ah ! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux. —
Mais quel ſupplice affreux moi-même je m'impoſe !
Je ſens deux fois tes maux, quand c'eſt moi qui les cauſe.
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes ſens impétueux ;
Et depuis que l'Amour, ſans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur tout de feu, répand encor ſes flâmes,
Faïel eſt, vers vous ſeule, emporté loin de ſoi :
Ma funeſte exiſtence eſt plus en vous qu'en moi ;
Mes jours, ſi vous m'aimiez, ſeraient purs & tranquiles ;
Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus ſont faciles !

(*Avec un peu de joie.*)

Je crois qu'enfin le Ciel, qui nous unit tous deux,
T'enlève mon Rival pour mieux ſerrer nos nœuds ;
Il détruit l'aliment de ta flâme funeſte ;

Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger & plus doux :
Remplis ton seul devoir, régne sur ton Époux ;
Inspire-moi ton ame & si pure & si tendre ;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre :
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur :
Rends-moi.... tel qu'il était pour mériter ton cœur.

(*Très-vivement.*)

Arbitre de mon sort, maitresse de ma vie,
Tu vas, de mes destins, répondre à ma Patrie ;
Sur les pas des Héros j'ai su me signaler ;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance,
Je vais la surpasser. Ah ! vois, pour l'indigence,
Pour mon Peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir ;
Je ferai des heureux, ce sera m'enrichir.

(*Tendrement.*)

Mais — promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible ;
Que tu vivras pour moi ; que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Et contre tant d'amour, mon cœur put se défendre !
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre.
Vous, qui me demandez des leçons de vertus,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.
Ciel ! — le puis-je achever ? & détruire, en un jour,
Le sentiment profond du plus constant amour ? —
Je vous offense encor. — Mais pourriez-vous me croire,

Si je vantais déjà cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du tems, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords ;
J'ai honte.... de n'oſer promettre d'avantage :
De ma ſincérité cette crainte eſt le gage.
(*Avec fermeté.*)
Seigneur, ne gardons rien qui puiſſe entretenir
La dangereuſe erreur d'un fatal ſouvenir :
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher & cruel qu'annonce cette lettre :
Sur-tout, à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le Héros que j'aimais. —
Je ſais que ce n'eſt plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'eſt plus ſignaler ma foi, ni mon courage,
Qu'après ſa mort, hélas ! oublier mon Amant.
(*Avec douleur.*)
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant ! —
Mes jours ſont votre bien, & ma juſte tendreſſe....

FAÏEL.

Mon ame s'abandonne à la plus douce ivreſſe.
Quoi ! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur ſuit le don de ta foi !

SCENE VI.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à Faïel.*

ON vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAÏEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte & ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC.

Seigneur.... si vous saviez...

FAÏEL.

Quel est donc ce mystère?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAÏEL.

Je tremble.

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur?

FAÏEL.

Madame, permettez: — excusez son erreur: —
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(*Elle sort, en les regardant avec la plus vive inquiétude.*)

SCENE VII.

FAÏEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

DEs remparts de Dijon d'Armance eſt revenu,
Seigneur; — Raoul reſpire, & d'Armance l'a vu.

FAÏEL, *avec le plus grand éclat.*

O Ciel! ... Quoi! ce billet! ... Ah! vois leur impoſture;

(*Il donne la lettre à Albéric qui la lit.*)

Et — je viens de tomber aux pieds de la Parjure! —
J'avais bien preſſenti leurs noires trahiſons,
Mon cœur m'avait tout dit par ſes premiers ſoupçons;
Malgré l'appas flatteur d'une odieuſe hiſtoire,
Mes doutes obſtinés refuſaient de la croire. —

(*Reprenant la lettre avec fureur.*)

Eh bien! vante-moi donc leur candeur & leur foi.

ALBÉRIC.

Je reſte confondu. Raoul eſt près du Roi,
Ils ſortaient de Dijon. Philippe, à ſon paſſage,
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains diſcours ne s'eſt pas étendu;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre inſtruit par ſes yeux même,
Pour hâter ſon retour, ſon zèle était extrême.
Mais Raoul, un Héros! ... il faudrait éclaircir. ...

FAÏEL.

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir.
Oui, ſon billet infâme & m'inſpire & me guide.
Allons plonger ce fer au ſein de la Perfide;
Et courons auſſitôt offrir ſon cœur fumant,
Aux yeux épouvantés de ſon indigne Amant.

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAÏEL, *s'arrêtant.*

Pourquoi frémir! Elle eſt la plus coupable,
C'eſt elle qui verra ce ſpectacle effroyable:
(*Avec un joie amere.*)
Que le cœur de Raoul ſoit percé le premier.
J'apporterai ce don qu'il feignait d'envoyer.
Au milieu de la Cour, ſous les yeux de ſon Maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le Traître.

ALBÉRIC.

Ah! daignez....

FAÏEL.

Je voudrais, de leur ſang odieux,
Les abreuver l'un l'autre, & moi-même après eux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, *à un Officier de Faïel.*

VA, ſers un inconnu que ſon bonheur t'adreſſe :
C'eſt Rhétel qui m'envoye auprès de de la Comteſſe ;
Du ſang qui les unit je dois chérir les nœuds,
Je viens chargé de ſoins importans pour tous deux.

(*L'officier ſort.*)

Reſpire enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite. —
Tous mes ſens ſont émus d'une ivreſſe ſubite.
Voilà de notre amour les premiers monumens ;
Ces murs, témoins chéris des plus purs ſentimens.
Que de doux ſouvenirs, dont le charme ſuprême,
A qui n'eſt plus heureux, tient lieu du bonheur même !
Je gémis ! Gabrielle, en d'autres tems, hélas !
Prêt de te voir ici, je ne gémiſſais pas.
Là, même avant nos yeux, nos ames ſe cherchèrent ;
Dans nos premiers regards elles ſe rencontrèrent.
Là, vingt fois, en ſecret, ſortant des Champs d'Honneur,

Ta main ceignit mon front des lauriers du Vainqueur:
Lorſqu'au prix de mon ſang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce Palais, ont lavé mes bleſſures:
Ton ame fugitive & prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y ſentit rappeler:
Enfin, malgré la mort, mon cœur venait s'y rendre,
Et, pour être avec toi, ſurvivait à ma cendre.
Trop ingrate Faïel, quels droits j'oſe atteſter! —
Faïel! — Eſt-ce le nom que tu devrais porter?
Sous un joug odieux, ſèchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te conſume:
Et mes jours, preſqu'éteints, ont pu ſe rallumer! —
Ne meurs point pour l'amour, vis plutôt ſans m'aimer.
Sans m'aimer! quel eſpoir! — Ah! je fuirai ta vue;
Que pour un ſeul moment elle me ſoit rendue:
Je ne puis accorder mon bonheur & le tien:
Juge combien je t'aime; oui, je renonce au mien.

SCENE II.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, *à part.*

POURQUOI me retenir, — & m'obſerver ſans ceſſe? —
Quel ami de Rhétel cherche à voir la Comteſſe?
(*S'approchant de Raoul qui eſt détourné.*)
Eſt-ce vous?...

COUCY, *l'appercevant.*

Toi, Monlac! — Encor dans ce ſéjour!

Aurais-tu donc appris que je revois le jour ?

MONLAC, *immobile d'étonnement.*

Ses traits.... sa voix... Mon maître ! O céleste clémence,
Il vit ! — tu veux encor le bonheur de la France.

(*Il se jette dans les bras de Raoul qui les lui tendait.*)

Par quel miracle, enfin, nous êtes-vous rendu ?
Le Ciel, le juste Ciel en doit à la Vertu.

COUCY.

O mon Ami, connais quel destin nous rassemble :
Mais dis moi, le premier, les raisons....

MONLAC.

Ah ! je tremble :
Songez que, pour vos jours, tout est à craindre ici :
Le soupçonneux Faïel....

COUCY.

Est aux murs de Vergy ;
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne Epouse,
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre & l'or des Chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples Ecuyers ;
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austère candeur a daigné se contraindre :
Et, j'ai choisi l'instant, qu'appelé près du Roi,
Faïel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel & tendre,
Le seul qu'à mon amour l'Honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats ?
Chez mon Père d'abord as-tu porté tes pas ?
Que son ame sensible allarme ici la mienne !
Le récit de ma mort aura causé la sienne.

MONLAC.

Seigneur, il n'a point ſu ſa perte & mon erreur.

COUCY, *avec tranſport.*

Nature, il eſt encore un plaiſir pour mon cœur !

MONLAC.

L'inconſtance des Mers a retardé mon zèle :
Depuis une heure à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet, où vos triſtes adieux....

COUCY.

Des pleurs, en le liſant, ont-ils rempli ſes yeux ?

MONLAC.

Ah ! j'ai cru cet inſtant, le dernier de ſa vie.

COUCY, *vivement.*

J'aurais dû le prévoir. Quelle était ma furie !
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'Amour ! —
Va la tirer d'erreur, apprends-lui mon retour. —
Mais non : c'eſt lui donner une mort plus certaine ;
Et d'un ſecours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer ſon cœur. —
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Sur-tout, ſi ſa vertu redoute ma préſence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence :
Dis que d'un Chevalier je remplis le devoir ;
Dis que j'aime ſans crime, & même ſans eſpoir ;
Que je ſuis, en un mot, quelque ardeur qui m'inſpire,
Trop digne de ſon cœur, pour vouloir le ſéduire.

(*Monlac ſort.*)

SCENE

SCENE III.

COUCY, *seul.*

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir!

(*Il voit de loin Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.*)

Dieu! La voici! — Monlac n'a pu la prévenir.
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure;
Je vois ses traits divins, l'honneur de la Nature:
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur
Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes:
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes;
Elle parle, écoutons.

(*Il se retire sous un portique sombre.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *se promenant sans voir Coucy.*

RAOUL! du sein des Morts,
Ton Cœur me suit partout & brave mes remords. —
Mais Faiel est parti sans rien daigner me dire!
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire;

Je l'ai cru dans ces lieux. — Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur.

(*Coucy paraît un peu sans qu'elle le voye.*)

Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance
C'est ainsi que l'Amour m'annonçait ta présence.

COUCY, *paraissant tout-à-fait.*)

C'en est trop ; approchons ; je le puis sans effroi,
Son cœur l'a prévenuë, il lui parle de moi.

GABRIELLE.

O Ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre ?...
(*Elle regarde.*)
Quel objet ?

COUCY, *approchant un peu.*

Elle tremble ; & moi-même....

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur,*

Chère Ombre,
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir....

GABRIELLE.

Où fuirai-je ?

COUCY.

Eh quoi ! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe ; & ce Cœur dont l'image présente...

COUCY, *se jetant à ses pieds & lui prenant la main.*

Ce Cœur respire, il vit, il brûle encor pour toi.

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah !... se peut-il ?... Raoul ! — tu vis ! — je te revoi !

(*Tendrement.*)

Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas, mon cœur a pu survivre.

SCENE V.

GABRIELLE, COUCY, ISAURE, MONLAC.

GABRIELLE, *avec transport.*

CHERE Isaure... Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, Madame, & déja....

GABRIELLE, *à Isaure.*

Le voilà mon Vainqueur,
L'Honneur des Chevaliers, l'Idole de la France.

COUCY.

J'ai tout fait pour l'Amour: est-il ma récompense?
L'Amante qu'enchaînait le plus tendre lien....

GABRIELLE, *très-vivement.*

N'a d'ame que ton ame & d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes:
Mais des larmes de joie, & de ces pleurs heureux,
Que depuis si long-tems nous ignorions tous deux:
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouït enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher,

Le tems ſerra nos nœuds, loin de les relâcher;
Mes chagrins conſervaient cette empreinte ſi tendre,
Que ſur le déſeſpoir l'Amour ſeul ſait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui ſe donnait au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimais, je ſens que je t'adore.

(*Se reprenant avec la plus grande indignation contre elle-même.*)

Que dis-je? — Ah! malheureuſe! — Et vous, Cruel! & vous,
Qui ſavez que je ſuis ſous les loix d'un Epoux,
S'il ne vous reſte plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire;
Pourquoi, devant mes yeux, vous venez-vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouïr?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
R'ouvriraient de mon cœur les bleſſures mortelles.

COUCY.

Moi? jouïr de vos pleurs, ou trahir vos vertus!
Gabrielle, grand Dieu! ne me connaît donc plus!
Elle apprend de Faïel à devenir injuſte.
Va, mon cœur eſt encor le ſanctuaire auguſte,
Où brula pour toi ſeule un feu toujours ſacré,
Auſſi pur que l'Objet qui l'avait inſpiré:
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flâme eſt immortelle.
Mais ſachez que je viens pour vous ſacrifier
Tous les vœux.... votre aſpect me fait tout oublier.
Je ſens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'Amour les fureurs dévorantes.
Je ſuis près de l'Objet dont je fus adoré,

O rage ! & ſans eſpoir, je m'en vois ſéparé !
A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre ;
Au jour de votre hymen j'ai du ceſſer de vivre.
(*Avec la plus grande fureur.*)
Que ne m'écraſiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de Chrétiens mourans ſous vos débris !
Hélas ! ces malheureux chériſſaient tous la vie ;
Je la hais, — c'eſt à moi qu'elle n'eſt point ravie !

GABRIELLE.

Modérez donc, Cruel ! ces ardentes fureurs ;
Et par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi du moins quel ſujet vous amène, —
Et qui vous a ſauvé d'une mort ſi prochaine.

COUCY.

Vous, Madame.—Oui, vous-même. Et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enſeigna l'Amour.
Lorſque l'altier Richard, plein de ce Fanatiſme
Dont la férocité dégrade l'héroïſme,
Egorgeait ſes Captifs au nom de notre Foi,
Je ſuivis vos leçons, je ſauvai ceux du Roi ;
Je reclamai pour eux la loi conſtante & pure,
Que la Religion reçoit de la Nature.
Ma clémence eut bientôt ſon prix ineſpéré.
Sans défenſe, à mon tour, aux Sarraſins livré,
Mon aſpect attendrit leur cruauté ſauvage ;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du Sultan, qui prit ſoin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile & prompt ſecours
De cet Art qui commande à l'ame fugitive ;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive.
(*Vivement.*)
Ranimé par ſes ſoins, je me dis en ſecret,

Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir, prêterait mille charmes :
Cet espoir, ce desir, qui réchauffait mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissans ;
Enfin ce fier Sultan, que l'Ignorance abhorre,
Me renvoye à mon Roi qui me pleurait encore :
Tant la Reconnaissance a d'invincibles droits,
Par qui l'Humanité nous rappèle à ses loix ;
Sans distinguer le Culte & l'Empire où nous sommes,
L'Homme chérit toujours le bienfaiteur des Hommes.

GABRIELLE, *réfléchissant avec douleur.*

Quoi ! L'Asie en Raoul vante son Bienfaiteur !
En lui mon Souverain voit son Libérateur !
Partout où le destin nous donna la Victoire,
Son Nom est le premier qu'ait prononcé la Gloire !
Et quand tout l'Univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus ;
Moi que chérit ton cœur, qui t'aimai la premiere...

COUCY.

Ton ame m'appartient malgré la terre entière ;
Eh ! depend-il de nous d'éteindre un si beau feu ?
A-t-il, pour s'allumer, attendu notre aveu ?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être,
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu ! quel oubli honteux égare nos esprits !
Tous les deux à l'instant nous en serons punis.
Je triomphe en fuyant, je fors de ta présence.
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

COUCY.

Arrêtez un moment ; promettez-moi du moins,

Que vos jours conservés....

GABRIELLE, *vivement.*

Ah! quels funestes soins
De prolonger mon crime & l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui? Vous!

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un Epoux vertueux,
Qui donnerait son sang pour voir mes jours heureux;
Que j'aimerais sans toi: mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet Epoux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY.

Quoi! Faïel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle.....

GABRIELLE.

Eh! n'en sois point jaloux. Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur. —
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourais pour l'Amour, va vivre pour l'Honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la Gloire à qui perd le Bonheur?

GABRIELLE.

Ton Roi que tu chéris....

COUCY.

C'eſt lui qui nous ſépare.

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans ſavoir nos malheurs! Ingrat! il les répare :
Tu règnes dans ſa Cour; ſes bienfaits..

COUCY.

Ah! ſans toi,
La Cour, le Monde entier, n'eſt qu'un déſert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrais me donner l'exemple du courage.

COUCY, *toujours abbattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre d'avantage.

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton ame peut du moins exhaler ſa douleur,
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur:
Va gémir loin de moi, rien ne peut te contraindre,
Laiſſe-moi la douceur d'être la plus à plaindre.
Allez enfin, ſongez que des murs de Vergy,
Faïel, en peu d'inſtans, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort ſa haine détrompée,
A découvrir vos pas, eſt ſans doute occupée:
Peut-être il ſait déjà qu'arrivé dans ces lieux....

COUCY.

D'Armance était le ſeul dont je craignais les yeux:
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE.

Quel bruit ſe fait entendre!
(*A Monlac & Iſaure.*)
Voyez tous deux.

(*Ils ſortent.*)

Hélas! s'il venait vous ſurprendre!

Eh ! comment pourriez-vous échapper à ſes traits ?

ISAURE, *rentrant.*

Seigneur, c'eſt Faïel même.

GABRIELLE.

Ah ! fuyez pour jamais.

COUCY.

Moi, fuir ?

GABRIELLE.

Veux-tu riſquer mon honneur & ma vie ?

COUCY.

Je ſors : à votre honneur le mien ſe ſacrifie.

(*Il fait un pas & revient.*)

Mais Monlac....

ISAURE.

Il arrête & va tromper Faïel.

(*Coucy ſort par une des Couliſſes du devant du Théâtre.*)

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte & mon trouble mortel.

(*Elle ſort par l'autre côté avec Iſaure.*)

SCENE VI.

FAÏEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAÏEL, *entrant par le fond du Théâtre, l'épée à la main, & regardant ſortir Gabrielle.*

Elle fuit! Elle eſt ſeule! — Ah! c'eſt Monlac, ce Traître....
En oſant me combattre, il a ſauvé ſon Maître.
Du moins le téméraire eſt tombé ſous mes coups.

ALBÉRIC.

Le voici tout ſanglant qui ſe traîne vers vous.

MONLAC, *bleſſé, & parlant avec peine.*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente....
Raoul.... eſt vertueux.... votre Epouſe.... innocente....
J'expire.

(*Il meurt.*)

FAÏEL.

L'Impoſteur! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*On l'emporte.*)

Qu'on ferme ce Portique. Environnez ces lieux,
Pourſuivez, découvrez, amenez ſon Complice.

(*La plus grande partie des Gardes ſortent.*)

Que devant la Parjure ici même il périſſe.
(*A Albéric.*)
Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent....

FAÏEL.

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant. —
(*Il remet son épée.*)
Tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes.
Non, ni pitié, ni grace. Ah! mes justes fureurs
Sçauront de tes forfaits surpasser les horreurs.
(*Il se promène à pas précipités.*)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul — accrûs par tes supplices;
Ralentir son trépas — pour prolonger le tien; —
L'arracher de ton cœur; — t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Eteindre mon amour, & laver mon outrage!
(*Il s'appuie sur une colonne.*)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?
Pourquoi publiaient-ils le trépas de Coucy!

FAÏEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je? aux pieds du Roi dès que j'ai pu paraître,
Parmi les Courtisans, ne voyant point le Traître,
J'ai su qu'avec mystère on l'avait vu partir:
J'ai jugé qu'en ces lieux il venait me trahir,
Et sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre.
Le Mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers:
Tantôt, lorsque l'Ingrate employait la prière,

Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire ;
Son refus obstiné de me suivre à la Cour,
De son Amant ici ménageait le retour.
Ce lâche Confident, ce précurseur du crime,
(Qui dut être en effet ma première victime ;)
De son Maître, avec art, vient devancer les pas ;
Il couvre son retour du bruit de son trépas : —
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse !
Et la Parjure affecte un aveu plein d'honneur,
Pour pouvoir, sans danger, recevoir son Vainqueur ! —
Mais on ne revient point, il échappe à ma haine.

ALBÉRIC.

Je conçois trop, Seigneur, que toute excuse est vaine ;
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours.
Mais pourquoi cette lettre & tous ces noirs détours ?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets....

FAÏEL.

N'en vois-tu pas l'issue ?
Monlac, dans son transport, m'allait percer le sein ; —
Son Maître, en se cachant, a le même dessein ;

(*Se promenant encore.*)

Et l'Ingrate.... Ah ! souvent une Epouse infidelle,
Dans le sang d'un Epoux plonge sa main cruelle :
Elle se lasse enfin d'attendre son bonheur
D'une mort, qu'en secret peut hâter sa fureur ;
Et suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultère entraîne au parricide.
Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours. —
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent mes jours ?

Allons, il faut du ſang à ma vengeance avide.
(*A Albéric.*)
A mes yeux, dans l'inſtant, amène la Perfide;
Je le veux.
(*Albéric ſort.*)
Mais plutôt, pour ſe faire un effort,
Je ſens en ce moment mon courroux aſſez fort.
Que ma rage tranquile en ſoit plus implacable,
Imitons Gabrielle en ſon art déteſtable:
Prêtons un front ſerein aux plus noires fureurs;
Et, pour que ſon ſupplice ait encor plus d'horreurs,
Laiſſons-lui quelque tems ſa crédule allégreſſe,
Paraiſſons ignorer les piéges qu'on nous dreſſe.

ALBÉRIC, *rentrant.*

La voici.

FAÏEL, *mettant la main à ſon poignard, & s'arrêtant.*

Dieu! commande à mon bras égaré.
(*A Albéric.*)
Cours, vois ſi ſon Amant va m'être enfin livré;
(*A tous les Gardes.*)
Je t'attends. — Vous, reſtez ſous la voûte prochaine.

SCENE VII.

GABRIELLE, FAÏEL.

FAÏEL.

MADAME, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer.... sans doute pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importans.
Vous voulez fuir la Cour, & j'y souscris sans peine ;
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris.... vous ne sortirez pas.
J'ai su, près du Monarque, excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance ;
Votre vertu craignait de revoir un Amant, —
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée,
Que Raoul, démentant la vaine Renommée,
Vit & revient vainqueur. — Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flâme & votre amour ;
J'approuve & je chéris la noble retenuë, —
(*Avec ironie.*)
Qui fuit, si prudemment, les dangers de sa vue.
Mon cœur, à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je sais sur vos sermens combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du tems de mon absence,
Pour souffrir de Raoul la coupable présence :
Et si, dans ce Palais, il osait pénétrer,

(*Avec menace.*)

Vous-même, à mes vengeurs, il faudrait le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flâme indiscrette,
Osait chercher ma vue & troubler ma retraite ;
Je croirais que l'Honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchirait votre amour.

FAÏEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauverait de ma fureur extrême. —

(*A part.*)

Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même.

FAÏEL, *plus tranquile.*

Ce nouvel Ecuyer, dans ma Cour inconnu,
Au nom de votre Amant est peut-être venu ?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul !.. vous croiriez ?...

FAÏEL.

Que j'aime à voir ce trouble !

(*Ironiquement.*)

Il me rassûre. — Eh quoi ! votre frayeur redouble !
Quel en est donc l'objet ?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer ;
Sans mystere, en ces lieux, j'ai vu cet Ecuyer ;
Monlac a su, par lui, le retour de son Maître.

FAÏEL.

Monlac l'attend ailleurs. — pour peu d'instans peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devrait-il se cacher ?

GABRIELLE.

Il eſt parti.

FAÏEL.

J'en doute, & je le fais chercher.

(*Amèrement.*)

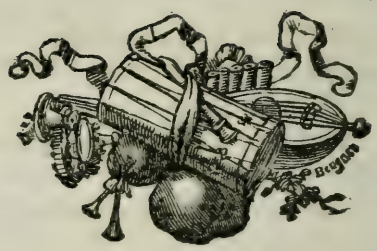
Comme il connaît Raoul, je lui voudrais apprendre,
S'il ſonge à me tromper, le ſort qu'il doit attendre.

(*A part, avec joie, en voyant entrer ſes Gardes.*)

Il vient, j'entends du bruit...

(*A Albéric.*)

Eh bien?



SCENE VIII.

GABRIELLE, FAÏEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *bas à Faïel.*

C'Est vainement
Qu'on le cherche au Palais; on croit qu'en ce moment,
Dans la Ville...

FAÏEL.

(*Bas.*) (*Haut à sa femme.*)
J'y cours. — Il faut qu'en mon absence;
D'Autrey, contre le Duc, j'assûre la défense;
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir:
Mais dans quelques instans, — je pourrai vous revoir.
(*Il fait un pas & s'arrête.*)
Ma flâme, à son aspect, malgré moi se ranime:
Tout prêt à la frapper, j'adore ma victime.
(*Il sort avec les Gardes & Albéric.*)

GABRIELLE, *anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir.
Quels sont ces noirs transports qu'il semblait retenir?
Saurait-il que Raoul?....

SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

AH! viens, ma chere Isaure :
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore :
Si j'en crois de Faïel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien, sait-on quelle est l'issue ?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés, vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce Palais se troubler, se confondre ;
Quand j'interroge, à peine on ose me répondre ;
Quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant :
J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah! c'en est fait. Voilà le signal du carnage.
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage.
O malheureux Coucy! qu'allez vous devenir ? —
Viens ; que j'aye, avant lui, le bonheur de mourir ;
Et que Faïel enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sépare !

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

ISAURE, vainement tu me veux raſſûrer,
Dans mes ſens éperdus l'eſpoir ne peut rentrer.
Autour de nos remparts cette Garde aſſemblée,
Que Faïel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir :
Et tant qu'il eſt ici, puis-je ne point frémir ?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il ſerait encore ;
Que craignez-vous pour lui, puiſque Faïel l'ignore ?
Penſez-vous, ſi Faïel l'eût jamais ſoupçonné,
Que, ſans rien éclaircir, il ſe fût éloigné ?
Votre Epoux, vers Paris, vient de ſuivre Philippe ;
Qu'au moins par ſon départ votre effroi ſe diſſipe.
Et n'avez-vous pas vu, dans ſes tendres adieux,
Que le ſoupçon jaloux ne troublait plus ſes yeux ?

GABRIELLE.

Ce honteux ſentiment, ſoigneux de ſe contraindre,
Donne aux Cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Faïel les tranſports enflammés
Décèlent, malgré lui, ſes chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé ſur ſon viſage empreinte
D'un Jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainſi changer?
C'eſt ce calme ſuſpect, dans ſon ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me ſens frappée.
A m'obſerver moi-même en ſecret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du ſien.
D'ailleurs avec Monlac ſon paiſible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric & d'Armance,
Sont autant de raiſons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des deſtins de Coucy.
Vois du moins...

ISAURE.

Je voudrais qu'il pût encor paraître;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connaître,
Que vos jours expoſés par un nouveau retour,
Révolteraient enſemble & l'Honneur & l'Amour:
Qu'un Héros, un Amant généreux & fidèle,
Doit à votre repos une abſence éternelle.
Vous ſeule, à ces raiſons, donneriez tout leur poids;
L'Amant déſeſpéré n'entend plus qu'une voix:
L'Arrêt, qui le réſout à s'immoler lui-même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'eſt pas de moi qu'il le doit recevoir.
Epargne moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, ſon aſpect m'épouvante !
O terrible réveil d'une ardeur ſi puiſſante !
Iſaure, ce n'eſt plus cette douce langueur,
Qui nouriſſait enſemble & conſumait mon cœur ;
C'eſt un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre :
C'eſt lui qui me ſoutient, & ſon fatal poiſon
A ranimé mes ſens, en troublant ma raiſon.
Si je pouvais bannir Raoul de ma mémoire,
Je ſens que j'en mourrais en pleurant ma victoire ;
Je maudis les vertus que je veux embraſſer,
Je déteſte mon crime, & n'y puis renoncer.

ISAURE.

Ah ! revenez à vous ; ces honteuſes allarmes....

GABRIELLE.

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
La honte de ces pleurs que je verſe en ton ſein !
Ah ! remplis, par pitié, ton devoir inhumain :
Oſe avec dureté me reprocher mon crime :
Dis-moi que ton Amie a perdu ton eſtime :
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir,
On revient d'une erreur à force d'en rougir. —
Va, s'il eſt dans ces lieux, porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la ſentence mortelle :
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler ;
Hélas ! en le frappant, cherche à le conſoler :
Dis-lui que ſes malheurs ſont toute ma ſouffrance,
Dis-lui que j'ordonnais.... & pleurais ſon abſence.
Quel emploi je te donne ! Ah ! la ſeule Amitié

Sait joindre le courage à la tendre pitié.
Va. — Le voici ! fuyons.

SCENE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY.

(Entrant par où il eſt ſorti l'acte précédent, & arrêtant Gabrielle.)

AH ! ſouffrez ma préſence,
Cruelle ! je rougis de mon obéiſſance,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger,
Qu'avec vous & Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger ceſſe enfin. Mais l'Honneur vous exile ;
Faïel ignore tout, il eſt parti tranquile :
Monlac, l'éblouiſſant de diſcours captieux,
Pour le mieux abuſer, eſt ſorti de ces lieux :
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre, ...
(Si l'on ne cherche pas du moins à me ſurprendre)
Que Monlac vous attend aſſez près de nos murs :
Allez, vous connaiſſez tous les ſentiers obſcurs....

COUCY.

Mais, puiſque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grace.

GABRIELLE.

Non....

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE.

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant.*

Ah ! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir !

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine.

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire ! c'est-là le vrai soin qui t'amène ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime ! — Ah ! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable ;
Raoul veut devenir indigne de mon cœur,
Il faudra le haïr, — c'est mon plus grand malheur.

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate ! rougissez d'un soupçon qui m'outrage :
A vous parler encor c'est l'Honneur qui m'engage.

(*Elle commence à l'écouter.*)

Tantôt du faible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs ;
La mort fut votre espoir & votre unique envie : —
Je veux qu'un beau triomphe assûre votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment ;
Renoncez — pour jamais — à ce funeste Amant.
Ciel ! — Et Raoul prononce un arrêt si terrible !
Oui ; j'exige de vous ce qui m'est impossible.

Mais nos cœurs ont beſoin, dans ce moment cruel,
De ſe prêter encore un ſecours mutuel :
Pour regler mon deſtin, c'eſt vous que je contemple ;
Et ma vie ou ma mort — dépend de votre exemple :
Fixez, encouragez mes eſprits éperdus ;
L'un à l'autre, en tout tems, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien ! mon cher Raoul, que des chaînes ſi belles,
Que formaient ces vertus, ſoient toujours dignes d'elles.

(*Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)

Les grandes Paſſions naiſſent dans un grand Cœur,
Qui les ſent fortement, ſait en être vainqueur ;
Le courage n'eſt point dans la froideur Stoïque,
C'eſt une ame de feu qui ſeule eſt Héroïque.
Je ſens que notre amour ne ſe peut étouffer,
Mais c'eſt en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flâmes,
Au ſeul nom de Vertu, venaient ſaiſir nos ames ;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitaient, ſe portaient vers l'Honneur :
Comme l'Amour lui-même, à la Gloire fidèle,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle :
Tu viens de rallumer le même zèle en moi ;
Je vois qu'à mes diſcours il ſe réveille en toi.
Prévenons à l'inſtant, dans l'ardeur qui nous preſſe,
Quelque lâche retour, quelque indigne faibleſſe ;
Profitons du tranſport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, & de ne plus nous voir.
Tandis que, loin des Rois, je vais dans ces aſyles
Conſacrer tous mes jours à des vertus tranquiles ;
Sur un plus grand Théâtre en triomphe porté,
Oracle de la France & de l'Humanité,

Préſentez aux Mortels le flambeau du Génie ;
En éclairant le Monde honorez la Patrie.
Ami de votre Maître, allez devant ſes pas
Être encor ſon Egide au milieu des combats :
Et, de vos grands ſuccès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'Amour vous viendra retracer mon image ;
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau ſoin :
C'eſt ainſi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendrait un ſentiment ſublime,
Et que malgré l'Hymen, le Devoir & le Sort,
Nous pourrions à jamais nous aimer ſans remord.

COUCY.

Où ſuis-je ? — Quelle ivreſſe en mes ſens excitée !...
Par un torrent de feu mon ame eſt emportée.
Que je ſens de plaiſirs & de tourmens divers !
Quel cœur m'avait choiſi ! Quelle Amante je perds !
Son excès de vertu me déſole & m'enchante.
Vergy, par votre voix que la Gloire eſt puiſſante !
Quel eſt de la Beauté le charme ſéducteur,
Qui peut, contre elle-même, armer un faible cœur !
C'en eſt fait. Je dois compte au Monde, à ma Patrie,
Des tréſors dont par vous mon ame eſt enrichie.
Combien je ſerais vil de les enſevelir !
C'eſt votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire,
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs ſi chère,
Pour tant d'Infortunés, — qui le ſont moins que nous !
Je veux entendre dire à cent Héros jaloux :
» Raoul, ſans nul eſpoir, privé de Gabrielle,
» Eut la force de vivre & d'être auſſi grand qu'elle.

GABRIELLE.

Je reconnais Raoul ; ce glorieux Vainqueur,
S'il l'eût moins mérité, n'aurait pas eu mon cœur. —
Il eſt tems d'exercer ma conſtance & ſon zèle ;
(*D'un ton ému.*)
Allons. — Séparons-nous.

COUCY, *en frémiſſant, & après un peu de ſilence.*

Mon courage chancèle.

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*

Non, Seigneur.

COUCY.

Pardonnez. — Prêts à ſe ſéparer,
Nos cœurs, par plus de nœuds, ſemblent ſe reſſerrer.
Triomphe douloureux plein d'horreurs & de charmes !

GABRIELLE.

Eh ! me coûte-t-il moins ? — Dérobons-lui mes larmes
(*Elle s'éloigne.*

COUCY, *la ſuivant.*

Ah ! je les ſens tomber juſqu'au fond de mon cœur.

GABRIELLE, *qui s'eſt arrêtée.*

Cher Raoul.... pour jamais.... Hélas !...

(*Avec effort & vivement, en s'éloignant davantage.*

Adieu, Seigneu

COUCY, *s'éloignant de ſon côté.*

Adieu.

GABRIELLE, *à Iſaure.*

Toi, va l'aider à cacher ſa retraite.

(*Il ſort par la Couliſſe par laquelle il eſt entré ; Iſaure ſuit.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, *ſeule.*

TA loi ſévère, ô Ciel! doit être ſatisfaite.
Nous venons d'épuiſer, dans ces combats cruels,
La conſtance permiſe à de faibles Mortels.
A tes puiſſans ſecours mon ame s'abandonne:
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends ſoin de ce Héros, de ſes jours précieux:
L'aurais-tu ramené pour le perdre à mes yeux? —
Mais... j'entends retentir le ſignal des allarmes. —
Le bruit croît, il approche; & le fracas des armes....
(*A Iſaure qui rentre.*)
Ah! que devient Raoul?

ISAURE

Madame, il eſt perdu.

GABRIELLE.

Que vois-je!

SCENE V.

FAÏEL, COUCY, GABRIELLE, ISAURE, ALBÉRIC, GARDES.

FAÏEL, *poursuivant Coucy qui se débat contre lui & ses Gardes.*

RENDS ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu ;
Je brave encor le nombre.

(*Son épée tombe, Albéric s'en saisit.*)

FAÏEL.

Albéric, qu'on l'enchaîne.
(*A Coucy.*)
Va, tout était prévu : la résistance est vaine.
(*A des Gardes.*) (*A Coucy & à Gabrielle.*)
Vous, ouvrez ce Portique. Et vous, vils Scélérats,
Voyez votre Complice immolé par mon bras.

(*On leur montre dans la Couliſſe Monlac mort.*)

GABRIELLE.

Ciel !

COUCY.

Monlac égorgé !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pû me croire !

COUCY, *allant vers le corps de Monlac.*

(A Faïel.)

O Mon ami ! — jouïs de ta lâche victoire,
Monstre.

FAÏEL, *tranquilement.*

Voilà l'essai des châtimens affreux,
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux.

(Avec fureur.)

Traître, tu prétendais voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager :
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la Ville,
Tu paraîtrais bien-tôt au bruit de mon départ :
Et moi, qui dédaignais les soupleſſes de l'Art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piége où tu m'as cru surprendre ;
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendaient à mon honneur, & peut-être à mes jours.

(Il le prend, & le traîne vers sa femme.)

Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejailliſſe :
Malheureuse, sa mort commence ton supplice.

(Il veut le percer.)

GABRIELLE, *se jetant sur lui.*

Arrêtez.

ALBÉRIC, *l'arrêtant.*

Ah ! Seigneur !

COUCY.

Ah ! Tigre furieux,
Frappe ; je meurs content, ſi je meurs à ſes yeux.
Mais ne fais point outrage à ſes vertus ſublimes.
Faut-il, pour m'immoler, lui ſuppoſer des crimes ?
Qui nous ? contre tes jours tramer quelque deſſein ! —
Sans doute, quand tes feux m'allaient ravir ſa main,
Si, de ce coup fatal, j'avais eu connaiſſance,
Tu m'aurais vu bien-tôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de ſon Père oſant te défier,
L'obtenir ou la perdre en digne Chevalier.
Mais toi, pour m'égorger ſans armes, ſans défenſe,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
Eh bien ! vil impoſteur, j'oſe te démentir :
Devant la France entière, avant que de mourir,
Je déclare innocens Monlac, moi, — Gabrielle :
Tu n'es plus ſon Epoux, tu t'es armé contre elle.
La Loi des Chevaliers, que trahit ta fureur,
A ſa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAÏEL.

La Loi des Chevaliers ! c'eſt moi qui la reclame :
Je reſpecte ton titre en mépriſant ton ame.

(*A ſes Gardes.*) (*A Coucy.*)

Qu'on lui donne une armure. Allons au Champ d'Honneur :
Ma juſtice y remet ſon glaive à ma valeur.
Je pourrais te punir, j'en ai le droit, ſans doute ;
Tu croirais, en mourant, que Faïel te redoute ?
Non. Français comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaiſir de plus à l'aſpect du danger.

COUCY.

Ah ! ton cœur une fois s'eſt montré digne d'elle !
Marchons.

GABRIELLE, *ſe mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire ? Et quelle horreur nouvelle !
(*A Coucy.*)
Téméraire, arrêtez. Qui ? vous ! Barbare ! vous !
Plonger vos bras ſanglans au ſein de mon Epoux !
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide !
Je maudis & l'amour & l'eſpoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportait le trépas,
Vous deviez le prévoir ; — & je ne m'en plains pas,
Vous hazardiez vos jours en expoſant ma vie.
Mais que votre imprudence & la mienne s'expie ;
Et, ſi nous ne pouvons détromper ſon courroux,
C'eſt à vous de mourir, puiſque je meurs pour vous.
(*A Faïel.*)
Vous, Seigneur, écoutez....

FAÏEL, *avec la dernière violence.*

Que pourrais-tu me dire
Qui, de ton lâche amour, ne ſervît à m'inſtruire ?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin, il parle en tes regards :
Dans tes moindres diſcours mon déshonneur s'imprime. —
Il t'aime, il eſt aimé, voilà ton double crime.
Ah ! tu portes la Mort & l'Enfer dans mon cœur : —
(*Montrant Coucy.*)
Tu mourras avec moi, quand il ſerait vainqueur.
Soldats, loin de mes yeux, entraînez l'Infidelle :

Sur l'ordre d'Albéric vous diſpoſerez d'elle.

(On l'entraîne.)

COUCY, *aux Soldats.*

Barbares, de ſes jours vous répondrez au Roi.

FAÏEL.

Seul, je réponds pour vous ; n'obéiſſez qu'à moi.

(A Coucy en le prenant par la main.)

Viens aſſouvir la ſoif qui tous deux nous dévore,
L'ardente ſoif du ſang d'un Rival qu'on abhorre.
Ingrate ! puiſſions-nous l'un par l'autre périr !
Que tout ce qui t'aima ſe puiſſe anéantir !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente un Cachot où l'on voit une Table de pierre & deux Siéges. La Table eſt en partie cachée par un pilier.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *ſeule, aſſiſe près de la Table, ſur laquelle il y a une lampe.*

AH! que ma dernière heure eſt douloureuſe & lente!
Voici donc mon Sépulchre; on m'y plonge vivante!
O ſuprême Juſtice! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous & mon cœur.
Hélas! un cœur ſenſible eſt un préſent céleſte,
Pourquoi de tous vos dons eſt-il le plus funeſte?
Tant de traits, dont le mien s'eſt ſenti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer?
Eſt-il, dans l'Univers, une ame infortunée
Qui, voyant mes malheurs, plaignît ſa deſtinée?

Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Faïel ;
Sans doute il me réſerve à quelque horreur ſecrette. —

(*Avec vivacité.*)

Raoul eſt en danger, & mon ſort m'inquiète !
Raoul, les Sarraſins ont épuiſé ton flanc ;
Comment défendrais-tu les reſtes de ton ſang ?
De tes bras affaiblis à peine as-tu l'uſage,
Tes languiſſantes mains vont trahir ton courage. —
Que fais-je ? — O mon Époux ! pleine d'un lâche effroi,
Mon ame formerait quelques vœux contre toi !

(*Elle ſe lève.*)

Non, fais-moi périr ſeule, & par mes juſtes peines,
Taris, avec mon ſang, la ſource de vos haines :
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des Français ;
Laiſſez ce faux Honneur, le Père des forfaits.
Eh ! pour qui bravez-vous l'Humanité trahie ?
Eſt-ce à moi de coûter un Fils à la Patrie ? —
On m'apporte la mort, mes deſtins ſont trop doux.

SCENE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, *suivi de deux Gardes.*

GABRIELLE.

EH bien ? Faïel, Raoul ?....

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'Époux.

GABRIELLE.

Grand Dieu !

ALBÉRIC.

Près de la Tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confiait à mon zèle,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse & la valeur.
Deux Guerriers n'ont jamais, dans un Champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leurs Lances dans les airs ont volé par éclats ;
Les Glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
De cent coups redoublés les Casques retentissent ;
Des Boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :
Mais par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son Coursier votre Époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez, contre Raoul, défendre ce Palais;
Je m'immole à ſes yeux, s'il y rentre jamais.

SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE.

CRUEL! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet & l'eſpérance!
Et pendant ce combat, peut-être la terreur
A parlé pour toi ſeul dans le fond de mon cœur:
Peut-être, d'un Époux trahiſſant la mémoire,
Je ne vois que tes jours ſauvés par ta victoire.

(*Avec un ſombre accablement.*)

O malheureux Faïel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu cauſer ta mort!
Je ſuis donc parricide. — Ah! ſon Ombre plaintive
Pourſuivra, l'œuil en feu, ſon Epouſe craintive;
Juſques dans les Enfers il ſera mon bourreau.

(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu, dans la nuit du tombeau
Cette Coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer en tout tems les cœurs qui l'ont aimée. —
Mais quel ſpectacle horrible effraye encor mes yeux?
Mon Époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCENE IV.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES, *avec des Flambeaux.*

GABRIELLE.

PUNISSEZ-moi, Seigneur; votre mort eſt mon crime.

FAÏEL, *bleſſé, ſoutenu par des ſoldats, & le corps entouré d'une écharpe.*

Tu ſeras ſatisfaite. — Eloignez ma victime;
Que mes ordres vengeurs ſoient promptement ſuivis;
Vous la ramenerez quand ils ſeront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais ſupplices.

SCENE V.

FAÏEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAÏEL, *s'aſſéyant près de la table.*

JE t'en réſerve encor, dont je fais mes délices:
C'eſt le ſoin qui m'amène en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! bleſſé d'un coup peut-être dangereux....

FAÏEL.

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre ;
Il se croyait vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance & prompt à me venger,
Au sein de mon Rival mon bras s'est pu plonger ;
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre. —
Perfide, ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, Seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul....

FAÏEL.

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens & leur fourbe exécrable.....
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit ;
Le Ciel fut notre Juge & le Ciel le punit.
Soldats, cachez sa mort : je veux que la Cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son Cœur devant elle.

(*Un soldat sort pour porter cet ordre.*)

ALBÉRIC.

Mais votre sang versé....

FAÏEL.

Les restes de ce sang,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc :
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flâmes ont rempli mes veines épuisées :
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet ! Ah ! vivez....

FAÏEL.

Je déteſte la vie.
Il n'eſt plus au pouvoir de ce cœur en furie,
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De ſurvivre à l'Ingrate, ou de lui pardonner.
Si le Trône du Monde eût été mon partage,
Je ne l'aurais aimé que pour t'en faire hommage :
Je te donne, en pleurant, la mort que je te doi ;
Que puis-je pour l'Amour ? — M'immoler après toi.
Albéric, quand l'Amour s'empara de mon ame,
Je prévis cette fin de ma funeſte flâme ;
Je ne ſçais quel effroi, quelle ſombre douleur
Vint troubler les tranſports de ma naiſſante ardeur :
Un noir preſſentiment, une horreur inouïe,
M'annonça dans l'Amour le malheur de ma vie.

(*On apporte un Vaſe couvert & une Lettre ; on les poſe ſur la Table.*)

Tout eſt prêt ! — Repaiſſons mes yeux de ſes tourmens. —
J'en contemple à loiſir les premiers inſtrumens.

(*Il prend la Lettre & la montre à Albéric.*)

Reconnais le Billet, où leur lâche impoſture
M'enſeigna l'art cruel de venger mon injure.

(*Mettant la main ſur le Vaſe.*)

Tu recevras ce don par Raoul inventé :
Ce don devient affreux par mes mains préſenté.

(*Découvrant le Vaſe.*)

Sur ce Cœur tout ſanglant qu'ici ton cœur gémiſſe ;

(*Le recouvrant.*)

L'objet de ton amour en ſera le ſupplice.

ALBÉRIC.

Quoi !

FAÏEL, *se levant.*

Quel plaisir pour moi, quand son œuil égaré,
S'arrêtant sur le Cœur qui me fut préféré,
Verra, pour châtiment, ce gage de ses crimes!
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes.
Elle vient.

(*Il frémit.*)

SCENE VI.

FAÏEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Faïel.*

TERMINEZ l'horreur où je me vois,
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAÏEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever ici recherche encor la gloire:
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison, il n'attend que Rhétel?

GABRIELLE.

Frappez, & prévenez sa coupable espérance.

FAÏEL.

(*Lui donnant le Billet.*) (*Lui montrant le Vase.*)

Tiens, voilà ton Arrêt. — Et voici ma vengeance;
Prends, juge si Raoul doit encor m'allarmer.

(*En allant prendre le Vaſe, elle jette un regard ſur Faïel; il la retient.*)

Arrête. — Son regard vient de me déſarmer;
Il faut craindre ſes pleurs, ſon déſeſpoir extrême;
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime.
Ma fureur eſt au comble. — Et mon amour plus fort. —
Cui, je veux qu'elle meure. — Et ne puis voir ſa mort;
Sortons.

(*Les Gardes s'en vont avec lui, & emportent les flambeaux, il ne reſte que la lampe.*)

SCENE VII.

GABRIELLE, *ſeule, tenant encore la Lettre.*

QUE je le plains! — Mais l'écrit qu'il me laiſſe...
Hélas! traçant ces mots ſi chers à ma tendreſſe,
Raoul ne croyait pas vivre encore après moi.

(*Elle lit.*)

» Mon cœur eſt plus heureux, il reſte auprès de toi. —
Allons. — Voici la fin de mon affreux ſupplice;

(*Elle regarde le Vaſe couvert.*)

Et des dons de Faïel le ſeul que je chériſſe:
Mon cœur, vers ce poiſon, s'élance avec tranſport.

(*Elle s'approche de la Table, y met la Lettre, poſe la main ſur le Vaſe.*)

Raoul, — tu me ſurvis! — je dois bénir mon ſort.

(*Elle découvre le Vaſe, & jette un cri terrible.*)

Ciel ! — un Cœur tout ſanglant ! ô noirceur effroyable !
(*D'une voix ſourde & briſée.*)
Ah ! Raoul ! — C'en eſt fait.
(*Elle tombe ſur le Siége. Il eſt néceſſaire d'obſerver encore que le Vaſe eſt fait de manière que le Spectateur ne voit rien.*)

SCENE VIII.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *entrant & parlant aux Gardes qui ſont à la porte en dehors.*

VOus la croyez coupable ;
Je ſuis donc ſa Complice, & le ſuis ſans remord ;
Laiſſez-moi partager ſes tourmens & ſa mort.
(*Elle avance vers Gabrielle, qui lui fait un geſte ſans pouvoir parler.*)
Quoi ! que me montrez-vous avec tant d'épouvante ? —
(*Aïant regardé le Vaſe.*)
O crime ! — Gabrielle ! Ah ! je la vois mourante,
Immobile, l'œuil fixe, attaché ſur ce Cœur,
Qui ſemble ſur lui ſeul concentrer ſa douleur ;
Pâle, froide, inſenſible, & comme anéantie ;
Tâchons de ſoulever ſa tête appeſantie.
(*Elle lui ſoulève la tête.*)
Elle veut me parler. — Ses efforts impuiſſans
Ne trouvent dans ſon ſein que des gémiſſemens.

C'eſt la mort. Oui, ce ſont ſes muettes allarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris, ni larmes.
(*Gabrielle ſe lève avec une eſpèce de convulſion.*)
Mais quels profonds ſanglots, & quels tranſports ſoudains!

GABRIELLE, *égarée.*

Raoul, mon cher Raoul! ....

(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Permettez que mes mains
Eloignent....

(*Elle veut ôter le Vaſe.*)

GABRIELLE, *l'arrêtant.*

Sur ton Cœur, ah! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le Vaſe, le met derrière le pilier.*

De ſes ſens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *regardant à l'endroit où était le Vaſe, & croyant toujours le voir.*

Cher Amant, le voilà ſous mes yeux éperdus
Ce Cœur où je régnai, mais.... où je ne ſuis plus!
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la ſuive.
(*Elle ſe relève.*)
Ce Cœur auprès du mien ſemble ſe ranimer,
Dans ce vaſe odieux je vois ton ſang fumer...

(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triſte objet d'allarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'enſevelir dans un torrent de larmes. —

Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris ſont étouffés ſous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre Père entré dans cette Ville...

GABRIELLE, *montrant toujours la place où était le vaſe.*

De tous les Opprimés ce Cœur était l'aſyle.

ISAURE.

Reprenez vos eſprits. Votre Père & Rhètel
Arrivaient à l'inſtant, & demandaient Faïel :
Ils vont, trop tard, hélas ! détromper ſa furie :
Mais pour l'amour d'un Père il faut ſouffrir la vie.

GABRIELLE, *dans ſon égarement & croyant voir ſon Père.*

C'eſt vous, mon Père ! — Eh bien ! contemplez mes malheurs,
Ce ſang, ce Cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.
Qui plongea votre Fille en cette abîme immenſe ?
Qui ? — l'abus de vos droits & mon obéiſſance.
(*Elle retombe appuyée ſur la table & affaiſſée par la douleur.*)

ISAURE.

Quel bruit ai-je entendu ? — C'eſt ſon barbare Époux ;
Eploré, chancelant, il ſe traîne vers nous.
Tigre, viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups ſe débattre & palpiter ta proie.

SCENE IX. ET DERNIERE.

FAÏEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES, *avec des flambeaux.*

FAÏEL, *les cheveux épars, & dans le plus grand désordre.*

QU'AI-JE appris ? — Ah ! cruels, laissez-moi mon erreur :
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur.
Elle était innocente ! — ô Crime irréparable !
(*A ses soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un Monstre impitoyable ;
Je viens d'offrir au Monde, au Ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs par moi seul inventé. —
(*A Albéric, en tombant dans ses bras.*)
Mais parle. Je ne puis lever les yeux sur elle ;
Respire-t-elle encore ?

ALBÉRIC.

Oui, Seigneur.

FAÏEL, *d'une voix faible, & s'approchant d'elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE, *toujours égarée & lui jetant un coup-d'œuil sans voir.*

Mon Père ! — approchez-vous ? — ouvrez moi donc vos bras.
(*Faïel lui tend les siens, elle s'y jette.*)
J'y meurs digne de vous, & vous n'en doutez pas ;

J'immolais mon Amant à l'Epoux qui me tue. —
Mais empêchez Faïel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter & sourire à mes derniers momens.

FAÏEL, *désespéré.*

Non; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *le reconnaissant à la voix & se rejetant sur la table avec un cri d'horreur.*

Ah!.... je meurs.

FAÏEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer. Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé:
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence. —
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.

(*Il veut se tuer.*)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAÏEL.

Rendez-moi par pitié
Ce fer, le seul secours que me doit l'Amitié:
Donne, — ou frappe toi-même. Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son Époux,
Sur un Monstre puni s'arrêtent sans courroux.

GABRIELLE, *revenant de son évanouissement, & regardant le Vase.*

Raoul!....

FAÏEL.

(*Otant le Vase & le donnant à un Garde qui l'emporte.*)
Délivrez-la de ce spectacle horrible.

GABRIELLE, *tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, Objet cher & terrible !
Eh ! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté ?

(*Regardant Faïel.*)

Iſaure, le vois-tu ? — Ce Tigre enſanglanté
S'acharne à déchirer les reſtes du carnage.
Vois ce Cœur palpitant que frappe encor ſa rage ;
Sous les coûteaux tranchants j'entends ce Cœur gémir ;

(*Faïel déſolé tombe ſur un ſiége.*)

Vois ſes lambeaux épars que Faïel vient m'offrir. —
Arrête, Monſtre, arrête. — Eh quoi ! tes mains fumantes
Oſent porter ce Cœur ſur mes lèvres ſanglantes !

FAÏEL.

Dieu ! ſuis-je aſſez puni ?

GABRIELLE, *reſpirant à peine, & d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon ſort,
Tout mon ſein ſe remplit des glaces de la Mort.

(*Elle prend la Lettre.*)

O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie,
Dans un trépas ſi long vécut anéantie,
Avec toi je la ſens enfin ſe réunir ;
Je renais un moment à mon dernier ſoupir.

(*Elle expire.*)

FAÏEL, *ſe levant avec tranſport.*

Elle meurt ! — Je la ſuis. — J'en vois la route ſûre.

(*A part.*)

O parricides mains, déchirez ma bleſſure ;
Que mon ame & mon ſang, qui brûlent de ſortir,
Par ce triſte chemin ſe puiſſent affranchir.

(*Il veut arracher l'appareil.*)

ALBÉRIC.

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie.

FAÏEL, *repousse Albéric, se jette sur d'Armance, lui prend son poignard & se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle, il termine ma vie.

(*Il tombe aux pieds de sa femme,*)

Ah! j'expire à tes pieds. — Amis, qu'un seul tombeau
Avec elle.... & ce Cœur.... enferme leur bourreau.

(*Il prend la main de Gabrielle.*)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore;
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore. —
Impitoyable Amour, où nous as-tu conduits?

(*En se montrant.*) (*Montrant Gabrielle.*)

Les crimes.... les malheurs.... Voilà tes dignes fruits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Gabrielle de Vergy*, Tragédie; & je n'y ai rien trouvé qui ne dût en faire desirer l'impression. A Paris ce 8 Novembre 1769.

CREBILLON.

Le Privilége se trouve à la fin de *Gaston & Baïard.*

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue des Mathurins, 1770.

[Nc. 3]

LE MARCHAND DE *SMYRNE*, COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.

Par M. DE CHAMPFORT.

Représentée pour la premiere fois le Vendredi 26 Janvier 1770.

Prix 24 *sols.*

A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. D. C C. L. X X.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PERSONNAGES.

HASSAN *Turc, Habitant de Smyrne.*	M. Molé.
ZAYDE, *Femme de Haſſan.*	Mlle. Doligny.
DORNAL, *Marſeillois.*	M. Chevalier.
AMÉLIE, *promiſe à Dornal.*	Mlle. Hus.
KALED, *Marchand d'Eſclaves.*	M. Preville.
NÉBI, *Turc.*	M. Feulie.
FATMÉ, *Eſclave de Zayde.*	Mlle. Fanier.
ANDRÉ, *Domeſtique de Dorval.*	M. Auger.

Un ESPAGNOL.
Un ITALIEN.
Un VIEILLARD, *Turc, Eſclave.*

La Scêne eſt à Smyrne dans un Jardin commun à Haſſan & à Kaled, dont les deux Maiſons ſont en regard ſur le bord de la Mer.

PQ
1221
.R43
1770

LE MARCHAND DE *SMYRNE.*

SCENE PREMIERE.

HASSAN *seul.*

ON dit que le mal passé n'est que songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois Esclave chez les Chrétiens, à Marseille, & il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes Voisins en ont deux, quatre, cinq, six, & pourquoi faire? ... La Loi le permet ... heureusement, elle ne l'ordonne pas; les François

ont raiſon de n'en avoir qu'une ; je ne ſais pas s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur. ..... La voici.

SCENE II.

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes deſcendue bien tard, ma chere Zayde.

ZAYDE.

Je me ſuis amuſée à voir du haut de mon Pavillon les Vaiſſeaux rentrer dans le Port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos Corſaires auroient fait quelque priſe?

HASSAN.

Il y a long-tems qu'ils n'en ont fait : & en vérité, je n'en ſuis pas fâché. Depuis qu'un Chrétien m'a délivré d'eſclavage, & m'a rendu à ma chere Zayde, il m'eſt impoſſible de les haïr.

ZAYDE.

Et pourquoi les haïr ? Parce qu'ils ne connoiſſent pas notre ſaint Prophête ? Ne ſont-ils pas aſſez à plaindre ? D'ailleurs je les aime, moi ; il faut que ce ſoient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN *ſouriant.*

Oui, mais en récompenſe...

ZAYDE.

Quoi ?

HASSAN.

Rien. *à part.* Pourquoi lui dire cela ? C'eſt détruire une idée agréable. *tout haut.* J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques Eſclaves aujourd'hui, qui eſt préciſément l'anniverſaire de mon mariage, je croirois que le Ciel bénit ma reconnoiſſance.

ZAYDE.

Que j'aime votre Libérateur, ſans le connoître ! Je ne le verrai jamais.... je ne le ſouhaite pas au moins.

HASSAN.

Son image eſt à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame..... Si vous aviez vu..... On

rachetoit quelques-uns de nos Compagnons; j'étois couché à terre; je ſongeois à vous & je ſoupirois; un Chrétien s'avance, & me demande la cauſe de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une Maîtreſſe que j'adore. J'étois près de l'épouſer, & je mourrai loin d'elle, faute de deux cens ſequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulerent dans ſes yeux. Tu-es ſéparé de ce que tu aimes, dit-il? tiens, mon ami, voilà deux cent ſéquins, retourne chez toi, ſois heureux, & ne haïs pas les Chrétiens. Je me leve avec tranſport, je retombe à ſes pieds, je les embraſſe; je prononce votre nom avec des ſanglots; je lui demande le ſien pour lui faire remettre ſon argent à mon retour. Mon ami! me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorois que tu puſſes me le rendre. J'ai cru faire une action honnête. Permets qu'elle ne dégénère pas en ſimple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je reſtai confondu, & il m'accompagna juſqu'à la Chaloupe, où nous nous ſéparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE.

Puiſſe le Ciel le bénir à jamais, il ſera heureux ſans doute, avec une ame ſi ſenſible!

HASSAN.

Il étoit près d'épouſer une jeune perſonne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAYDE.

Comme elle doit l'aimer !

SCENE III.

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

FATMÉ, que viens-tu donc nous annoncer ? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des Eſclaves Chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâchés d'être le voiſin, & que vous mépriſez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, & en a déjà vendu pluſieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaiſir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Haſſan, ſera-ce une femme que vous délivrerez ?

HASSAN *ſouriant.*

Pourquoi ? Cela vous inquiette ; vous craignez que l'exemple .....

ZAYDE.

Non : je ſuis ſans allarmes. J'eſpere que vous ne me donnerez jamais un ſi cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme ?

HASSAN.

C'eſt un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'eſt une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui ..... Mais, Zayde un peu de conſcience. Un pauvre homme en eſclavage eſt bien malheureux ; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Conſtantinople, à Tunis, en Alger, n'eſt jamais à plaindre. La beauté eſt toujours dans ſa

patrie. Allons, ce ſera un homme, ſi vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puiſqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourſe, il ne faut pas qu'un bon Muſulman paroiſſe devant un Arménien ſans argent comptant, & ſurtout devant un avare comme celui-là.

SCENE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Mon mari a quelque deſſein, ma chere Fatmé, il me prépare une fête, je fais ſemblant de ne pas m'en appercevoir comme cela ſe pratique. Je veux le ſurprendre auſſi, moi. J'entends du bruit; c'eſt sûrement Kaled avec ſes Eſclaves, je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, & exécute fidellement mes ordres.

SCENE V.

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, un ESPAGNOL, un ITALIEN, enchaînés.

KALED.

JAMAIS on ne s'eſt ſi fort preſſé d'acheter ma marchandiſe. On voit bien qu'il y a long-tems qu'on n'avoit fait d'Eſclaves. Il falloit qu'on fût en paix ; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O déſeſpoir ! la veille d'un mariage, ma chere Amélie !

KALED *regardant autour de lui.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'eſclavage ..... Mauvais pays ! Aurois-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me ſuis débarraſſé de ce vieil Eſclave qui tiroit de ſes poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement Ces gens-là ſont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne ſuis pas fâché non plus d'être délivré de ce Médecin François. Rentrons ; avancez. Qu'eſt-ce qui arrive, c'eſt Nébi ? Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de ſon emplette ?

SCENE VI.

Les Précédens, NÉBI.

NÉBI.

KALED, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre Esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le Cadi.

KALED.

Pourquoi donc? De quel Esclave parlez-vous? Est-ce de cet Ouvrier, de ce Marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant; je parle de votre Médecin François. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

KALED.

Comment? Qu'a-t-il donc fait.

NÉBI.

Ce qu'il a fait? J'ai dans mon Sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite: elle est incommodée; savez-vous ce qu'il lui a ordonné?

KALED.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED.

Eh!..... L'air natal..... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel Médecin! Apparemment que ſes malades ne guériſſent qu'à cinq cent lieues de lui? L'ignorant! il a bien fait d'éviter ma colere: il s'eſt enfui dans mes jardins; mais mes Eſclaves le pourſuivent, & vont vous l'amener. Mon argent, mon argent!

KALED.

Votre argent! Oh! le marché eſt bon. Il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra! Non, par Mahomet. J'obtiendrai juſtice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du beſoin que j'avois d'un Médecin. C'eſt bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en ſerai plus la dupe. Vous croyez que cela ſe paſſera comme l'année derniere quand vous m'avez vendu ce Savant.

KALED.

Quel Savant?

NÉBI.

Oui, oui! ce Savant qui ne ſavoit pas diſtinguer du maïs d'avec du bled, & qui m'a fait perdre ſix cent ſéquins pour avoir enſemencé ma terre ſuivant une nouvelle méthode de ſon pays.

KALED.

Eh bien! eſt-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous enſemencer vos terres par des Savans? Eſt-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des Laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir, & les faire travailler. Regardez-le donc avec ſes Savans.

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avec vendu au poids de l'or, qui diſoit toujours, de qui eſt-il fils, de qui eſt-il fils? Et quel eſt le Pere, & le Grand-Pere, & le Biſayeul? Il appelloit cela, je crois, être Généalogiſte. Ne vouloit-il pas me faire deſcendre moi du Grand-Viſir Ibrahim.

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut deſcendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le ſais bien; mais le prix....

KALED.

Eh bien ! le prix : je vous l'ai vendu cher ? Apparemment qu'il m'avoit auſſi coûté beaucoup. Il y a long-tems de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, ſont les plus inutiles ?

NÉBI.

Belle raiſon ! Cela eſt-il vraiſemblable ? Eſt-il poſſible qu'il y ait un pays où l'on ſoit aſſez dupe ?.. . . . . Excuſe de fripon, excuſe de fripon. Je ne m'étonne pas ſi on fait des fortunes.

KALED.

Excuſe de fripon ! Des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout eſt profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce Baron Allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, & qui eſt encore là-dedans à manger mon pain ! Et ce riche Anglois qui voyageoit pour ſon Splin, dont j'ai refuſé cinq cent ſéquins, & qui s'eſt tué le lendemain à ma vûe, & m'a emporté mon argent ; cela ne fait-il pas ſaigner le cœur ? Et ce Docteur, comme on l'appelloit, croyez-vous qu'on gagne là-deſſus ? Et à la derniere foire de Tunis,

n'ai-je pas eu la bêtiſe d'acheter un Procureur, & trois Abbés, que je n'ai ſeulement pas daigné expoſer ſur la place, & qui ſont encore chez moi avec le Baron Allemand.

NÉBI.

Maudit infidéle, tu crois m'en impoſer par des clameurs! mais le Cadi me fera juſtice.

KALED.

Je ne vous crains pas; le Cadi eſt un homme juſte, intelligent, qui ſoutient le commerce, qui ſait très-bien que celui des Eſclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah çà! une fois, deux fois; voulez-vous reprendre votre Médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCENE VII.

KALED, Les ESCLAVES.

KALED.

Aux Eſclaves.

EH bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! Il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'Acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui eſt-ce que j'entends? Eſt-ce un Chaland.

SCENE VIII.

Un VIEILLARD Turc. Les Précédens.

KALED.

Bon ! ce n'eſt rien. C'eſt un Eſclave d'ici-près.

Le VIEILLARD.

Bon jour, voiſin : eſt-ce là votre reſte.

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'acheteras rien.

Le VIEILLARD.

Je n'acheterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire ?

DORNAL *à part.*

Je tremble.

Le VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'eſt une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à ſon âge !

Le VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'eſt-elle pas pour toi.

Le VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

KALED.

Je l'ai refuſée à de plus riches.

Le VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il poſſible! Quoi! ce miſérable...

Le VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

KALED.

Quatre cent ſéquins.

Le VIEILLARD.

Quatre cent ſéquins ! c'eſt bien cher.

KALED.

Oh dame, c'eſt une Françoiſe; cela ſe vend bien, tout le monde m'en demande.

Le VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh ! elle eſt bien.

Le VIEILLARD.

Elle baiſſe les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'eſt pourtant une Chrétienne, cela eſt ſingulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

Le VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chére Amélie !... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre ? Vraiment je n'aurai pas aſſez de peine à me défaire de toi. Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achettent point. Vous êtes toujours à roder autour des ſérails, à riſquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroiſſez pas tout-à-fait in-

ſenſible, laiſſez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans ?

Le VIEILLARD.

Moi ? non.

DORNAL.

Partout ce que vous avez de plus cher, ne nous ſéparez pas ! C'eſt ma femme.

Le VIEILLARD.

Sa femme ! cela eſt fort différent ; mais vraiment, Kaled, ſi c'eſt ſa femme, vous me ſurfaites.

DORNAL.

Pour toute grace, achetez-moi du moins avec elle.

Le VIEILLARD.

Hélas ! mon ami, je le voudrois bien ; mais je n'ai beſoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous ſervirai fidelement.

Le VIEILLARD.

Tu me ſerviras ! Je ſuis Eſclave.

KALED.

Eſt-ce que tu les écoutes ?

ANDRÉ.

Mes pauvres Maîtres !

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort !

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être enſemble.

Le VIEILLARD.

C'eſt bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il s'en feroit le gardien.

DORNAL *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

KALED.

Différer ! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Eſt-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

Oh ciel ! ſe peut-il.... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme ? Quel métier ! quelles ames ! trafiquer de ſes ſemblables !

KALED.

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des Negres ? Eh bien ! moi, je vous vends...

N'eſt-ce pas la même choſe? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

Le VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage....

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer auſſi? Je garde ton argent, emmene ta Marchandiſe, ſi tu veux. Il ſe fait tard.

AMÉLIE.

Adieu mon cher Dornal!

DORNAL.

Chére Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y ſurvivrai pas!

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai!

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'eſt pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? (*Repouſſant Dornal.*)

DORNAL.

Ah Dieu ! faut-il que je ſois enchaîné !....

ANDRÉ.

O ma chére Maîtreſſe !

SCENE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, l'ESPAGNOL, l'ITALIEN.

KALED.

M'EN voilà quitte pourtant. Je ſuis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois ſuccombé. Ma foi, ſans ſon argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me ſentois ému. Diable, ſi je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cent ſéquins. Un, deux,.... il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCENE X.

Les Précédens, HASSAN.

HASSAN *à Kaled.*

EH bien! voiſin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le tems eſt dur. *à part.* Il faut toujours ſe plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux! Je ne puis les délivrer tous. J'en ſuis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'eſt un devoir que cela, c'eſt un devoir. *à l'Eſpagnol.* De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut.... parle donc.....

L'ESPAGNOL.

Je ſuis Gentilhomme Eſpagnol.

HASSAN.

Eſpagnol! braves gens! Un peu fiers à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit: Gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne ſais pas ce que c'eſt. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer. *à Kaled.* Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je ſuis encore attrapé ? Gentilhomme, c'eſt ſans doute comme qui diroit Baron Allemand. C'eſt ta faute auſſi, pourquoi vas-tu dire que tu es Gentilhomme, je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jacquette noire ? Ton pays ?

L'ITALIEN.

Je ſuis de Padoue.

HASSAN.

Padoue ! Je ne connois pas ce pays-là .... Ton métier ?

L'ITALIEN.

Homme de Loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle eſt ta fonction particuliere ?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire ſouvent réuſſir les plus déſeſpérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier ! Et dis-moi, rends-tu ce beau ſervice-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raiſon indifféremment ?

L'ITALIEN.

Sans doute ! la Juſtice eſt pour tout le monde.

HASSAN.

Et on ſouffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Aſſurément.

HASSAN *riant.*

Le drôle de pays que Padoue ! Il ſe paſſera bien de toi, je m'imagine. *à André.* Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je ſuis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas ! je ſuis fils d'un Payſan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon ! c'eſt ſur ceux-là que je me ſauve.

ANDRÉ.

Je me ſuis enſuite attaché au ſervice d'un bon Maître ; mais qui eſt plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela ſe peut bien. Il ne ſait peut-être pas labourer la terre. Mais c'eſt l'habit François que tu as là ?

ANDRÉ.

Je le ſuis auſſi.

HASSAN.

Tu es François ! bonnes gens que les François, ils ne haïſſent perſonne. Tu es François, mon ami ! il ſuffit, c'eſt toi qu'il faut que je délivre !

ANDRÉ.

Généreux Muſulman ; ſi c'eſt un François que

vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni pere, ni mere, ni femmes, ni enfans. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi, qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre Maître.

HASSAN.

Ton Maître! Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!.... Ces François.... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?.... Et où est-il ton Maître?

ANDRÉ *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc! il se cache, il détourne la vue. Il garde le silence. *Hassan avance, le considére malgré lui.* Que vois-je! Est-il possible! Je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui-même, c'est mon Libérateur! *Il l'embrasse avec transport.*

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime, bon! il le payera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

KALED.

Peſte ! un ami, un bienfaiteur ! cela doit bien ſe vendre, cela doit bien ſe vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment ſe fait-il... par quel bonheur.... Qu'eſt-ce que je dis ? La tête me tourne. Quoi ! c'eſt envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un Eſclave Chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, & c'eſt vous....

DORNAL.

O ! mon ami, connoiſſez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur ! il n'y en a plus pour vous. *ſe tournant du côté de Kaled.* Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

KALED.

Cinq cent ſéquins.

HASSAN.

Cinq cent ſéquins.... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité !

HASSAN *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête ! bonne leçon!

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh ! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous ; allons, vous autres, suivez moi.

ANDRÉ *à Dornal.*

Adieu mon cher Maître.

DORNAL.

à Hassan.

Que dis-tu ? peux-tu penser..... Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidéle, s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED.

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitois de cette occaſion pour faire délivrer mon Baron Allemand. . . . Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED *regardant les ſéquins.*

En vérité, Voiſin, cela ne ſuffit pas !

HASSAN.

Comment ! cent ſéquins ne ſuffiſent pas ! Un Domeſtique. . . . .

KALED.

Eh ! mais. . . . un Domeſtique. . . Après tout, c'eſt un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon ! Voilà de la morale à préſent.

KALED.

Eh puis, un Valet fidéle, qui a un cœur ſenſible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'eſt pas Gentilhomme. . . . en conſcience.

HASSAN *donnant quelques ſéquins.*

Allons, laiſſez-nous. Qu'attendez-vous ? qu'eſt-ce que vous voulez ?

KALED.

Voiſin, c'eſt que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui eſt au pain & à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un Baron Allemand, vous qui êtes ſi bon, vous devriez bien ....

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela eſt impoſſible !

KALED.

Quand je diſois que cet homme-là me reſteroit! Oh! ſi jamais on m'y rattrape... Allons, Homme de Loi, Gentilhomme, rentrez là-dedans; allez vous coucher, il faut que je ſoupe.

SCENE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami! que je vous préſente à ma femme. Savez-vous que je ſuis marié? C'eſt à vous que je le dois. Et vous, cette jeune perſonne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'amenois à Marſeille pour l'épouſer, elle a été priſe avec moi.

HASSAN.

Eh bien! eſt-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vîte.

DORNAL.

Il n'eſt plus tems; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui ?

DORNAL.

Je l'ignore. Un Eſclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah malheureux ! C'eſt peut-être pour quelque Pacha. Eſt-elle belle ?

DORNAL.

Si elle eſt belle !

SCENE XII.

Les Précédens, ZAYDE.

ZAYDE.

Mon ami ! vous me laiſſez bien long-tems ſeule. Et votre Eſclave Chrétien ?

HASSAN.

Mon Eſclave ? c'eſt mon ami, c'eſt mon Libérateur, que je vous préſente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCENE XIII.

Les Précédens, FATMÉ.

FATMÉ.

EST-IL tems ? Ferai-je entrer ?

ZAYDE.

Oui, tu peux.....

SCENE XIV.

ZAYDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

QUEL eſt ce myſtere ?

ZAYDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt ſoupçonné de jalouſie. Je vais vous prouver ma confiance. Je me ſuis ſervie de vos bienfaits pour acheter une Eſclave Chrétienne. Je venois vous la préſenter, afin qu'elle tînt ſa liberté de vos mains.

SCENE DERNIERE.

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, une ESCLAVE Chrétienne, *vêtue en Muſulmane, avec un voile ſur la tête.*

ZAYDE.

LA voici, voyez le ſpectacle le plus intéreſſant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche, & leve le voile.*

Qu'elle eſt touchante & belle !

DORNAL.

Amélie ! Ciel !.... *il vole dans ſes bras.*

AMÉLIE *avec joie.*

Que vois-je ? Mon cher Dornal !

DORNAL.

Ma chére Amélie, vous êtes libre ! Je le ſuis auſſi. Vous êtes auprès de votre Bienfaitrice, de mon Libérateur. *Il ſaute au col de Haſſan, & veut enſuite embraſſer Zayde, qui recule avec modeſtie.*

HASSAN *à Dornal.*

Embraſſez ! embraſſez ! il eſt honnête ce tranſ-

port-là. *A Zayde, qui demeure confuſe.* Ma chére amie, c'eſt la coutume de France.

AMÉLIE *à Zayde.*

Madame, je vous dois tout! Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAYDE.

C'eſt à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, & je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi? c'eſt lui....

HASSAN.

Oh! cela eſt incroyable! A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment non, nous ne le ſerons qu'à notre retour. Une de ſes Tantes nous accompagnoit; elle eſt morte dans la traverſée.

HASSAN.

Vîte, vîte un Cadi, un Cadi.... Ah! mais à propos, on ne peut pas, c'eſt cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chére petite Muſulmane, quand ſerons-

nous en terre Chrétienne ? Ah ! mon Dieu ! nos pauvres Compagnons d'infortune ?

HASSAN.

Si j'étois aſſez riche ..... Mais, après tout, l'Homme de Loi, & cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'eſt-ce pas ?

DORNAL.

Ah ! mon Dieu non, nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah ! c'eſt bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien ; tout ce qu'il demande, c'eſt de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je ſuis riche, & je prétends bien ....

HASSAN.

Allons, délivrons-les. *à Fatmé.* Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils ſoient heureux, & qu'ils nous pardonnent de porter un Doliman, au lieu d'un juſt-au-corps.

Fatmé amene l'Arménien, ſuivi des Eſclaves qui ont paru dans la Piece, & de ceux dont il y eſt parlé. Ils forment un ballet, & témoignent leur reconnoiſſance à Zayde, à Haſſan & à Dornal.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Le Marchand de Smyrne*, Comédie en un Acte, & en proſe, par M. de Champfort, & je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion. A Paris ce 24 Janvier 1770. *MARIN.*

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 24 Janv. 1770.

DE SARTINE.

[No. 4]

SILVAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Françoiſe.

La Muſique eſt de M. GRÉTRY.

Repréſenté pour la premire fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Février 1770.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez MERLIN, rue de la Harpe, à S. Joſeph.

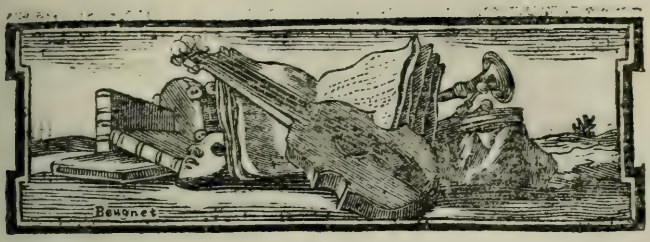
M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

DOLMON, Pere.	*M. Suin.*
DOLMON, Fils aîné, ſous le nom de Silvain.	*M. Caillot.*
DOLMON, Fils cadet.	*M. Trial.*
HELENE, Femme de Silvain.	*Mde Laruette.*
PAULINE & LUCETTE, Filles de Silvain & d'Helene.	*Madame Trial & Mlle Beaupré.*
BAZILE, jeune Villageois.	*M. Clerval.*

L'action ſe paſſe devant une Maiſon de Payſan, vis-à-vis de laquelle eſt un petit Bois.

PQ
1221
.R43
1770



SILVAIN,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SILVAIN, *en Païſan Chaſſeur, un fuſil à la main*, HELENE.

HELENE.

Dis moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige.
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige
Un aveu, que ton cœur laiſſeroit échaper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'eſt rien; non, ce n'eſt rien, te dis-je.
La chaſſe va me diſſiper.

HELENE.

Au moment de donner ta fille
Au fils d'un ſimple Villageois,

Tu te rappelles, je le vois,
Ta naiſſance, & les biens dont jouit ta famille.
Je t'ai coûté bien cher!

SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tu me tiens lieu de tout, & je n'ai rien perdu.
Je te donnai ma foi ſans l'aveu de mon pere :
Voilà ma ſeule faute : il m'en a trop puni;
Il m'a deshérité, banni,
Laiſſé tomber dans la miſere;
Mais eut-il été plus ſévere,
D'indiſſolubles nœuds avec toi m'ont uni;
Et mon cœur les chérit autant qu'il les révére.
Quant à ce mariage entre nous réſolu,
Je ſuis loin d'en rougir! Et que fait la naiſſance?
A-t-elle un plus beau titre, un droit plus abſolu,
Que le titre & les droits de la reconnoiſſance?
Je dois tout à ces bonnes gens:
Quand mes mains au travail n'étoient pas endurcies,
Leurs généreuſes mains ont labouré nos champs :
Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.
Moi, mes enfans, toi-même, inconnus, délaiſſés,
Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,
Nous périſſions; leurs ſoins, leurs ſecours empreſſés
Dans notre ſolitude ont bien voulu nous ſuivre :
J'ai trouvé chez eux la pitié,
Mais la pitié ſans honte, & ſi noble, & ſi tendre,

Et ſi ſemblable à l'amitié,
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HELENE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire aſſez.
Mais ne me laiſſe pas dans mon inquiétude.
J'ai de ta confiance une douce habitude;
Je l'ai depuis quinze ans paſſés.

AIR.

Nos cœurs ceſſent de s'entendre!
Le quel des deux eſt changé?
Ah! ton pere eſt-il vengé?
Nos cœurs ceſſent de s'entendre!
Le quel des deux eſt changé?
Non, ce n'eſt pas le plus tendre,
Non, non, ce n'eſt pas le mien.
Ah! je tremble. Eſt-ce le tien?
Quand ma main ſéchoit tes larmes,
Quand ta main ſéchoit mes pleurs,
Tout avoit pour nous des charmes,
Oui, tout, juſqu'à nos malheurs.
Nos cœurs ceſſent de s'entendre, &c.

SILVAIN.

Non, ma confiance eſt la même;
Mais il eſt ſi cruel d'affliger ce qu'on aime!

HELENE.

Afflige-moi plutôt; mais ne me cache rien.

SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu ſçais bien

Quel étoit le Seigneur de la terre où nous sommes?
Juste & bon, il aimoit les hommes;
Du pauvre Laboureur il étoit le soutien.
» Mes enfans, disoit-il, je veux que dans ma terre
» L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.
» Les animaux vous font la guerre;
» Vous ne serez point désarmés.
Que chacun dans son champ se garde & se défende:
Je cede à tous les mêmes droits:
Je veux qu'ici l'on ne dépende
Que de Dieu, du Prince & des Loix.
C'est ainsi que pensoit cet homme respectable.

HELENE.

Hébien?

SILVAIN.

Nous le perdons.

HELENE.

Ah! je sens, comme toi,
Que c'est un malheur véritable.

SILVAIN.

C'en est un, chere Hélene, oui, c'en est un pour moi.
Dans sa terre aujourd'hui sais-tu qui lui succede?
Mon pere.

HELENE.

Juste ciel!

SILVAIN.

C'est à lui qu'il la cede;

Mon frere en ſera poſſeſſeur.
Je ne l'ai vu qu'en ſon bas âge ;
Mais des bontés d'un pere indigne raviſſeur,
Et faiſant de ſes dons le plus honteux uſage,
Il a de ſes vieux ans corrompu la douceur ;
Et par ſon arrogance il eſt, dans le Village,
Annoncé comme un oppreſſeur.
Il arrive avec faſte, il commande, il menace ;
On dit même qu'il veut interdire la chaſſe.

HELENE.

Qu'allons-nous devenir !

SILVAIN.

Nous nous aimons toujours.
Quel que ſoit notre azile, avec un peu de peine,
Nous aurons encor de beaux jours :
Raſſure-toi, ma chere Helene.
Marions notre fille ; & ſur-tout n'allons pas
Affliger nos amis au moment de la fête.
Donne à la pauvreté l'air d'une aiſance honnête.
Je vais chaſſer pour le repas.

HELENE.

Tu reviendras bien-tôt ?

SILVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.
(*Elle rentre dans la maiſon.*)

SCENE II.

SILVAIN, *seul, la suivant des yeux.*

QUE l'amour donne de courage !
Le travail, l'indigence, elle a tout enduré ;
Et jamais un moment elle n'a murmuré.
Mais lui ferai-je encore essuyer cet orage ?
Non, il vaut mieux nous éloigner :
Ici tout me feroit connoître ;
Je serois découvert ; & je veux m'épargner
La honte & la douleur de l'être.

AIR.

Je puis braver les coups du sort,
Mais non pas les regards d'un pere.
Pour m'exposer à sa colere,
Non, mon cœur n'est pas assez fort.
La nature en vain me rappelle ;
Je sens une frayeur mortelle
Repousser mon cœur gémissant.
Pour un fils sensible, & rébelle,
Un pere est un Dieu menaçant.
Je puis braver, &c.

Bois naissans, que je plantai,
Champ, que j'ai rendu fertile,
Humble toît, que j'habitai,
Humble toît, qui fus l'asyle

De l'amour & de la Paix ;
Quoi ! vous quitter pour jamais !
Oui : loin de vous je m'exile.
Je puis, &c.

SCENE III.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

Lucette porte deux Chaiſes, l'une pour ſa Mere, & l'autre pour ſa Sœur : elle les place à l'ombre du bocage.]

HELENE, *à Pauline.*

TE voilà fort bien miſe.

LUCETTE.

Et moi, ma mere ?

HELENE, *à Lucette.*

Auſſi.

(*à Pauline*).

Ton futur va venir ; aſſeyons-nous ici :
En l'attendant, parlons de lui ma fille.

(*Helene & Pauline s'aſſeyent, & Lucette ſe tient de bout*).

Compagne d'un époux, & mere de famille,

(*à Lucette*).

Tu dois ſavoir... ceci pourroit vous ennuyer ;
Laiſſez-nous.

LUCETTE.

Ah maman ! pourquoi me renvoyer ?
Ce qu'elle doit ſavoir, il faut que je l'apprene :
Ce ſeroit pour vous double peine ;
Et la même leçon ſervira pour nous deux.

HELENE.

Hébien, demeure ; tu le peux.
Ton pere a fait, Pauline, un choix bien eſtimable !
Une famille honnête, un mari jeune, aimable,
Je crois même aſſez amoureux :
Tout cela te promet le ſort le plus heureux.
Mais ne te laiſſe pas ſéduire
A ce bonheur, ſouvent fragile & paſſager :
C'eſt comme les fleurs d'un verger ;
Et tu ſais que pour les détruire,
Il ne faut qu'un ſouffle léger.

AIR.

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour ſans nuage :
Le meilleur, même au Village,
A ſes peines, ſes ſoucis.
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.
L'Homme eſt fier, il eſt ſauvage ;
Mais dans un doux eſclavage,

Quand c'eſt l'Amour qui l'engage,
Il perd toute ſa fierté.
Il renonce à ſon empire.
C'eſt en vain qu'il en ſoupire ;
Un regard ſait le ſéduire ;
Il ne faut, pour le réduire,
Qu'un ſouris de la beauté.
Une Femme jeune & ſage
A toujours tant d'avantage !
Elle a pour elle en partage
L'agrément & la raiſon :
Douce humeur & doux langage
Font la paix de la maiſon.

LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman ; je les ſuivrai :
Car j'aurai mon tour, je l'eſpere ;
Et lorſque mon mari ſera bien en colere,
Au lieu de me fâcher, je le careſſerai.
Je crains bien que ma ſœur ne ſoit pas ſi docile !

HELENE.

Pourquoi donc ?

LUCETTE.

Ce pauvre Bazile !
Hier encore ils étoient brouillés.

HELENE, *(en ſe levant)*.

Que dites vous petite fille ?

PAULINE.

Ma ſœur, comme vous babillez !

LUCETTE.

Oui, je sais bien que je babille,
Quand je vous dis vos vérités.

PAULINE.

N'en croyez rien, maman: nous nous sommes quittés
Fort bons amis.

LUCETTE.

Vraiment ! il a l'ame si bonne,
Qu'il cede quand vous résistez;
Et c'est toujours lui qui pardonne.

HELENE.

De quoi s'agissoit-il ?

PAULINE.

Bazile, hier au soir,
Au retour des champs, vint me voir,
Comme vous savez; lui, ma sœur & moi, nous fimes
Dans le jardin cinq ou six tours;
Et puis, maman, nous nous assimes;
Et puis.....

LUCETTE.

Et puis, & puis! voilà bien des détours!
Il lui parla de ses amours;
Il voulut savoir d'elle-même
S'il avoit su lui plaire; il ne lui demandoit
Que trois petits mots, *je vous aime;*
Son bonheur, disoit-il, sa vie en dépendoit;

Hé bien, jamais ma sœur ne voulut les lui dire.

PAULINE.

Le devois-je, ma sœur? maman sait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit, par un sourire,
Qu'elle-même l'eut trouvé bon.
Voyez un peu le beau mystere!
C'est bien la peine de lui taire
Ce qu'il peut voir à tout moment?

PAULINE.

Quoi ma sœur?

LUCETTE.

Oui, ma sœur, croyez qu'il vous devine;
Et moi, qui ne suis pas bien fine,
Je l'ai vu cent fois clairement.

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma sœur?

LUCETTE.

Oui, Je l'ai vu.

HELENE.

Comment?

LUCETTE.

AIR.

Je ne sais pas si ma sœur aime;
Mais si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
Oui, c'est aussi clair que le jour,

Tout auſſi clair que le jour.
Il eſt abſent ; elle eſt plaintive
Et dans ſes yeux l'ennui ſe peint.
Mais à peine il arrive,
Une rougeur plus vive
Eclate ſur ſon teint.
Son cœur ému, ſa voix craintive,
Ses yeux baiſſés,
Tout dit aſſez,
Tout dit aſſez que ma ſœur aime ;
Et ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
C'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.
Le plus joli bouquet,
Si c'eſt moi qui le cueille ;
D'un air diſtrait
Elle l'effeuille ;
Soit la roſe ou l'œillet.
Mais de ſimples barbeaux ;
Si c'eſt lui qui les donne,
Elle en fait ſa couronne.
Ah ! ma ſœur ! qu'ils ſont beaux !
Tout la trahit, tout dit qu'elle aime
Et ſi jamais je ſuis de même,
Je dirai bien, *c'eſt de l'amour.*
C'eſt auſſi clair que le jour,
Tout auſſi clair que le jour.

Oui, maman, oui ſans ceſſe elle en eſt occupée.
Par aucun autre ſoin elle n'eſt diſſipée.
A propos de la pluie, à propos du beau tems,

Elle en parle à tous les instants.
S'il fait beau, par exemple, elle pense à Bazile :
C'est pour lui tout exprès que ce beau jour a lui;
Et s'il vient à pleuvoir, elle n'est pas tranquile :
Bazile est dans les champs ; aura-t-il un azile ?
Il semble en vérité qu'il ne pleut que sur lui.

HELENE.

Pauline, qu'en dis-tu ? parle-moi sans mystere.
Tu le sais, je suis bonne mere.
Est-ce bien l'époux qu'à plaisir
Ton Cœur auroit voulu choisir ?

PAULINE.

AIR.

Hé comment ne pas le chérir ?
Il fait son bonheur de vous plaire.
C'est en me parlant de mon père,
En me disant qu'il vous revère,
Que Bazile a su m'attendrir.
Hé comment ne pas le chérir ?
Il fait son bonheur de vous plaire.
C'est par vos yeux que je le vis ;
Je puisai l'amour dans votre ame.
Vous l'avez nommé votre fils ;
N'est-ce pas me nommer sa femme ?
Hé ! comment, &c.

HELENE.

Tu me combles de joie : oui, Bazile mérite
De ton pere & de moi le plus tendre retour.

Sa récompenſe eſt ton amour ;
Et c'eſt ton cœur qui nous acquite.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, BAZILE.

BAZILE.

TOut le Village me l'envie.
C'eſt un amour, une folie !
Chacun voudroit l'avoir à ſoi.
Et moi je dis, *elle eſt à moi,*
Elle eſt à moi, c'eſt pour la vie ;
Son cœur va me donner ſa foi.
Ah ! que mon ame en eſt ravie !
Elle eſt à moi, c'eſt pour la vie ;
Son cœur va me donner ſa foi.
Chere Pauline ! & vous, ſa mère !
Et vous, ſa ſœur !
Et vous, ſa mère !
Et vous, ſa ſœur !
Sentez-vous bien tout mon bonheur ?
Où donc eſt allé ſon père ?
Ah ! c'eſt lui, c'eſt ce bon père,
C'eſt lui qui lit dans mon cœur.
Dès-à-préſent vienne l'ouvrage,
Le labourage,
Les moiſſons,
Les vents, la pluie & l'orage,

Les

Les chaleurs & les glaçons ;
Pour tout cela j'ai du courage.
Aux cœurs contens
Tout eſt bon tems ;
L'hiver, l'été, tout eſt printems.
Tout le Village me l'envie, &c.

HELENE.

Tu n'es donc plus fâché ?

BAZILE.

De quoi ?

HELENE.

Mais, du refus
Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer qu'elle t'aime.

BAZILE.

Ah ! pardon : j'avois tort moi-même ;
Oui, j'avois tort ; j'en ſuis confus.
J'aurois du ménager cette pudeur extrême ;
Et je ſens que je dois l'en aimer encor plus.

HELENE.

Dans ſa ſimplicité que la nature eſt belle !
Va, c'eſt auſſi trop bien penſer
Bazile ; & c'eſt à moi de t'en récompenſer.
Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime !

HELENE.

Et je le dis pour elle.

Mes enfans, qu'il eſt doux pour moi de vous unir !
Mais ton pere ? bientôt, ne va-t-il pas venir ?

BAZILE.

Mon pere, il eſt fâché, je ne puis vous le taire.
Il a paſſé chez le Notaire ;
Il a lu le contrat ; il en eſt mécontent,
Et le fait ſous ſes yeux corriger à l'inſtant.

HELENE.

Que dis-tu là ?

BAZILE.

Silvain nous a fait une injure.
Quoi ! ſans nous en dire un ſeul mot,
Il ſe dépouille, il donne à ſa fille une dot !
Il nous croit donc l'ame bien dure.

HELENE.

N'eſt-il pas juſte ?

BAZILE.

Non, ce n'eſt pas en agir
En ami véritable. Il nous a fait rougir.
Paſſe encor s'il étoit plus riche que mon pere ;
Mais ſe priver d'un bien dont nous n'avons que faire !
Ai-je beſoin d'être payé
Pour épouſer celle que j'aime ?
Non, ſa dot eſt ſon cœur ; ſon bien, c'eſt elle même :
Nous vous quittons du reſte ; & l'article eſt rayé.

HELENE *attendrie.*

Ma fille !

BAZILE.

Grace au Ciel, je ſuis jeune & robuſte ;
Nos champs ſont bons, la terre y répond au labeur ;
Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'eſt pas juſte.
Gardez, gardez vos biens pour la petite ſœur.

LUCETTE.

Le bon frere !

BAZILE.

N'ayez pas peur
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah Bazile ! Quels droits n'as-tu pas ſur mon ame ?

DUO.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il eſt fidéle,
Qu'aurois-je encore à deſirer ?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidéle,
Tu n'as plus rien à deſirer.
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

ENSEMBLE.

Il eſt à { moi / toi } ce cœur fidéle.
Qu'Amour a bien ſu m'inſpirer !

Oui, c'eſt pour t'adorer
Que je veux reſpirer.

BAZILE.

Il eſt à moi ce cœur fidéle :
Je n'ai plus rien à deſirer.

PAULINE.

Mais les ſoins, les travaux pénibles
Ne vont-ils pas troubler d'heureux loiſirs ?

BAZILE.

Non, non, ils rendront plus ſenſibles
Les doux inſtans de nos plaiſirs.

ENSEMBLE.

Que la peine qu'Amour partage
Eſt un poids léger pour l'Amour !
Heureux le ſoir de revoir { ton / ſon } ménage,
Oublieras-tu les / Se ſouvient-on des } fatigues du jour ?
Le ſoir, au ſein d'un bon ménage,
Nous oublirons les fatigues du jour.

SCENE V.

SILVAIN, *les précédens & trois Gardes.*

SILVAIN, *avec son fusil.*

RENTREZ, n'ayez pas peur.

HELENE.

Qu'avez-vous ?

PAULINE & LUCETTE.

Ah mon pere !

SILVAIN à BAZILE.

Améne-les.

HELENE.

Je tremble.

PAULINE à LUCETTE.

Il paroît en colere !

BAZILE.

Quelqu'un vous attaque ?

SILVAIN.

Oui, des gardes sur mes pas.
Laisse moi seul, te dis-je, & ne t'expose pas.
(*Bazile entre dans la maison, & revient sur la Scene une hache à la main. Les gardes, armés chacun*

d'un fusil, occupent le côté du bois ; Silvain & Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au milieu du Théâtre.)

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête ! mets bas les armes.
Rends-toi, sans quoi
C'est fait de toi.

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SILVAIN & BAZILE.

Moi ! mettre bas les armes !
Non, non, je vous attends.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends sa défense !
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !

SILVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends !

LES FEMMES.

Ayez pitié de ses enfans.

O Ciel ! prends ſa défenſe !
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Ne nous réſiſtez pas.

SILVAIN & BAZILE.

Ne nous approchez pas.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends ſa défenſe.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais réſiſtance !
Céde, céde, il eſt tems.

SCENE VI.

DOLMON *Fils*, *& les précédens.*

DOLMON, *fils.*

L'A-T-ON pris enfin ? . . . Le voilà.
(*Aux Gardes.*)
Quoi, lâches, que faites-vous-là ?
Et quelle frayeur vous arrête ?

SILVAIN.

Alte-là, jeune homme, alte-là.
De tous leurs mouvemens tu répons sur ta tête.

DOLMON *fils*, *aux Gardes.*

Attendez, laissez-moi lui parler un moment.

SILVAIN.

Soit, approche, mais seul ; & point d'emportement.

DOLMON, *fils.*

Tu chassois ; de quel droit ?

SILVAIN.

Du droit de la nature,
Qui ne veut pas que nos moissons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture

Des animaux que nous chaſſons.
Si le nouveau Seigneur nous en fait la défenſe,
J'obéirai tout le premier.

DOLMON.

Il doit te ſuffire, je penſe,
Que ſon fils & ſon héritier
Te l'interdiſe, & s'en offenſe.

SILVAIN.

Vous! ſon héritier!

DOLMON.

Moi. Tu ne me connois pas?

SILVAIN.

Vous vous faites aſſez connoître.

DOLMON, *d'un ton plus haut.*

Tu me connoîtras mieux.

SILVAIN.

Peut-être.
En attendant parlez plus bas.
Vous ne ſavez pas qui nous ſommes.
Soyez plus prudent & plus doux;
Et ne mépriſez pas des hommes
Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON.

Je réprimerai cette audace.
Mon pere n'eſt pas loin; tu vas bientôt le voir.

SILVAIN, *à part.*

Son pere !

DOLMON.

Il te fera rentrer dans ton devoir.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

SILVAIN, HELENE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

SILVAIN, *à part.*

CHERE Helene, tu viens d'entendre sa menace.

(*A ses filles.*)

Mes enfans, laissez-nous.

(*Pauline & Lucette rentrent dans la maison. Bazile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des yeux le jeune Dolmon & les Gardes.*)

SCENE VIII.

SILVAIN, HELENE.

SILVAIN.

MON pere !... où me cacher ?

HELENE.

Ah ! de mes bras, ſans doute, il viendra t'arracher.

DUO.

HELENE.

Dans le ſein d'un père
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon père
Je me ſens troubler.

ENSEMBLE.

SILVAIN.	HELENE.
Mais dut ſa colère	Je vois ſa colère
Cent fois m'accabler ;	Sur moi s'exhaler.
T'aimer fut mon crime ;	M'aimer fût ton crime
Je ſuis la Victime	Je ſuis la Victime
Qui doit s'immoler.	Qu'il va s'immoler.

HELENE.

D'un nœud plein de charmes
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes
Se laiſſer fléchir.

HELENE.

Sa voix menaçante
Dira : *Sois ſoumis.*

SILVAIN.

Ma voix gémiſſante
Dira : *J'ai promis.*

ENSEMBLE.

O mon bien ſuprême !
Moitié de moi-même !

HELENE.

Je tremble

SILVAIN.

J'eſpere

HELENE.

Qu'un Juge,

SILVAIN

Qu'un père,

HELENE.

Qu'un Juge terrible

SILVAIN.

Qu'un père ſenſible

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

HELENE.

Si ton cœur chancele,
Pour m'être fidéle
Penſe à nos enfans.

SILVAIN.

Ta crainte me bleſſe.
Je ſens ma foibleſſe ;
Mais tu m'en défends.

HELENE.

Que leur tendre mère,
Qui t'aima toujours,
Te ſoit toujours chere.

SILVAIN.

Oui, toujours plus chere
Qu'en nos plus beaux jours.

ENSEMBLE.

O mon bien ſuprême !
Moitié de moi-même !

HELENE.

Je tremble

SILVAIN.

J'eſpere

HELENE.

Qu'un Juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HELENE.

Qu'un Juge terrible

SILVAIN.

Qu'un père ſenſible

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

ENSEMBLE.

L'amour & la foi
M'unit avec toi.
Ciel, en ta préſence
Je formai ces vœux.
O Ciel! de nos feux
Tu vois l'innocence.
Eſt-il de puiſſance
Qui rompe ces nœuds?

SILVAIN.

Mais à ce combat ſi pénible,
Ma femme, pourquoi m'expoſer?
C'eſt à toi.... tu n'es pas connue; il eſt poſſible
Que mon pere à ta voix ne ſois pas inſenſible.
Oui, ſans moi, mieux que moi tu ſauras l'appaiſer.

SCENE IX.

BAZILE, SILVAIN, HELENE.

BAZILE.

NE voilà-t-il pas que le pere
Va nous faire encor du chagrin.

HELENE.

Tu l'as donc vu, Bazile? Eſt-il bien en colere?

BAZILE.

Hé vraiment! c'eſt lui que je crain.
Comme il a l'air triſte & ſévere!
Il ſe promenoit tout là-bas;
J'étois loin, je voyois; mais je n'entendois pas.
Son fils lui parloit; voici comme
(*Il imite la contenance du pere.*)
Il l'écoutoit. Vers le Château.
Il a renvoyé le jeune homme;
Et tout ſeul, il a pris le chemin du côteau.

SILVAIN.

Je vais donc le voir!

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAIN.

Mon ami, laiſſe-nous.

BAZILE.

Qui ? moi ! non, je demeure.

SILVAIN.

Laiſſe-nous. Va trouver mes enfans. Je te ſuis.

(*Bazile entre dans la maiſon.*)

SCENE X.

HELENE, SILVAIN.

SILVAIN.

HELENE! mon cœur ſe déchire.

HELENE.

Courage, mon ami.

SILVAIN.

Non.... je ſens.... je ne puis....
Fais tout ce que l'amour t'inſpire.
Pour moi, je ne ſais où je ſuis.

SCENE

SCENE XI.

HELENE, *seule.*

Recitatif obligé.

Il va venir. Je dois l'attendre.
Je dois paroître devant lui,
Seule, tremblante, & sans appui....
Ah! je frémis. Je crois entendre
Le cri de la nature élevé dans son cœur:
» Venge-toi, la voilà, c'est elle
» Qui t'a privé d'un fils, qui l'a rendu rebelle.
» C'est elle qui fait ton malheur »....
Pardonne, ô mon Juge! ô mon père!
J'étois jeune, & sensible; & ton fils m'adoroit.
Le fol amour nous égaroit.
Mes enfans sont les tiens: ne punis que leur mère....
En les voyant il les plaindra;
Pour eux son cœur s'attendrira....

Air vif.

Vaine apparence!
Songe insensé!
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.
Qu'il abandonne
Ses droits trahis!
Qu'il me pardonne
Ses jours flétris!
Et qu'il couronne

Des nœuds proscrits !
Vaine apparence !
Songe insensé !
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.

SCENE XII.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

PAULINE.

Mon pere vers vous nous renvoie,
Maman; de sa douleur il paroit oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie;

PAULINE.

Seroit-il encor menacé ?

HELENE.

Oui, mes enfans. Son Juge, & son maître, & le nôtre
Va paroître à l'instant. Songez bien l'une & l'autre
Que notre sort dépend de lui.
Tombez à ses genoux, implorez son appui.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, DOLMON *Pere*.

HELENE, PAULINE & LUCETTE.

AH ! Monseigneur !

DOLMON, *pere.*

Que vois-je ? êtes-vous la famille
De ce chasseur audacieux ?

HELENE.

Je suis sa femme.

PAULINE & LUCETTE.

Et moi sa fille.

HELENE.

Il est criminel à vos yeux ;
Mais pour vous appaiser, il n'est rien qu'il ne fasse.
Aux pleurs de ses enfans laissez-vous émouvoir.
C'est un pere, un époux, c'est notre unique espoir.

DOLMON, *pere.*

Savez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace.
Quoi ! c'est peu de se révolter ;
Il menace mon fils ! il ose l'insulter !

HELENE.

Accablé de votre colere,
Son malheur eſt de vous déplaire;
Son crime eſt de vous affliger.
Mais daignez nous entendre avant de nous juger.
La chaſſe étoit permiſe avant votre défenſe;
Et dans la bonne foi...

DOLMON.

C'eſt-là ſa moindre offenſe.

HELENE.

Ah! je le ſais. Plus doux, plus humble en ſon malheur,
Il devoit ſe défendre avec moins de chaleur.
Mais dans le repentir dont ſa faute eſt ſuivie,
Il vous dira : *prenez ma vie,*
Elle eſt à vous.

DOLMON, *pere.*

Ma bonne, en vous tout me confond,
Cet air, ce maintien, ce langage...
Vous n'êtes pas née au Village....
Et ce ſilence me répond.
Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

HELENE.

Je le ſuis.

DOLMON, *pere.*

Qu'elle deſtinée

A donc pu vous réduire à cette obscurité ?

HELENE.

Un malheur bien étrange, & bien peu mérité !
Mais sous cet humble toît, où je suis confinée,
J'avois trouvé la joie & la tranquillité ;
Et si j'avois fléchi votre cœur irrité,
J'y ferois encor fortunée.

DOLMON, *pere.*

Laissons-là ma colere, & parlons du malheur
Qui vous poursuit.

HELENE.

Il est oublié, s'il vous touche.
Non, vous n'entendrez point de plainte de ma bouche.
Le bonheur est par-tout : sa source est dans le cœur.
Ici, dans une paix profonde,
Mon époux, mes enfans, voilà pour moi le monde.
Soumis avec constance à son sort rigoureux,
Mon époux a trouvé des amis généreux :
Ils l'ont aidé. Le tems, le besoin, l'habitude
Ont façonné ses mains aux travaux les plus durs.
D'élever mes enfans, moi j'ai fait mon étude.
De tendres soins, mêlés de peu d'inquiétude,
Un repos, un sommeil, un réveil doux & sûrs ;
Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.
Il en est de plus vifs, mais non pas de plus purs.

DOMLON, *pere.*

Hélas ! que je vous porte envie !
Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.
Vous régnez sur des cœurs que vous avez formés ;
Vous aimez vos enfans ; vous en êtes aimés ;
(*Bas.*)
Et moi !.. j'ai des enfans ; mais, trop malheureux pere !
L'un est perdu pour moi, l'autre me désespere.
(*Haut.*)
Ah ! j'ai bien des chagrins !

HELENE.

Je les partagerai.

DOLMON, *pere.*

En vous faisant du bien je les adoucirai.
Vos filles approchent de l'âge
Où l'on s'établit ; pensez-vous
A les marier au Village ?

HELENE.

Oui, l'aînée est promise : Elle aura pour époux
Le fils d'un voisin qui nous aime.
Sans ce qui vient de se passer,
Ils s'épousoient aujourd'hui même,
Mon mari, pour la noce, étoit allé chasser.

DOLMON, *pere.*

Et c'est moi qui trouble la fête !
Pardon : j'ai mal fait d'écouter

Un jeune homme imprudent, dont je connois la tête.

(à Pauline).

Ma fille, je veux vous doter.

HELENE & PAULINE.

Ah ! Monseigneur !

LUCETTE.

Et moi, Monseigneur ?

DOLMON, *pere, à Lucette.*

Oui, j'espere,

Mon enfant, vous doter aussi,

Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guere.

DOLMON, *pere.*

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON.

Oui, je veux leur servir de pere.

HELENE, *avec transport.*

Ah ! mes enfans !

(*Elles tombent à ses pieds.*)

DOLMON *les releve.*

C'est trop pour de legers bienfaits.

(*A part.*)

Leur sensibilité m'arrache aussi des larmes.

(*A Hélene.*)

Je veux voir votre époux.

HELENE, *tremblante.*

Mon époux ! non jamais
Il n'oſera.

DOLMON, *pere.*

Qu'il vienne ; & ſoyez ſans allarmes.
Qu'il vienne, je le veux.

(*Helene rentre dans la maiſon.*)

SCENE XIV.

DOLMON, *pere*, LUCETTE, PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez-vous l'honneur
D'assister à la noce ?

DOLMON, *pere*.

Oui, si l'on m'y convie.
En serez-vous bien aise ?

LUCETTE.

Ah ! j'en serai ravie.
Que vous êtes aimable ! Entendez-vous ma sœur ?

DOLMON, *pere*.

Vous m'aimerez donc bien ?

LUCETTE.

Ah ! de tout notre cœur.

TRIO.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous :
C'est ici que l'on s'aime.

DOLMON, *pere*.

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous,

PAULINE & LUCETTE.

C'eſt un plaiſir ſi doux
Que d'aimer qui nous aime !

DOLMON, *pere.*

Oui, je viendrai le goûter avec vous
Ce plaiſir pur, ce bien ſuprême.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous :

DOLMON, pere,

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon père a ſi bon cœur !

LUCETTE.

Et ma mère !

PAULINE.

Et Bazile !

ENSEMBLE.

Dans cet aſyle
Tout eſt tranquille,
Jamais de bruit, jamais d'humeur ;
N'ayez pas peur,
Tout eſt tranquille.

DOLMON, *pere.*

Calme enchanteur,
Où tout inſpire,
Où tout reſpire
La paix du cœur !

PAULINE & LUCETTE.

Oui, tout reſpire,
Tout nous inſpire
La paix du cœur !
Venez, &c.

DOLMON, *pere.*

Les jolis enfans!... quelle joie!...
Mais hélas! le ciel ne l'envoie
Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien.
Ah! je donnerois tous le mien...

PAULINE.

Vous vous plaignez!

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin?

(*Elles lui baisent les mains*)

DOLMON, *pere.*

Que vous m'attendrissez,
Mes enfans!.. vous me caressez!

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.
(*Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de d'Olmon*).

DOLMON, *pere.*

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir,
Je sens un plaisir à les voir!
J'éprouve un charme à les entendre!
C'est en vain que je m'en défends;
Je n'éprouvai jamais de sentiment si tendre.

(*Il les embrasse.*)

SCENE XV. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, SILVAIN, HELENE, BAZILE.

SILVAIN.

Ciel! que vois-je? mon pere embraſſe mes enfans!

DOLMON, *pere.*

Dieu! mon fils!

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rébelle.
Ma femme, mes enfans, tombez à ſes genoux.

DOLMON, *pere, tendrement.*

Ah! malheureux!

HELENE.

Je ſuis la ſeule criminelle.

DOLMON, *pere.*

Quoi! c'eſt-là ta femme!

SILVAIN.

Oui, c'eſt elle.
Puniſſez le pere & l'époux;
Pardonnez aux enfans, à l'épouſe fidelle:
Ils ſont innocens.

DOLMON, *pere.*

Levez-vous.

(*En embraſſant ſon fils.*)

De quinze ans de chagrin voilà donc la vengence!

SILVAIN.

Ah! mon pere!

DOLMON, *pere.*

Je cede, & je ſens qu'avec vous
Mon cœur étoit d'intelligence.

SILVAIN.

Ce n'eſt pas tout: j'ai pour amis
Ce jeune homme & ſon pere; & je leur ai promis...

BAZILE, *triſtement.*

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.
Quelle me plaigne, c'eſt aſſez.

DOLMON, *pere.*

Des ſervices qu'ils t'ont pu rendre
Ils ſeront bien récompenſés:
Je le prends ſur moi.

SILVAIN.

Non, mon pere.
Ce que j'ai fait dans la miſere,
Je n'en rougirai point dans la proſpérité.
Bazile a ma parole; & le cœur de ma fille
Eſt un prix qu'il a mérité.
Elevez juſqu'à vous une honnête famille.

Mon pere, encor ce trait de générosité.

D'OLMON, *pere.*

Oui, je me rends, mon fils ; & ta reconnoissance
Force mes préjugés à respecter ses droits.
Viens Bazile : il est bon de montrer quelquefois
que la simple vertu tient lieu de la naissance.

CHŒUR.

Rien de si tendre qu'un bon père.
C'est du Ciel le plus heureux don.
S'il veut punir dans sa colère,
L'Amour est là, qui lui dit, *non.*
Il a beau faire le sévère ;
Non, ce n'est jamais tout de bon.
Dans ses regards c'est la colère ;
Mais dans son cœur c'est le pardon.
Aimons-le bien ce tendre père :
C'est du Ciel le plus heureux don.

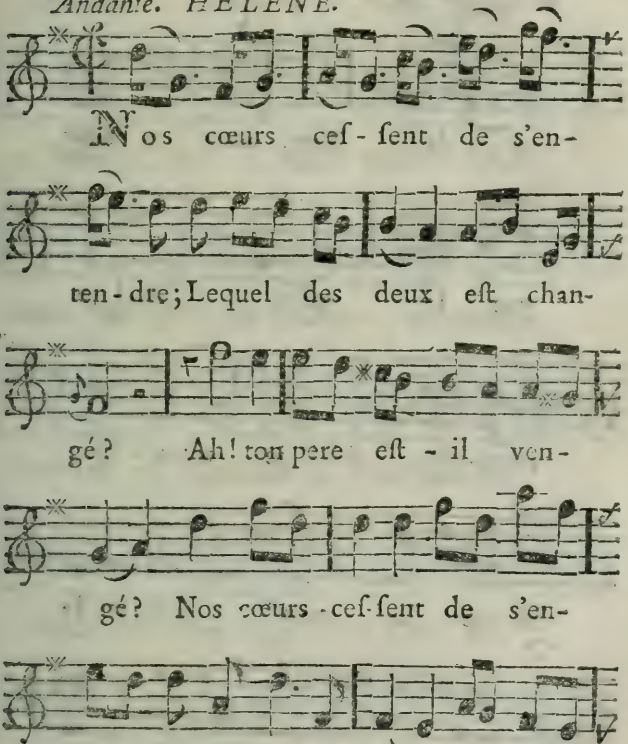
DOLMON, *pere, avec le Chœur.*

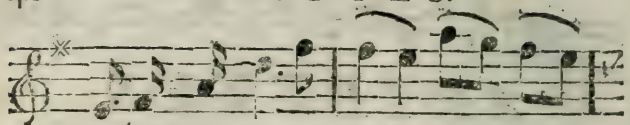
Une ame tendre, pour un père,
Est du Ciel le plus heureux don.

FIN.

ARIETTES
DE SILVAIN,
COMÉDIE.

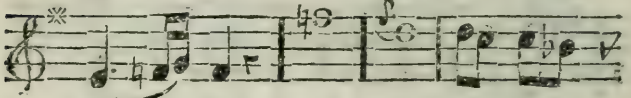
Andante. HÉLENE.





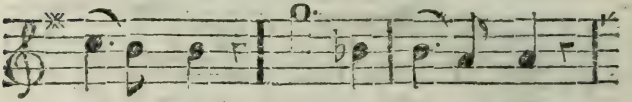
gé? Le-quel des deux eſt chan-

gé? Non, ce n'eſt pas le plus

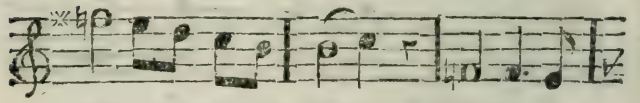


ten - dre: Non, non, ce n'eſt

pas le mien. Ah! je

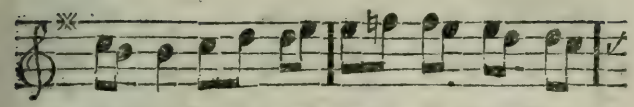


trem - ble, Ah! je trem - ble;

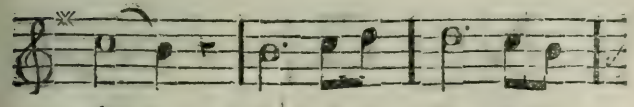


Eſt - ce le tien? Eſt - ce le

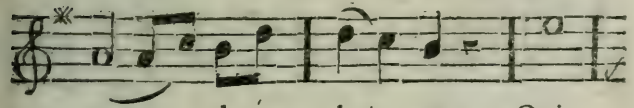
tien? Quand ma main ſé - choit tes



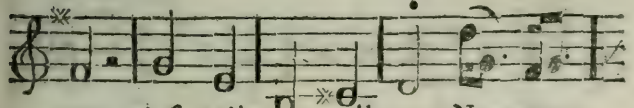
larmes; Quand ma main ſé-choit mes



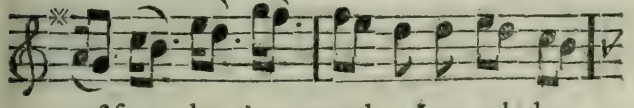
pleurs; Tout a - voit pour



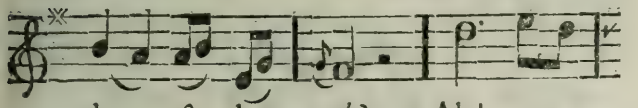
nous des char - mes: Oui,



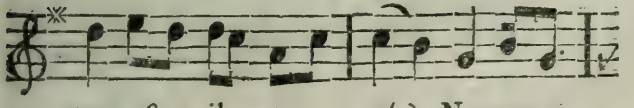
tout juſ-qu'à nos malheurs. Nos cœurs



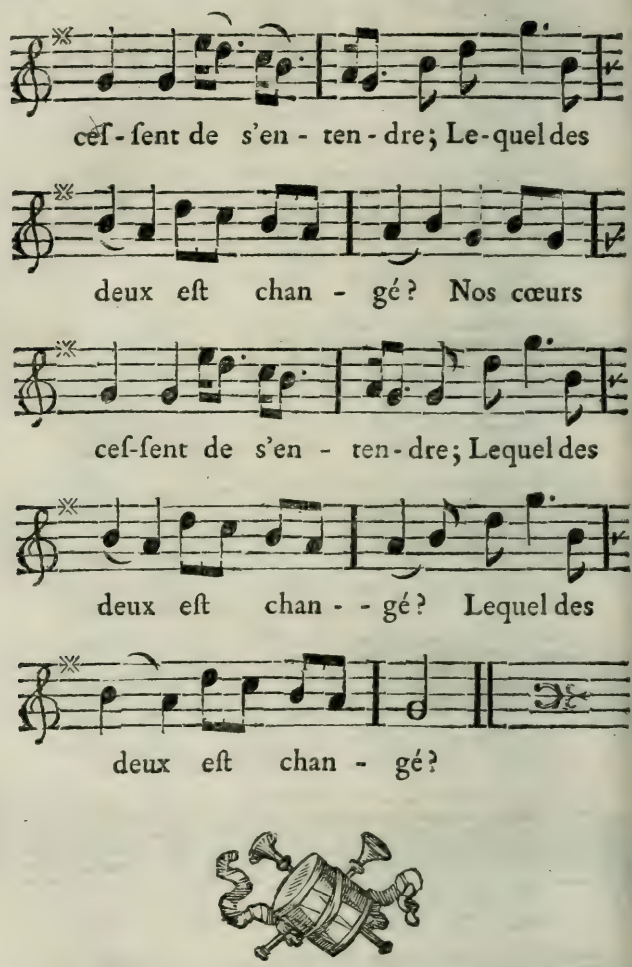
ceſſent de s'en-ten-dre; Le-quel des



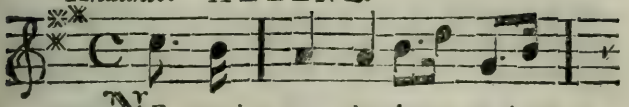
deux eſt chan - gé? Ah! ton



pere eſt - il ven - gé? Nos cœurs

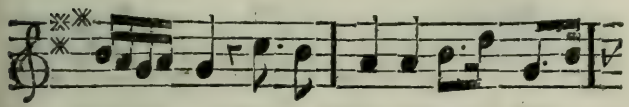

ceſ-ſent de s'en-ten-dre; Le-quel des
deux eſt chan-gé? Nos cœurs
ceſ-ſent de s'en-ten-dre; Lequel des
deux eſt chan--gé? Lequel des
deux eſt chan-gé?

Andante. *HÉLENE.*

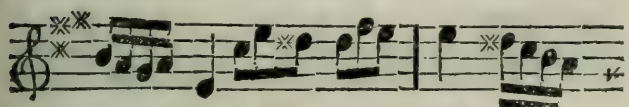


NE crois pas qu'un long mé-

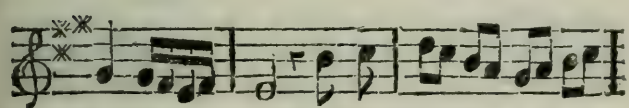
na - - ge Soit comme un jour ſans nu -



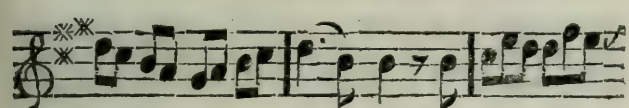
a - - ge; Le meilleur, même au Vil -



la - ge, A ſes pei - nes &

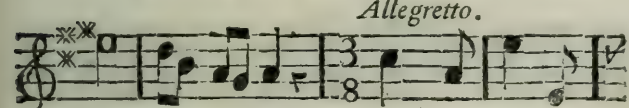


ſes ſou - - cis; Mais les gra - ces de ton

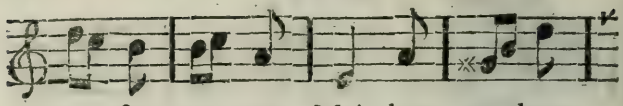


â - ge, De ton â - - ge, Les ont bien -

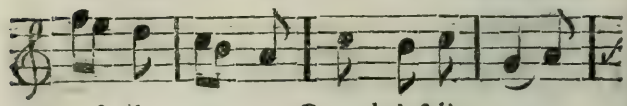
Allegretto.



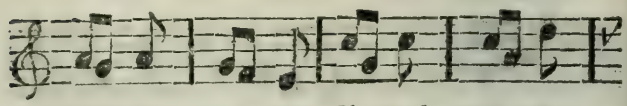
tôt é - clair-cis. L'homme eſt fier, il



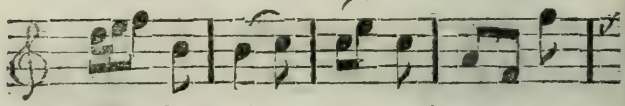
eſt ſau - va - ge; Mais dans un doux



eſ - cla - va - ge, Quand c'eſt l'a - mour

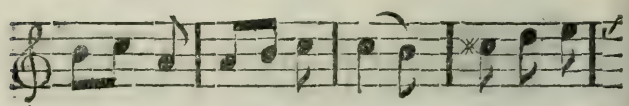


qui l'en - ga - ge, Il perd tou - te

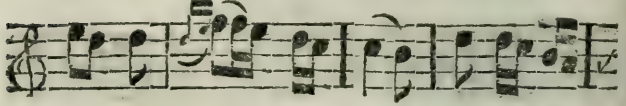


ſa fier - té, Il perd tou - te

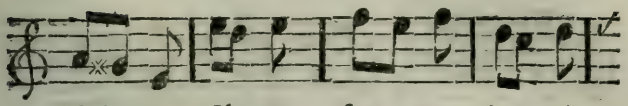
ſa fier - té, Il re - nonce à ſon em-



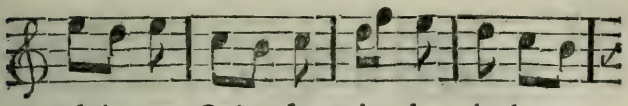
pi - re; C'eſt en vain qu'il en ſou-



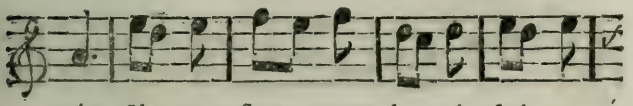
pi - re, Un re - gard ſçait le ſé-



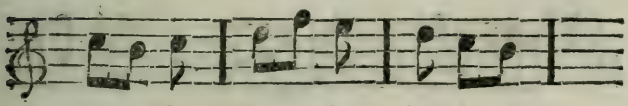
dui - re, Il ne faut, pour le ré-



dui - re, Qu'un ſou - ris de la beau-



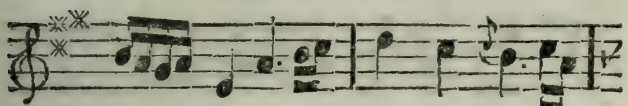
té; Il ne faut pour le ré - dui - re



Qu'un ſou - ris de la beau - -

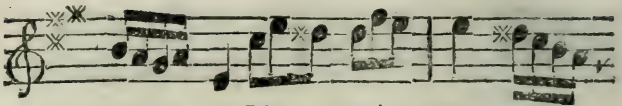
Andante.

té. U-ne femme dou - ce &

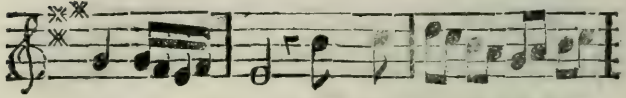


ſa - - ge, A tou - jours tant d'a-van-

ta - - ge, El-le a pour el - le en par-



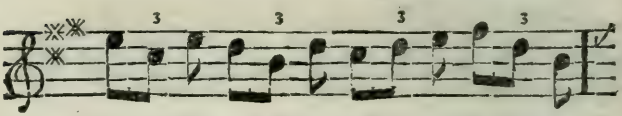
ta - - ge, L'a - - gré - ment &



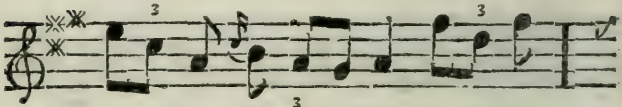
la rai - - ſon, Douce humeur & doux lan-

ga - - ge, Doux lan - ga - - ge

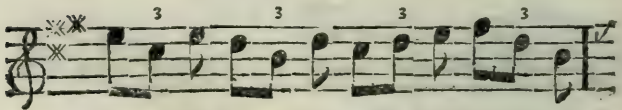
Font la paix de la maiſon: Douce hu-



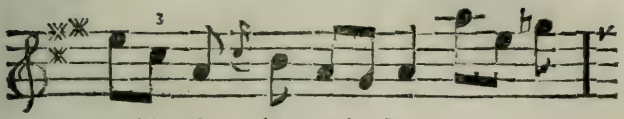
meur & doux lan-ga - ge, Font la



paix de la mai-ſon; Douce hu-



meur & doux lan-ga - ge Font la



paix de la mai-ſon, Fait la

paix de la mai - ſon.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Silvain, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes*, je crois que l'on peut en permettre l'Impreſſion. A Paris, ce 21 Février 1770,

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur-Libraires de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, rue des Mathurins, 1770.

[No. 5]

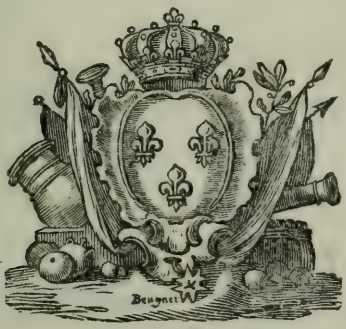
SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

DE MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF.

Le prix est de 30 sols.



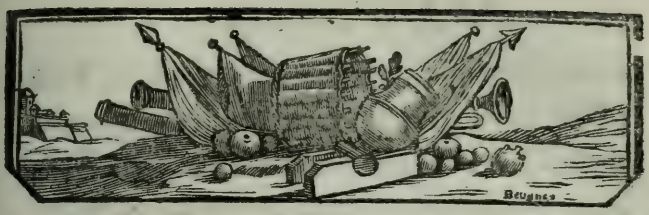
A PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PQ
1221
.R43
1770



A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LA VALLIERE,

GRAND FAUCONIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c, &c.

MONSEIGNEUR,

QUOIQUE les Épîtres Dédicatoires aient la réputation d'être auſſi ennuieuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la Sophoniſbe de Mairet corrigée par un Amateur autrefois très-

connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'Hiſtoire du Théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature Françaiſe, de préſider à l'Hiſtoire du Théâtre la plus complette. Preſque tous les ſujets des Pièces dont cette Hiſtoire parle, ont été tirés de votre Bibliothèque, la plus curieuſe de l'Europe en ce genre. Le Manuſcrit de la Pièce qui vous eſt dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, Auteur de pluſieurs Poëmes ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les Littérateurs conſervent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce Manuſcrit parmi les vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous ſi l'Auteur a rendu quelque ſervice à la Scène Françaiſe, en habillant la Sophoniſbe de Mairet à la moderne.

Il était triſte que l'Ouvrage de Mairet qui eut tant de réputation autrefois, fût abſolument exclu du Théâtre, & qu'il rebutât même tous les Lecteurs, non-ſeulement par les expreſſions ſurannées, & par les familiarités qui déshonoraient alors la Scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre Théâtre rend aujourd'hui into-

lérables. Il faut toujours se souvenir que cette Pièce, écrite long-temps avant le Cid, est la première qui apprit aux Français les règles de la Tragédie, & qui mit le Théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'Art Tragique ait commencé par une Sophonisbe. Georgio Trissino, Archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand Art de la Grèce chez ses Compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai plus de cent ans avant Mairet. Sa Tragédie, ornée de Chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siécle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en Prose; & quelle Prose encore! Vous avez, Monseigneur, cette traduction faite par Mélin de Saint-Gelais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en Prose ni en Vers. Notre Langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers Académiciens; & il n'y avait point d'Académie encore quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient

tous suivis ; les unités de lieu, de temps & d'action furent scrupuleusement observées dans sa Sophonisbe. Elle fut composée dès l'an 1629, & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne & l'Angleterre salissaient souvent leur Scène tragique, furent proscrites par Mairet ; mais il ne put chasser je ne sais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile, & qu'on a pour excuse de pouvoir dire, *cela est naturel*. Ces naïvetés furent long-temps en possession du Théâtre en France.

Vous trouverez dans la premiere édition du Cid, composé long-temps après la Sophonisbe :

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna :

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner que le style de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa Mairet en tout, mais il ne le fit point oublier ; & même, quand il voulut

traiter le ſujet de Sophoniſbe, le Public donna la préférence à l'ancienne Tragédie de Mairet.

Vous avez ſouvent dit, Monſeigneur, la raiſon de cette préférence ; c'eſt qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la Pièce de Mairet, & aucun dans celle de Corneille. La fin de l'ancienne Sophoniſbe eſt ſur-tout admirable : c'eſt un coup de Théâtre, & le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage digne de vous, en reſſuſcitant la mere de toutes les Tragédies Françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingts ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. Lantin, en ranimant la Sophoniſbe, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais enfin le fond eſt entierement conſervé. On y voit l'ancien amour de Maſſiniſſe & de la Veuve de Siphax ; la Lettre écrite par cette Carthaginoiſe à Maſſiniſſe ; la douleur de Siphax, ſa mort ; tout le caractère de Scipion, la même cataſtrophe, & ſur-tout point d'épiſode, point de rivale de Sophoniſbe, point d'amour étranger dans la Pièce.

Je ne ſais pourquoi M. Lantin n'a pas laiſſé ſubſiſter ce Vers qui était autrefois dans la bouche de toute la Cour :

Sophoniſbe en un jour voit, aime & ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé; mais il eſt énergique, & il était conſacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que Maſſiniſſe n'eût aimé Sophoniſbe que le jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement long-tems auparavant; & un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt Scipion qui prononçait ce Vers, & Scipion était mal informé.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, Monſeigneur, & à vos amis, à décider ſi cette premiere Tragédie réguliere qui ait paru ſur le Théâtte de la France, mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illuſtre Maiſon de Montmorency; c'eſt dans ſon Hôtel qu'elle fut faite, c'eſt la premiere Tragédie qui fut repréſentée devant Louis XIII. Meſſieurs les premiers Gentilhommes de la Chambre, qui dirigent les Spectacles de la Cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, & ſe faire un plaiſir de voir nos ruines réparées.

Le cinquiéme Acte eſt trop court; mais le cinquiéme

quiéme d'Athalie n'eſt pas beaucoup plus long. Et, d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à ſe plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les Actes de trois à quatre cents Vers entraîne-t-elle des langueurs & des inutilités?

Enfin, ſi on trouve qu'on puiſſe ajoûter quelque ornement à cet ancien Ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable qui doit être cher à la Nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déja fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. Lantin eſt mort.

Je ne garantis pas (tout Éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de ſon original; mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. Lantin a retouché la Sophoniſbe de Mairet, on pourra retoucher celle de M. Lantin. La même plume qui a corrigé le Venceſlas pourrait faire revivre auſſi la Sophoniſbe de Corneille, dont le fond eſt très-inférieur à celle de Mairet, mais

dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des Vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du Théâtre Français, en corrigeant Agésilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Œdipe, Médée, Don Sanche d'Arragon, la Toison d'Or, Andromède ; enfin tant de Pièces de Corneille tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, & qui ne furent jamais lûes de personne après leur chûte. Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette Héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques Scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entierement les rôles de Livie & de l'Infante dans ses meilleures Pièces : ce serait à la fois rendre service à la mémoire de Corneille, & à la Scène Française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise serait digne de votre protection, & même de celle du Ministère.

Nous avons plus d'une ancienne Pièce, qui étant

corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'Astrale de Quinaut, le Scévole de Durier, l'Amour tyrannique de Scudéry, bien rétablis au Théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le Théâtre est, de tous les Arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les Etrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens sont encore nos Maîtres en Musique, en Peinture; les Anglais en Philosophie; mais dans l'Art des Sophocles, nous n'avons point de rivaux. Il est donc essentiel de protéger les talens par lesquels les Français sont au-dessus de tous les Peuples. Les sujets commencent à s'épuiser; il faut donc remettre sur la Scène tous ceux qui ont été manqués, & dont il est aisé de tirer un grand parti.

Je soumets, comme je le dois, à vos lumieres ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

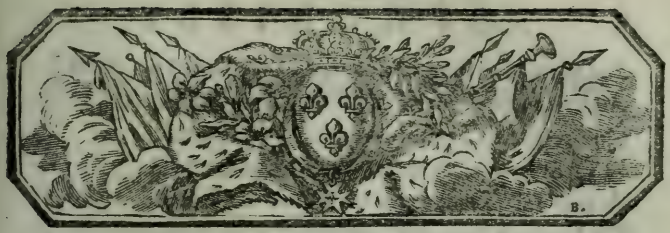
J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

PERSONNAGES.

SCIPION, Conſul.
LÉLIE, Lieutenant de Scipion.
SIPHAX, Roi de Numidie.
SOPHONISBE, Fille d'Aſdrubal, femme de Siphax.
MASSINISSE, Roi d'une partie de la Numidie.
ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisbe.
ALAMAR, Officier de Siphax.
PHÆDIME, Dame Numide attachée à Sophonisbe.
SOLDATS ROMAINS.
SOLDATS NUMIDES.
LICTEURS.

La Scène eſt à Cirthe, dans une Salle du Château, depuis le commencement juſqu'à la fin.

SOPHONISBE,



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, *une Lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe !
Sophoniſbe ! ma femme ! écrire à Maſſiniſſe !
A l'ami des Romains ! Que dis-je ? à mon rival !
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, & qui bien-tôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne Maître !

J'ai vécu trop long-temps. — O vieilleſſe ! ô deſtins !
Ah ! que nos derniers jours ſont rarement ſereins !
Que tout ſert à ternir notre grandeur premiere,
Et qu'avec amertume on finit ſa carriere !
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches ! j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance.
(*Aux Soldats.*)
Que la Reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*Il s'aſſied, & lit la Lettre.*)
Qu'on l'amene, vous dis-je. — Époux infortuné,
Vieux Soldat qu'on trahit, Monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton Épouſe ?
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton Empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire ?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains :
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

QUE voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie
Traîne ici votre épouse avec ignominie ?
Vos Numides tremblants, courageux contre moi,
Pour la premiere fois ont bien servi leur Roi !
A votre ordre suprême ils ont été dociles,
Peut-être sur nos murs ils seraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !
Je conçois leur valeur, & je lui rends justice.
Quel est mon crime enfin ? quel sera mon supplice ?

SIPHAX, *lui donnant la Lettre.*

Connaissez votre seing. Rougissez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont désolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
Scipion, Massinisse, ont gagné des combats ;
J'en ai rougi ; Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide !

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuse ;

Pour vous, pour votre femme également honteuſe.
Nos murs ſont aſſiégés; vous n'avez plus d'appui;
Et le dernier aſſaut ſe prépare aujourd'hui.
J'écris à Maſſiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à ſon cœur les droits de la nature.
Les nœuds trop oubliés du ſang qui nous unit;
Seigneur, ſi vous l'oſez, condamnez cet écrit.
[*Elle lit.*]

. . . . . .

. . . . . .

» Vous ſervez des Romains, vous ſecondez leurs armes,
» Et vous déſeſpérez vos parents malheureux.
» Méritez vos ſuccès en étant généreux :
» C'eſt trop faire couler & le ſang & les larmes.
Eh bien! ai-je trahi ma Ville & mon époux?
Eſt-il temps d'écouter des ſentiments jaloux?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop ſevère,
A mis, pour mon malheur, ma Lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon deſſein?
Pouvez-vous l'ignorer & faut-il vous l'apprendre?
Si la Ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tout ſanglants je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous; & ſur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendart d'Annibal.
Et ſi juſqu'à la fin le Ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! A moi? De ce dernier affront

Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre Roi que vous demandez grace ?
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Massiniſſe, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire ;
Il m'osa disputer mon trône & votre cœur ;
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère ;
Et ce fatal aveu dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrettes.
Mais vos maux sont les miens ; qu'ils puissent vous toucher.
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au Vainqueur de l'Afrique, au Vainqueur de Carthage ;
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massiniſſe m'aimait & j'aimais ma patrie.
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le Vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu fléchir sa colère implacable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.
Vous avez, croyez-moi, des soins plus importants ;
Banniſſez des soupçons, partage des amants,
Des cœurs efféminés dont l'oisive molleſſe

Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour ;
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'eſt pas fait pour nous. Ecoutez, le temps preſſe.
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher : je vais loin de vos yeux
Éteindre dans mon ſang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu ; les Dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore ;
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi : je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & ſur-tout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes : j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zèle, & vous n'en avez pas.
Mais je ſais mourir ſeul ; & ma derniere épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre Roi.
Redoutez nos tyrans, & juſqu'à Maſſiniſſe.
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haine pourſuit,
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie.

Je péris glorieux, — & vous mourrez punie ;
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppreſſeur.
Je cours aux murs ſanglants que ſes armes détruiſent.
Laiſſez-moi, fuyez-moi ; vos remords me ſuffiſent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche ſur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuſe,
Vos malheureux ſoupçons la rendraient trop honteuſe.
Je vous ſuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars ;
Le ſang de votre époux ne veut point vos regards.

[*Il ſort.*]

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

AH ! Phædime !

PHÆDIME.

Il vous laiſſe & vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.

J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort assurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir & lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable ! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; & ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome & contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déja trop soupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près; & l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissants;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus tems.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse:
Il s'avance au trépas. — Je suis plus malheureuse

PHÆDIME.

Espérez. —

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'estime d'un époux, & l'amour d'un Héros.
Je suis déja captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau Maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,
Qui m'eut rendue heureuse — & que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massiniſſe, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
L'intérêt & le sang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même :
Je soutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidelle à mon pere Asdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatrisé par la guerre & le tems
Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
L'ennemi des Romains obtint la préférence.
Massiniſſe revient armé de la vengeance ;
Il entre en nos États, la Victoire le suit ;
Aidé de Scipion son bras a tout détruit :
Dans Cirthe ensanglantée un foible mur nous reste.
A quels Dieux recourir dans ce péril funeste ?
Etait-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massiniſſe & noble, & généreux ?
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence ?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance,
Ma priere & mes pleurs auraient pu le flatter.

Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter ;
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux réglent mon ſort ;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

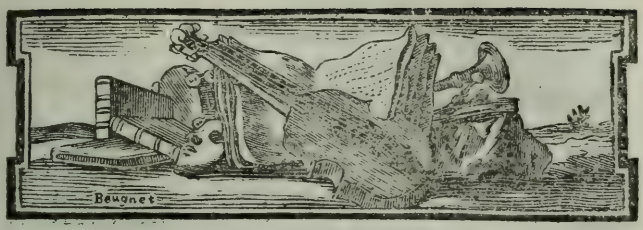
ACTOR.

REINE, dans ce moment le ſecours de Carthage
Sous nos remparts ſanglants s'eſt ouvert un paſſage.
On eſt aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le Roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor ; vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toujours ſacrés ;
Mais que, dans les moments où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Que deviendrai-je ? Ciel ! & quel eſt ſon deſſein ?
Suis-je ici priſonniere ? ô rigueurs ! ô deſtin !
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance ?
Le Ciel me ravit tout, & juſqu'à l'eſpérance.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

QUEL tumulte effroyable au loin ſe fait entendre?
Quels feux ſont allumés? la Ville eſt-elle en cendre?
Ceux qui veillaient ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ces Sallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds des ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappellons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon ame.
Tous mes ſens ſont troublés; je ſens que je ſuis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt Héros ont tranſmis juſqu'à moi
Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées;
Le déſordre & la crainte agitent mes penſées.

J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du palais conduiſent à nos tours:
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée,
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux.
Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue?
Eſt-ce la main des Dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt de l'enfer & du ſort?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée;
Je ne ſais où je vais. Tout m'allarme & me nuit,
Et je crois voir encore un Dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur: — il n'était point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance & banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu! tu peux frapper; — va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

Ah! nous allons du Ciel ſavoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et ſous leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent. —
On entre, on vient à vous: — je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MINISTRE de mon Roi, qui vous amène encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? & de quelles nouvelles
Venez vous m'affliger?

ACTOR.

Elles sont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en sûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barriere sacrée,
Par qui, de ce Palais, la ville est séparée;
J'ai revolé soudain vers ce Roi malheureux,
Digne d'un meilleur sort, & digne de vos vœux;
Son courage, aussi grand qu'il était inutile,
D'un effort passager soutint son bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renversé,
Dans ses débris sanglants il tombe terrassé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui poursuivie,
Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque soulagement reste à notre douleur,

Daignez apprendre au moins combien, dans sa victoire,
Le jeune Massiniſſe a mérite dc gloire.
Qui croirait qu'un Héros si fier, si redouté,
Dont l'Afrique a tant craint le courage emporté,
Et dont l'esprit superbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'est vu Maître, il nous a pardonné.
De blessés, de mourants, de morts environné,
Il a donné soudain, de sa main triomphante,
Le signal de la paix au sein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à sa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix;
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le Ciel semble adoucir la misere commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un Prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juste & premier soin de l'heureux Massiniſſe
Est d'appaiser les Dieux par un prompt sacrifice;
De dresser un bucher à votre auguste époux.
Il garde obstinément le silence sur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce Prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeller; & respectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre Roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il justifie en tout le succès de ses armes.

Il répand des bienfaits, s'il fait des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Maſſiniſſe eſt grand, plus mon ſort eſt affreux.
Quoi ! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome ſi terribles,
Qui juſqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la ſauvent pas!

ACTOR.

Scipion les a joints ; il ne ſont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu ſeras comme moi réduite à l'eſclavage.
Nous périrons enſemble. — ô Cirthe ! ô mon époux!
Afrique, Aſie, Europe, immolés avec nous !
Le ſort des Scipions eſt donc de tout détruire !

ACTOR.

Annibal vit encor.

SOPHONISBE.

Ah ! tout ſert à me nuire.
Annibal eſt trop loin. Je ſuis eſclave.

ACTOR.

O Dieux !
Fléchiſſez Maſſiniſſe. — Il avance en ces lieux.
Il vient ſuivi des ſiens : — il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triſtes yeux ne verront point un Maître.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,
Et ma gloire paſſée, & tous mes Dieux vaincus.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Chefs Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

ACTOR, je vous revois, dans ce jour si prospère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son pere.
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triste imitateur des vengeances Romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en sacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le supplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien.
En soldat, en Monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, & fuit avec horreur?
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra sans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.

Le

Le sang de son époux est par vous répandu,
Et n'osant regarder son vainqueur & son juge,
Aux pieds des Immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux au sang de Massinisse,
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice :
Elle y tombe, elle en doit accuser son erreur.
Ah ! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.
Allez, & dites-lui qu'il est peu de prudence
A dédaigner un Maître, à braver sa puissance.

(*A Actor sort.*)

(*A ses guerriers.*)

Eh bien ! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est elle tranquile ? a-t-on suivi mes loix ?
Un seul des Citoyens aurait-il à se plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre ;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérants,
De tant de Nations ces illustres tyrans,
Descendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris ;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage,
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorsque Rome à parlé, les Rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon Empire,
Je régne, & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger:.
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. — Ah! qu'ai-je lu? — Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophoniſbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait!
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; & ſa fatale haîne,
Que je vis ſi long-tems contre moi s'obſtiner,
Me croiait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Épouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta Lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. —
Courons vers Sophoniſbe. — Ah! je la vois paraître.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

SI le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon Maître ;
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un Monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.
(Maſſiniſſe l'empêche de ſe jetter à genoux.)
Ne me retenez point, & laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage ;
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire ;
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce que j'ai dû ;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre ;
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits ;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte Reine, en tout temps révérée,

Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée ;
Et je conserverai jusqu'au dernier moment
De vos nobles leçonsce digne monument.
La Lettre que tantôt vous m'aviez adressée,
Par la faveur des Dieux sur la brèche laissée,
Remise en mon pouvoir, est plus chere à mon cœur
Que le bandeau des Rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi ! Seigneur, jusqu'à vous ma Lettre est parvenue !
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue !

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'éleve & qui crie,
De votre honneur sur-tout, & des Rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus :
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe, & c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité ;

Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eſt néceſſaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir.
Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
Ils vous reſpecteront; vos frayeurs ſont injuſtes.
Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
Tous ces Rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
S'indigna ſi long-tems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoin, & c'eſt pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La nièce d'Annibal, & la veuve d'un Roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je ſais que cet uſage,
Eſt conſacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce Palais l'honneur du rang ſuprême.
Ne penſez pas ſur-tout qu'en ces triſtes moments,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentiments.
Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs & ma gloire;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds.
Madame, il me ſuffit que vous me connaiſſiez.
Vous me rendrez juſtice, & c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander,
Et que déja leur Maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveller leur hommage à leur Reine.
Sophoniſbe en tous lieux eſt toujours ſouveraine.

SCENE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu ! — Faut-il qu'un ſi grand homme
Ait détruit mon païs & qu'il ait ſervi Rome !
Tous mes ſens ſont ravis ; mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs, Maſſiniſſe à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des proſpérités,
Les fers, le diadême à mes yeux préſentés ;
Ce rapide torrent de fortunes contraires.
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il reſpecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépoſe à vos pieds l'orgueil de ſa conquête,
Et les lauriers ſanglants qui couronnent ſa tête,
Peut-être un ſeul regard a plus fait ſur ſon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui ſur tous les eſprits lui donnent tant d'empire,
Autoriſent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le ſuit les a juſtifiés.

Non, ce n'eſt pas aſſez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez ſous le nom de Reine détrônée,
Qu'on vous laiſſe un vain titre, & qu'un bandeau Roïal
D'un front chargé d'ennuis ſoit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amuſements ſtériles.
L'amour ira plus loin ; joſe vous en flatter.
Siphax eſt au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceſſe de m'inſulter ;
Ne me préſente point ce qui me déshonore :
Tu parles à ſa veuve, & ſon ſang fume encore.
Son ombre me menace. Un pareil ſouvenir
L'appelle à la vengeance & l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame ;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme ;
Oui, ce feu, ſi long-temps dans mon ſein renfermé,
S'eſt avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore ; & j'oſerais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce ſuprême bonheur
De partager ſon trône & d'avoir tout ſon cœur.
Ma flamme déclarée, & ſi long-temps ſecrette,
Ma gloire en ſûreté, ma fierté ſatisfaite,
Maſſiniſſe en mes bras ſerait d'un plus grand prix
Que l'Empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il ſe peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illuſion d'un ſi cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je reſſens les coups,
Maſſiniſſe jamais ne ſera mon époux.

PHÆDIME.

Et pourquoi, s'il le veut ?

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie : & le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier Lieutenant.
Sa Suite avec mépris nous insulte & nous brave ;
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave.
Leur fierté nous vantait je ne sais quel Sénat,
Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Consulat,
La majesté de Rome ; &, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les serments sacrés de notre nouveau Roi,
Sur Sophonisbe même ; & ce nouvel orage
Pourra m'ôter la vie, & non pas mon courage.

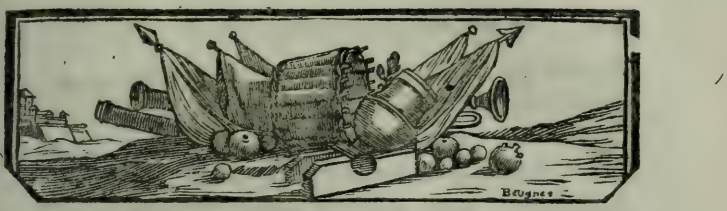
ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vû Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, MASSINISSE, *assis ;* Soldats Romains, Soldats Numides *dans l'enfoncement, divisés en deux Troupes.*

LÉLIE.

VOTRE ame impatiente était trop allarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours du Soldat répété
Dans le sein de l'ivresse & de l'oisiveté ?
Laissons parler le Peuple ; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les secrets de son Maître.
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage.
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.

Je veux approfondir ces discours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchiſe
Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?
Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs Traités.
La juſtice & la loi réglent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que, dans ſon païs
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la Reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe eſt ſa nièce,
C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE.

Écoutez, le temps preſſe :

Je veux une réponſe, & ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes Priſonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du Conſul, je n'ai point ſa puiſſance.
Mais ſi vous demandez, Seigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

Au Sénat! Et qui ſuis-je?

LÉLIE.

Un Allié, ſans doute,
Un Roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, & qui doit accorder
Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

[*Il ſe leve.*]

C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, & c'eſt à vous de recevoir ſes loix,
Puiſqu'il eſt notr echef & qu'il commande aux Rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, & ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je penſais être égal à ce grand Citoïen;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en Maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus preſſans, peut-être
Que ceux de diſpoſer du rang des Souverains,
Et d'oppoſer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez: oſe-t-il diſpoſer de la Reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui!....

LÉLIE.

Seigneur, quel transport vous entraîne ?
C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre ?
Vous de toute sa race éternel ennemi,
Vous du Peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin.
Mais son ambition pourrait aller plus loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un Peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.
Si Rome existe encor, c'est par ses Alliés.
Mes secours l'ont sauvée ; & dès qu'elle respire,
Sur les Rois, sur moi-même, elle affecte l'Empire ;
Elle se fait un jeu dans ses murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix sa faveur passagère.
Scipion, qui m'aima, se dément pour lui plaire ;
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé !
Quoi ! vous seriez trahi quand vous seriez vengé !
J'ignore si la Reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée ;

Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi Romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une Reine !
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpere, du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre Empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injuſtices,
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices ;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

[*Il ſort avec les Soldats Romains.*]

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR, *les Soldats Numides reſtent au fond de la Scene.*

MASSINISSE.

DEs ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrût pour mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inoüis,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Sophonisbe, ah! du moins écarte cette injure.
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.
Règne pour être libre, & commande avec moi.
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!
[*A ſa Suite.*]
Approchez, mes amis; parlez, braves Guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter.
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les Rois, & les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les Républiques.
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère ;
La haîne eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir !
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts ſans doute.
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur ;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt-là leur grandeur ;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Écoutez, Annibal eſt déja dans l'Afrique.
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins ?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolents qu'un Sénat nous envoie ;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſur-tout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome ;

Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares Maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités & jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux.
Aux premiers coups portés, aux premieres allarmes,
Au nom de Sophoniſbe ils voleront aux armes.
Nos Maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, & tout nous favoriſe.
Les révolutions, dans ce ſanglant ſéjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout eſt ſoudain; c'eſt notre caractère.
Le Romain temporiſe; & ces tyrans ſurpris
Pourront être bientôt paiés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophoniſbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; &, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEigneur, en tous les tems, par le Ciel poursuivie,
Je vois entre vos mains le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous seul confondue, & par vous rassurée,
J'ai cru que d'un Héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, & serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage;
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourments,
Après tous vos bienfaits réclamer vos serments.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas besoin: vous aurez des asyles,
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même Palais, dans la même journée

Où le ſort a voulu que le ſang d'un époux,
Répandu par mes mains, rejaillît juſqu'à vous.
Mais la néceſſité rompt toutes les barrieres,
Tout ſe tait à ſa voix, ſes loix ſont les premieres.
La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti; celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front marchez à mon côté;
Votre ſceptre & mon bras ſont votre ſûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? — Sophoniſbe éperdue
Doit étaler enfin ſon ame à votre vue. —
J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix; ſans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Connaiſſez donc mon cœur; — il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haîne,
Vous m'aimiez, Sophoniſbe! &, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs!

SOPHONISBE.

La fille d'Aſdrubal naquit pour ſe contraindre;
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous. — C'eſt à vous de juger,
Si le ſeul des humains qui peut me protèger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des Héros & des Rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers, & du ſein de l'horreur,

En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Sur mes ſens enchantés conſerve un juſte empire.
C'eſt par vous que je vis, pour vous que je reſpire:
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter; —
Vous m'offrez votre main: — je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon ſort en tous les tems diſpoſent;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les ſerments,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haîne immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, — je lui ſerai fidèle. —
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophoniſbe, arrêtez.
Connaiſſez qui je ſuis, & qui vous inſultez.
C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amene.
C'eſt un courroux plus juſte, une plus forte haîne;
Et c'eſt de ſon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques
Dreſſés par nos ayeux à nos Dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent ſur l'autel.*)
Uniſſez à ce prix Sophoniſbe avec moi.

SOPHONISBE.

Ah ! je ſuis trop heureuſe !

MASSINISSE

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe ; ils y donnent des loix ;
Un Conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, Madame, eſt au Camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophoniſbe, ma femme, en fuiant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirants.
Il n'eſt point d'autre route, & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le Camp d'Annibal enfin j'irais me rendre,
Et vous m'y conduiriez ! ce jour, ce jour heureux,
Guérirait tant de maux, comblerait tant de vœux !
Ah ! Ciel ! puis-je y compter ?

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme & ma vengeance
Je crains peu les Romains, &, prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEIGNEUR, cet étranger qu'on appel Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder à vous même on l'annonce;
Il dit que d'un Consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

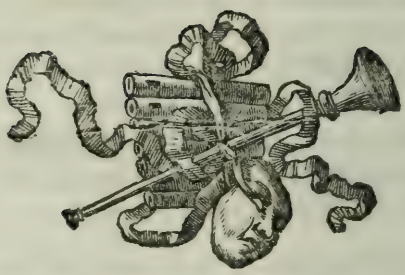
Qu'on dise qu'il m'attende, ou que, sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

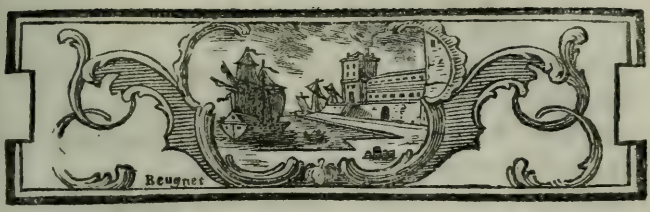
SOPHONISBE.

Je ne vois point, Seigneur, un Romain sans allarmes.
Ils sont venus r'ouvrir la source de mes larmes.
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en deffense!
Mais toujours d'un Numide ils sont en défiance.
Peut-être ils ont déja pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir. Je connais mes destins.
Ce jour a déploié tant de vicissitude,
Que, jusqu'à mon bonheur, tout est inquiétude.
Les nœuds, les sacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer,

J'en ai fait voir assez : mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de sang je crains tout pour vous même;
Mais réunie à vous, sûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un Centurion.*

ALLEZ, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans de pareils moments ſont de fortes raiſons.
Sophoniſbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*A un autre.*)
C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.
(*A tous.*)
Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déja, trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.

Sur-tout de vos soldats contenez la licence.
Respectez ce palais. Que nulle violence
Ne souille sous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le sort de Massinisse est tout en notre main.
On craignait que ce Prince, aveugle en sa colere,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez; cette ame impétueuse
Verra de ses desseins la suite infructueuse;
Et dans quelques moments tout doit être éclairci. —
Vous, gardez cette porte; & vous, veillez ici.

(Les licteurs restent un peu cachés dans le fond.)

SCENE II.

MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

EH bien! de Scipion Ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du Sénat les décrets souverains;
Que le Consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraissez troublé.

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains que vous me présentez,

Si par l'équité ſeule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point mon honneur & mon trône,
Parlez, quel eſt le prix que Rome m'abandonne ?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déja vous eſt rendu.
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux États, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie.
Ainſi, dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome à ſes alliés prodigue ſes bienfaits.
On vous a déja dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage ?

MASSINISSE.

Carthage ! oubliez-vous qu'Annibal la défend ;
Que ſur votre chemin ce Héros vous attend ?
Craignez d'y retrouver Traſimène & Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé ; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux !

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle éléve les Rois & ſait les renverſer :
Au pied du Capitole ils viennent s'abbaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie ;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;

Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés aux pieds du Capitole.
Vous l'y diſpoſerez; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez, Sophoniſbe eſt ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme,
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos États
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophoniſbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée,
Qu'un pretexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah! c'en eſt trop enfin; cet excès d'inſolence
Pour la derniere fois tente ma patience.
(*Mettant la main à ſon épée.*)
Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LÉLIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un Citoyen Romain,
Un Tribun de l'armée, un Guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon Empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colere. —
Romains, qu'on m'en réponde.

(*Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah ! traître ! — mes soldats
Me laissent sans défense !

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils sont ainsi que vous, Seigneur, en ma puissance.
Vous avez abusé de notre confiance :
Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs superflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Parlez à Scipion ; il n'est rien que n'efface
A ses yeux indulgents un juste repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous osiéz sortir ;
On vous rendra, Seigneur, vos soldats & vos armes,
Quand sur votre conduite on aura moins d'allarmes,
Et quand vous cesserez de préférer en vain
Une Carthaginoise à l'Empire Romain.
Vous avez combattu sur nous avec courage.
Mais on est quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE, *seul.*

MALHEUREUX, tu survis à de pareils affronts !
Ce sont-là ces Romains juges des Nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
Et des Dieux, disaient-ils, imiter la clémence !
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des Rois,

Je me repens ſans doute, & c'eſt de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans le ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout ; ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
Je vengeais Sophoniſbe & j'ai cauſé ſa perte.
A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il ſoupçonné ?
Un moment a tout fait. Des miens abondonné,
Dans mon propre palais je vois un autre Maître !
Sophoniſbe eſt eſclave, on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois & peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !
J'ai perdu Sophoniſbe & mon Empire, & moi ! —
O Ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi.
C'eſt Rome qui dans lui ſe montre toute entiere.

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VENEZ-vous inſulter à mon heure derniere ?
Dans l'abîme où je ſuis, venez-vous m'enfoncer,
Marcher ſur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embraſſer.

J'ai ſçu votre faibleſſe & j'en ai craint la ſuite.
Vous devez pardonner ſi de votre conduite
Ma vigilance heureuſe à conçu des ſoupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahiſons.
La niéce d'Annibal, à votre cœur trop chere,
M'a forcé malgré moi de me montrer ſévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues ſecrettes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiettes,
Et de tout prévenir je me ſuis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la juſtice,
Et rendre à Scipion le cœur de Maſſiniſſe?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours ſans ſcrupule atteſtés.
Les voici; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophoniſbe en mon camp devait être remiſe.
Voilà ma ſignature & voilà votre ſeing.
(Il les lui montre.)
En eſt-ce aſſez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui. — Quand dans la fureur de mes reſſentiments
Je feſais dans vos mains ces malheureux ſerments,
Je voulais me venger d'une Reine ennemie;
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudents; mais vous m'aimiez alors,
Je vous confiai tout, ma colere & ma flamme.
J'ai revu Sophoniſbe & j'ai connu ſon ame.

Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes droits,
La veuve de Siphax a mérité mon choix,
Elle eſt Reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins : — je l'aime, c'eſt aſſez,
Sophoniſbe eſt ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous & dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur n'a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en Maître,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Eſpagnol vous bénit ; mais je vous dois ma haîne ;
Vous lui rendez ſa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportements
Je ne réponds qu'un mot ; rempliſſez vos ſerments.

MASSINISSE.

— Je me rends : — je bannis la douleur qui m'obſède. —
Lorſque Scipion parle, il faut que tout lui cède.

Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter. —
Et le faible au puissant ne doit rien contester. —
Ma femme est votre esclave, — & mon ame est soumise. —
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise ?

SCIPION.

Je le veux, puisqu'ainsi le Sénat l'a voulu ;
Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuse aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconstant la faveur & l'amour,
Que le destin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme si grand pour mon ame éblouie ?
De soins plus importants croyez qu'elle est remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la premiere tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur ! Quoi ! vous osez ! — Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre. —
Je vous ai déja dit que vous seriez content.
Ma femme — subira le destin qui l'attend. —
Un Roi doit obéir quand un Consul ordonne. —
Sophonisbe ! — Oui, Seigneur, — enfin je l'abandonne. —

Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vòs loix.

SCIPION.

N'attendez, qu'un ami si vous êtes fidèle.

SCENE V.

MASSINISSE, *seul.*

UN ami ! Jusques-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin !
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !
Je n'ai que Sophonisbe ; elle seule me reste.
Il le sait, il insulte à cet état funeste.
Sa cruauté tranquile, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion !
Il a sçu mon projet, & ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer & même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur
De traîner une femme au char de son vainqueur.
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infâme ;
Il jouit de ma honte ; & peut-être en son ame
Il pense à m'y traîner avec le même éclat
Comme un Roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH-BIEN! connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime?
D'où nous ſommes tombés, — dans quel horrible abyme
Un jour, un ſeul moment nous a tous deux conduits?
Du plus auguſte hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,
Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance?

SOPHONISBE.

Je le ſais; — avez vous un fer ou du poiſon?

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y. — Terminez tant d'indignes allarmes.
Trop de honte nous ſuit, & c'eſt trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Hâtez-vous: Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir ſans Maître.
Malheureux Maſſiniſſe! ô cher & tendre époux!
Sophoniſbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chere épouſe? il le faut; — je t'admire. —

Tu me préviens ; —— fuis-moi. —— Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſerviron spas ; je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien !
En mourant de ta main j'expirerai contente. ——
O Mânes de Siphax, Ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui. je vais vous rejoindre, & mon ſort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon Ombre ſans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi,
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi. ——
Enfers qui m'attendez, Eumenides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'Empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes ſans nombre, & des Scipions mêmes.
Traſimêne eſt chargé de mes honneurs ſuprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après ſi tu le peux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LÉLIE, ROMAINS

SCIPION.

AMI, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon Maître châtie après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frein
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique allarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver?
Il eſt temps qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage;
Il s'eſt ſoumis à tout: ſes ſerments l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.

La Reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte.
L'amour parle un moment ; mais l'intérêt l'emporte.
Il doit rendre aux Romains Sophoniſbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter ? Vous fiez-vous à lui ?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Épargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout Prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains ſon déſeſpoir ; il eſt Numide, il aime.
Sur-tout de Sophoniſbe il faudrait s'aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un Peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le Peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir ;
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouir.

SCENE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SOPHONISBE, Seigneur, à vos ordres soumise,
Par le Roi Massiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bien-tôt à vos pieds, déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son Maître & son Vainqueur.
La Reine à son destin fait plier son courage.
Elle s'est fait d'abord une effroyable image
De suivre au Capitole un char victorieux,
De présenter ses fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuse & cruelle,
Dont les yeux menaçants seraient fixés sur elle.
Massiniſſe a bientôt dissipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur.
Elle sait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle est prête à partir. Mais daignez condescendre
Jusqu'à faire écarter des Soldats indiscrets,
Qui veillent à sa porte, & troublent ses apprêts.
Ce palais est à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent assez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La Reine est résignée & ne peut vous tromper.
Massiniſſe à vos pieds vient se mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez son langage,
Et permettez, du moins, qu'en son appartement
La Reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION.

(*à un Centurion.*) (*à Phædime.*)

Il eſt trop juſte. — Allez. — Que Sophoniſbe apprenne
Qu'à Rome, en ma Maiſon, toujours ſervie en Reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejetton des Héros de Carthage;
Et quand je reviendrai, croyez que Scipion
Honorera toujours ſes vertus, & ſon nom.
Rome pourra du moins mériter ſon eſtime.
Mais Maſſiniſſe vient.

SCENE III. ET DERNIERE.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS.

LÉLIE.

QUEL déſeſpoir l'anime
Sous le maſque trompeur de la tranquilité !

MASSINISSE, *troublé & chancelant.*

Vous ne douterez plus de ma ſincérité. —
La victime par vous ſi long-tems déſirée,
S'eſt offerte elle même. — Elle vous eſt livrée. —
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis. —
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette ſévérité qui paſſe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'État éxigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt ſuccèder ſes faveurs.

(*Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.*)

Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment. —
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment. —

Il m'en coûte, — ah! grands Dieux!

(Il se laisse tomber sur une banquette.

LÉLIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *A Massiniſſe en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je sais leur pardonner. —
(A Lélie.)
Je suis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.
(A Massiniſſe.)
Je le plains. — Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea sa gloire, & qui vainquit pour Rome?

(Il se relève.)

SCIPION.

Tels sont mes sentiments. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéresse & me touche.
Massiniſſe, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds. —
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! — Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse

N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe,
Que votre ame ſubjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la Reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.

(On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achéve de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout ſanglants viens eſſayer tes chaînes.
Approche, où ſont tes fers ?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

(*Il se met entre Sophonisbe & les Romains.*)

Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare ?
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux Romains l'infâme atrocité ?
Triomphe, Scipion, ſi les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent,
Si, devançant les tems, le grand voile du ſort (*)
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophoniſbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée,
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des Mers hyperborées ;
Dans votre indigne ſang vos Temples renverſés ;
Ces Temples qu'Annibal a du moins menacés ;
Tous les vils deſcendants des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles ;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.

(*) C'était une opinion reçue.

Je meurs, mais dans la mienne, & c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le ſein de ma femme (*)
Joint mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

SCIPION.

Mes amis, après tout, ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux Mauſolée, honoré d'âge en âge,
Eterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage;
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

(*) Il tire le poignard du ſein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Sophonisbe*, *Tragédie*; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 30 Avril 1770.

MARIN.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1770.

MÉLANIE,

DRAME.

MÉLANIE,

DRAME

EN TROIS ACTES

ET EN VERS.

Le prix eſt de 36 ſols.

par Jean-François de La Harpe (B.M.) (B.N.)

A AMSTERDAM.

Chez Henri-Jacob-Jonas WAN-HARREWELT, Libraire.

M. DCC. LXX.

PERSONNAGES.

Monſieur DE FAUBLAS, Homme de Robe.

Madame DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur Fille.

MONVAL, Parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.

La Scene eſt dans un Couvent de Paris au Parloir.

PQ
1221
.R43
1770

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS.

Monſieur DE FAUBLAS.

NON, Madame; en un mot c'eſt trop me réſiſter.
J'ai peſé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune eſt bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'eſpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour.
Dois-je ſeul m'oppoſer au bonheur de Melcour?
Le premier pas ſuffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important eſt d'approcher du Maître.

Mais de notre Maiſon l'avancement prochain
Exige quelque effort : je m'y réſous enfin.
Ce n'eſt pas après tout un ſi grand ſacrifice.
Mélanie au Couvent depuis deux ans Novice,
Formée à la retraite en ſes plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les ſentimens.
Au plan que j'ai ſuivi ſe prêtant par avance,
Elle nous demandait le voile avec inſtance,
Et dans le Cloître alors trouvant tous ſes plaiſirs,
Y voulait pour jamais enfermer ſes deſirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce,
A ſes premiers deſſeins d'où vient qu'elle renonce ?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainſi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'eſt grace à vos bontés qu'il a pû la connaître,
Et c'eſt bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Montval au Couvent la voyait avec vous.

Madame DE FAUBLAS.

Je n'ai pû refuſer cette faveur légere
A la tendre amitié qui m'attache à ſa mere,
Au ſang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs
A le cœur noble & droit, a des vertus, des mœurs.
Il eſt impétueux, aiſément il s'enflamme,
Et toujours ſans contrainte il laiſſe agir ſon ame.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de ſon cœur
Ne craint point de l'ouvrir, & parle avec candeur.
C'eſt toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ſes diſcours regne la modeſtie.
Mais quant à votre fille, à ne vous rien cacher,
Je crois que ſon état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le pere,
N'immolez point la ſœur pour aggrandir le frere.

Si dans ſes premiers ans les ſoins des jeunes ſœurs
Lui firent du Couvent envier les douceurs,
C'eſt une illuſion qui paſſe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute ſa répugnance.
Je vous en informai; ce changement léger,
N'était rien, diſiez-vous, qu'un dégoût paſſager;
Vous avez en tout temps combattu mes allarmes;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
J'ai gémi de ſon ſort: vous l'aviez décidé,
Et lorſqu'à vos deſirs malgré moi j'ai cédé,
Qu'à prononcer ſes vœux j'ai voulu la réſoudre,
Ce formidable arrêt fut comme un coup de foudre.
Elle reſta long-temps ſans voix & ſans couleur;
Elle doit obéir, je le ſais; mais, Monſieur,
Je ne puis vous céler ma douleur maternelle.
De mon reſpect pour vous cette épreuve eſt cruelle.
Notre ſang doit avoir de plus grands droits ſur nous;
Mon cœur prendra toujours ſon parti contre vous.
Si mon Époux enfin, ſûr de ma complaiſance,
Voulait ne point uſer de toute ſa puiſſance,
Tandis qu'il en eſt temps, s'il voulait conſentir,
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Ah! la reconnaiſſance & durable & ſincere,
Qui mettrait à ſes pieds & la fille & la mere,
Lui feroit éprouver un bonheur plus certain,
Plus pur, plus légitime, & bien plus doux enfin
Que tous ces vains honneurs dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole & ſoumiſe au hazard,
Qui ſouvent nous échappe, & vient toujours trop tard.

Monſieur DE FAUBLAS.

Tant d'obſtination ne peut que me déplaire.

C'eſt combattre long-temps un parti néceſſaire,
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ſes vœux.
Nos parens, nos amis, ſont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout ſe prépare.
Que pourrait-on penſer d'un retour ſi bizarre?
De vos diſcours pourtant je ne ſuis point ſurpris.
Je ſais vos ſentimens, vous n'aimez point mon fils,
Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
Jamais....

Madame DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'eſt cher, Monſieur; ſi je me ſuis permis
De juger ſes défauts, & ſi par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer ſon caractere,
Je n'ai pas moins pour lui des ſentimens de mere,
Je les aurai toujours.

Monſieur DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas:
Melcour eſt eſtimé: je vois qu'on en fait cas,
Et vous permettrez bien qu'un pere le ſeconde.

Madame DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réuſſir dans le monde,
Il eſt dur & poli, c'eſt beaucoup; mais pourtant
De ſon cœur juſqu'ici le mien n'eſt pas content.
Je ne le crois, ni vrai, ni noble, ni ſenſible,
A toute émotion il ſemble inacceſſible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.
Jamais quand il vous parle, il ne regarde en face.
Son coup d'œil vous évite & ſon ſouris menace.
D'ailleurs plein de mépris pour tous ſes concurrens.

Je sais qu'il a tenu des discours imprudens
Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute;
Pour un mot indiscret, on sait ce qu'il en coûte.
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son pere oubliée,
Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

Monsieur DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagere.
Je crois sa douleur vive, & la crois passagere.
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs,
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple & le temps si puissans sur nos cœurs,
Du cloître qui n'offrait qu'horreur & qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connaissant le monde il fallait le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie,
Mais dans cette maison elle a passée sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs
Qui toujours du Couvent nous vantaient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vû l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage?

Tout ce qui devant moi s'eſt ici préſenté
Me peignait le bonheur & la ſérénité.

Madame DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monſieur, l'apparence infidelle.
La retraite, il eſt vrai, peut nous paraître belle;
Mais c'eſt pour un moment, c'eſt lorſqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris ſacrés quand nous portons nos pas,
Tout ſemble calme & doux, juſqu'à l'air qu'on reſpire;
Des paiſibles vertus nous reſſentons l'empire,
L'oubli des paſſions, des maux & des erreurs,
Et l'attendriſſement paſſe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, * pénétrez ces cellules
Ces réduits ignorés où des eſprits crédules,
Déſabuſés trop tard & voués au malheur
Maudiſſent de leurs jours la pénible lenteur.
C'eſt-là que l'on gémit, que des larmes ameres,
Baignent pendant la nuit les couches ſolitaires,
Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adouciſſent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tariſſent.
Un morne accablement qui reſſemble au trépas
Succéde au déſeſpoir, à ſes bruyans éclats.
Mais ce calme perfide eſt voiſin de l'orage.
On en ſort bien ſouvent par des accès de rage.
C'eſt le poiſon trompeur qui promet le ſommeil,
Et les convulſions ſont l'effet du réveil.

Monſieur DE FAUBLAS.

Sans doute en me traçant cette image effrayante,

* *Finde parietem.* Ezech.

Vous voulez m'inſpirer une fauſſe épouvante
D'un état doux & ſaint où je vois chaque jour
S'engager ſans ſcrupule & la Ville & la Cour.
Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.
Si cet état d'ailleurs était ſi redoutable,
Pourquoi donc verrions-nous ceux qui l'ont embraſſé
S'efforcer à l'envi dans leur zèle empreſſé
De ranger ſous leur loi de nouveaux proſélites?
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les ſuites,
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége au lieu d'en détourner?

Madame DE FAUBLAS.

Par un ſentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme & pourtant véritable.
Il n'exiſte que trop: l'eſclave eſt ſans vertu,
Il déteſte en autrui tout ce qu'il a perdu.
Il ſe flatte en ſecret que ſa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en ſera moins peſante.
A force de ſouffrir ſouvent on s'endurcit,
Et dans ſa priſon même on aſpire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardens émiſſaires
Dont le zèle affecté peuple les Monaſtères.
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux: l'eſprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Eſt un plaiſir encor pour qui n'en connait plus.

Monſieur DE FAUBLAS.

Le parti le plus ſage & le plus raiſonnable
Toujours par quelque endroit peut paraître blamable.
Les abus ſont par-tout, je le ſais, j'en convien;
Mais pour un mal léger je produis un grand bien.

J'écoute l'intérêt de toute une famille.
C'eſt à vous d'eſſuyer les pleurs de votre fille.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.
Ses leçons, ſes avis pourront la ſoutenir.
Ma confiance en lui n'eſt pourtant pas entiére.
Sa morale, dit-on n'eſt pas aſſez ſévére.
On m'en a dit du mal.

Madame DE FAUBLAS.

On vous trompe, Monſieur.
Je le crois digne en tout du ſaint nom de Paſteur.
On ne le vit jamais affectant le ſcrupule,
Crier à l'hérétique, au ſchiſme, à l'incrédule,
A ſignaler ſon nom vainement empreſſé,
Et prompt à déployer un zéle intéreſſé.
Il ne ſe borne pas à tonner dans les temples,
Et s'il combat l'erreur c'eſt par de bons exemples.
C'eſt des infortunés & le guide & l'appui.
Il prend ſur ſes beſoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ſes ſoins; ſa tendre prévoyance
Sous des toîts dépouillés va chercher l'indigence;
Au ſoin de la ſervir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre eſt caché,
Et s'il ne peut toujours ſoulager la miſére,
Au moins il la conſole, il lui fait voir un Pere.
Dans l'Egliſe ſouvent je l'ai vû prêt d'entrer;
J'ai vû les malheureux en foule l'entourer.
Il reſſemblait au Dieu dont il était le Prêtre.

Monſieur DE FAUBLAS.

Mais on n'en parle pas, il s'eſt peu fait connaître.

Madame DE FAUBLAS.

Ah! lorſqu'on eſt ſenſible, il eſt toujours bien doux
De ſervir les humains ſans qu'ils parlent de nous.
On agit pour ſon cœur. Le voici qui s'avance.

SCENE II.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monſieur DE FAUBLAS.

MONSIEUR, nous implorons ici votre aſſiſtance.
Nous en avons beſoin : ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faibleſſe
Lui montrer ſes devoirs : c'eſt à votre ſageſſe
Que j'ai dû me fier & j'attends tout de vous.
Vous vaincrez ſurement ces injuſtes dégouts.
Vous ſavez trop...

LE CURÉ.

Je ſais ce qu'ici je dois faire
Et je ne trahirai vous ni mon miniſtere.
Avant de vous répondre & de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en ſon cœur, je veux le bien connaître.
Sur ſes devoirs alors, ſur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec ſincérité.
Vous entendrez de moi la ſimple vérité.
N'eſpérez rien de plus.

Monſieur DE FAUBLAS.

C'eſt ce que je déſire.
On va vous l'amener, Monſieur, je me retire,

Et vais avec Madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCENE III.

LE CURÉ, *seul.*

ALLONS... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au Cloître a condamnée ;
Que l'on ensevelit de peur de la doter ;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au Ciel des vœux forcés & des regrets au monde.

SCENE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, (*à part, dans le fond.*)

O ! Dieu ! changez mon cœur ou bien changez mon sort !
Dieu ! fléchissez mon pere ou m'envoyez la morr !

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, & soyez sans allarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point & laissez les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.

Vous frémiſſez.. Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne ſais où je ſuis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inſpirer l'effroi.
D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
Venez-vous m'annoncer l'inſtant du ſacrifice ?
C'eſt celui de mes jours.. c'eſt celui de mon cœur...
Il eſt affreux, barbare.. il me glace d'horreur..
Ah ! qu'on l'acheve au moins, qu'on l'acheve ſur l'heure..
Trainez-moi vers l'Autel... trainez-moi... que j'y meure.
C'eſt tout ce que l'on veut & j'y conſens.

LE CURÉ.

Hélas !
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.
Je puis les adoucir, ſi vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux eſt un ſoulagement.
Les conſoler, ma fille, eſt tout mon miniſtere ;
Vous me devez enfin regarder comme un pere.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un pere !.. il m'en faut un.. Que n'ai-je un pere, hélas !
Il plaindrait mes tourmens, il m'ouvrirait ſes bras.
Ce nom doit conſoler... Ce nom me déſeſpere.
Faut-il éterniſer mes tourmens, ma miſere,
Livrer à la douleur le reſte de mes jours,
Promettre de ſouffrir & de pleurer toujours ?
Je n'en ai pas la force & ma raiſon s'égare.
La nature & le ciel, tout me ſemble barbare.

LE CURÉ.

C'eſt que tous deux, ma fille, ont été méconnus.

Commandez un moment à vos sens éperdus,
Et d'un consolateur écoutez le langage.
Tout doit m'intéresser, votre état & votre âge.
De m'employer pour vous je me fais un devoir.
L'emporter sur un pere est hors de mon pouvoir
Mais je lui parlerai contre la violence...

MÉLANIE, *revenant à elle avec transport & sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai? vous! O! Ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez!. L'aurais-je pû prévoir!
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon pere..
Cui, vous me restez seul dans la nature entiere.

LE CURÉ.

J'offre ce que je puis, des soins & des souhaits.
Je réponds de mon zele & non pas du succès.
Il dépendra sur-tout de votre confiance.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chere fille.

(*ils s'asseyent tous deux.*)

Je chéris dès long-temps votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux.
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisait: souvent on m'a vanté
Votre zéle naissant, votre félicité.
M'a-t'on dit vrai! parlez.

MÉLANIE,

MÉLANIE, *devenue plus calme & avec le ton d'une triſteſſe douce & réfléchie.*

Oui, je vous le confeſſe;
Cette maiſon, Monſieur, fut chere à ma jeuneſſe.
Je m'y voyais fêtée, on s'occupait de moi.
Chacun de m'amuſer ſe faiſait un emploi.
On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empreſſement pouvais-je être inſenſible,
Dans un âge où le cœur eſt ſi promt à s'ouvrir
Aux premiers ſentimens qui ſe viennent offrir,
Où les jours ſont ſi purs, le bonheur ſi facile?
Je crus qu'il habitait au ſein de cet azile.
Je ne trouvais partout que des ſoins complaiſans,
Des égards recherchés & des yeux careſſans.
Ce plaiſir ſi flatteur d'intéreſſer les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendais du monde & de ſes mœurs,
Les diſcours ſéduiſans, les tendreſſes des Sœurs,
Le penchant qui nous lie au ſéjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même & la reconnaiſſance,
Tout me fit une loi d'attacher pour toujours,
A ce qui m'entourait, mes deſtins & mes jours.

LE CURÉ.

De ſemblables motifs n'ont rien que d'eſtimable.
Eh! bien, qui pût troubler cet état déſirable?
Qui produiſit en vous un ſi grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le ſavoir; c'eſt un événement
Qui décida dès-lors du deſtin de ma vie,
Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos Sœurs

D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une Novice,
J'avais brigué moi-même un si lugubre office.
Un Prêtre l'exhortait, & ses pieux discours
De la religion prodiguaient les secours.
Mais la voyant garder un obstiné silence,
Et commençant peut-être à perdre l'espérance,
Il s'éloigna de nous pendant quelques instans,
Alors levant ses yeux baissés depuis longtems,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle,
Quelques larmes moullaient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler.
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.
» On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
» A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,
» En se faisant esclave & prenant cet habit,
» Vous l'apprendrez trop tard : je sais qu'on vous a dit,
» Je sais que vous croyez que dans nos saints aziles
» Tous les jours sont serains, tous les cœurs sont tranquilles ;
» Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
» On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,
» Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.
» Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer sans retour,
Avait rempli son ame & consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étaient les derniers cris & les gémissemens
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé longtemps
C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.

Je n'y pûs réſiſter : pleine de ſes douleurs,
Je tombai ſur ſon lit en l'arroſant de pleurs.
Un ſi juſte intérêt pouvait-il ſe contraindre ?
Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir ſon trépas.
L'infortunée alors me ſerra dans ſes bras.
Je ſentis que ſes pleurs inondaient mon viſage,
De mes ſens trop émus je perdis tout uſage,
Et quand je les repris, elle ne vivait plus.
Ses bras déja glacés ſur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractère,
Et vers le Ciel encor élevant leur paupière,
Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont ſa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O ! Parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.
Elle me pourſuivait : mes eſprits agités
N'entrevoyaient partout que d'affreuſes clartés.
Je ne pouvais penſer que cette infortunée,
Sans raiſon, ſans motif eut plaint ma déſtinée.
Qui peut vouloir tromper à ſes derniers momens ?
Mais ſi je l'en croyais, quels triſtes ſentimens
S'élevaient dans mon ame & la glaçaient de crainte !
» Eh ! quoi ! de tous côtés l'artifice & la feinte !
» On ſéduit ma candeur, on veut m'en impoſer !
» Et tout ce que j'aimais conſpire à m'abuſer :
Ces ſoupçons m'inſpiraient une ſombre triſteſſe,
L'effroi, l'abattement flétriſſaient ma jeuneſſe.
Le Cloître m'effrayait : je rencontrais partout

L'odieuſe contrainte & l'importun dégoût.
Je déteſtai dès-lors cet habit de novice,
J'abjurai dans mon cœur mon fatal ſacrifice.
Je n'oſais cependant avouer mes chagrins,
De mon père ſur moi je ſavais les deſſeins,
J'eſpérais quelquefois pouvoir le ſatisfaire.
Je ſongeais pour charmer mon ennui ſolitaire,
Qu'au moins les paſſions ne rongeaient point mon cœur,
Que de l'amour encor le poiſon ſéducteur,
Dont j'avais une fois contemplé la furie,
A des maux plus cuiſans ne livrait point ma vie.
Mais ce repos hélas! ne dura pas longtemps...
Malheureuſe!

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez; ne craignez rien.

MÉLANIE.

O! mon Guide! ô! mon père!
Qu'aiſément avec vous je puis être ſincère!
Que mon ame à la vôtre aime à ſe confier!
Ah! c'eſt de mes plaiſirs peut-être le dernier.
Ma conſolation dans ces lieux, la plus chère
C'était de voir ſouvent ma reſpectable mère,
Ma mère qui toujours m'aima ſi tendrement!
Elle vit dans mon zèle un reſroidiſſement.
Mais je lui dérobai ma profonde triſteſſe,
Qui pouvait ſur mon ſort allarmer ſa tendreſſe.
Un parent (c'eſt Monval) voulut un jour me voir.
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... ma ſurpriſe à ſa vue,
Sur ſon front, dans ſes traits la grace répandue,

Son maintien, de ſes yeux la touchante douceur,
Et le ſon de ſa voix, encor plus enchanteur,
Tout à mes ſens troublés dût faire reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir ſon maître.
Il s'aſſit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui juſqu'au moindre diſcours.
Il parut de mon ſort pénétrer le miſtère,
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il ſentait la valeur,
Et tout ce qu'il diſait répondait à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui ſavais gré d'un intérêt ſi tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer,
Il ſemblait à la fois me plaindre & m'adorer.
O! que cet entretien eſt gravé dans mon ame!
Il ne m'avait rien dit qui déclarat ſa flamme,
Rien qui pût reſſembler aux diſcours des amans,
Mais ſes derniers regards valaient tous les ſermens;
Et moi-même en ſecret de lui toute remplie
Je jurai qu'à lui ſeul appartiendrait ma vie.
Dans ce premier moment je fus loin de prévoir.
Tous les maux que prépare un amour ſans eſpoir,
Et mon ame, embraſſant un ſentiment ſi tendre
S'élança vers l'objet qu'elle ſemblait attendre,
Et crut en lui livrant un pouvoir abſolu,
Satisfaire un beſoin juſqu'alors inconnu.
Hélas; j'en jouiſſais ſans trouble & ſans allarmes,
Et ſans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudiſſait d'échapper à l'ennui,
D'avoir un ſentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour ſans doute il n'eſt point de deffenſe;
Mais que la ſolitude ajoute à ſa puiſſance!

Que ſes traits pénétrans ailleurs trop émouſſés
Deſcendent plus avant au fond des cœurs bleſſés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience,
Mais s'il faut ſur ce point dire ce que je penſe,
Dans ce monde bruyant comment peut-on ſouffrir,
Que les diſtractions, les ſoins & le plaiſir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on ſe voir ainſi ſéparé de ſoi-même!
Ah! lorſque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en reſter, eſt bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le ſert & rien ne le balance.
Le cœur de ſon penchant s'entretient en ſilence.
Rien ne s'offre à nos yeux qui le faſſe oublier;
Chaque inſtant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé: Monval dans ces demeures
Monval m'occupait ſeul & rempliſſait mes heures.
Lorſque tout ſommeillait, dans l'ombre de la nuit,
Je répétais ſouvent tout ce qu'il m'avait dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obſédée,
Craignant qu'on m'arrachat à cette douce idée,
Rappellant ſes regards, ſes geſtes, ſes ſoupirs,
Mon ame autour de ſoi recueillait ſes plaiſirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas ſu tout ce qu'il vous inſpire?

MÉLANIE.

O! combien j'aimerais à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'eſt échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainſi préocupé.
Qu'il m'en coûtait ô! Ciel! ſurtout en ſa préſence,
Que je me reprochais ce rigoureux ſilence!
Loin de lui je cherchais à l'en dédommager;

Je lui parlais alors sans crainte & sans danger,
Et dans cet entretien qu'il ne pouvait entendre,
J'exprimais beaucoup plus qu'il n'eut osé prétendre.
Cependant je songeai quel serait mon destin,
Mes yeux longtemps distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue
Ne m'offrait qu'un abîme où j'étais attendue.
Je vis que j'y tombais sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que dès l'enfance au Cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
Que mon père affermi dans ses engagemens,
Ne consulterait pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allais être immolée;
Je me sentis alors de mes maux accablée,
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le sein de ma mère.
Au moins j'y déposai mes plaintes, mes douleurs,
Mes feux longtemps secrets, mes funestes ardeurs.
Elle a vû de ce cœur la cruelle blessure,
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort,
Mais que me sert hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? elle-même est dans la dépendance,
Son époux a sur elle une entiere puissance.
Enfin vous le voyez, on a marqué ce jour
Pour prononcer des vœux, & des vœux sans retour,
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre;
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait hélas! pour tant de cruauté!

Et j'irais aux Autels trahir la vérité !
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame !
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme !
Non, j'abhorre un serment trompeur, injurieux.
Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
Avant de les former, Ciel ! fais que Mélanie
Exhale à tes Autels sa malheureuse vie !

LE CURÉ.

Ecoutez, mon enfant : votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère,
Joindre encor à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendrait plus affreux.
Ainsi sans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets,
Pour avancer son fils, a formé votre père,
Et quand on a conclu l'himen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage,
(Excusez un moment ce sinistre langage)
Est un effort pénible, & dont il faut douter;
Les obstacles pourtant ne sauraient m'arrêter.
Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre père,
Mon devoir me l'ordonne, & j'y vais satisfaire.
Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener :
Le péril est pressant, il le faut détourner.
D'abord votre santé qui parait affaiblie,
Exige le délai de la Cérémonie,

Et ſi j'obtiens ce point, nous pouvons eſpérer,
Mais dans tous ſes deſſeins s'il veut perſévérer,
S'il brave mes diſcours & votre réſiſtance,
Ma fille, contre lui, quelle eſt votre défenſe?
On vous oppoſera votre conſentement,
Pourquoi, vous dira-t-on, ce ſoudain changement?
Pourquoi faire ſi tard éclater vos murmures,
Pour nous ravir le fruit des plus juſtes meſures;
Tout ſera contre vous — pardonnez ce diſcours.
Je dois vous protéger, je le veux & j'y cours.
Mais n'attendez pas tout des ſoins où je m'engage,
Comptez plus ſur vous même & ſur votre courage.
Le Ciel voit vos chagrins, il pourra les calmer,
Il veille ſur ce cœur qu'il ſe plût à former.
Vous vaincrez un amour qui peut être excuſable,
Mais qui fait vos tourmens & vous rendrait coupable.

(*Mélanie ſe léve avec des geſtes de douleur. Le Curé ſe léve auſſi.*)

Allez, raſſurez-vous, vous êtes ſous les yeux
du Dieu conſolateur qui reſte au malheureux.
Comptez ſur mes ſecours : ſouffrez que ma préſence
Vous porte quelquefois une faible aſſiſtance.
Vous aurez en tout temps contre un fort ennemi
Le Ciel & vos vertus, une mere, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma deſtinée eſt donc bien déplorable!
Avec tant de ſoutiens eſt-on ſi miſérable?
Cependant il m'eſt doux de confier du moins
Mes ſecrets à votre ame & mon ſort à vos ſoins.

(*Elle rentre.*)

SCENE V.

LE CURÉ, *seul.*

SECONDE, Dieu clément, mes efforts & mon zèle.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses loix;
Contre sa tyrannie ô ! Dieu ! soutiens ma voix.
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu ! je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus,
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FAUBLAS, MONVAL.

Madame DE FAUBLAS.

C'Est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour qu'osez-vous hasarder!
Votre visite ici me semble téméraire;
A Monsieur de Faublas elle ne saurait plaire.
Vous le savez; il va rentrer dans un instant.
Chez l'Abbesse avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas?..

MONVAL

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Et vous l'avez souffert! Et vous l'avez permis!
Il faudra que livrée à d'éternels ennemis....

Madame DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur eſt trop impétueuſe.
Suppoſez-vous, ma fille, à ce point malheureuſe?
Qui vous l'a dit, Monſieur? Et quel penchant ſi cher
Au monde qu'elle ignore aurait pû l'attacher?
Son cœur avec le vôtre eſt-il d'intelligence?
Vous abuſez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets.
J'en aurais deſiré de plus heureux effets.
Vos ſentimens ſont purs; ils n'ont pû me déplaire,
Et ma fille ſans doute ainſi qu'à vous m'eſt chere.
Mais vous la connaiſſez; elle ſait ſon devoir,
Et ſon pere a ſur elle un abſolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait ſur ſon ame
Aſſez d'impreſſion pour croire qu'en ces lieux
Son deſtin loin de vous ſoit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injuſtice?
Quand je ſuis au moment du plus cruel ſupplice,
Penſez-vous que j'embraſſe avec préſomption
Du bonheur d'être aimé la douce illuſion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de ſon ſort, il s'agit de ſa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas;
Mais qu'elle ne ſoit point eſclave, infortunée;
Sans raiſon, dites-vous, je plains ſa deſtinée.
Croyez que ſur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper;
Que j'ai vû de ſes maux les ſecrettes atteintes,

Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ſes plaintes.
Je n'en ſuis que trop ſur; elle ſouffre & gémit.
Vous même, pardonnez, quoique vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémiſſez comme elle.
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le mien?
Réuniſſons nos maux, qu'ils ſoient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mere.
Eh! ſoyez-le avec moi.

Madame DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir.
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De Monſieur de Faublas l'humeur eſt inflexible.
A la fortune ſeule il ſe montre ſenſible;
Elle eſt le ſeul objet dont il paraiſſe épris,
Et le cœur eſt un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il ſoit né méchant; il eſt dur & ſévere.
Il l'eſt par ſon état & par ſon caractere.
De calculs d'intérêt il eſt tout occupé
Et de tous nos chagrins il eſt bien peu frappé.
Il n'y voit rien qu'erreur, que faibleſſe, qu'enfance;
Ce n'eſt qu'à ſes projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait, je les ai combattus;
Je m'y ſuis oppoſée; & que puis-je de plus?
Faut-il que la diſcorde entre nous ſe ſignale?
Que je donne au public des ſcenes de ſcandale?
Que je me faſſe en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puiſſant qui protége mon fils?
Mon fils! A quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui ſans ſuccès je me ſuis abaiſſée.
Je l'avais conjuré de parler pour ſa ſœur.

Sa réponſe équivoque & ſa fauſſe douceur,
Ses proteſtations de zele & de tendreſſes,
Ses regrets affectés & ſes froides promeſſes,
M'ont inſpiré pour lui dans cette occaſion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils ni du pere.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'eſt cet indigne frere.
Lui ſeul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son himen, ſa fortune eſt le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de ſa ſœur qu'on opprime;
Il s'en repaît; il boit le ſang de la victime.
Et c'eſt un frere ô! Ciel! lui que vous implorez!..
Exiſte-t-il des cœurs ainſi dénaturés?
Et... vient-il contempler cette fête cruelle?

Madame DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappellez une allarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, D'Orcé qui de mon fils
A ſenti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet Himénée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la deſtinée.
On doit haïr ſans doute un rival, un vainqueur
Qui joint à ſes ſuccès l'inſulte & la hauteur
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeſte.
Mais vous qui vous amene & quel eſpoir vous reſte?
Pourquoi venir chercher ce ſpectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'aſſurer par mes yeux,
Voir l'affreux ſacrifice & tout ce qu'il m'enleve!
Vous le dirai-je enfin? Je doute qu'il s'acheve.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir
Qu'on ſoit aſſez barbare & qu'on puiſſe vouloir...

Que dis-je ? Il eſt trop ſur que tout eſt ſans remede.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cede !
Que tant d'amour s'exhale en regrets ſuperflus ! . .
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y ſuis déterminé ; je l'ai dit à ma mere.
J'abandonne un pays à mes vœux ſi contraire.
Le lieu de mon exil eſt au-delà des mers.
Je vais ſervir mon Roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer & je renonce au nôtre.
Ce n'eſt pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains ſont par-tout à l'intérêt livrés
Et les cœurs vertueux ſont par-tout déchirés.
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offenſe,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux ! quelle erreur & qu'eſt-ce que je dis ? .
Ah ! je croirai par-tout voir la pompe funeſte,
Entendre prononcer le vœu que je déteſte ;
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...

(*En pleurant.*)

Vous vous en ſouvenez... ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la premiere fois l'ont offerte à ma vue ;
Là je crus ſur ſon front voir cette ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur ſi nouveaux ! .
Elle paſſait ſes mains à travers ces barreaux. .
C'eſt ici. . . c'eſt ici. . . la rage eſt dans mon ame.
Je ſens mon déſeſpoir s'accroître avec ma flamme.
C eſt de ce lieu fatal l'inévitable effet ;
Pourquoi m'y meniez-vous ? . . Que vous avois-je fait ! . .

Madame DE FAUBLAS.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?

Pouvez-vous oublier ?..

MONVAL.

Pardonnez ; je m'égare.
Pardonnez à ce cœur ; il vous eſt bien connu ;
Il reſſent vos bontés ; combien il eut voulu !..

Madame DE FAUBLAS.

Je n'oſe me fier à votre impatience.
Ecoutez. Nous avons encore quelque eſpérance.

MONVAL.

Comment ! Que dites-vous ? N'abuſez point mon cœur !.
Ne vous trompez-vous pas ? Parlez .. par quel bonheur
Tous mes ſens ſont ſaiſis & de crainte & de joie.

Madame DE FAUBLAS.

Il nous reſte un ſecours que le Ciel nous envoye.
Notre digne Paſteur, ce mortel révéré,
A ſervir l'infortune en tout temps préparé,
Eſt inſtruit en ſecret du chagrin qui m'accable ;
Il prête à mes deſſeins ſon crédit ſecourable.
Il vient de voir ma fille ; il a lû dans ſon cœur.
Comme moi de ſon pere il blâme la rigueur.
Il penſe que hâter les vœux de Mélanie,
C'eſt vouloir hazarder ſon ſalut & ſa vie.
Il prétend obtenir au moins quelques délais,
Qui pourroient nous conduire à de plus grands ſuccès.
Peut-être que ſon nom & ſon ſaint miniſtere,
Le poids de ſes diſcours, ſa vertu qu'on révére,
Sur Monſieur de Faublas auront quelque pouvoir ;
Cependant...

MONVAL.

Ah ! Du moins c'eſt un rayon d'eſpoir.
N'allez pas me l'ôter ; ſouffrez que je reſpire ;
Que... Madame

Madame DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'eſt notre bon Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bien-tôt ; allez & laiſſez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je devienne ?
Je ſors, mais permettez que du moins je revienne. . .

Madame DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais, ce ſerait bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon deſtin.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

LE CURÉ, Madame DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

VOTRE fille a beſoin des ſecours de ſa mere.
Ne l'abandonnez-pas. J'attends ici ſon pere.
Je m'en vais lui parler.

Madame DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui diſpoſe des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Madame DE FAUBLAS.

C'eſt en vous que j'eſpere.
Défendez bien la fille & vous ſauvez la mere.

SCENE III.

LE CURÉ, *seul.*

HÉLAS que votre sort n'est-il entre mes mains !
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
Faut-il long-temps ?...

SCENE IV.

Monsieur DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monsieur DE FAUBLAS.

EH ! bien, vous avez vu ma fille.
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille ?
Est-elle résignée ?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, Monsieur.
Quand le Ciel sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la premiere fois offrit à vos caresses
Le gage heureux & cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer sous l'abri de votre expérience
A son ame, à ses jours la paix & l'innocence ?

Monsieur DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

Monsieur DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

Eh! bien, il n'est plus rien que de vous je redoute.
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du Ciel & de l'humanité
Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste
Des vœux que Dieu réprouve & que son cœur déteste,
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut & ses jours.

Monsieur DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même évenement.
Ne vous y trompez pas: le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler: cette ame douce & pure
Epanchait ses chagrins sans fiel & sans murmure
Et sans vous accuser déplorait son malheur,
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;

Ah! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuſer la douceur d'en jouir?
Loin de le cultiver, pourquoi l'enſevelir?
Votre fille en naiſſant enlevée à ſon pere,
Si vous la connoiſſiez, vous deviendrait plus chere.
Elle va devant vous paroître toute en pleurs;
Vous ne ſoutiendrez point l'aſpect de ſes douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine;
Et n'imaginez pas que le temps la ramene.
Cette horreur eſt trop forte, & c'eſt un ſentiment
Dans le fond de ſon cœur gravé profondément.
Ce zele qui du monde à jamais nous ſépare,
Eſt peut-être du Ciel le préſent le plus rare.
Quand vous verrez ſes jours au déſeſpoir livrés,
Vous en ſerez la cauſe, & vous en gémirez.
Il ne ſera plus temps.

Monſieur DE FAUBLAS.

Je ne ſçaurais comprendre
Les ſoins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avais prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vû tout-à-coup s'affoiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ſes douleurs timides.
Il faut entre nous deux des diſcours plus ſolides.
Il faudrait des raiſons....

LE CURÉ.

Des raiſons! Vous penſez
Que je puis contre vous n'en pas avoir aſſez!
Vous! Miniſtre des loix, dont l'autorité ſainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur Temple émanés,
Oſez-vous faire ici ce que vous condamnez?

A votre Tribunal que tout autre en appelle ;
Il trouvera dans vous un Magiſtrat fidele,
Contre l'oppreſſion vous ſerez ſon appui,
Vous agirez en Juge, & juſques aujourd'hui
Vous avez ſoutenu ce caractere auguſte,
Pour votre fille ſeule allez vous être injuſte ?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre ſang excepté ?
Si les loix ont aux vœux mis un frein ſalutaire,
Croyez-vous donc le Ciel moins juſte que la terre ?
Penſez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
Qu'il béniſſe un tribut dont il eſt offenſé ?
Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire
Au Dieu qui prévoit tout, peut ſembler téméraire ;
Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien
Demandât tout au Ciel, & ne lui promît rien.
* Dans nos livres ſacrés, la céleſte vengeance
Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül nous la voyons punir
Ce ſouhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, & leur ſuccès un piége.
L'un ſe rend parricide, & l'autre ſacrilége.
Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains,
A ne point prononcer ſur leurs propres deſtins.
Ces Héros des déſerts, ces premiers Cénobites
Vivaient unis entr'eux ſous des regles preſcrites.
Le travail, la priere occupaient leurs inſtans.

* Il faut obſerver que les vœux ſont un point de diſcipline, & non de doctrine, ſur lequel on peut, par conſéquent, avoir un avis, & que d'ailleurs un ouvrage de Théâtre ne doit pas ſe juger comme un ouvrage de Théologie.

Ils étaient des forêts les libres habitans.
Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du Monde,
Et rien ne cimentait cette société,
Que les liens du zele & de la piété.
Eh! bien, qu'à cet exemple on forme des asyles;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé;
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.
Tombez, portes de fer, barriere injurieuse;
Et que l'homme épurant son hommage & son cœur,
Par l'amour des vertus, s'éleve à son Auteur.

Monsieur DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-être
Ce langage surprend dans la bouche d'un Prêtre;
Mais l'Eglise du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'Eglise! Je la prends pour arbitre entre nous.
Il est, je le confesse, & je dois y souscrire,
Des vœux qu'elle autorise, & qu'un pur zele inspire;
Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son choix.
Elle veut, quand du cloître on embrasse les loix,
Que le Ciel, le salut soient nos motifs augustes;
Mais les erreurs du siecle & les projets injustes!
Mais d'une faible enfant se rendre l'oppresseur;
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, & que la crainte souille!
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille!
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des Cieux,
De l'Amour, de la haine un partage odieux!

Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule & disparaisse aux yeux de ta Justice !
C'est l'Eglise, Monsieur, qui parlerait ainsi :
Vous osiez l'attester, & je l'atteste aussi.
Craignez de mériter son terrible anathême,
Craignez le Ciel vengeur, craignez votre cœur même ;
Le remords vous attend : soyez pere & chrétien.
Faites votre devoir, j'ai satisfait au mien.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile.
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monsieur, de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie & connaît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévere.
Il veut que l'on combatte une erreur passagere,
Et non pas que l'on cede aux premiers mouvemens
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.
Il a de son état les mœurs & le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches & corrompus
Qui vivent sans principe & pensent sans courage,
Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage,
Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
Je suis loin d'adopter ce mérite stérile.
Ma regle est d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
Denigré par la haine & par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.

L'ignorance & l'envie en ont fait une injure,
L'hypocrite, un forfait, l'honnête homme, un devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du Directeur l'avis & le suffrage,
Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais, mais, Monsieur,
Vous ne séduirez point le Ciel ni votre cœur.
C'est assez, votre fille attend sa destinée,
Vous allez à jamais la rendre infortunée,
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez.
C'est un crime, Monsieur & vous en répondrez,
Pésez ces derniers mots.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage,
Et...

LE CURÉ.

Vous vous en direz quelque jour davantage;
Pour vous tirer d'erreur je n'ai rien ménagé,
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, Monsieur.

SCENE V.

Monſieur DE FAUBLAS, *ſeul.*

JE vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils & moi je vois que tout conſpire,
C'eſt un parti formé; je n'en ſaurais douter.
Nous verrons ſi ſur moi quelqu'un doit l'emporter;
Si d'un zele offenſant l'armertume indiſcrette
Doit...

SCENE VI.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE, *& un moment après* MONVAL.

Monſieur DE FAUBLAS.

APPROCHEZ, Madame, & ſoyez ſatisfaite.
Vous êtes bien ſervie, il le faut avouer,
Et de votre Paſteur vous devez vous louer.
Il ſignale pour vous l'amitié la plus vive,
Il a tout employé juſques à l'invective,
Je dois tout à vos ſoins & je les reconnais!
Et vous allez en voir la ſuite & le ſuccès.

(*A Mélanie.*)

Ma volonté, ma fille, eſt aſſez annoncée.
La moitié de ce jour n'eſt pas encor paſſée,
Il vous reſte un moment, il faut en profiter;
Pour recueillir vos ſens & pour les ſurmonter.
Pour ſoumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,
Ce cœur qui fut longtems & docile & fidelle.
S'il a ceſſé de l'être & ſemble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choiſi cette ſainte demeure,
Et pour vous y fixer, le Ciel a marqué l'heure,
Vous devez déſormais y borner tous vos vœux.
(*A Monval qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel deſſein vous amene en ces lieux.
Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face,
Vous pouvez à l'Egliſe aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval!.. ma Mere!

Monſieur DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille! tu gémis!

MONVAL, *à Madame de Faublas à demi voix.*

Madame... & c'eſt donc-là ce que l'on m'a promis?

MÉLANIE.

Mon pere, votre voix m'accable & m'épouvante,
Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante,
Votre ton, vos diſcours m'inſpirent plus d'effroi,
Que ces vœux ſi cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je ſuis une étrangere,
Ce cœur qui m'eſt fermé, ne s'ouvre qu'à mon frere.
Qu'il me ſoit préféré, je ne demande rien,
Ma dépouille eſt à lui, donnez lui tout mon bien,
Qu'il ſoit, puiſqu'on le veut, l'eſpoir de ſa famille;

Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
Des droits de ma naiſſance, à mon frere tranſmis,
Qu'un ſeul me reſte au moins, & qu'il me ſoit permis
D'habiter près de vous le toît où je ſuis née.
Pourquoi de mes parens ſerais-je abandonnée ?
Je n'ai juſqu'ici que trop vécu loin d'eux,
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'eſt cet éloignement qui depuis ma naiſſance,
A vos yeux, à vos ſoins déroba mon enfance.
Votre ſang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pû m'arracher ?
Faut-il que cette abſence & ſi longue & ſi dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature !
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O ! mon pere ! mon pere !... Eh ! quoi ! ce nom ſi doux,
Pour moi ſeule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes vous inſenſible ?...
J'embraſſe vos genoux... ne m'en repouſſez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez hélas !
Ne point y rebuter les ſoins de ma tendreſſe ;
Que ma mere avec vous les partage ſans ceſſe,
Eh ! vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;
Vous pourrez me ſouffrir, & peut-être m'aimer ;
Oui, m'aimer... eſt ce donc un effort pour un pere ?

Monſieur DE FAUBLAS.

Levez vous. En tout temps vous m'avez été chere,
Vous pourrez adoucir ce chagrin paſſager ;
Mais mon ſort tient au vôtre, & ne peut plus changer,
Calmez-vous & ceſſez de vouloir l'impoſſible.

MONVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah ! barbare !.. A ce point vous ſeriez inflexible :

Ses larmes, sa candeur n'ont pu vous émouvoir !
Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

Monsieur DE FAUBLAS.

Eh, pourquoi donc, Monsieur, prenez vous sa deffense ?
Quels titres avez vous ?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence,
Tous ceux de la justice & de l'humanité.

Monsieur DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité,
Je sais quel intérêt vous parle & vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer, oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, Monsieur, je le dois, je le veux,
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux,
J'avais su le contraindre, & malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse,
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à la fois répondre & m'accuser,
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;
Mais je parle pour elle & non pas pour moi même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, & c'est assez, Monsieur, pour vous juger ;
C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez vous d'ordonner son malheur ?
Nul être, quelqu'il soit, n'a ce droit sur un autre ;
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre ?
Et contre votre sang devez vous l'exercer ?

Si c'était votre fils, l'oseriez vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique ?
Il braverait bientôt une puissance inique,
Il fuirait loin de vous, reclamerait les loix.
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix,
On l'opprime sans crainte... Ah ! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable,
Les larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature dans nous préparant sa défense,
Prit soin de lui donner contre la violence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs & la beauté.
Vous seul y résistez

Monsieur DE FAUBLAS.

Quoi ! jeune téméraire,
Vous osez m'insulter ! vous outragez un pere !

MONVAL.

Un pere ! vous ! soyez-le & je tombe à vos pieds,
Non, vous ne l'êtes pas.

Madame DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez.

Monsieur DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus temps, Madame.
Vous avez enhardi son audace & sa flamme,
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

Madame DE FAUBLAS.

C'en est trop, à vous seul il faut les imputer,
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs & saigner nos blessures ?
Deffendez-vous la plainte en nous immolant tous ?

Monsieur DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert ?.. je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie, il est tems d'appaiser ma colère,
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis pere,
Je veux qu'on m'obéisse & sans plus différer.

(*A Madame de Faublas.*)

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame, je renonce à la mere, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendais plus d'égards & de soumission.

(*A Mélanie.*)

Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction suit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourrait tomber sur vous,
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je ô ! Ciel ! ah ! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature.
Le vôtre dès longtemps avait su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace,
Un affreux désespoir en mon sein la remplace,
Vous osez insulter à mes sens effrayés !
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds !
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites ?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus,
La malédiction a tonné sur ma tête,

A l'instant où ma mere...

Madame DE FAUBLAS.

O! Mélanie, arrête.

N'acheve pas...

MÉLANIE.

Non.. non.. je ne me connais plus.
Je cede à des transports qui m'étaient inconnus.
Vous! oser attester le Ciel qui vous condamne!
Qui! vous! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'éleve vers les Cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des Tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame & ne soit exaucé.

Madame DE FAUBLAS.

Ma fille!..

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mere!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un pere,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... Hélas!
Si je pouvais mourir!... recevez dans vos bras...

(*Elle s'évanouit.*)

Je me meurs.

Madame DE FAUBLAS.

Ciel! ô! Ciel! Je tremble pour sa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureux!... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.

(*Il court pour sonner la cloche du Parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

Monsieur DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, Monsieur; il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe grand Dieu! Mélanie est mourante;
Et je cours...

Madame DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle r'ouvre les yeux.
Elle reprend ses sens. Ma fille!...

MÉLANIE.

Où suis-je ô! Cieux!

(*Elle apperçoit son pere & se jette avec effroi dans les bras de sa mere.*)

Que vois-je?

MONVAL, *à Monsieur de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables;
Regardez... Quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous êtes un tyran; vous êtes un bourreau.

Monsieur DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, Monsieur: la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

Madame DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus: mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des loix inhumaines,
O! chere infortunée! écoute ton amant.

Ne

Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.
Crois que dans l'univers il n'eſt point de puiſſance
Qui jamais contre toi porte la violence
Juſques à t'arracher d'involontaires vœux.
Le courage ſuffit pour nous ſauver tous deux.
Approche ſans trembler de l'Autel qu'on prépare,
Et loin de prononcer ce ſerment ſi barbare
Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteſte l'éternel préſent dans ce ſéjour,
Prend-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie,
Et ſi j'ai quelque droit ſur ton cœur, ſur ta vie,
Ajoute, il en eſt temps, que des feux mutuels
Nous enchaînent tous deux par des nœuds immortels;
Qu'on impoſe à ton ame un effort impoſſible;
Tout ce qui ſut aimer, tout ce qui fut ſenſible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi pour te ſeconder j'éleverai ma voix,
Je volerai vers toi ſans craindre aucun obſtacle.
Tes larmes, nos malheurs & ce touchant ſpectacle,
Nos cris & nos tranſports, la ſainteté du lieu,
Et ce nom ſi ſacré dans le Temple d'un Dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre;
Pere injuſte, voilà ce que j'oſe entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point émû votre cœur implacable.
Je la retracerai cette ſcène effroyable,
Votre fille expirante & votre épouſe en pleurs,
Votre épouſe à vos yeux contraignant ſes douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous aſſaſſinez en étouffant ſes plaintes;
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous

D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

Monsieur DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la faiblesse.
Mais j'ai du moins un fils & sa main vangeresse...

MONVAL.

Qui ! lui ! de vos fureurs le complice odieux !
Melcour ! malheur à lui s'il s'offrait à mes yeux.

Madame DE FAUBLAS.

Que dites-vous ! Monval ! Quelle fougue imprudente !..

Monsieur DE FAUBLAS.

Ne craignez point, Madame, une audace impuissante.
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'Autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe.
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule sur ma tête & m'écrase avec vous.

Monsieur DE FAUBLAS.

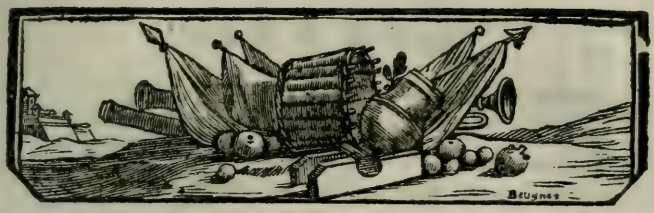
Il suffit ; nous verrons ce que vous pourrez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

MONVAL.

O ! Mélanie ! ... on me l'arrache !... ô ! Cieux !
Du moins vengez mes maux ; ils seront moins affreux.

(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du Couvent. Monsieur de Faublas sort d'un côté & Monval de l'autre.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIE, *seule.*

POUR la derniere fois il consent à m'entendre. —
Que sert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?
Il a pris son parti — je dois prendre le mien.
Un pere ! — Quoi ! son sang ! Quoi ! je n'obtiendrai rien !
Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée !
Ah ! d'indignation mon ame est pénétrée ;
Mon ame se souléve — ô ! Monval ! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... quelle est mon espérance ?...
Avec quelle chaleur il a pris ma défense !
Quel feu dans ses discours ! Et que mon cœur saisi
S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi !
Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon pere.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir ;
Et d'après ses conseils quand j'oserais agir,
Quel en serait l'effet ?.. Non, jamais Mélanie

Au ſort de ſon amant ne peut ſe voir unie.
Que dis-je ? on veut armer mon frere contre lui ;
Mon pere reclamait un vengeur, un appui.
Quelle horreur ſe répand ſur ma famille entiere !
Mon frere eſt expoſé, je déſole ma mere,
Je perds ce que j'adore ! — il faut ſe décider.
Mon pere me mépriſe & croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une eſclave tremblante ;
Il verra ſi j'ai l'ame intrépide & conſtante. —
Je le vois ; la retraite & la réflexion,
D'un ſentiment contraint la longue impreſſion,
Donne aux ſens recueillis un courage tranquille.
Allons — pour Mélanie il n'eſt qu'un ſeul azyle. —
Il eſt tems d'y courir — on nous dit qu'autrefois,
La Vierge de Veſta que condamnaient les Loix,
Calmant par ſon trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y deſcendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les ſens,
Peu d'heures après tout achevaient les tourmens.
Mais alors qu'une fois on a courbé ſa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorſque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe ſe referme — & l'on y meurt long-temps.
Quel ſort ! — Et toi Monval, hélas ! ſans Mélanie,
(Si je connais ton cœur) ſouffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre ſans toi : l'on vient — il faut parler.
— Son aſpect malgré moi me fait toujours trembler.

SCENE II.

Monſieur DE FAUBLAS, MÉLANIE.

Monſieur DE FAUBLAS.

VOus m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?
J'ai cru que le devoir reprenait ſon empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une ſeconde fois
Que le joug du Couvent à mes yeux eſt horrible ;
Que la mort — oui, la mort me ſemble moins terrible ;
Que s'il faut à ce joug que mon ſort ſoit livré,
On peut attendre tout d'un cœur déſeſpéré ;
Que de ce déſeſpoir qui de tout eſt capable,
D'avance devant Dieu je vous rends reſponſable.

Monſieur DE FAUBLAS.

Allez, quand vous aurez rempli ſa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

MÉLANIE.

Le courage ! — j'en ai, — j'en ſaurai faire uſage.
Je n'ajoute qu'un mot — ſi vous étiez certain
Que l'heure où dans le Temple un ſerment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma miſere,
De mes jours dévoués ſerait l'heure derniere. —
Si vous en étiez ſûr, — pourriez-vous le vouloir ?

Monsieur DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, & l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh! bien, — je le ferai, — souffrez que je vous quitte.
Je sens qu'il faut encore au trouble qui m'agite,
Un moment de repos dans ces lieux retirés;
— Vous allez voir bientôt ce que vous desirez.

SCENE III.

Monsieur DE FAUBLAS, *seul.*

UN aussi long combat devient enfin pénible.
Plus que je ne pensais, ce jour paraît terrible.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici, de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Ne pourrai-je à la fin appaiser tant d'orages?
Et d'où vient que j'éprouve un ferrement de cœur,
Cet effroi que produit l'approche du malheur?

SCENE IV.

Monsieur & Madame DE FAUBLAS.

Madame DE FAUBLAS.

COUREZ, Monsieur, courez; on les a vus ensemble. Votre fils & Dorcé sont aux mains.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

Madame DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux. Peut-être il n'est plus temps.. Allez, volez.

Monsieur DE FAUBLAS, *en sortant.*

O! Cieux!

SCENE V.

Madame DE FAUBLAS, *seule.*

QUE de maux à la fois ! — ma fille ! que fait-elle ?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'Enfer la préparait, & ces triſtes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel raſſemble de ſouffrances !
Mes enfans ! mes enfans ! — je me meurs dans les tranſes.
Je la vois.

SCENE VI.

Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant ſa Mere fait un geſte de ſurpriſe & de douleur.*)

Madame DE FAUBLAS.

MON aſpect ſemble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le ſeul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux ! — Je croyais trouver ici —

Madame DE FAUBLAS.

Ton pere !

MÉLANIE.

Mon pere ! dites-vous ? Non, votre époux, ma mere,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppreſſeur.
Tous mes nœuds ſont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'enſeveliſſe ! —
J'obéis.

Madame DE FAUBLAS.

Que dis-tu ? Suis-je donc leur complice ?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime hélas ! ainſi que moi.
Je vous connais ; je ſais tout ce que je vous doi.
C'eſt-là mon ſeul regret.

Madame DE FAUBLAS.

Tu ne ſçais pas encore

(*A part.*)

Juſqu'où vont mes malheurs ! — Mais non, non, qu'elle ignore
Les déſaſtres nouveaux qui nous menacent tous,
Elle me plaindrait trop...

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous ?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau ſupplice ?
L'adieu que je vous dis finit mon ſacrifice. —
Il eſt d'autres adieux où je n'oſe penſer —
Si j'avais pû pourtant ! — Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelque fois, parlez de Mélanie.
Ce n'eſt que pour vous deux que j'euſſe aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais !
De cette bouche hélas ! il ne l'apprit jamais.
Vous le ſavez trop bien — Dieu ! quel ſort eſt le nôtre !
Allons, — il faut, — il faut nous quitter l'un & l'autre.

Madame DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.
Tu me verras toujours, fille innocente & chere.
Ne veux-tu plus me voir ?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mere.
Ma mere, — cet adieu, — vous ne l'entendez pas.

Madame DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire hélas !
Pourquoi me préſenter cette funeſte idée ?
De quel ſombre tranſport tu ſembles poſſédée !
Oſes-tu m'annoncer cet entier abandon ?
Et quoi ! ta mere auſſi ne te verrait plus ?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en eſt que j'abhorre, — il en eſt que je pleure, —
Vivez du moins, vivez, plus heureuſe que moi.

Madame DE FAUBLAS.

Heureuſe ! quand tu veux me ſéparer de toi !
Ciel ! je perds un enfant, & je tremble pour l'autre :
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble eſt le vôtre :
Vous détournez de moi vos regards & vos pas ?
Il n'eſt plus temps de craindre, — & qu'avez-vous ?

Madame DE FAUBLAS.

Hélas !
Je ne puis réſiſter à mon inquiétude.

De ce double tourment le poids devient trop rude. —
Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer !

MÉLANIE.

Ciel ! ô ! Ciel, de quel feu je me ſens dévorer !
Toute ma fermeté cede au mal qui me tue, —
J'eſpérais dérober ma mort à votre vûe...
Que celui qui la cauſe en ſerait ſeul témoin.
Le poiſon,..

(Elle tombe dans un fauteuil.)

Madame DE FAUBLAS.

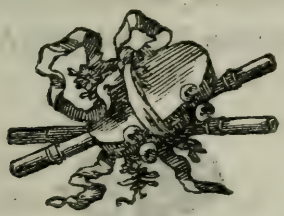
Dieu ! je cours..

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce ſoin
Ne me ſauverait pas, il n'eſt plus de remede.
Il n'en eſt plus.

Madame DE FAUBLAS, *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah ! venez à mon aide.



SCENE VII.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques Sœurs converſes s'empreſſant autour de Mélanie.*

Madame DE FAUBLAS.

AH! Monſieur!

Monſieur DE FAUBLAS.

Ah! Madame, on ne les trouve pas.
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes allarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

Madame DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez cauſé, que j'ai prédit en vain.
Votre fille eſt mourante, elle eſt empoiſonnée.

Monſieur DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LE CURÉ.

LE CURÉ.

OH! Monsieur! Oh! mere infortunée!
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le Ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux.

Madame DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt, elle touche à ses derniers instans.
Ma fille! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, & ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre....

Monsieur DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils.

LE CURÉ.

Helas! il est trop vrai.

Monsieur DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour, & que sais-je? Peut-être
De ses premiers transports il n'eut pas été maître.

Il voit leur choc de loin, il court les séparer ;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

Monsieur DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCENE IX. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, MONVAL.

MONVAL, *à Madame de Faublas sans voir Mélanie.*

AH ! quels maux accablent votre vie !
Le Ciel à trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement....

(*La Scene est disposée de maniere que Mélanie d'un côté du Théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mere à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche ; & de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O ! Monval !

MONVAL.

Quelle voix !
Elle m'appelle encor !.. ah ! qu'est-ce que je vois ?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidelle.
Je vivais pour t'aimer — ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix ;
T'avouer mon amour pour la premiere fois.

MONVAL.

Tu m'aimes & tu meurs ! ô ! Mélanie ! ô ! rage !

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'eſclavage,
Du jour où je t'ai vû, je jurai d'être à toi,
L'amour à tous les deux dicta la même loi,
Ma mere y ſouſcrivait, ſi le Ciel en colere
Ne m'eut fait rencontrer un tyran dans un pere,
Il verſa dans mon ſein le poiſon des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs,
Cet homme injuſte & dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon déſeſpoir avec tranquillité,
La nature en ſon cœur n'a jamais habité. —
La mort eſt dans le mien — des ſerpens le déchirent.
(*Aux ſœurs.*)
O! vous, que mes malheurs à ce ſpectacle attirent,
Et vous qui reſſentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez ſous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuſes.
(*Elle ſe leve avec effort ſoutenue ſur ſa mere & ſur deux religieuſes. Monval reſte appuyé ſur le fauteuil, la tête dans ſes mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuſes,
Accablez avec moi l'oppreſſeur abhorré,
Dont je n'ai pû fléchir le cœur dénaturé.
Dieu! que le dernier cri de ſa fille expirante,
Retentiſſe à jamais dans ſon ame tremblante,
Et s'il t'oſe implorer au jour de ſon trépas,
Rejette ſa priere & ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O! ma fille! abjurez ces ſentimens coupables.

MÉLANIE, *se laiſſant tomber ſur les genoux les bras tendus vers le Ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces ſouhaits exécrables,
Le déſeſpoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément — pardonnez, juſtes cieux !
Pardonnez à mon pere auſſi bien qu'à moi-même,
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des ſoins ſi généreux !
Et vous, ma mere, vous — venez fermer mes yeux,
Venez — ces yeux éteints vous diſtinguent à peine,
Que mon dernier ſoupir ne ſoit point pour la haine
Qu'il ſoit pour la nature hélas ! & pour l'amour !
Serrez-moi dans vos bras — Monval — c'eſt ſans retour !
Cher Monval —

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non, attends, que rien ne nous ſépare...
Elle n'eſt plus ! eh ! bien, es-tu content, barbare ?
Tigre, d'un tel objet viens te raſſaſier ;
Contemple tous tes coups, & jouis du dernier.
(*Il veut ſe percer de ſon épée ; le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez ! ah ! c'eſt trop multiplier les crimes,
Ce jour infortuné compte aſſez de victimes.
(*à Monſieur de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

Monſieur DE FAUBLAS, *ſort d'un long accablement.*

Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

FIN.

[Illegible]

L'OMBRE
DE
POINSINET.

LETTRE A MADAME ***.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES.

1770.

PQ
1821
.R43
1770

L'OMBRE DE POINSINET.

LETTRE

A Madame de ***

QUITTEZ votre campagne, Madame, & revenez embellir Paris. Vous n'avez plus de prétexte qui puiſſe juſtifier votre abſence. Le Démon, le Lutin, le Revenant, comme il vous plaira le nommer, n'habite plus votre voiſinage. Tout eſt calme dans la rue Croix-des-Petits-Champs. Il n'y a plus d'Eſprit. Chacun ſe demande ce qu'il eſt devenu. Les plaiſans diſent qu'il eſt allé s'établir dans l'Ecreigne de

Troyes, ou dans quelque autre Académie de province, ou l'on cherche des eſprits; mais c'eſt une erreur. Je vous entends d'ici me demander par quelle magie on a dépoſſédé des violons & des baſſes qui avoient le diable au corps pour aller, venir, ſauter, jouer ſans qu'on les touchât. Je puis ſatisfaire votre curioſité à cet égard, & je me hâte de le faire. Mais allons par ordre, & ſuivons la marche des événemens.

D'abord vous avez conjecturé, avec aſſez de fondement, que le Lutin avoit du goût pour la muſique. Cette conjecture paroît juſtifiée par la conduite ſubſéquente de cet eſprit follet : *de lui-même & ſans efforts*, c'eſt-à-dire ſans y être forcé, dès que la ſalle de l'opéra s'eſt trouvée débarraſſée d'ouvriers, il eſt allé s'y loger, à la grande ſatisfaction du luthier, chez qui il habitoit en attendant un aſyle plus décent. C'eſt donc à l'opéra qu'il s'eſt inſtallé. Il s'y amuſe à déſeſpérer les directeurs & l'architecte. Il ne ſe montre point aux yeux. C'eſt à l'organe de l'ouïe qu'il ſe rend ſenſible.

Il a pris le rôle de cette nymphe qui, pour avoir fâché Junon par ſon babil, fut condamnée à ne jamais parler la premiere, & qui s'en dédommage en voulant toujours avoir le dernier mot. Bref, le Lutin s'eſt fait Echo. C'eſt un métier facile; demandez plutôt à M. de . . .

Comme les ordonnateurs du ſpectacle ne ſont ni magiciens ni ſorciers, ils ont cru d'abord qu'un poliſſon, caché dans un coin, prenoit plaiſir à leur faire niche. L'un d'entre eux diſoit aſſez haut: *il me ſemble entendre quelqu'un qui nous perſiffle derriere ces cloiſons.* Une voix aſſez forte répéta: *oiſons.* Animés de colere, ils courent à l'endroit d'où vient le ſon qui les chagrine. L'un, en courant, diſoit : tu vas me le payer, ſi je t'attrape. Le poliſſon prétendu répond à l'autre bout de la ſalle : *je t'attrape.* L'architecte ſe fâche, & dit : je vais le prendre en un tour de main. *Demain* fut entendu de quatre côtés. Sa colere redouble ; il ſe met à courir, en criant : *ne le laiſſez pas échapper, il eſt là, garre. La*

garre, *la garre* fut répété plusieurs fois, & le coureur s'imagine encore qu'on veut lui dire une injure. Vous auriez ri, Madame, de voir de graves personnages faire les écoliers qui veulent attraper un papillon. Encore les écoliers voient-ils leur papillon. Cette scene plaisante le devint bien davantage, par l'arrivée successive des chanteurs & chanteuses qui venoient pour essayer leurs voix dans la nouvelle salle.

Une basse-taille parut le premier. Après avoir toussé, craché, fait des mouvemens de tête comme un cheval qui s'ennuie d'être bridé, il entonna : *les tems sont arrivés*, puis il s'arrêta pour entendre l'effet de son organe. L'air ondula pendant deux secondes *hés*, *hés*, *hés*. *Cessez, tristes cahos :* pareille ondulation *hos*, *hos*, *hos*. Cela ne fâcha point cet acteur émérite. Il est persuadé que les tremblottemens de la voix sont bien plus agréables que des sons filés & soutenus. Mais il se fâcha rudement à la fin de l'air. Il crut qu'avec une cliquette

de la petite poſte, on faiſoit la parodie de ſon chant. Sa colere n'étoit point mal fondée. On pouvoit s'y méprendre, tant l'écho rendit bien la cadence finale *obéir, ir, ir, ir, aux dieux.* Une princeſſe chanta enſuite; elle ſe courrouça pareillement, & dit avec dignité aux directeurs: Meſſieurs, ou faites huiler vos portes, ou défendez qu'on les ouvre pendant que je chante. En effet, chaque fois qu'elle avoit reſpiré, on entendoit comme le bruit d'une porte qui traîne, ou celui d'une poulie mal graiſſée. Un troiſieme prit l'écho pour un amateur qui chantoit après lui pour apprendre ſes airs. Il le gourmanda après une tenue, & lui cria: *au moins chantez juſte. Chantez juſte* lui fut renvoyé. Le tour de ſa compagne vint. Elle trouva que ſon imitateur ôtoit toutes les conſonnes des paroles qu'elle articuloit, pour ne laiſſer entendre que les voyelles. Encore les altéroit-il ces voyelles, pour les approcher de l'*a*. Il lui ſembla auſſi qu'il chevrottoit les cadences, & les faiſoit à la tierce.

Je ne finirois point, Madame ; si je voulois vous détailler les plaintes de ces Messieurs & de ces Demoiselles. Vous vous étonnerez peut-être qu'ils aient reconnu dans des sons répercutés, des défauts dont ils ne s'appercevoient pas dans des sons directs. Leur oreille, direz-vous, est-elle moins sensible aux accents qui sortent de leur bouche, qu'à ceux qui leur sont renvoyés par l'écho ? Vous auriez raison, si l'écho n'avoit pas été, pour eux, une personne dont ils sentoient les ridicules, tandis que la vanité les aveugloit sur leurs défauts personnels. Ils étoient comme cette jolie femme de notre connoissance, qui a résisté à la malignité de la petite vérole & aux rafraîchissemens du docteur... La premiere fois qu'elle se mira après sa guérison, elle crut voir une femme horriblement laide, qui se plaçoit entre elle & son miroir pour lui faire peur.

Nos gens piqués ont si bien pris le change à cet égard, qu'ils se sont cru publiquement raillés ; &, pour en avoir ven-

geance, ils ſe ſont mis à courir comme les autres, & mieux encore; car l'expérience ne leur avoit pas appris que le ſinge étoit difficile à ſaiſir.

Après avoir couru long-tems ſans ſuccès, nos Meſſieurs ont fait venir la garde. Ils ont poſté des ſoldats dans tous les coins. Voyons ſi tu nous railleras encore. Au mot *encore* qui fut répété, on donne ordre de chercher, d'arrêter le mauvais plaiſant. Un ſoldat, qui, dans ſa jeuneſſe, a fait le métier de bûcheron dans la forêt de Fontainebleau, leur a fait entendre qu'il n'y avoit là perſonne, & leur a expliqué, de ſon mieux, ce que c'étoit qu'un écho. Son explication ne les a point ſatisfaits. Ils ont donc fait prier M. l'Abbé... de ſe tranſporter dans la nouvelle ſalle. On lui a promis ſes entrées *gratis*, & le titre de phyſicien de l'opéra, où la phyſique expérimentale eſt d'un grand uſage. Il a entendu la répétition des ſons. Il en a expliqué ſavamment le méchaniſme. « L'air, a-t-il dit, eſt un corps élaſtique. » La voix met l'air en mouvement. Lorſ- » que l'air, mu par la voix, va frapper

» contre une ſurface élaſtique, il eſt réflé-
» chi, & forme un angle de réflection égal
» à ſon angle d'incidence ». On n'a point compris ce diſcours. On l'a prié de parler plus clairement. « Comparons (a repris
» le phyſicien) la ſalle de votre opéra à un
» jeu de paume (ce ne ſera point trop
» forcer la comparaiſon). Suppoſons que
» la voix eſt une balle, dont les poumons
» des chanteurs ſont la raquette. Lorſque
» la balle ou la voix va frapper contre le
» mur, elle rebondit droit vers le joueur,
» ſi le joueur l'a pouſſée droit contre le
» mur; elle rebondit de biais, s'il l'a pouſſée
» de biais, & forme alors, en allant & revenant, les deux jambes d'un V tout-à-fait
» pareilles, c'eſt-à-dire également évaſées
» ou rapprochées ». On a compris cela.
« Toutes les cloiſons que vous avez éle-
» vées entre les loges, ſont autant de re-
» pouſſoirs qui renvoient la voix & for-
» ment des échos. Si on les ſupprimoit ces
» cloiſons, ce ſeroit déja quelque choſe de
» gagné. Si, aux murs élaſtiques & ſolides,
» on ſubſtituoit des corps *mols*, des corps

» *ſans réſiſtance*, des corps *abſorbans*, l'or-
» gane, en les choquant, s'amortiroit,
» comme il arrive à la paume, lorſque
» la balle eſt pouſſée contre les toiles lâ-
» ches ». On a encore compris ceci.

Pour faire cette expérience, confor-mément aux obſervations du phyſicien, on a placé, dans les endroits qui formoient écho, les danſeuſes & les demoiſelles des chœurs. Vous devinez bien, Madame, que la voix n'a plus été réfléchie; mais il eſt arrivé pis. Vous ne le devineriez pas. Les petits mots que ces demoiſelles ſe diſoient tout bas, ont été répétés tout haut. M. l'Abbé.... qui a de la pudeur, a pris la fuite en ſe ſignant, en aſſurant qu'il y avoit à cela une diablerie, qui mettoit ſa phyſique artificielle en défaut devant la phyſique naturelle (1).

(1) C'eſt bien dommage que M. l'Abbé... ſoit parti ſi-tôt; il avoit des obſervations phyſiques à faire ſur la ſalubrité du ſpectacle. Heureuſement il les a écrites à MM. les directeurs. La lettre m'eſt parvenue. Vous en trouverez la copie à la fin de celle-ci. Puiſſe-t-elle vous plaire, Madame, & vous éclairer ſur votre ſanté!

Voilà nos gens encore plus embarrassés qu'auparavant. Les diables, les magiciens de l'opéra convenoient qu'ils avoient trouvé leur maître, & il leur falloit un remede. Ils ont découvert, à force de recherches, dans le fauxbourg Saint-Marceau, un magicien célebre, qui fait faire tourner le fas, nouer & dénouer l'éguillette, jouer de la verge de coudrier, lire tout courant dans le grimoire. On l'envoye chercher en grande pompe. Il arrive à l'opéra. Après avoir prononcé, en langage barbare, des mots qu'il ne me seroit ni permis ni possible de répéter, il a dit : « le Lutin va se rendre visible. » Soyez attentifs à ses discours. Je le force, » par mon art, à expliquer la cause du désordre qu'il apporte, & les moyens de l'arrêter. Sur-tout gardez-vous de l'interrompre ». A l'instant on a vu une petite figure rabougrie, have, décharnée, à qui il manquoit une dent. « Je suis (a-t-elle dit avec » emphase) l'ombre du grand Poinsinet, » qui a eu l'avantage unique d'être applaudi sur nos trois théatres en un jour. Les

» éloges de la France ne ſuffiſoient plus à
» mon ambition. J'ai voulu aller recevoir
» de nouvelles couronnes en Eſpagne, &
» m'approcher de la ſource des tréſors.
» Vaine eſpérance ! François, le Guadal-
» quivir a englouti votre Orphée. Après
» avoir paſſé le ſombre bord, on m'a con-
» duit au tribunal de Minos. J'ai demandé
» place dans l'Eliſée. On a voulu voir
» mes titres. J'ai préſenté mes œuvres.
» Qu'on leur faſſe ſubir l'épreuve, a dit le
» juge redoutable; qu'on les jette dans le
» Léthé. Qu'allez-vous faire, me ſuis-je
» écrié ? Ne crains rien. Elles ſurnageront
» ſi elles ſont dignes d'échapper à l'oubli.
» Hélas, qu'ai-je vu ! Une pierre ne ſe ſeroit
» pas précipitée plus rapidement. Tom-
» Jones & le Cercle ont flotté. Mais que me
» ſerviroit de déguiſer la vérité ? Les addi-
» tions qu'y ont fait des gens de génie,
» étoient, pour ces deux pieces, le corſet
» de cet Abbé célebre, qui, à force de cal-
» culs algébriques, a fait avec du liége
» ce que les petits garçons ne peuvent faire

» qu'avec des veſſies. Hernelinde, ſur qui
» je fondois une plus douce eſpérance, eſt
» demeurée entre deux eaux. Elle y étoit
» ſoutenue par quelques feuillets qui ſe
» préſentoient à la ſurface. On y liſoit:
» *ouverture, airs de ballet;* en un mot, la
» muſique qui n'étoit point appeſantie par
» les paroles Norvégiennes. *Exclus de l'E-*
» *liſée*, a prononcé Minos. Et pour te pu-
» nir d'avoir gâté un beau plan qui t'avoit
» été donné, d'avoir conſumé vainement
» le génie d'un muſicien illuſtre, d'avoir
» contribué, de tout ton petit pouvoir, à
» maintenir le mauvais goût & la déraiſon
» d'un ſpectacle qui devroit faire la gloire
» & les plaiſirs d'une nation aimable &
» polie, *condamné* à errer dans le vuide de
» l'opéra, juſqu'à ce qu'il ne choque plus
» ni la raiſon ni les ſens. *Voilà mon arrêt.*
» Vous cherchez à rendre mon ſupplice
» éternel, je le vois. Mais attendez-vous à
» ſentir ma vengeance. Mon inviſibilité
» n'eſt plus une miſtification : j'en uſerai
» pour vous tourmenter. Je ferai.... Mais

» plutôt éclairez-vous. Corrigez des dé-
» fauts qui vous couvriroient de ridicule,
» en prolongeant ma peine. Détruisez ces
» colonnes de treillage, trop foibles, mal-
» gré les cercles qui les entourent, pour
» supporter un énorme entablement, avec
» les gros anges que vous y avez cloués.
» Vainement direz-vous qu'elles devien-
» dront solides, lorsque vous y aurez en-
» cagé les gens qu'on appelle piliers de l'o-
» péra. La raison blessée ne se paie pas d'un
» bon mot. Abattez ces cloisons, qui for-
» ment de vos loges autant de confession-
» naux. Je sens bien que vous les avez éle-
» vées pour l'utilité, pour la décence, &
» pour avoir des locataires assurés. Mais
» vous auriez dû sentir qu'un spectacle na-
» tional ne doit point être formé d'une
» multitude de boudoirs; que le plaisir de-
» vient plus vif lorsqu'il se généralise; que
» douze convives assis à la même table
» éprouvent des sensations plus délicieuses
» que douze moines qui mangent leur por-
» tion chacun dans sa cellule. Pourquoi le

» parterre juge-t-il plus ſainement que les
» loges ? C'eſt que les impreſſions ſe com-
» muniquent de proche en proche. On s'é-
» lectriſe réciproquement. Démoſthenes
» n'auroit jamais ému les Athéniens, ſi
» les Athéniens, pour l'entendre, s'étoient
» nichés dans des cages à poulets. Dites-
» moi pourquoi vous avez fait un plafond
» rond dans une ſalle qui eſt une demi-
» ovale ? Pourquoi la peſante charpente
» de ce plafond eſt-elle portée par des arcs
» en peinture, ſur-tout lorſque ces arcs
» ne portent ſur rien ? Pourquoi les vices
» ſont-ils repréſentés dans ce plafond ?
» Que ne les laiſſiez-vous dans les couliſſes ?
» Avez-vous cru que leur vue ſeroit agréa-
» ble dans un lieu où tout doit reſpirer le
» plaiſir ſans licence ? Pourquoi y avez-
» vous peint le ciel & les dieux ? Vous au-
» riez dû ſentir que ce ſeroit un double
» emploi, lorſque le théatre repréſen-
» tera le ciel, & qu'une griſette en co-
» tillon de callemandre & ſouliers crot-
» tés, nous montrera dans un nuage une

divinité

» divinité de la ceinture en haut ; que » ce ſera une contradiction, lorſque la ſcene » ſera dans les enfers. Le ſpectateur pourra-» t-il ſe croire tranſporté dans le palais de » Pluton & le ſéjour des ombres, lorſqu'il » verra le dieu du jour & un beau ciel au-» deſſus de ſa tête » ? Pourquoi ? . . . Mais M. Poinſinet, s'écria un des directeurs..... A l'inſtant l'ombre redevint inviſible, & garda le ſilence. J'en ſuis bien aiſe pour nos Meſſieurs.

LETTRE DE M. L'ABBÉ ***.

A Meſſieurs les Directeurs de l'Opéra.

Si j'avois pu reſter ce matin plus long-tems avec vous, Meſſieurs, je vous aurois fait part de mes réflexions ſur la ſalubrité de votre Spectacle ; le bien public & votre intérêt m'en faiſoient une loi. Mais je n'ai pu tenir aux *joyeuſetés* de vos Demoiſelles ; un homme qui n'a pas le ſou n'aime point qu'on lui crie aux oreilles, *argent du gros*

lot ; le prix des effets qui ont cours ſur la place n'intéreſſe que les gens de finance ; les bons mots des petits ſoupers n'agréent point à ceux qui ſe couchent ſans ſouper. Ce que je n'ai pu vous dire, je vais vous l'écrire, Meſſieurs, vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Dans mes loiſirs je penſe à l'opéra, & j'ai obſervé que ce qu'on appelle à Paris *la bonne compagnie* dîne très-fort, très-tard & très-long-tems. L'heure du ſpectacle eſt le moment précis de la digeſtion : trois mille perſonnes s'entaſſent dans un lieu fermé, & la plus grande partie s'y trouve dans une attitude contrainte & ſerrée ; il eſt impoſſible que chaque aſſiſtant, pour ſatisfaire aux loix de la nature, ne laiſſe évaporer ſourdement deux ou trois exhalaiſons mâles ou femelles ; ceux qui ont un caractere plus ouvert peuvent aller juſqu'à dix & douze, ſans compter les expectorations ſupérieures, car tout paſſe à la foule dans l'*incognito*, & la recette eſt plus forte les vendredis. Ce n'eſt donc point une exagération que d'évaluer chaque aſſiſ-

tant à trois évaporations par tête, *ou autrement;* or la réunion de ces vapeurs perfides compoſe un corps d'armée de neuf mille atomes circulans, qui viennent indécemment aſſiéger le nez & les yeux de l'honorable aſſiſtance. L'on voit les vapeurs fuligineuſes s'élever du centre, ſe former en tourbillon & répandre un brouillard opaque dans l'athmoſphere qui environne l'aſſemblée; la gorge & les poumons ſont abreuvés d'un air âcre qui picotte, qui provoque la toux, & qui peut occaſionner des vapeurs en agiſſant péſamment ſur des organes ſenſibles & délicats; joignez à cette intempérie la réunion de trois mille haleines, dont beaucoup ne ſont pas auſſi pures qu'un beau ciel; ajoutez-y le rapport laborieux des eſtomacs qui travaillent; ſupputez les effets de la tranſpiration naturelle que la chaleur occaſionne de la tête aux pieds; mettez enfin en ligne de compte l'évaporation des lumieres, l'onctuoſité des ſuifs & la fermentation des corpuſcules, ou l'acrimonie des vapeurs :

vous conviendrez alors que le ſpectacle n'eſt qu'un pot-pourri funeſte à la ſanté en hiver, & mortel en été. Si le plaiſir, ſi la curioſité, ſi le bon ton n'en faiſoient pas les honneurs, nos tempéramens débiles & voluptueux oſeroient-ils s'y rendre ? iroient-ils chercher le meilleur prédicateur dans une poſition auſſi incommode ? Non, aſſurément ; il falloit donc, pour l'honneur de l'art, chercher à diminuer le volume des inconvéniens ; on emploie les ventilateurs dans les vaiſſeaux, dans les maiſons, pour pomper les vapeurs infectes & les forcer de circuler dans la région ſupérieure de l'air ; l'odeur, en montant, reſpecte l'odorat des mortels, & ne frappe que celui des ſylphes qui ſe promenent dans la région éthérée ; c'eſt ce ſecret qu'il falloit employer pour purger l'auditoire de ces exhalaiſons échauffées & mal-ſaines, comme on purge aujourd'hui les maiſons & les rues, du *caput mortuum* qui les infectoit. Des ventouſes artiſtement diſtribuées auroient renouvellé l'air, auroient établi la

ſalubrité, & en fondant la gloire de nos artiſtes, auroient fourni des modeles pour toutes les ſalles de ſpectacle de l'Europe; les médecins qui blâment les aſſemblées du théatre, n'auroient plus de prétexte pour en défendre l'habitude. Ne craignez-vous pas encore que les plus empreſſés & les plus curieux ne vous ſachent mauvais gré d'avoir employé des ouvriers à l'huile, au lieu de les prendre ſimplement en détrempe. La mauvaiſe odeur qui doit en réſulter ſe mariera à toutes les autres, & vous riſquez de faire beaucoup d'entêtés. Plus d'une femme ne vous pardonnera pas d'avoir ſi peu ménagé ſa tête, car elles ſont intraitables ſur ce chapitre. Elles ſe courrouceront de ce qu'avant la repréſentation, l'on n'aura pas loué la ſalle pendant un an, pour en faire un grenier à foin, au lieu de leur réſerver le rôle des bottes. Je ne vois pas trop comment vous échapperez à ce reproche, à moins que vous ne placiez, aux quatre coins & au milieu de la ſalle, des caſſolettes de parfums, & des fon-

taines d'eau de ſenteur ; encore riſquerez-vous de ſoulever tous ceux qui craignent les odeurs.

J'aurois encore beaucoup d'autres obſervations particulieres à vous faire ; mais l'on croiroit peut-être que je veux faire étalage d'érudition. Je me contenterai de vous dire en général, qu'il n'en eſt pas des ouvrages d'architecture comme des œuvres d'un homme de lettres. Celui-ci n'emploie que du papier qui s'efface, qui périt ou qui ſert à des uſages profanes & journaliers. L'architecte au contraire emploie une matiere durable & permanente. S'il lui échappe des balourdiſes, la poſtérité impartiale lit pendant cinq cents ans, malgré elle, ſur la pierre, en gros caractere : MON ARTISTE FUT UNE PÉCORE. Ses fautes ne s'effacent pas d'un trait de plume, comme celle du littérateur qui ſe corrige à chaque édition ; mais vous, au contraire, vous êtes immuables comme Pilate. *Quod ſcripſi, ſcripſi.* Ces conſidérations doivent vous rendre plus circonſpects, & vous engager

à laiſſer mûrir vos talens par une profonde méditation. Je rends hommage aux vôtres, en avouant, avec douleur, que la perfection n'eſt accordée à aucun ouvrage humain, &c.

Note. *A qui il manquoit une dent. Page 12, lignes 20 & 21.*

Les grandes myſtifications du célebre Poinſinet ſont connues. Il ſeroit ſuperflu de les rapporter ici. Chacun ſait comme quoi on lui grilla les mollets, en lui faiſant faire l'apprentiſſage du métier d'écran du Roi; comme quoi il paſſa la nuit dans une baignoire; comme quoi il tua un officier d'un coup d'épée à la portée du piſtolet; comme quoi il fit la conquête d'une naïade ſous le pont royal; comment il devint inviſible, puis cuvette, &c. Mais l'hiſtoire de la dent arrachée n'eſt pas auſſi publique, quoique tout auſſi véritable. Il ne ſera pas hors de propos d'en dire un mot. Un de ces *enjoués*, qui faiſoient leur joujou du grand Poinſinet, s'en va un après-dîner chez un arracheur de dents (il ſavoit qu'on ne le trouvoit pas à cette heure-là); il entre, un mouchoir ſur la bouche, en jettant les hauts cris: une dent, dit-il, me fait ſouffrir comme un damné. Ah, quel malheur que votre épouſe ne ſoit point chez vous! (il parloit à

ſa femme). J'étois décidé à faire aracher ma dent. La voilà la maudite, c'eſt la dent canine du côté droit. Une autre fois je ne le voudrai peut-être pas; cependant, priez M. votre époux de venir demain matin chez moi. Ma joue n'eſt-elle point enflée ? Je m'appelle Poinſinet ; & voilà mon adreſſe. Ah, quelle douleur ! Je ſuis l'auteur de (il nomme les pieces de Poinſinet). Que M. votre époux ne me parle point d'arracher ma dent, qu'il ne me montre point ſes outils ; mais qu'il tâche de me la tirer par ſurpriſe. La mauvaiſe nuit que je vais paſſer ! Il dit, & part. Le lendemain matin le Dentiſte arrive chez M. Poinſinet, ne décline ni ſon nom, ni ſa qualité; mais il complimente l'auteur ſur ſes ouvrages ; & l'auteur de ſe rengorger en ſouriant. Autre compliment ſur la beauté de ſes dents. Le petit homme, amateur de ſa figure, les montre avec complaiſance; le Dentiſte, ſous prétexte de les examiner, le prie d'ouvrir la bouche, approche la main droite (elle receloit un outil). Crac... aïe... la voilà, Monſieur, vous devez être bien content ; la voilà. Coups de pied de la part de l'édenté, coups de poing du Dentiſte. On arrive au bruit. L'arracheur répéte aux ſurvenans, mais la voilà..... Poinſinet le chaſſe dans la montée ; il répétoit encore, mais la voilà, mais la voilà. . . .

F I N.

POINSINET ET MOLIERE,

DIALOGUE.

L18.8]

POINSINET

ET

MOLIERE,

DIALOGUE

DÉDIÉ

A MONSIEUR PIRON.

par Barthélemy Imbert (B.N.)

L'ennui du beau nous fait aimer le laid. *Rouſſeau.*

A LONDRES.

1770.

PQ
1221
.R43
1770

EPITRE
A MONSIEUR PIRON.

J'ERROIS au pied du Mont Parnaſſe ;
Thalie alors s'y promenoit :
J'allois de mes vers, mis au net ;
Lui préſenter la dédicace.
A mes yeux la Muſe apparut ;
Je courus offrir mon hommage ;
Mais ſans applaudir à l'ouvrage ;
Elle mit au bas de la page :
Renvoyé vers mon Subſtitut.
Ce mot n'eſt pas énigmatique ;
C'eſt me renvoyer à l'Auteur,
Doyen du Sénat dramatique ;
Puiſſe cet eſprit créateur

Sourire à ma verve critique !
Ton ſuffrage, immortel PIRON,
Eſt pour moi, chétif nourriſſon,
Une couronne poétique,
Une médaille d'Apollon.
Mordu de la Métromanie,
Je m'égare au ſacré Vallon ;
Par toi c'eſt envain que Thalie
Veut opérer ma guériſon,
J'ai vû Damis ; & ſa folie
N'a pû me rendre ma raiſon.
Que dis-je ? en plaignant ſon naufrage,
Ta Muſe, oui ta Muſe encourage
A tenter le même hazard ;
Comment ne pas aimer un art
Qui fit naître un ſi bel ouvrage ?
Quand tu peins les chagrins divers,
Enfans de la Métromanie,
Quand tu ſembles, par de beaux vers,
Exorciſer la Poëſie,

Je crois voir, les ciseaux en main,
L'inimitable Praxitele,
Créer une Vénus nouvelle,
Pour décrier son art divin.
Ah! si ma verve trop rebelle
M'entraîne aux pieds de l'Hélicon;
Du moins laisse tomber sur elle,
Laisse tomber quelque rayon
Du feu dont ta Muse étincelle.
Ta Muse a triomphé du tems;
Son couchant est une autre aurore;
Grave ou folâtre, elle est encore
Ce qu'elle étoit dans son printems;
Ah! comme elle vainqueur des âges,
Ceint de tes Lauriers éternels,
PIRON, sois parmi les Mortels,
Immortel comme tes Ouvrages.

PRÉFACE.

SUR le point de livrer mon ouvrage à l'Imprimeur, j'ouvris un volume de Rouſſeau, & je tombai ſur ce vers : *L'ennui du beau nous fait aimer le laid.* Ce vers me parut une hiſtoire abrégée de notre théâtre, & je ne pus réſiſter à l'envie d'en faire une Epigraphe.

J'allai voir M^r. Piron. L'accueil indulgent qu'il fit à mon Dialogue, m'enhardit à lui en offrir la dédicace ; je ſaiſis l'occaſion de témoigner à ce grand homme mon attachement pour ſa perſonne, & mon admiration pour ſes ouvrages.

Après quelques réflexions ſur la nature de ce Dialogue, je crus voir la néceſſité d'une Préface, je crus devoir inſtruire le lecteur de mes intentions.

De la préface au diſcours préliminaire il n'y a qu'un pas, auſſi ai-je paſſé de l'une à l'autre ſans m'en appercevoir. Enfin preſque ſans le vouloir, (tant il eſt difficile d'échaper aux influences de la mode) j'aurai fait un ouvrage dans toutes les régles ; c'eſt-à-dire un rien avec épigraphe, dédicace, préface & diſcours préliminaire. Je ſuis donc juſqu'à préſent irréprochable ; mais voici un

deficit pour lequel j'ai beſoin de toute l'indulgence du lecteur : mon ouvrage eſt ſans gravure, j'en demande pardon au public, & je promets de faire mieux à l'avenir.

Diſons deux mots ſur le ſoupçon de malignité que cet ouvrage peut faire naître. Je n'ai envie de bleſſer perſonne ; & ſans prétendre m'ériger en réformateur de mon ſiécle, j'ai cru pouvoir expoſer mes ſentimens ſur la Comédie. Le genre que j'attaque ici a produit des chefs d'œuvres que j'admire, mais que j'admire en gémiſſant. Je ſais qu'il eſt protégé par des perſonnes du plus grand mérite,

& c'eſt encore un malheur de plus: Leurs ſuccès trop bien mérités, ne ſont qu'accélérer la perte de la Comédie. Je vois avec douleur, les talens, pour ainſi dire, conjurés contre le goût. Je ſuis fâché de me voir triſtement endoctriné par un auteur, qui auroit pû me corriger en me faiſant rire. Au reſte, quand je dis, en parlant de nos Comédies modernes :

Tous ces prodiges ſi fameux,
Qu'une fievre morale enfante,
Ne brilleront qu'un jour ou deux.

je ne prétens point garantir la vérité de cette prédiction, mais j'ai crû que Molière, & Molière plaidant ſa propre cauſe, ne pouvoit parler autrement.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Ou Réfléxions ſur le Dialogue.

DE toutes les méthodes pour éclaircir une queſtion, celle du Dialogue eſt, ſans contredit, la plus commode & la plus agréable au lecteur. L'alternative des objections & des réponſes, préſente les objets ſous toutes leurs faces, éclaire de tous côtés la route qui mene à la conviction, & ne laiſſe, pour ainſi dire, aucun nuage entre le lecteur & la vérité. Nous nous ſauvons par-là de la ſéchereſſe & de l'ennuyeuſe monotonie des diſſertations. Nous ſemblons plutôt converſer avec l'auteur, que nous inſtruire par lui, & raiſonner plutôt que lire. Nous adoptons les ſentimens de l'un des Interlocuteurs, nous combattons

ſon adverſaire, & nous triomphons de ſa défaite.

On ne peut guère établir de régles certaines pour le dialogue. Comment donner des régles ſur un genre qui les admet tous ? On dit tous les jours qu'il doit être ſimple, naturel ; que veut dire ce mot, naturel ? Voudroit-on prouver par cette définition qu'il ne doit jamais s'élever au-deſſus des converſations ordinaires ? Je ne le crois pas. Rien de plus beau ; rien de moins naturel que la métromanie. Le caractère des Interlocuteurs décide le ſtyle du Dialogue ; & le Dialogue admet tous les caractères & tous les ſujets.

Tantôt, ſur le penchant d'une colline ; une houlette à la main, entourré d'agneaux bondiſſans, ou ſur les bords émaillés d'un clair ruiſſeau qui murmure, il chante Ama-

rillis & l'Amour ; tantôt, ſous les noms de Lucien & de Fontenelle, il perce la nuit des tombeaux, ranime les cendres éteintes, & fait diſſerter les morts, pour inſtruire les vivans. Souvent il s'élance avec Cicéron vers le ſanctuaire de la Philoſophie ; quelquefois avec Platon, il arrache à la Politique le voile épais qui la dérobe à nos regards, & ſa main, enhardie par le ſuccès, oſe attaquer juſques ſur ſes autels, la divine Poëſie. (*) Plus d'une fois, miniſtre de la Divinité, il venge ſon culte & annonce ſes décrets. (**)

Veut-on me perſuader ſérieuſement une vérité, que le ſtile d'aucun interlocuteur ne ſoit négligé ? c'eſt une des régles qui ſouffrent le moins d'exceptions. Je ris d'un

(*) La République de Platon.

(**) La plupart des Peres de l'Egliſe ont écrit en Dialogue.

Interlocuteur qui ne se défend que par des exclamations, des monosillabes ou des raisonnemens sans apparence de raison ; j'accuse l'auteur de maladresse ou de mauvaise foi ; je crois qu'il veut déguiser la vérité, ou qu'il craint de s'embarrasser lui-même. Mais il est des Dialogues où l'on fait combattre les absurdités contre les raisons : Tel est le genre de celui-ci. Le Public le jugera.

POINSINET
ET MOLIERE,
DIALOGUE.

POINSINET.

QUOI! vous seriez cet illustre Molière,
Ce fameux Excommunié,
Qui divertit l'Europe entière;
Que LOUIS honora d'une tendre amitié,
Et qui, privé de la lumière,
Obtint à peine par pitié,
Un petit coin d'un Cimetière?

MOLIERE.

Pourquoi s'en étonner? j'avois prévu mon sort.

L'arrêt lancé contre Thalie,
Ce préjugé, qui révolte d'abord,
N'eſt qu'une vaine barbarie;
Je le bravai pendant ma vie,
J'en ris encore après ma mort.
Eh! qu'importe en quels lieux, comment, ſous quel auſpice,
Le corps, que j'ai quitté, giſſe après mon départ?
Les vers pour nous auroient-ils plus d'égard,
Dans les caveaux de ſaint Sulpice,
Que dans l'enceinte de Clamart?

POINSINET.

Non; mais un peu de ſimphonie,
Bruyant deprofundis, pompeuſe draperie,
Chanteurs, pleureurs, marchans à petit pas,
Riche cercueil, brillante ſonnerie,
Ce luxe aux morts ne meſſied pas.

MOLIERE.

Ce ſont d'orgueilleuſes miſères,
Dont je fis toujours peu de cas;
Et, croyez-moi, les honneurs funéraires

Ne reglent point notre rang ici-bas.
Vous auriez en ces lieux peu d'honneurs & de gloire,
Vous, qu'un riche cercueil avec pompe enferma,
Si pour titre en ce jour, au Dieu de l'onde noire,
Vous n'apportiez que le mémoire
Du Curé qui vous inhuma.

POINSINET.

Qui, moi ! sans pompe funéraire,
Un funeste hazard m'a conduit au tombeau.
Pour parvenir en ce noir hémisphère,
J'ai quitté la route ordinaire,
Et je suis arrivé par eau.
Un peu trop tôt pour ce voyage,
Je me suis embarqué sur le Guadalquivir ;
Mais plus d'un immortel ouvrage,
Malgré mes jeunes ans, des siécles à venir
Semble m'assurer le suffrage,
Et doit ici me réunir
Aux morts fameux, à qui l'on rend hommage.

MOLIERE.

Avez-vous d'Apollon ſuivi l'auguſte Cour?

POINSINET.

Oui, mes efforts ont illuſtré la ſcene.

MOLIERE.

Avez-vous évoqué Thalie ou Melpomene?

POINSINET.

L'une & l'autre Sœur, tour à tour,
De mes divers accens fit retentir la Seine.
Que n'avez-vous pû voir votre poſtérité!
Si parmi nous Molière eût pû renaître,
Il eût acquis plus de célébrité.
Vers la morale avec nous emporté,
Plus profond dans ſon art, il eût été peut-être
Un Philoſophe utile à la ſociété.

MOLIERE.

Il aſpira toujours à l'être;
Et ſur quoi jugez-vous qu'il ne l'a point été?

POINSINET.

Mais ſur ſes œuvres dramatiques,
Où le ton de moralité

N'offre jamais, en termes énergiques,
Une importante vérité.

MOLIERE.

Eh ! quoi, du vrai me ſerois-je écarté ?
Ai-je pris des routes obliques ?
Ou voudroit-on qu'en des Piéces comiques
J'euſſe gravement débité
Des Sentences philoſophiques ?

POINSINET.

Pourquoi non ? je le vois, votre goût erronné,
Vous ſuit encore en cette vie ;
Sachez enfin que dans votre patrie,
Le goût moderne a perfectionné
L'art qu'ébaucha votre génie.

MOLIERE.

Ebaucher eſt modeſte.

POINSINET.

Il eſt ſans flaterie.
A vos eſſais, en vérité,
La France doit beaucoup, elle s'en glorifie.
Mais quels eſſais vous firent admirer ?

Dans vos écrits, puiſqu'il faut vous le dire;
Que trouve-t'on? toujours le mot pour rire,
Pas un petit mot pour pleurer.

MOLIERE.

Vous m'étonnez, Paris va voir Thalie....

POINSINET.

Pour le plaiſir de répandre des pleurs.
Elle révele aux ſpectateurs
Les myſtères ſacrés de la Philoſophie;
Ou d'un amant, en proie à ſes malheurs;
Par une touchante Elégie,
Nous fait partager les douleurs.

MOLIERE.

Ce n'eſt donc plus le miroir de la vie;
Ce n'eſt donc plus la naïve copie
Des ridicules & des mœurs.

POINSINET.

Au lieu d'un vain hochet, elle a pris la férule,
Par elle maintenant le vice eſt combattu;
Elle jouoit le ridicule,
Elle nous prêche la vertu.

Veut-on fléchir un Père de famille ?
On s'étend en discours moraux ;
Plus de sentences que de mots ,
On se jette à genoux : Ah ! mon pere ... ah ! ma
fille !
On pleure , & nous applaudissons.
Un valet vient après , dont les airs polissons
Font agréablement contraster la saillie....

MOLIERE.

Quoi ! c'est-là , depuis mon décès ,
Le style de la Comédie !
Qui l'auroit crû qu'avec succès
Un sermon dramatique amusât ma patrie !
Qui l'auroit crû , peuple François ,
Que la morale un jour dût être ta folie !
Je t'avois mal connu ; mais s'il en est ainsi ,
Je ne vis plus au Temple de Mémoire ,
Mes ouvrages sont morts aussi.

POINSINET.

Un vieux respect pour votre vieille gloire ,
Les en a sauvés jusqu'ici ;

Et lorſque votre Muſe oſe ſe reproduire,
(Car ſur la ſcene encore on la ſoufre aujourd'hui)
Le ſpectateur, égayé malgré lui,
Eſt étonné de ſe voir rire.
Oui, nous déſavouons nos folâtres ayeux,
Le François ſort enfin d'une trop longue enfance;
C'eſt un être penſant, & qui parle encor mieux,
Prêchant toujours la bienfaiſance,
L'humanité, la tolérance;
Un vrai Sage, en un mot.

MOLIERE.

Le titre eſt glorieux;
J'en félicite ma patrie.
Mon orgueil avec vous ſe plaît à l'admirer.
Aſſez longtems le François & Thalie,
Aux yeux du monde ont ri de compagnie,
Il eſt tems de les voir pleurer.
Mais n'eſt-il point de rebelle courage?...

POINSINET.

On lutte vainement, le gout a prévalu.

Il en eſt un qui n'a guère a voulu
Du Public éclairé détourner le ſuffrage,
Et n'a tenté qu'un effort ſuperflu.
C'eſt le célébre Auteur de la Métromanie,
Ouvrage, au genre près, digne d'être admiré!
Faut-il que ſur vos pas il ſe ſoit égaré!
Le Drame eſt pétillant d'eſprit & de génie;
Il vaudroit à l'Auteur une immortelle vie,
Si le Gout l'avoit inſpiré.

MOLIERE.

Vous me faites chérir la moderne Thalie;
Vous faites de Molière un de ſes zélateurs;
J'aime que, ſur la ſcene, au gout des ſpectateurs;
On oſe immoler la ſaillie.

POINSINET.

Moi-même (j'en rougis juſqu'au fond de mon cœur)
Avec vous j'ai voulu ſuivre le gout antique;
Mais bientôt abjurant, déteſtant mon erreur,
Je léguai la ſaillie à l'Opéra Comique.
Ce ſpectacle charmant, inconnu parmi vous;

L'Orgueil, l'idole de la France;
Ce joli monſtre, parmi nous,
De Thalie & d'Euterpe a reçu la naiſſance.
Un inſtinct *génial*, peu fait pour obéir,
Nous donne une ame indépendante;
On ouvre une carriére, on réforme, on invente;
Et c'eſt ainſi que naquit Sandomir.

MOLIERE.

Sandomir! Seriez-vous cet Auteur dramatique;
Ce Poinſinet ſi connu, ſi vanté?
Je l'avois preſſenti par la naïveté
De votre ardente Rhétorique.

POINSINET.

Oui, lui-même. C'eſt moi dont la Muſe héroïque;
De cette illuſtre nouveauté
Enrichit la ſcéne lyrique,
Et qui fiérement révolté
Contre la Fable & ſon droit chimérique;
La chaſſai de ſon trône antique,
Pour y placer la Vérité.

MOLIERE.

Vous Poinſinet ! j'en ai l'ame ravie ;
Vous n'êtes point étranger ſur ces bords ;
Même avant de quitter la vie,
Vous étiez fameux chez les Morts.

POINSINET.

Quoique ſouvent ma gloire ait été pourſuivie ;
Je ne vis, malgré les clameurs,
Que deux ſectes dans ma patrie :
Mes envieux & mes admirateurs.

MOLIERE.

Toujours le vrai talent, opprimé par l'Envie ;
Eut à gémir de ſes ſuccès ;
Mais retracez-moi, je vous prie ;
Et l'origine & les progrès
De la nouvelle Comédie.

POINSINET.

La Parque à peine eut tranché votre vie ;
Que l'on vit au ſein des François,
S'élancer la Philoſophie.
Elle vient de l'Erreur écarter le poiſon ;

Et le glaive de l'Eloquence ;
Et le flambeau de la Raiſon,
Arment ſes mains, annoncent ſa vengeance.
Elle attaque avec violence
La Superſtition, qu'adoroient les Mortels,
Elle frappe l'Idole, embrâſe ſes autels,
Et du noir Fanatiſme étouffe l'inſolence.
Fière de ſes ſuccès, elle veut qu'à la fois,
Toutes les Nymphes d'Hipocrene,
L'agréant pour leur Souveraine,
Viennent lui demander des loix.
Rien ne l'arrête, elle envahit la ſcéne ;
Et ſubjuguant Thalie & Melpoméne,
De l'antique faillie anéantit les droits.
C'eſt par moi qu'elle oſa renverſer la ſtatue
Du tendre & doucereux Quinaut ;
Elle fut ſans peine abattue,
Et le fade jargon d'Armide & de Renaud....

MOLIERE.

Tout beau, jeune homme, un fol enthouſiaſme
Egare votre verve & faſcine vos yeux ;

De Despréaux l'injurieux sarcasme
Ne peut autoriser vos mépris orgueilleux.
J'ai voulu voir jusqu'où la suffisance
Pourroit emporter vos esprits ;
Eh ! qu'êtes vous enfin, pour fronder les écrits
Des Maîtres qu'adopta la France ?
Tombez dans la poussiére, abjurez vos hauteurs,
De vos Maîtres, ingrat, implorez la clémence ;
Par vos respects du moins expiez l'insolence
De vos propos blasphémateurs.
Le siécle de LOUIS vous laissa des modéles,
Que vous ne sauriez surpasser,
Et ne pouvant les effacer,
Vous cherchez des routes nouvelles.
L'insuffisance des talens
Rend la nouveauté nécessaire ;
On court vers elle, avec de grands élans,
Et le bon gout reste en arrière.
Oui, la Comédie a joui
De tout l'honneur qu'elle devoit prétendre,
Vous ne sauriez l'embellir aujourd'hui,

Et ne pouvant monter, il a fallu descendre.
Le gout moderne, avec tous ses appas,
N'est qu'une vaine effervescence,
Fils de la Mode, il n'y survivra pas,
Et, croyez-moi, le jour de sa naissance
Est la veille de son trépas.

POINSINET.

Ah! ce ton-là me plaît. Quelle fougue soudaine!

MOLIERE.

Que la Philosophie à son gré, sur la scéne,
Annullant & créant des loix,
Fasse hurler sa Melpoméne,
Et donne à Thalie, aux abois,
Son dolent pédantisme, ou sa morgue hautaine;
Tous ces prodiges si fameux,
Qu'une fiévre morale enfante,
Ne brilleront qu'un jour ou deux:
Mais notre gloire triomphante
Portera nos écrits chez nos derniers neveux.

POINSINET.

Laissez-là le style emphatique;

Le haut ton vous eſt étranger.
Le tems ſeul confondra cet orgueil prophétique;
Sancho Pança ſaura bien me venger
De votre verve ſatirique.

MOLIERE.

Oui, vous ſurnagerez ſur l'abime des tems;
Pradon, Cotin vivront à jamais dans l'Hiſtoire.
Parmi le peuple Auteur, deux chemins différens
Ménent au Temple de Mémoire;
Le Ridicule & les Talens.
La Gloire, compagne fidelle,
Au ſentier des talens nous conduit par la main;
Là croiſſent les lauriers: quant à l'autre chemin,
Vous ſavez ſi la route eſt belle.
Vous êtes immortel, ce titre eſt conſtaté,
Et pour le rendre plus notoire
A toute la Poſtérité,
Phébus en lettres d'or écrira dans l'Hiſtoire:
Poinſinet, au prix de ſa gloire,
Acheta l'Immortalité.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Poinſinet & Moliere*, Dialogue, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce premier Décembre 1769.

MARCHAND.

[96. 5

L'HOMME DE LETTRES.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE

EN VERS.

Par M. DE CHAMFORT.

A AMSTERDAM,

& se trouve

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue du Foin S. Jacques, à L'Image Saint André.

M. DCC. LXVI.

1766

PQ
1921
.R43
1770

L'HOMME DE LETTRES.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE

EN VERS.

NOBLES enfans des Arts, vous que la gloire enflamme,
Qui, soigneux d'aggrandir, de féconder votre ame,
Ajoutez en silence à ses trésors divers,
Pour la produire un jour aux yeux de l'Univers :
Qui d'entre vous n'aspire à cet honneur suprême
De servir les Mortels en s'éclairant soi-même ?
Laissez-moi contempler vos devoirs, vos destins,
Tous les droits que sur vous le Ciel donne aux Humains.
Ce sont vos sentimens que ma bouche répéte ;
Ils méritoient sans doute un plus digne interprête :

Ah ! que ne puis-je au moins, retraçant leur grandeur,
Les peindre à tous les yeux, comme ils ſont dans mon cœur!
Quelle eſt de ces rivaux l'ambition ſublime ?
Dans leurs travaux heureux quel eſpoir les anime ?
C'eſt ce noble deſir d'éclairer nos eſprits,
De porter la vertu dans nos cœurs attendris.
Mais ce droit n'appartient qu'au Mortel qu'elle inſpire :
Lui ſeul peut ſur notre ame exercer cet Empire :
Lui ſeul dans notre ſein lance des traits brûlans.
L'école des vertus eſt celle des talens :
Plus l'ame eſt courageuſe, & plus elle eſt ſenſible :
L'eſprit reçoit de l'ame une force invincible :
Chaque vertu nouvelle ajoute à ſa vigueur.
Courez à votre Ami qu'opprime le malheur ;
Par des ſoins généreux réveillez ſon courage,
Et des vertus enſuite allez tracer l'image :
Je les vois reſpirant ſous vos hardis pinceaux
D'un charme inexprimable animer vos Tableaux.
Vertus, ſans vous aimer, quel Mortel peut vous peindre?
S'il en exiſte un ſeul, ô Dieu ! qu'il eſt à plaindre !
Sans ceſſe, en contemplant vos traits majeſtueux,

Devant ſon propre Ouvrage il baiſſera les yeux ;
En s'immortaliſant, il flétrit ſa mémoire,
Et conſacre ſa honte aux faſtes de la Gloire.
Mais de ces ſentimens, qui peut vous animer ?
Dans votre ame à jamais comment les imprimer ?
Sera-ce en les portant dans un Monde frivole ?
A d'abſurdes égards il faut qu'on les immole.
Pourriez-vous ſoutenir, ſans dégrader vos mœurs,
Le choc des préjugés, des vices, des erreurs,
Dont la foule en tout tems vous aſſiége & vous preſſe ?
Fuyez : qu'attendez-vous ? une vaine richeſſe ?
Ce vil préſent du ſort ſeroit trop acheté ;
Vos cœurs perdroient, hélas ! leur ſenſibilité,
Cette auſtere hauteur, ce courage inflexible
Qui porte un jugement ſévére, incorruptible ;
A l'homme, aux actions marque leur juſte prix,
Et par la vérité ſubjugue les eſprits.
Quel eſt ce Malheureux qui, d'un encens coupable,
Fatigue lâchement un Mortel mépriſable ?
Oſe-t-il diſpenſer, de ſes vénales mains,
Ce tréſor précieux, l'eſtime des humains ?

Mes amis, jurons tous, dans ce Temple où nous ſommes*
De ne point avilir l'Art de parler aux hommes ;
De faire devant nous marcher la Vérité ;
De ne mentir jamais à la poſtérité ;
De pouvoir dire un jour à cette Arbitre auguſte ;
Jugez ſur notre foi, votre Arrêt ſera juſte.

C'eſt alors que l'on peut, par d'utiles écrits,
Des Mortels incertains diriger les eſprits.
Opinion, nos goûts, nos mœurs ſont ton ouvrage :
Dieu t'a ſoumis le monde, & te ſoumet au ſage :
Du fond de ſa retraite, il t'impoſe des Loix :
Tu marchois au haſard ; il te guide à ſon choix :
Avec la vérité ſa voix d'intelligence
Fonde, affermit, combat, renverſe ta puiſſance.
Grands Hommes, c'eſt à vous d'exercer ſon pouvoir ;
Notre cœur appartient à qui ſait l'émouvoir :
Vous avez de l'erreur détruit la tyrannie :
L'Univers a changé devant votre Génie :
Souvent, à notre inſçû, votre ame vit en nous,
Et la raiſon d'un ſeul eſt la raiſon de tous.

---

* L'Académie françoiſe pour laquelle cet ouvrage a été compoſé.

Laiſſez frémir la haine & l'erreur & l'envie ;
Détruire un préjugé, c'eſt ſervir ſa Patrie :
La vérité défend le Trône & les Autels,
Et la fille des Cieux ne peut nuire aux Mortels.
Elle émouſſe les traits de l'ardent Fanatiſme,
Des Tyrans de l'eſprit combat le Deſpotiſme ;
Juſqu'au milieu des Cours elle va quelquefois,
Démentir les Flatteurs, & détromper les Rois.
Mais ſouvent, dans un ſiécle où l'on craint la lumiere ;
Le Génie opprimé rampe dans la pouſſiere ;
L'orgueil intolérant en prive l'Univers :
On le hait, on l'accable, on lui donne des fers :
On défend la penſée au ſeul Etre qui penſe.
Vous qui des Souverains partagez la Puiſſance,
S'il eſt un vrai talent, par le ſort opprimé,
Qui, faute d'un regard languiſſe inanimé ;
Craignez de l'avenir la terrible Sentence :
Mais non ; votre Pays vous a jugés d'avance.
Ah ! ſi vous ignorez le prix des vrais talens,
Demandez-le à ces Rois dont les ſoins vigilans,
Arrachant cette plante à ſon climat ſtérile,
Feront germer ſes fruits ſur un ſol plus fertile.

Mais il reſte un eſpoir aux talens méconnus ;
C'eſt de répandre au moins l'exemple des Vertus :
Cette gloire eſt certaine, & ne craint point d'outrage.
L'exemple des Vertus eſt la dette du Sage :
Ses écrits ſont un don fait à l'humanité.
Que le Mortel ſenſible, épris de leur beauté,
Las de voir des cœurs morts, leurs vices, leur baſſeſſe,
Dans ces fiers monumens retrouvant ſa Nobleſſe,
Contemple avec tranſport les traits de ſa grandeur,
Et cherche un doux aſyle auprès de votre cœur.

» Eh bien ! il faudra donc, dans cette lice immenſe,
» Fatiguer, tourmenter ma pénible exiſtence :
» Pourquoi ? pour embraſſer une ombre qui s'enfuit,
» Déſeſpere à la fois celui qui la pourſuit,
» Celui qu'elle a trompé, celui qui la poſſéde !
» Cruelle illuſion qui m'échappe & m'obſede,
» Qu'à travers mille écueils il me faudra chercher,
» Que juſques dans mes bras on viendra m'arracher !
» Heureux du moins, heureux, ſi la haine & l'envie,
» Complices de ma mort & bourreaux de ma vie,
» Souffrent que ſur ma cendre on ſéme quelques fleurs
» Qui croiſſent auprès d'elle, & naiſſent quand je meurs !

Dieu! qu'entens-je? eſt-ce ainſi qu'on parle de la Gloire?
S'élever par ſon ame, annoblir ſa mémoire;
Créer un nom fameux, triomphant de la mort,
Que tout cœur né ſenſible entend avec tranſport;
Des vertus, des talens préſenter l'aſſemblage
A nos regards charmés d'une ſi noble image!
Amis, la Gloire exiſte, & ſes droits ſont certains.
Quand Dieu créa la Terre, & forma les humains,
Il fit naître la Gloire, ainſi que lui féconde,
Lui commanda d'inſtruire & d'embellir le Monde,
De meſurer les Cieux, de ſubjuguer les Mers,
Et lui commit le ſoin d'achever l'Univers.
Que parlez-vous ici de fleurs ſur votre cendre?
Sont-ce les ſeuls tributs que vous devez attendre?
La Gloire eſt-elle ingrate? & ne la vois-je pas,
Quand vous marchez vers elle, accourir dans vos bras?
Ce ſentiment ſi prompt d'involontaire eſtime,
Qu'arrachent les talens, que leur aſpect imprime,
Que l'or ni les grandeurs n'excitent point en nous,
N'eſt-il pas votre bien? n'eſt-il pas fait pour vous?
Répandre avec chaleur ſon active penſée,
C'eſt la grandeur de l'ame au dehors annoncée,

Par des ſignes certains offerte à tous les yeux.
Arrachez, déchirez le voile injurieux
Dont le ſort veut couvrir cette empreinte divine;
Qui d'une ame choiſie atteſte l'origine.
Il faut juger les cœurs ſans peſer les deſtins :
Epictéte eſt par l'ame égal aux Antonins.
Les beaux Arts ſont de tous l'immortel héritage :
Tous ont ſur cet Autel préſenté leur hommage.
Voyez ce Richelieu, ce fier vengeur des Lys,
Tonnant autour du Trône où ſon Maître eſt aſſis;
Il diſpute à la fois, & d'une ardeur pareille
L'Alſace à l'Empereur, & le Cid à Corneille.
» Ah! vous m'ouvrez les yeux, vous entraînez mes pas.
„ Mais quoi! tous ces Ecueils, ces Malheurs, ces Combats!
» La haine, qui ſe taît! La baſſe calomnie
« Sans ceſſe repouſſée, & ſans ceſſe impunie!
« L'homme vil & puiſſant qui, pour percer mon cœur,
« D'une main ſubalterne achéte la fureur!
Eh bien! que craignez-vous? un bras plus redoutable
Vous couvre d'une Egide auguſte, impénétrable.
Le Jugement public, voilà votre vengeur,
Votre ami, votre appui, votre Conſolateur.

Je le vois vous conduire au fond d'un Sanctuaire
Dont rien ne briſera l'invincible barrière.
Sous ce puiſſant abri, placez-vous par vos mœurs.
C'eſt là qu'on peut braver les abſurdes rumeurs,
De l'orgueil forcené la vengeance hautaine,
Voir en pitié la rage, & ſourire à la haine.
Ah! plutôt ſaiſiſſons un eſpoir plus heureux:
Il eſt, il eſt encor des Mortels généreux
Dont l'amitié touchante, active & courageuſe
Défendra hautement votre vie orageuſe,
Soutiendra les aſſauts du ſuperbe Oppreſſeur,
Et ſera de vos jours l'orgueil & la douceur.
Quel prix plus glorieux? que faut-il davantage?
» J'embraſſe avec tranſport ce fortuné préſage;
» Mais l'avouerai-je enfin? il me faut un bonheur,
» Qui s'attache à mon Etre, & qui tienne à mon cœur.
Eh! ne l'avez-vous pas? Quoi donc! cette ame immenſe
Qui ſait trouver en ſoi ſa plus vive exiſtence,
Qui tend tous ſes reſſorts, qui s'agite en tout ſens,
Qui voudroit même en vain réprimer ſes élans,
De ſes propres plaiſirs n'eſt-elle pas la Mere?
Ces Morts, dont la raiſon nous guide & nous éclaire,

Ne vont-ils pas dans nous verſer leurs ſentimens,
De leurs cœurs enflammés rapides mouvemens?
S'emparer de leur ame, & l'égaler peut-être,
Fixer, éterniſer chaque inſtant de ſon être,
Eſt-il un ſort plus doux, un plaiſir plus touchant?
Conſerve moi, grand Dieu! le fortuné penchant
Qui place dans moi ſeul mon bonheur, ma richeſſe,
M'arrache aux paſſions d'une ardente jeuneſſe,
Et trompant de mon cœur la ſenſibilité,
De ſes feux, ſans péril, nourrit l'activité.
Tout n'appartient-il pas au Mortel né ſenſible?
Il eſt de l'Univers poſſeſſeur inviſible:
Il va de tous les Arts, par un heureux larcin,
Dérober les tréſors, les renferme en ſon ſein:
Tout eſt vivant pour lui: ſon ame active & pure
Exiſte dans chaque Etre, & remplit la Nature,
Par-tout de ſon bonheur va ſaiſir l'aliment,
Le dévore & s'enfuit avec un ſentiment.
Un autre don du Ciel ornera votre vie.
Imagination, compagne du Génie,
Toi dont la main brillante & prodigue de fleurs,
Etend ſur l'Univers tes riantes couleurs!

Le Génie entouré de tes heureux preſtiges,
Sous tes yeux, à ta voix enfante ſes prodiges.
Sur ton aîle rapide il vole dans les Cieux,
Embraſſe d'un coup d'œil tous les tems, tous les lieux;
Des Empires détruits il revoit l'origine,
Le choc de leurs deſtins, leur grandeur, leur ruine;
Parcourt avidement tous ces Tableaux divers,
Qu'aux regards des Mortels les ſiécles ont offerts,
La Nature & ſes jeux, ſes travaux, ſes caprices,
Miracles échappés à ſes mains créatrices,
Le combat & l'accord de tous les élémens,
Le ſillon de l'éclair & la fuite des vents.
Voici l'inſtant propice; il s'agite, il s'enflamme;
Un nouvel Univers va ſortir de ſon ame:
De ce Monde nouveau les élémens preſſés
D'abord ſont au haſard & ſans ordre entaſſés:
L'imagination plane ſur cet abîme:
Le cahos fuit, tout naît: chaque germe s'anime.
L'Eſprit actif & prompt, dans un rapide élan,
Du Monde qu'il médite a deſſiné le plan:
Tout s'arrange: l'idée informe, languiſſante
Appelle autour de ſoi l'Image obéiſſante:

Soudain l'Image accourt, & par d'heureux accords,
Vient s'unir à l'idée, & lui donner un corps
Tous les traits ſont marqués : les couleurs s'aſſortiſſent,
Sous de rians Pinceaux les Etres s'embelliſſent,
Et placés avec art, contraſtés avec choix,
Sous l'œil du Créateur ſe preſſent à la fois :
Il frémit, il palpite ; & ſon ame ravie
Sent l'ivreſſe ſublime & l'orgueil du Génie.
Eh bien ! avec ce ſens, cet inſtinct merveilleux,
Pouvez-vous, ſans rougir, vous croire malheureux ?
Ah ! béniſſez plutôt ce fortuné partage :
Aux Vertus à jamais conſacrez-en l'uſage.
Vivez pour la Patrie & pour l'humanité,
Pour l'Amitié, la Gloire & la Poſtérité :
De vos Cœurs avec ſoin défendez la Nobleſſe :
D'un ſentiment jaloux repouſſez la baſſeſſe :
Chériſſons le Rival qui peut nous ſurpaſſer :
Montrez-moi mon Vainqueur, & je cours l'embraſſer.
De la Lice à l'envi franchiſſez la barriere,
Et vous direz un jour, au bout de la carriere :
Le deſtin m'opprimoit, & Moi, je l'ai vaincu :
J'ai ſenti l'exiſtence, & mon cœur a vécu.

FIN.

DISCOURS

SUR

LES INCONVÉNIENS

DU LUXE.

Piéce préſentée à l'Académie Françoiſe en 1770.

Foris nitent, introrsùs miſera ſunt. *Senec.*

M. DCC. LXX.

PQ
1921
.R43
177D

DISCOURS

SUR

LES INCONVÉNIENS DU LUXE.

Où trouver d'un État le ſolide bonheur ?
Qui peut aux coups du temps dérober ſa grandeur ?
Eſt-ce la Pauvreté, Vertu de l'ignorance,
Ou d'un faſte impoſant la trompeuſe apparence ?
Loin de moi, les excès des vulgaires eſprits,
Je fuis également & Sparte & Sybaris.

Le Luxe dirigé par une main habile
Eſt du bien général un inſtrument utile
A ſa voix, tous les Arts, tous les talens divers,
D'un principe de vie animent l'Univers.
Mais le Luxe bientôt a franchi les limites
Qu'à nos foibles talens la Nature a preſcrites.

Lorſqu'il n'a plus de frein, ſon partage eſt l'excès ;
Le faſte, du vrai beau, balance les ſuccès,
Croit ſuivre la Nature en ſuivant ſes caprices,
Et marche environné de la foule des vices :
Souvent le faux dehors qu'il imprime aux États,
Fait envier en eux un bonheur qu'ils n'ont pas.

Parcourez tous les lieux, voyez dans tous les âges
Le faſte du Vulgaire uſurper les hommages ;
D'un bonheur apparent ſi l'éclat vous ſéduit,
La voix de l'Univers vous parle, vous inſtruit.

Rome enchaîne à ſes pieds le Luxe & la Molleſſe,
Sa gloire, ſes vertus ſont ſa ſeule richeſſe.
Rome aſſervit la Terre ; & de ce vaſte corps,
Je vois un ſeul mobile animer les reſſorts ;
Ce mobile eſt l'Honneur : le prix de la Victoire,
Le prix de la Vertu, des Talens, c'eſt la Gloire.
Et du monde, & du Luxe, également vainqueurs,
Au lieu d'or, les Romains ont conſervé des mœurs ;
Mais la Paix, ſur ſes pas amène les délices.
Rome a ſu conquérir des tréſors & des vices.
L'Orgueil rougit alors du nom de Citoyen ;
Et fuit le bien commun pour travailler au ſien.
Le Deſpotiſme accourt ; la vile dépendance
Plus cruelle aux Romains que l'extrême indigence,
Fait régner les abus à la place des Loix :
Le véritable honneur a perdu tous ſes droits.
L'État alors, l'État chancelle & dégénère :
Les rangs ſont confondus, l'ordre moral s'altère.

Ce n'eſt plus qu'un cahos de préjugés confus ;
De vices déguiſés que l'on nomme Vertus.

Mais lorſqu'un vain éclat que le Vulgaire admire
Des Mœurs & des Vertus oſe ébranler l'empire ;
Je vois encor les Arts qu'il paroît embellir,
Les Arts avec les Mœurs tomber ou s'avilir.

Le cercle des beſoins eſt celui des lumières.
Inſtruits par la Nature à des Arts néceſſaires,
Nos goûts ſont, par le Luxe, au frivole entraînés,
Par lui, de la Nature ils ſe ſont détournés.
Ce paiſible ruiſſeau, dont l'onde toujours pure,
Des prés ſemés de fleurs, animoit la verdure,
Fertiliſoit les champs par un heureux ſecours,
Avant que le caprice eût détourné ſon cours ;
C'eſt l'image de Arts ; leur féconde induſtrie
Verſe ſur les Humains les douceurs de la vie ;
Des Trônes, des Etats, c'eſt la force & l'appui :
Mais les Arts que le faſte enchaîne autour de lui,
D'un Etat chancelant avancent la ruine.
Là, le vil intérêt eſt le Dieu qui domine
Du vrai beau, du vrai goût, écartant la raiſon,
Il fait dans tous les rangs circuler ſon poiſon.
Quand la Raiſon nous dit : Conſultez la Nature :
Elle plaît, elle eſt belle, & l'art la défigure ;
Le faſte nous ſéduit, & trompant nos efforts,
Du Goût avec les Mœurs nous montre les rapports.

La Vertu des talens doit être inſéparable.
Sachez fixer les Arts à ce point immuable

Où l'uſage finit, où commence l'abus ;
C'eſt l'abus des talens qui détruit les Vertus ;
Mais ſemblable à ces feux qu'un même inſtant voit naître
S'élever & tomber, briller & diſparoître,
Ce phantôme inconſtant des François reſpecté,
Qui même, dans l'erreur, aime la nouveauté,
La Mode eſt des talens la fin & le mobile.
L'Art le moins honoré, c'eſt l'Art le plus utile ;
La molleſſe aime à voir au gré de ſes deſirs,
Naître de nouveaux Arts & de nouveaux Plaiſirs ;
Et ces Arts, ces Plaiſirs, enfans de l'impoſture,
Ont corrompu nos Mœurs, flétri l'Agriculture.
Quelle eſt donc votre erreur, ô Mortels inſenſés !
C'eſt un Art néceſſaire, & vous l'aviliſſez.

Habitans des hameaux, amis de la droiture,
Vous qui ſuivez encor les pas de la Nature ;
O mes Concitoyens ! c'eſt vous dont les ſecours
Préviennent mes beſoins & conſervent mes jours :
Et la miſere, en vous étouffant l'induſtrie,
Vous réduit au malheur de haïr la Patrie !....
Quoi ! ſerons-nous toujours épris d'un faux éclat ?
Ne verrons-nous jamais les tréſors de l'État
Refluer ſur les champs qu'habite l'indigence,
Et faire circuler la vie & l'abondance ?

Tels furent tes deſſeins, ô grand Homme ! ô HENRI !
Voyez comme au ſeul nom de ce Roi ſi chéri
Le Pauvre ſatisfait, laiſſe couler ſes larmes :
Il devoit de ſon Peuple écarter les allarmes.

Mais hélas ! le François déplorant son trépas
Admira ses desseins, & ne les suivît pas.
Le Luxe, aux Citoyens, séduits par l'apparence,
Sous des dehors brillans, cacha leur indigence ;
Nos voisins éblouis, d'un vain succès jaloux,
Pour détromper leurs yeux, accouroient parmi nous.
Notre éclat, cette pompe à nous-même étrangère,
Annonçoit la grandeur ; on vit notre misère,
Dans des biens apparens, on vit des maux réels,
Au centre du malheur, quelques heureux mortels.
Leur sort fit-il jamais le destin d'un Empire ?
Lorsque nous gémissons, qu'importe qu'on admire
Ce faste, cet abus des plaisirs, des honneurs
Onéreux pour l'État, dangereux pour les mœurs ?

Sybarite indolent, ame petite & vaine,
Tu le crois du bonheur une marque certaine ;
Je te vois sur un char nonchalamment assis,
De palais en palais promener tes ennuis.
Le Luxe l'enrichit ; mais vois l'homme champêtre
Accuser par ses cris, le Ciel qui t'a fait naître :
La Richesse, dit-il, est le prix des forfaits :
Il a vu l'Avarice habiter les palais,
Il l'a vue entasser les dépouilles du monde ;
Courir, en insultant à sa douleur profonde
Arracher de ses mains le fruit de ses sueurs,
Cet aliment grossier, qu'il trempe de ses pleurs.

Tel est l'abus des Loix ; le Luxe le fit naître ;
Apprenons à le fuir, en sachant le connoître.

De l'humble Laboureur reſpectons les lambeaux,
Oſons encourager les utiles travaux,
Et des biens, & des rangs, rétablir l'équilibre.
Le Pauvre eſt aſſervi, mais ſent qu'il eſt né libre;
Il exiſte des Loix, & le poids du devoir
Doit à jamais des Grands balancer le pouvoir.

Oh! que l'on doit chérir ce Roi (*a*), dont la prudence,
De ſes Peuples à lui, rapprochoit la diſtance:
L'indigent à ſa table étoit toujours admis,
En voyant ſes Sujets, il comptoit ſes amis;
Et loin de s'applaudir de paroître inflexible,
Même au ſein des grandeurs, oſoit être ſenſible.
» Citoyens, diſoit-il, vous êtes mes égaux,
» Vous partagez mes biens, je ſoulage vos maux;
» Mais ſans vous, au bonheur je ne ſaurois prétendre,
» Des ſecours mutuels le Ciel l'a fait dépendre;
» Nous ſommes enchaînés par un même lien;
» Je fais votre bonheur, & je vous dois le mien.

(*a*) Un Roi de Perſe admettoit les Laboureurs à ſa table, & il leur diſoit: *Je ſuis un d'entre vous, j'ai beſoin de vous, vous avez beſoin de moi; vivons en freres.* ENCYCL. au mot LÉGISLATEUR.

Lu & approuvé, ce 23 Août 1770. *Signé* MARIN.
Vu l'Approbation; permis d'imprimer, ce 28 Août 1770.
Signé DE SARTINE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottaw
Date due